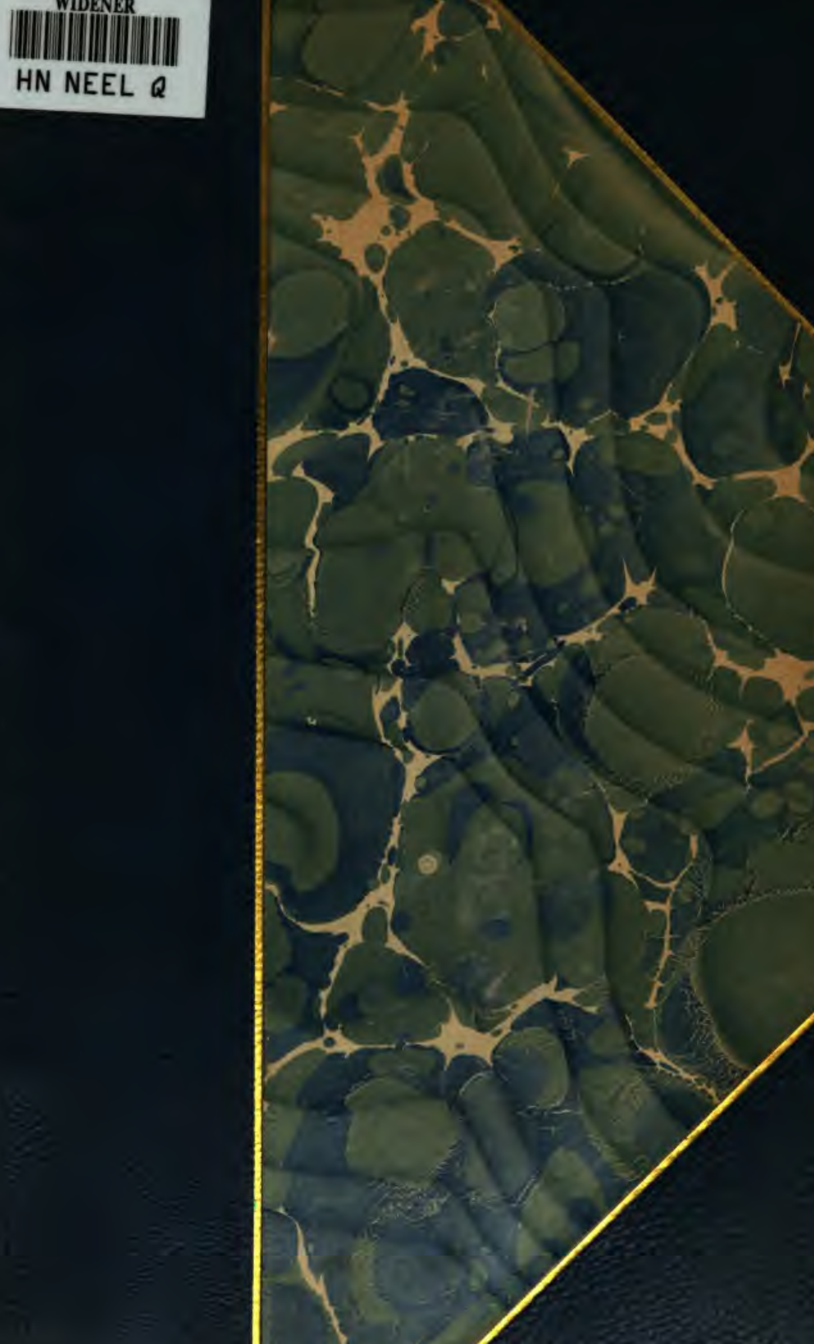
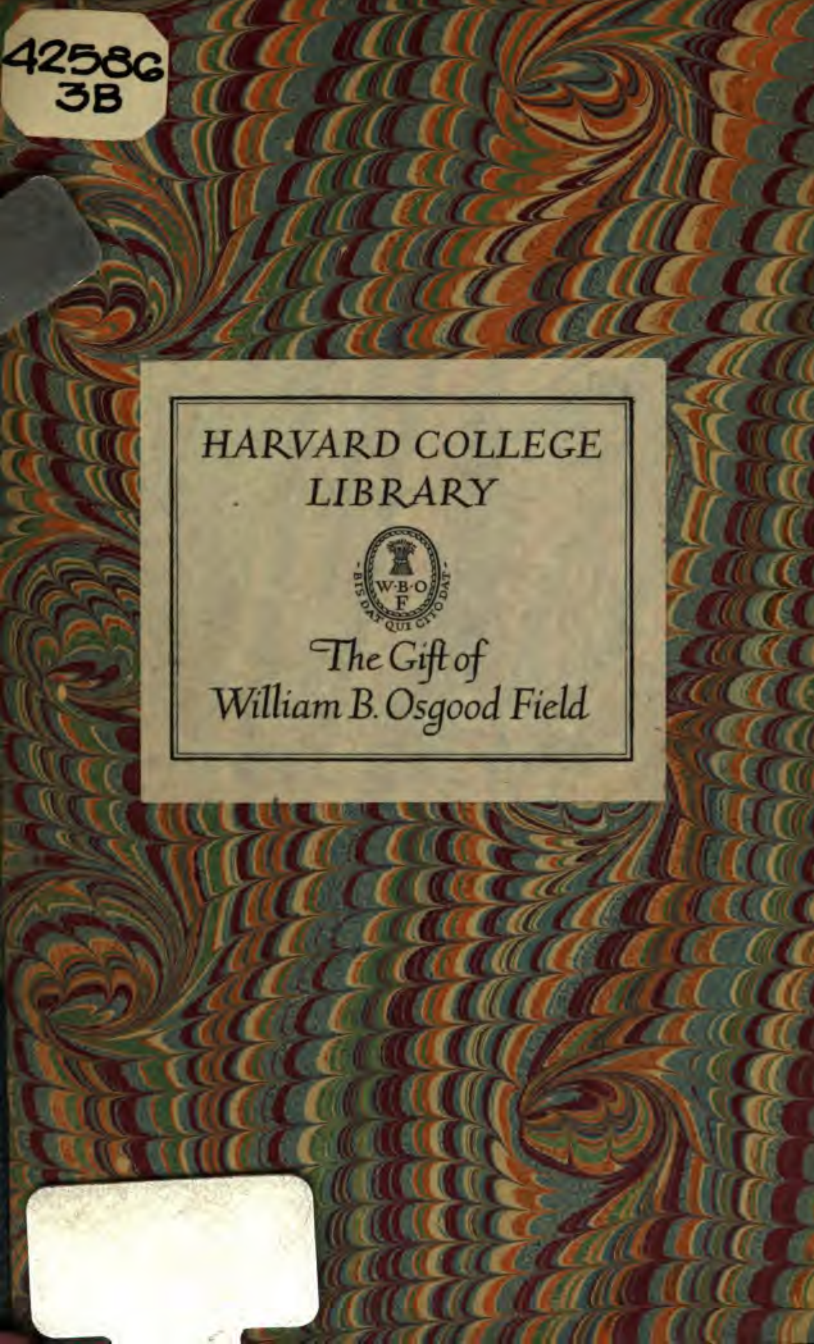


WIDENER
HN NEEL Q


42586
3B
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
BIS DAT QUI CITO DAT
W·B·O
F
The Gift of
William B. Osgood Field



CONTES

DE TOUTES

LES COULEURS

PARIS. — IMPRIMERIE EMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2

CONTENTES

DE TOUTES

LES COULEURS

PAR

MM. Edmond About. — Altaroche.
André de Bellecombe. — Adolphe Belot.
A. Borel d'Hauterive. — Fortuné du Boisgobey.
Champfleury. — Jules Claretie. — Jules Clère. — Louis Collas.
François Coppée. — Ferdinand Fabre. — Germond de Lavigne.
H. Gourdon de Genouillac. — Ernest Hamel. — Arsène Houssaye.
Félix Jahyer. — Henri de Lacretelle. — G. de la Landelle.
Edouard Montagne. — Eugène Moret. — Eugène Muller.
Eugène Paz. — Tony Révillon. — André Theuriet.
Charles Valois.

Avec une Préface de VICTOR HUGO



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS
1879

PRÉFACE

Quand tous les écrivains de France se réunissent pour produire un livre, il est impossible que ce livre ne soit pas une bonne action. L'habitude de bien écrire entraîne l'habitude de bien faire. D'ailleurs nous sommes arrivés à une admirable époque littéraire; ce siècle a fait son œuvre et la continue avec calme; partout l'unité, un grand accord, un grand but.

Les choses utiles, et au premier rang les choses belles, occupent seules la haute attention publique. Ce livre sera accepté par la noble famille du travail comme un de ses ouvrages et comptera parmi les généreux efforts du siècle. Toutes les formes du talent, tous les aspects de l'esprit, toutes les puissances de la pensée, se

rencontreront dans ce mélange d'écrivains et de philosophes.

Les peuples aujourd'hui sont dans une situation nouvelle; rien n'est au-dessus d'eux; ils ne se courbent plus, ils ne reçoivent plus, ils n'obéissent plus, ils relèvent de leur propre souveraineté; ils ne doivent compte d'eux-mêmes qu'à eux-mêmes. La littérature les a précédés dans cette voie; il y a aujourd'hui un art nouveau, un art suprême, un art souverain; un art qui ne reconnaît que deux principes, le principe extérieur, la nature, et le principe intérieur, le moi; et un livre comme celui-ci fera voir une fois de plus que la dignité des lettres est sœur de la majesté des peuples.

VICTOR HUGO.

CONTES

DE

TOUTES LES COULEURS

LE GRAIN DE PLOMB

De mon temps (je veux dire au bon temps de notre chère Alsace), M. Franck, de Saverne, était cité dans les deux départements comme un chasseur accompli. On ne lui connaissait pas de rival sur la rive gauche du Rhin, depuis Huningue jusqu'à Lauterbourg. Ce notaire de cinquante ans faisait l'étonnement des forestiers les plus jeunes et les plus fringants. Marcheur infatigable, tireur presque infaillible, il possédait surtout à un rare degré la promptitude de l'esprit, la droiture du coup d'œil, le flegme en pleine action et la prudence qui est une vertu sans prix à la chasse. Je ne lui ferai pas l'injure d'ajouter qu'il ne chassait point, comme tant d'autres gros bonnets de l'arrondissement, pour vendre son gibier à l'aubergiste du Soleil d'or. Il était non seulement le plus loyal et le plus désintéressé, mais le plus courtois des compagnons : soit chez lui, soit chez les autres, il faisait les honneurs du chevreuil ou du lièvre au voisin plus pressé qui

voulait tirer avant lui, se réservant d'abattre la pièce quand elle aurait été manquée. Mais, entre tant de qualités, la plus extraordinaire à mes yeux était cette prudence toujours en éveil qui semblait le constituer gardien de toutes les existences d'alentour. Je le vois encore avec nous, sur le chemin grimpant du Haberacker, le jour de la battue où il me fit tuer le sanglier. Ce grand gaillard, tout uni de la tête aux pieds, vêtu de gros drap gris, avec ses bottes de gros cuir de Russie, son chapeau de feutre marron et sa cravate longue fixée par une épingle d'argent ciselé, courait en marge de la compagnie comme un chien de berger qui aurait trente hommes sous sa garde. Il avait l'œil à tout, et sans trancher du pédagogue, sans se faire voir, sons froisser aucun amour-propre, il redressait un canon de fusil, en abaissait un autre, avertissait d'un mot familier le vieux garde Hieronymus qui portait sa carabine en ligne horizontale. Pas d'accidents possibles avec lui : lorsque nous fermions une enceinte, il nous postait lui-même à des distances exactement calculées, chacun derrière un arbre, et je n'oublierai de ma vie le petit geste très poli, mais sans réplique, qui voulait dire : « Restez là et n'en bougez sur votre vie, quoi qu'il arrive, tant que le son de mon cornet ne vous aura pas rappelé. » La chasse terminée, il ne commandait rien à personne, mais il disait de sa belle voix profonde : « Je crois, messieurs, que nous pouvons décharger nos armes. » Il prêchait d'exemple, et chacun retirait ses cartouches comme lui. Cette manœuvre lui était si naturelle, qu'à la rencontre du moindre obstacle, il l'exé-

cutait tout en marchant et comme par instinct. Un jour d'ouverture, dans la plaine de Bischweiller, je l'ai vu sauter vingt fossés en moins d'une heure, sans oublier une seule fois d'empocher ses cartouches ; ce qui ne l'empêcha nullement de tuer six perdreaux et deux lièvres dans les houblons, les trèfles et les tabacs qui poussaient entre les fossés.

J'admirais fort cette présence d'esprit au milieu du plus entraînant de tous les exercices et cette constante préoccupation de la vie d'autrui. Tous mes efforts tendaient à copier un si parfait modèle, mais il ne suffit pas de bien vouloir pour bien faire, aussi m'oubliais-je souvent. Un jour que nous étions assis sur l'herbe, en tête-à-tête, devant un déjeuner rustique que le grand air et la saine fatigue assaisonnaient royalement : « Maître Franck, lui dis-je, je sais que je n'égalerai jamais votre adresse, mais je voudrais au moins devenir aussi prudent que vous. Ce n'est pas chose facile, puisque à mon âge et après une certaine expérience de la chasse, j'ai des distractions dangereuses pour le voisin et pour moi-même. Combien vous a-t-il fallu d'années pour acquérir une vertu que j'envie? »

Il tressaillit et ses yeux se voilèrent; mais dominant aussitôt cette émotion, il répondit : « Cher ami, mon éducation s'est faite en un mois, mais jamais homme ne fut mis à si rude école. Vous préserve le ciel d'acheter la prudence au même prix ! »

Tout en parlant, il assujettissait entre les plis de sa cravate cette épingle d'argent qu'il portait toujours à la chasse.

Je craignis d'avoir été indiscret et j'allais m'excuser, lorsqu'il reprit d'un ton résolu :

« Au fait, il ne faut pas que ce souvenir meure avec moi. Peut-être la leçon que j'ai reçue et que je ne puis transmettre à mes enfants, n'en ayant point, servira-t-elle aux enfants des autres. Tout le monde ignore à Saverne que ce fameux chasseur, connu par sa monomanie de précaution ridicule, a failli être parricide à quinze ans. Oui, mon premier coup de fusil pensa coûter la vie à mon père.

» Je venais d'achever ma troisième au collège de Strasbourg, et le bon papa Franck, Dieu ait son âme ! m'avait promis un fusil à un coup si j'enlevais le prix d'histoire. J'eus donc le prix et le fusil. Vous jugez de ma joie. Le démon de la chasse me tracassait depuis longtemps, comme tous les petits Alsaciens de mon âge ; j'avais déjà passé bien des heures de vacances à porter le carnier dans la plaine, à suivre les rabatteurs sous bois, ou à faire tourner le miroir aux alouettes. La possession d'un fusil me grandissait à mes propres yeux et aux yeux de mes camarades : j'étais un homme !

» Malheureusement à mon gré, la loi ne me permettait pas d'obtenir un permis de chasse. Je ne pouvais chasser qu'en lieu clos, par exemple dans notre jardin des bords de la Zorn ; mais on n'y avait jamais vu d'autre gibier que des pinsons et des fauvettes ; or mes parents considéraient la destruction de ces innocents comme un crime. D'ailleurs, il fallait protéger contre ma maladresse un jeune frère et deux sœurs que j'avais. Le fusil neuf risquait donc de demeurer au clou, si mon père n'avait eu pitié de

mes peines. « Tôt ou tard, me dit-il, il faudra que tu apprennes à manier une arme, et je ne vois pas grand mal à commencer dès aujourd'hui. Je t'emmène à Haegen, où j'ai un acte à faire signer, et au retour, nous irons tirer un lapin dans la garenne du Haut-Barr : M. de Saint-Fare m'a confié la clef. Prends les deux bassets au chenil. »

» Je ne me le fis pas dire deux fois. Ah! le joyeux départ! et que la route me parut longue! De quel cœur je donnai au diable ce paysan de Haegen qui se fit traduire mot par mot l'acte notarié avant d'y mettre sa signature! Il me semblait toujours que la nuit allait nous surprendre et que la chasse serait remise au lendemain. Les bassets, qui hurlaient au fond de la voiture, étaient moins impatients que moi.

» L'affaire se termina pourtant, et vers cinq heures nous arrivions à la porte de la garenne. J'attachais le cheval à un arbre, mon père chargeait nos fusils, lentement, avec le soin qu'il mettait aux moindres choses, et les chiens étaient découplés.

» Mon père me posta au coin d'une jeune taille avec toutes les recommandations en usage : surveiller les deux chemins, jeter le coup de fusil sur le lapin aussitôt vu, ne pas tirer si les chiens suivaient de près, et surtout rester ferme en place, quoi qu'il pût arriver, tant qu'il ne me rappellerait point. Là-dessus, il partit, fort tranquille et comptant sur mon obéissance, pour se placer lui-même à l'angle opposé, hors de ma portée. J'étais là depuis trois minutes quand les chiens chassèrent à vue, et presque au même instant un lapin qui me parut énorme déboucha sur ma gauche, à dix pas, franchissant le

sentier d'un bond. Il était déjà loin, les chiens l'avaient suivi, et moi, je n'avais pas encore pensé à mettre en joue. J'eus conscience de ma sottise et je me promis de dire que je n'avais rien vu : tant le mensonge est une inspiration naturelle au chasseur le plus neuf! Mais la voix des bassets me réveilla en sursaut, et cette musique poignante, qui fait battre les cœurs les plus blasés, me jeta dans une sorte d'ivresse. Le lapin revint sur ses pas, loin de moi, et il se mit à suivre le chemin en courant tout droit devant lui. Je m'élançai à sa poursuite, il m'entendit et rentra dans la première enceinte; je l'y suivis à travers les ronces, les genêts, les bruyères, sans le perdre de vue et ne voyant que lui. Il s'arrête, j'épaule, je tire et il fait la culbute. Avant le coup, il était gris; après le coup, il était blanc, le ventre en l'air. Mais au même instant j'aperçois mon père, appuyé contre un arbre à six pas derrière l'animal. J'avais tué ce maudit lapin dans les jambes de mon père!

» A dire vrai, la joie me fit d'abord oublier la faute. Je sautai sur ma victime comme un jeune sauvage, et l'élevant au-dessus de ma tête, je m'écriai : « Papa! voici mon premier coup de fusil.

» — Ce n'est pas tout de bien viser, répondit-il avec un sourire triste; il faut encore obéir. Si tu étais resté à ton poste, tu n'aurais pas risqué de m'envoyer du plomb.

» — Vous n'en avez pas reçu, j'espère?

» — Non, non; mais sois prudent une autre fois. »

» Son visage me parut plus pâle que d'habitude; je me baissai et je vis de petites déchirures à son

pantalon. « Dieu me pardonne, papa ! Vous aurais-je touché ? Voici comme des trous...

» — Ils y étaient. Regarde-toi : les ronces t'en ont fait bien d'autres. »

» C'était la vérité, pour moi du moins, et mes inquiétudes se dissipèrent en un clin d'œil. Nos bassets, Waldmann et Waldine, après avoir houspillé le cadavre de mon lapin, étaient partis sur une autre piste, et j'attendais impatiemment que mon père voulût bien recharger mon fusil. « Allons-nous-en, me dit-il; c'est assez pour un premier jour. Nous recommencerons la partie un de ces quatre matins, s'il plaît à Dieu. »

» Il rappela les chiens, regagna notre voiture sans boiter visiblement et me ramena au logis. Je remarquai qu'il ne descendait pas sans effort et qu'il traînait un peu la jambe. « Vous souffrez? » lui dis-je. Il m'invita brusquement à rentrer les fusils et je le vis monter d'un pas lourd à sa chambre.

» Mon frère et mes deux sœurs accoururent du fond du jardin; ce fut à qui me féliciterait de ma chasse. Mais j'étais trop soucieux pour triompher cordialement, et tout en jouant avec eux dans le vestibule, j'ouvrais l'œil et je tendais l'oreille. Je vis sortir notre vieille servante Grédel, et au bout de quelques minutes, le docteur Maugin, notre ami, entra tout affairé et grimpa au premier étage sans remarquer que nous étions là. Il demeura jusqu'au moment de notre souper, et je suppose qu'il repartit pendant que nous étions à table. Notre mère s'assit avec nous, calme et douce comme toujours, mais soucieuse. « Papa n'a pas faim, nous dit-elle; il est

un peu fatigué et il souffre d'un rhumatisme, mais ce n'est rien; dans trois ou quatre jours il n'y paraîtra plus. Vous viendrez l'embrasser tout à l'heure.

» J'avais le cœur bien gros; je ne mangeais que du bout des dents, et je regardais cette pauvre mère à la dérobée, craignant de lire ma condamnation dans ses yeux. Aucun blâme ne parut sur son visage, mais elle non plus n'avait pas faim, et elle semblait attendre avec impatience que le petit Antoine (c'est mon frère le président) eût achevé ses prunes et ses noix. Aussitôt les serviettes pliées, elle nous précéda pour voir si tout était en ordre dans la chambre, et nous cria du haut de l'escalier : « Montez dire bonsoir à papa. »

» J'arrivai le premier de tous, grâce à mes longues jambes. Il était étendu sur le dos, avec trois oreillers sous la tête, mais il n'avait pas l'air de trop souffrir. Je l'embrassai en retenant mes larmes et je lui dis à l'oreille : « Cher père, jurez-moi que je ne suis pas un malheureux!

» — Albert, répondit-il, tu es un bon garçon et je t'aime de tout mon cœur : voilà ce que j'ai à te dire. »

» Les petits, accourus sur mes pas, se mettaient en devoir d'escalader son lit, comme ils l'avaient fait tant de fois le matin, dans leurs longues chemises. « Prenez garde! leur cria-t-il, j'ai un peu de rhumatisme aujourd'hui. »

» Moi seul je ne pouvais pas croire à cet accès subit et violent d'un mal qu'il n'avait jamais eu. Je promenais les yeux autour de moi, cherchant quel-

ques indices de la terrible vérité. A la lueur de la bougie qui éclairait bien mal la vaste chambre, je reconnus le pantalon qu'il portait à la chasse. On l'avait accroché à l'espagnolette d'une fenêtre, et il me sembla que l'étoffe était fendue dans toute sa longueur. Mais ce ne fut qu'un soupçon, car aussitôt ma mère, qui sans doute avait suivi mon regard, alla tranquillement fermer les grands rideaux.

» Je vous laisse à penser si cette nuit me parut longue. Impossible de fermer les yeux sans voir la pauvre jambe de mon père, criblée de plomb et tellement enflée que le docteur coupait le vêtement de coutil pour la mettre à nu. Mais je n'étais pas au bout de mes peines : les jours suivants furent de plus en plus mauvais. Notre cher malade ne pouvait plus dissimuler ses souffrances; ma mère cachait mal son inquiétude; les enfants eux-mêmes pleuraient à tout propos, par instinct, sans savoir pourquoi. Le digne et bon ami de la famille, M. Maugin, venait pour ainsi dire à toute heure du jour. Je ne pouvais plus faire un pas dans la rue sans répondre à mille questions qui me mettaient au supplice. Aussi, le plus souvent, restais-je enfermé, sous prétexte d'achever mes devoirs de vacances. On m'avait installé une petite table dans un coin du cabinet de mon père, entre l'étude et le salon. J'y demeurais beaucoup, mais j'y travaillais peu. Le plus clair de mon temps se passait à feuilleter machinalement Dalloz ou le *Bulletin des lois*, quand les larmes ne m'aveuglaient pas tout à fait.

» Cela durait depuis quinze grands jours, lorsqu'un matin, entre onze heures et midi, je vis par la

fenêtre notre excellent docteur suivi de trois messieurs d'un certain âge, décorés. Ils montèrent tout droit à la chambre de mon père, et, après une visite d'un quart d'heure, ils descendirent au salon pour se consulter ensemble. Je ne me fis aucun scrupule d'écouter à la porte, car il y allait non seulement du repos de ma conscience, mais encore de nos intérêts les plus chers. Le peu que je saisis, à bâtons rompus, me fit dresser les cheveux sur la tête. Il y avait un plomb, un plomb de mon fusil, dans l'articulation du genou; on parla de phlegmon, de phlébite, et ces mots que j'entendais pour la première fois se gravèrent dans ma mémoire comme sur une planche d'acier.

» Les savants praticiens s'accordaient sur la gravité du cas et sur l'urgence d'une opération, mais aucun n'en voulait courir le risque. La responsabilité était trop grande et le succès trop incertain. On craignait que le malade, épuisé par quinze jours de souffrances, ne succombât entre les mains de l'opérateur. Une grosse voix répéta à quatre ou cinq reprises : « J'aimerais mieux extraire dix balles de munition! » M. Maugin seul insistait, disant qu'il pouvait garantir la vigueur physique et morale de son malade. Il s'anima si bien qu'il finit par leur dire : « J'irai chercher M. Sédillot, qui sera plus hardi que vous. » Là-dessus je n'entendis plus qu'un tumulte de voix confuses, de portes ouvertes et fermées, et la maison rentra dans sa lugubre tranquillité.

» Notre docteur ne revint pas de la journée, et j'en conclus qu'il allait chercher le grand chirurgien

de Strasbourg. La chose était d'autant plus vraisemblable que le lendemain matin, à six heures, notre mère nous fit habiller, nous conduisit dans la chambre du père qui nous embrassa tous avec une solennité inaccoutumée, puis elle nous embarqua sur le vieux char-à-bancs en me recommandant les petits. « Mon enfant, me dit-elle, ton oncle de Hochfeld vous attend pour la fête, qui doit commencer dans trois jours. L'exercice et le changement d'air vous feront grand bien, à toi surtout qui mène la vie d'un prisonnier. Ne t'inquiète pas de la santé de ton père : à partir d'aujourd'hui il ira de mieux en mieux. »

» La chère femme me trompait par pitié, comme mon père m'avait trompé lui-même. L'opération était décidée, elle était imminente puisqu'on nous éloignait ainsi. L'étonnement de mon oncle à mon arrivée me prouva qu'on n'avait pas même pris le temps de l'avertir. Plus de doute, pensai-je, c'est pour aujourd'hui. Ma place est à la maison; j'y vais. Je partis donc à pied, sans prendre congé de personne, et en moins de trois heures, j'arpentai les quatre lieues qui séparent Hochfeld de Saverne.

» Je vous fais grâce des tristes réflexions qui me poursuivaient sur la route. Au repentir de ma faute se joignait déjà le souci de l'avenir; ma raison avait vieilli de dix ans dans une quinzaine. Je savais que nous n'étions pas riches. L'étude était payée, mais on devait encore sur la maison. Or l'étude valait surtout par la bonne réputation de mon père. Que deviendraient ma mère et les enfants, s'il fallait tout vendre à vil prix? J'étais un bon élève, mais à quoi

peut servir un collégien de troisième? De quel travail utile est-il capable? J'enviais mes voisins, mes camarades pauvres qui avaient appris des métiers et qui depuis un an commençaient à gagner leur pain.

» Au lieu de rentrer chez nous par la rue, je suivis les ruelles, je traversai la rivière qui était basse et j'arrivai ainsi sous nos fenêtres, du côté du jardin. J'étais encore à dix pas de la maison lorsqu'un cri de douleur que la parole ne peut traduire me cloua raide sur mes pieds. En ce temps-là, les chirurgiens ne se servaient ni de l'éther ni du chloroforme pour assoupir leurs patients; ils taillaient dans la chair éveillée et la nature hurlait sous le scalpel. Je ne sais pas combien de temps dura le supplice de mon père et celui que j'endurais par contre-coup : lorsque je repris possession de moi-même, j'étais couché à plat ventre au milieu d'une corbeille de géraniums, avec de la terre plein la bouche et des fleurs arrachées dans mes deux mains. On n'entendait plus aucun bruit.

» Je me lève, je me secoue, j'entre dans la maison plus mort que vif et le cœur en suspens. Au pied de l'escalier, je rencontre ma pauvre mère :

» — Eh bien, maman?

» — Rassure-toi. Ce qui était à faire est fait, et le docteur répond du reste.

» Elle songea ensuite à s'étonner de me voir là, à me gronder de ma désobéissance et à plaindre mes habits neufs que la poussière de la route, l'eau de la Zorn et la terre du jardin avaient joliment arrangés.

» Notre cher malade dormait; on lui cacha mon

retour jusqu'à la fin de la semaine, de peur de le mécontenter, car c'était sur son ordre qu'on nous avait éloignés. Cependant il fallut lui apprendre la vérité; ma mère n'avait point de secrets pour lui. Il voulut me voir, me rassurer lui-même et me montrer qu'il avait déjà bon visage. Ce fut un heureux moment pour nous tous; il pleura presque autant que ma mère et moi.

» — Cher papa, lui dis-je en essuyant ses larmes, je sais tout. Pourquoi m'avez-vous trompé, vous, la vérité même?

» — Je ne m'en repens pas, répondit-il. Quelquefois, rarement, le mensonge est un devoir. Si un malheur était arrivé, fallait-il donc attrister toute ta vie?

» — N'importe! je sens bien que je ne me consolerai jamais.

» — Je te consolerai, moi. D'abord, nous ne nous quitterons plus jusqu'à la rentrée. Tu seras mon garde du corps. Pauvre enfant! Tu as assez souffert de mon mal pour jouir un peu de ma convalescence. »

» De ce jour commença entre nous une intimité presque fraternelle qui me le rendit plus cher et me rendit plus sage. Ce terrible accident m'avait enseigné la prudence; le courage et la bonté de mon père achevèrent mon éducation par l'exemple.

» Un soir que je me lamentais à son chevet, selon mon habitude, car il fut guéri bien avant que je ne fusse consolé, il me dit : « Nous avons été aussi étourdis l'un que l'autre. Ta faute est de ton âge, mais moi j'aurais dû la prévoir et me tenir en garde. Mon rôle de professeur et de père n'était pas d'attendre un lapin, à deux cents mètres de toi, mais de te

suivre et de te diriger, sans chasser pour mon propre compte. Et c'est ainsi que je ferai l'an prochain.

» — Non, m'écriai-je avec force. Je ne chasserai plus jamais.

» — Tu chasseras, mon ami. Je le veux, parce que la chasse est un exercice admirablement inventé pour dégourdir les jambes des notaires. D'ailleurs, un temps viendra peut-être où tout Français qui aura l'habitude des armes vaudra quatre hommes pour la défense du pays. »

» Ma mère ne se faisait pas aisément à l'idée d'avoir deux chasseurs dans la maison. Pauvre femme, qui après seize ans de mariage tremblait encore chaque fois que papa prenait son sac et son fusil. « Enfin! disait-elle, il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. Mais si Albert doit retourner à la chasse, je lui donnerai un talisman qui le préservera de l'imprudence! »

» Ce talisman, je l'ai encore, et le voici. C'est l'épingle que vous avez peut-être remarquée à ma cravate. Voyez-vous cette colombe d'argent qui porte au bout d'une chaînette un grain de plomb n° 7? La pauvre chère maman Franck l'a fait ciseler à mon intention par Heller, le plus habile artiste de Strasbourg. Cette molécule de métal, réduite à presque rien par le frottement, est celle qui a failli tuer mon père. Comment un homme pourrait-il s'oublier lorsqu'il a tous les jours de chasse un tel souvenir sous les yeux? »

Ici finit la narration de M. Franck, mais son histoire mérite encore un supplément de quelques lignes. En 1870, à l'âge de cinquante-sept ans, ce

notaire prit un fusil pour chasser la grosse bête dans nos montagnes. Quelques lurons du pays le suivirent et il devint, comme qui dirait, capitaine de francs-tireurs. Au commencement de novembre, tous ses compagnons étant morts, ou blessés, ou malades, il arriva toujours vert à Belfort et s'engagea au 84e de ligne. On forma une compagnie d'éclaireurs, il en fut, et il prouva dans mainte occasion, selon la parole de son père, qu'un bon chasseur peut valoir quatre hommes pour la défense du pays.

EDMOND ABOUT.

L'AMOUR PÈLERIN

Édouard Gerlin et Anastasie Dufloquet s'aimaient d'amour tendre.

Édouard Gerlin vivait modestement de son faible patrimoine, dans un petit chef-lieu de département. Il était excellent musicien, et il aurait pu tirer parti de son art, même dans la localité restreinte où s'écoulaient oisivement ses jours; mais, inerte et timide de caractère, il ne cherchait la protection de personne. Celle du clergé lui aurait procuré sans peine une clientèle fructueuse; malheureusement Édouard était un libre penseur, et, sans les orgues et les messes en musique, il n'aurait jamais arpenté le chemin de la cathédrale. Aussi l'évêché le classait-il parmi les ouailles les plus galeuses du grand diocèse de M. de Sainte-Beuve.

Anastasie était une piquante brune, fille de M. Dufloquet, pharmacien de deuxième classe et clérical de première, ce qui lui avait valu l'honneur d'être nommé marguillier. Hautement patroné par l'église, il faisait des affaires d'or et gagnait gros, notamment sur une pâte pectorale qu'il avait in-

ventée. Il la vendait à dix mille pour cent de bénéfice, dans des boîtes ornées du portrait de la bienheureuse Marie Alacoque, présumée par lui n'être point étrangère à la poitrine, quoique affectée spécialement au Sacré-Cœur.

Édouard prit un beau matin des gants, un habit noir des poches duquel fut exclue sévèrement Dorothée, sa pipe favorite, qui avait été un des plus grands obstacles à la capitulation du cœur d'Anastasie, et qui naturellement devait être mal vue d'un chef de famille... Bien attifé, soigneusement coiffé, il se présenta chez le pharmacien Dufloquet :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

— Monsieur, j'ai le regret de vous la refuser.

— Serait-ce parce que je ne suis pas riche?

— Nullement. Bien que mes affaires soient prospères, je tiendrais votre avoir pour suffisant, surtout si vous l'augmentiez peu ou prou par une place honorable.

— Pourtant...

— N'insistez pas, monsieur.

Édouard ôta ses gants, mit la main dans sa poche où il eut le regret de ne pas trouver Dorothée, et prit congé.

*
* *

Nos amoureux ne se tinrent pas pour battus; bien au contraire leur passion grandit, comme il arrive toujours, en raison des obstacles. Dans les conciliabules secrets, qu'on savait se ménager, avaient

déjà retenti les mots d'actes désespérés, de coups de tête; le vocable *enlèvement* avait même été prononcé, et n'avait pas trop effarouché l'oreille de mademoiselle Anastasie qui pourtant aimait son père autant qu'elle était aimée de lui, mais qui savait parfaitement que, le parti étant réellement convenable, il n'y aurait pas grand mal au fond à forcer un peu la main à papa. Elle hésitait pourtant devant cette horrible extrémité et ses principes ne se résignaient pas facilement à accepter un rapt pour la forme, un enlèvement vertueux.

Une grande nouvelle vint subitement changer la face des choses, celle d'un pèlerinage pour Lourdes, organisé par l'évêque et les Belcastels du département. Édouard s'empressa de faire parvenir le poulet suivant à son adorée.

« Chère ame de ma vie,

» Quoique par opinion je tienne les pèlerinages pour absolument stériles, je crois que, si vous voulez bien m'écouter, le nôtre pourrait produire quelque bien.

» Il vous sera facile de partir avec la pieuse horde. De mon côté je m'y enrôlerai malgré ma répugnance naturelle. Mais quel sacrifice ne sait accomplir le véritable amour!

» De cette façon nous ferions de compagnie un agréable voyage et, une fois à Lourdes, la proximité de la frontière nous fournirait un moyen facile d'exercer avec discrétion et convenance la petite pression dont nous avons reconnu la nécessité.

» Pesez bien, ma chère amie, toutes ces considérations.

» Votre affectionné et fidèle,

» ÉDOUARD. »

Anastasie pesa et trouva la mesure bonne.

Une heure après elle engageait avec son auteur la conversation qui suit :

— Papa, il me paraît convenable que je fasse partie du pèlerinage.

— Certainement, ma fille. Je te l'aurais proposé si tu n'en avais pas pris l'initiative, ce que je n'osais espérer; car, si tu remplis assez régulièrement tes devoirs religieux, c'est sans chaleur et sans enthousiasme. Tu es tiède, Anastasie, tu es tiède.

— Vous voyez que je n'hésite pas dans les grandes occasions.

— C'est entendu, ma fille. Brigitte t'accompagnera. La bonne vieille est à moitié sourde et tout à fait myope... Les saintes eaux guériront peut-être ses oreilles et ses yeux. »

Cet arrangement convenait à merveille aux vues d'Anastasie qui baisa papa sur les deux joues, et, dès qu'elle eut regagné sa chambre, en fit autant à la missive du bien-aimé, circonstance qui lui permit de trouver sur le *verso* un post-scriptum qui lui était échappé à la première lecture.

» *P. S.* — Si vous l'exigez, ma toute belle, Dorothée ne sera pas du voyage. »

Enchantée de cette galante concession, Anastasie ne voulut pas imposer à son amant un sacrifice si douloureux.

*
* *

Au jour dit, les cloches réunirent la population pour une procession gigantesque.

L'évêque était rayonnant. Outre que sa caravane dévote représentait un assez beau défilé, il avait eu l'ineffable joie de lire sur la liste des pèlerins le nom d'Édouard Gerlin, et cette trouvaille avait versé du baume dans son cœur pastoral. « Voilà, se disait-il, une conversion due au pèlerinage. J'en récompenserai cet excellent garçon qui a beaucoup de talent comme musicien. Il faut encourager la jeunesse à nous venir. Si M. Édouard part véritablement, il sera content de moi à son retour. »

Et de fait le vénérable prélat eut la satisfaction de voir Édouard, qui avait esquivé la procession, monter en secondes. Seulement monseigneur n'eut pas à remarquer que son néophyte n'avait pas manqué de choisir le wagon où mademoiselle Dufloquet s'était préalablement installée avec dame Brigitte. Cette duègne était assez mal en yeux et en oreilles pour voir peu et ne rien entendre; en revanche, elle était bien en voix, ce qu'elle prouvait en semant sur la route une effroyable quantité de cantiques.

Ce ne fut pas précisément l'occupation de notre jeune couple. Bien que le voyage fût pénible, le temps ne lui parut pas long.

*
* *

M. Dufloquet avait recommandé à sa fille de lui écrire le soir même de l'arrivée à Lourdes. Il comp-

tait sur d'édifiants détails; aussi ne fut-il pas médiocrement surpris, lorsque au lieu d'une longue lettre, il reçut un mince télégramme :

« Pèlerinage heureux; cérémonies superbes. Mademoiselle Anastasie disparue, laissant lettre annonçant départ pour l'Espagne avec M. Gerlin... Attends instructions.

» BRIGITTE. »

L'honnête pharmacien fut atterré du coup, et comme il allait précisément porter une provision de pâte pectorale à l'évêché, il en profita pour verser ses chagrins dans le sein du prélat.

— Oh! fit celui-ci, c'était donc pour cela que M. Édouard s'était décidé à pèleriner! Moi qui croyais à une conversion sincère! Pour lui témoigner ma satisfaction, je l'avais nommé professeur du grand et du petit séminaire, et avais obtenu le même emploi pour lui dans le lycée.

— Vous avez fait cela, monseigneur? Mais en ce cas il peut épouser ma fille.

— C'est le meilleur parti à prendre pour éviter un scandale doublement fâcheux pour votre famille et notre pèlerinage. Mais il serait important que ce jeune Édouard ne retombât pas dans sa primitive indifférence.

— Je vous promets qu'il ne manquera ni messes, ni vêpres. Le vieux Cabassol se retire : nommez Édouard organiste de la cathédrale à sa place.

L'évêque approuva l'expédient.

En conséquence partit un second télégramme :

« Revenez vite, mais isolément. Consens. Laissez *ex-voto* à Lourdes.

» DUFLOQUET. »

Vous devinez la joie des jeunes gens! Brigitte avait déjà déposé dans la chapelle sa paire de lunettes pour la remplacer par une autre d'un plus fort numéro. Pour se conformer au vœu paternel, Édouard y accrocha Dorothée et Anastasie y suspendit sa ceinture.

ALTAROCHE.

L'ONCLE ARMAND

DE PHILADELPHIE

I

On a tant parlé d'héritages, qu'en vérité nous devons avoir bien mauvaise grâce de marcher à la suite d'un nombre infini d'auteurs, dont le plus mauvais, peut-être, valait beaucoup mieux que nous. — Le roman, le drame, le feuilleton, le vaudeville, ces accapareurs impitoyables, se sont emparés de l'héritage. — On l'a divisé, subdivisé, taillé et retaillé de tant de manières; on l'a atomisé (passez-moi le mot) en tant de lots divers, en tant de fragments imperceptibles, qu'il faudrait certainement toute la bonne volonté de nos lecteurs pour nous pardonner le mille et unième point de vue sous l'impression duquel nous avons cru pouvoir nous présenter à leur critique.

Il y a juste dix ans de cela, en 1834, je présume, et par une de ces chaudes soirées de juillet si communes dans le midi de la France, la diligence de Toulouse traversait, avec la rapidité de l'éclair, la rue Sainte-Catherine et les fossés de l'Intendance, et

venait s'abattre, haletante et épuisée, devant l'hôtel des Messageries royales, en face du grand théâtre de Bordeaux.

Cinq heures sonnaient à la grosse cloche de la ville.

Une brise légère vint dissiper l'épais nuage de poussière qui dérobait la diligence aux regards curieux des flâneurs bordelais.

Le conducteur s'élança rapidement de son siège, le postillon jeta son fouet, les chevaux s'arrêtèrent, les portes s'ouvrirent avec fracas, et les voyageurs descendirent.

Le conducteur suait, les voyageurs suaient, les chevaux suaient, les harnais suaient, les bagages suaient.

La voiture elle-même se fondait en eau.

Quatre voyageurs, débraillés, froissés, déchiquetés comme on l'est en voyage, munis chacun d'un léger porte manteau, après avoir acquitté le prix de leurs places respectives, se détachèrent du groupe et se dirigèrent d'un commun accord vers le café de la Comédie.

Et ils se placèrent tous les quatre ensemble autour d'une table ronde, qui fut en un instant recouverte de plusieurs bouteilles de bière et de quelques douzaines de gâteaux.

Le premier était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une figure noble et distinguée, d'une taille moyenne, mais bien prise, et portant l'uniforme d'officier de cavalerie.

Le second, plus jeune de quelques années, était un aspirant de marine, à la figure rose et délicate,

aux yeux noirs et pétillants, à la démarche assurée, au regard fin et railleur.

Les deux autres paraissaient d'un âge plus avancé, sans que nul d'eux, pourtant, dépassât réellement la trentaine. Comme leur habit bourgeois ne trahit aucune profession particulière, le lecteur ne nous en voudra point de lui apprendre que l'un des deux était avocat et l'autre médecin. — C'est aussi par ces deux titres que nous les désignerons quelquefois.

L'officier de cavalerie venait de Perpignan, où son régiment était en garnison sous les ordres de M. le lieutenant général marquis de Castellane.

L'aspirant de marine venait de Toulon;

L'avocat, de Pamiers;

Et le médecin de Carcassonne.

Maintenant que nous connaissons les titres et les domiciles de chacun de nos personnages, nous prions nos lecteurs, en leur offrant notre bras si ce secours leur est nécessaire, de sauter par-dessus cet essaim de badauds, d'étudiants, de rentiers et de fumeurs qui composent la population flottante de tout café de grande ville, pour venir s'asseoir, comme nous le faisons nous-mêmes, auprès de nos quatre connaissances, qui ne nous blâment point de notre excès de curiosité.

Nous les conjurons, en outre, de ne pas oublier un certain petit vieillard à face réjouie, au menton fleuri, à l'habit vert, à la cravate rose, portant très bien la soixantaine, qui se renverse nonchalamment sur le dossier de sa chaise, et qui savoure à longs traits sa demi-tasse de café moka — car ce petit

vieillard nous sera très nécessaire dans notre récit, nous dirons même indispensable.

Et, enfin, d'écouter de toutes leurs oreilles, si cela les amuse, la conversation suivante.

II

— Pardieu, messieurs, dit Auguste Lambert (c'est le nom de l'officier de cavalerie), en portant un verre de bière à ses lèvres, il faut convenir que c'est un temps bien détestable pour voyager, et si je n'étais venu ici pour recueillir un héritage assez considérable, du diable si j'eusse endossé la blouse grise du touriste et le porte manteau de l'employé des contributions indirectes!

Trois exclamations successives vinrent arrêter la phrase commencée du jeune officier. Ces trois exclamations peuvent se traduire par ces mots prononcés par trois bouches différentes :

— Vous venez à Bordeaux pour un héritage!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, dit Auguste Lambert en allumant un cigare de la Havane. — Mais d'où vient donc votre surprise?

— C'est que je viens à Bordeaux pour un héritage, répondit Adhémar Jouvenel, l'aspirant de marine.

— Un héritage m'appelle aussi à Bordeaux, dit Léonce Malbec, l'avocat.

— Et c'est enfin pour un héritage que j'ai envoyé promener mes malades, fit le docteur en médecine, Michel Roumégoux.

— Ma foi, messieurs, l'aventure est très-drôle, dit Auguste Lambert en éclatant de rire. — Il faut avouer que c'est un hasard bien singulier. Bénis soient les oncles qui meurent ainsi pour leurs neveux! A la santé de mon oncle défunt, messieurs!

— Comment! c'est aussi d'un oncle que vous attendez l'héritage? s'écrièrent l'aspirant de marine, le médecin et l'avocat encore plus surpris.

— Mais oui! Pourtant, quand je dis un oncle, je veux dire un parent éloigné!

— C'est bien ainsi que nous l'entendons! répondit encore le trio d'une seule voix.

Les quatre voyageurs se regardèrent mutuellement, comme s'il s'agissait pour chacun d'eux d'une mystification concertée entre les trois autres.

La conversation continua cependant sur le même sujet.

— Et votre oncle s'appelle, monsieur? dit l'aspirant de marine à l'officier de cavalerie.

— Pierre Armand, de Philadelphie, messieurs, dit Auguste Lambert.

— Pierre Armand, de Philadelphie! mais c'est aussi le nom de mon oncle, s'écrièrent à la fois l'avocat, le médecin et l'aspirant de marine.

Les quatre héritiers gardèrent un moment le silence.

Ici le vieillard rose et vert s'approcha insensiblement de nos quatre amis.

Auguste Lambert n'y tint plus.

— Messieurs, dit-il en se levant et en portant une main à son épée, je ne sais si vous voulez me faire

une mauvaise plaisanterie, mais je ne suis pas d'humeur à la supporter. Voici mes preuves, messieurs, c'est à vous à montrer les vôtres.

Et, en disant ces mots, il jetait une lettre ouverte sur la table.

— Lisez, messieurs, ajouta-t-il.

L'aspirant de marine lut à haute voix les quelques lignes suivantes :

« MONSIEUR,

» Je m'estime heureux de vous annoncer le premier la mort de M. Pierre Armand, de Philadelphie, parent éloigné de feu M. votre père. Comme vous êtes, je crois, le seul candidat pour cette succession vacante, et qu'il s'agit d'un demi-million, je vous engage à vous rendre à Bordeaux, en mon étude, où je pourrai vous donner tous les renseignements que vous désirerez à ce sujet.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Bordeaux, le 24 juin 1834.

» CAPRAIS DELCROS,
» Notaire royal, — cour d'Aquitaine, 23. »

— A votre tour, messieurs, continua Auguste Lambert.

— Voici les nôtres, firent l'avocat, l'aspirant de marine et le médecin.

Et trois lettres de même forme et de même écriture tombèrent aussitôt sur la table.

Il est inutile d'ajouter que ces quatre lettres étaient une circulaire. — L'adresse seule était changée.

Le front de nos quatre héros se rembrunit tout à fait.

— Messieurs, dit Auguste Lambert en prenant la parole, ceci me semble trop extraordinaire pour y croire. — Vous devez avoir d'autres titres que ceux-là, si vous n'êtes pas des imposteurs et des filous. — Examinez d'abord les miens. — Les voici.

Les titres de l'officier de cavalerie étaient d'une authenticité irrécusable. Ils portaient la signature du préfet du département et le timbre de la préfecture.

Les titres des trois autres concurrents se trouvèrent exactement semblables. Et ce n'était pas tout; la filiation, quoique par des branches différentes, était absolument la même.

Ils étaient tous parents au dixième degré.

Le notaire n'avait trompé personne et ne s'était pas trompé en donnant des espérances à chacun d'eux.

Ils demeurèrent tous pétrifiés.

L'officier de cavalerie partit enfin d'un bruyant éclat de rire.

— Il paraît que nous sommes quatre à partager le gâteau. Eh bien! messieurs, la destinée ne nous aura pas réunis ici pour rien. — J'ai une proposition à vous faire. — 500 000 francs pour un seul, c'est une somme assez ronde; pour quatre c'est fort peu de chose. — Jouons le demi-million de notre oncle. Au plus heureux l'héritage!

— Accepté! dit en riant l'officier de marine. — Au plus heureux le demi-million de l'oncle Armand! L'avocat et le médecin firent seuls quelques difficul-

tés. Le certain pour l'incertain, cette loterie était bien dangereuse. Mais, enfin, l'espoir secret de gagner le demi-million l'emporta sur toutes les considérations possibles, et ils s'écrièrent avec emphase :

— Eh ! bien, soit, accepté : au plus heureux l'héritage !

— Quel jeu voulez-vous? dit l'officier.

L'avocat, qui passait pour un des Hercules du piquet dans le chef-lieu de sa préfecture, proposa le piquet.

Le jeune aspirant, qui se sentait ferré sur les carambolages et sur les doublés, proposa de son côté le billard.

Enfin le mariage fut proposé par le docteur en médecine, car, disait-il, en aspirant une prise de tabac, le mariage sera la conséquence du demi-million.

Comme aucun des trois orateurs ne se trouvait d'accord et que chacun soutenait son système :

— Mes chers cousins, dit Auguste Lambert, j'ai mieux que cela à vous proposer. — Puisque c'est la Providence qui nous a réunis ici, c'est à elle seule qu'il appartient de décider à qui sera le demi-million du bon oncle. — Or quel est le jeu plus providentiel que le loto? — Acceptez donc le loto, messieurs.

Cet argument trouva grâce devant les parties intéressées.

Le loto fut admis sans opposition.

Un jeu de loto fut donc apporté sur la table.

— Au premier quine, n'est-ce pas? dit encore Auguste Lambert en s'emparant des cartons.

— Va pour le premier quine, s'écrièrent Jouvenel, Roumégoux et Malbec.

Le vieillard rose et vert paraissait suivre avec intérêt la scène qui se déroulait à ses yeux.

Il se rapprocha encore plus de nos joueurs.

III

Les cartons distribués, la partie commença.

Léonce Malbec fut choisi par le sort pour remplir les fonctions de chanteur.

On sait que c'est le nom convenu pour désigner celui qui tire les numéros.

L'officier de cavalerie se mit à battre la mesure avec ses doigts appuyés sur la table, l'aspirant se mit à siffler une chanson maritime, et le docteur savourait avec délices sa soixante-quinzième prise de tabac.

Les acteurs étaient joyeux ; chacun se croyait sûr de gagner la partie.

Mais lorsqu'au quarantième numéro chacun des joueurs se trouva avoir atteint trois ternes, l'officier cessa de battre la mesure, l'aspirant de siffler et le docteur d'avoir recours à sa tabatière.

L'avocat chantait toujours.

Les acteurs devenaient sombres.

— 62, dit Malbec en rugissant de plaisir, quaterne! c'est pour moi que je tire, messieurs, à moi l'héritage de l'oncle Armand!

L'aspirant, le docteur et l'officier de cavalerie devinrent pâles et blêmes, de frais et rouges qu'ils étaient.

— Après ? dit à demi-voix l'aspirant de marine.

— 34.

— Cette fois c'est pour moi, dit le docteur en médecine en se laissant aller à un mouvement de joie; quaterne aussi! à moi l'héritage, messieurs! Et il aspira sa quatre-vingt-deuxième prise de tabac.

— Doucement, pas si vite, murmura sourdement l'officier de cavalerie.

— 16, 25, 8, dit Léonce en appelant sur les chiffres.

Ces trois numéros n'appartenaient à personne.

— 76, hurla le chanteur d'une voix stridente.

— Quaterne! fit l'aspirant de marine en bondissant sur lui-même; à moi le demi-million, messieurs! Et il se remit à siffler sa chanson maritime.

— 22, continua Malbec.

— Enfin, quaterne pour moi, s'écria à son tour l'officier de cavalerie, et ses doigts recommencèrent à battre la mesure sur la table.

Une sueur froide coula de tous les membres.

La partie se retrouvait égale.

L'aspirant cessa de chanter, l'officier de battre la mesure et le docteur de priser. — Léonce seul continua.

— Voici le coup décisif, dit l'aspirant.

Tous les yeux se portèrent sur le chanteur avec effroi : c'était l'arbitre de leur destinée.

Le sac se remua sous les doigts exercés de l'avocat.

— 46!

Ce numéro passa.

— 54!

Ce numéro passa encore.

Le silence régnait, les cheveux se dressaient, les dents claquaient.

— 68.

— Quine, messieurs! c'est moi qui ai gagné, dit Malbec en se levant de sa place. — Mais le pauvre avocat s'était trompé; il avait lu le chiffre à l'envers et c'était 89 qu'il fallait lire.

Ce numéro passa encore.

70, 82, 6, 14, passèrent encore.

— 84.

— Pour un point! murmura l'aspirant de marine.

Tous tressaillirent.

65, 24, 49, passèrent encore.

Le sac se remua pour la dernière fois.

— 23!

Une exclamation terrible partit à la fois des quatre joueurs déconcertés; quatre bouteilles de bière roulèrent sur le parquet et se brisèrent avec un bruit effroyable.

Le sac était vide — 19 numéros manquaient au jeu de loto.

— C'est à recommencer, s'écria l'officier de cavalerie en frappant le parquet du pommeau de son épée : Garçon, un autre jeu de loto, et cette fois complet, ou votre tête pourrait servir à remplacer les numéros qui pourraient y manquer.

Le petit vieillard rose et vert se leva alors de sa place et s'avança vers les quatre jeunes gens :

IV

— C'est inutile, messieurs, dit-il avec politesse, — votre partie est impossible. Je pouvais d'un mot

la faire cesser, car j'en connaissais le sujet. Veuillez m'excuser de l'avoir prolongée plus longtemps peut-être que je n'aurais dû le faire. — Une méprise bien singulière a occasionné votre voyage à Bordeaux. Le notaire qui vous a annoncé la mort de votre oncle ne vous a pas trompés. Votre oncle est mort en effet, seulement il n'a laissé que des dettes. Je l'ai beaucoup connu autrefois, car nous portions le même nom et nous étions tous deux dans le commerce, avec la seule différence que je suis le Pierre Armand du demi-million, et que je n'ai point de neveux qui puissent prétendre à ma succession. — En revanche, je suis marié et ma femme m'a donné une jolie petite fille de huit ans qui fait tout mon bonheur. — Je serai bien aise de vous présenter à mon épouse et à ma petite fille Mathilde, qui sera charmée de faire connaissance avec des cousins dont elle était loin de soupçonner l'existence.

Vous allez donc me suivre à mon hôtel, situé rue des Chartrons, nº 58, et là vous apprendrez qu'il vous reste encore un moyen de posséder mon héritage, celui de faire la cour à ma fille à qui je le destine pour dot, quand elle sera d'âge à se marier. Messieurs, point de refus, s'il vous plaît, songez que je vous dois un dédommagement et que d'ailleurs j'ai été l'ami intime de votre oncle.

Les quatre voyageurs se regardèrent en souriant, pressèrent la main du vieillard et se disposèrent à le suivre.

A dix heures du soir, MM. Lambert, Malbec, Jouvenel et Roumégoux étaient installés dans un hôtel très confortable et rêvaient au moyen de pos-

session indiqué par leur excellent oncle *impromptu*.

Après huit jours de fêtes et de plaisirs en l'honneur de l'héritage manqué, nos quatre convives remontèrent en voiture et regagnèrent leurs postes respectifs, non sans s'être promis *in petto* de revenir quelquefois à Bordeaux.

V

Dix ans se sont écoulés depuis. — Léonce est devenu substitut, le docteur Roumégoux est membre correspondant des Académies de médecine de Paris et de Montpellier, Jouvenel est lieutenant de vaisseau et Auguste Lambert capitaine de cavalerie en garnison à Libourne.

Comme il est le plus près du feu, c'est celui qui se chauffe le plus.

Le bon père Armand se fait vieux ; son excellente femme est morte, et mademoiselle Mathilde est devenue une intéressante et jolie personne de dix-huit ans. — Si vous tenez, mon cher lecteur, à vous mettre sur les rangs pour lui plaire, hâtez-vous de vous présenter, car des correspondances particulières nous apprennent que le capitaine Lambert est fort avant dans les bonnes grâces de sa chère cousine, et qu'il paraît très disposé à profiter de cet agréable chemin de traverse pour arriver au demi-million de l'oncle Armand de Philadelphie.

André de Bellecombe.

UNE AVENTURE

CHEZ LES BÉDOUINS DE L'HEDJAZ

I

. . . .

« Apprenez, chère amie, que je navigue en ce moment sur la mer Rouge à distance égale de l'Afrique et de l'Asie. Si j'étends les bras à gauche vers l'Orient, je suis en Arabie, si je les étends à droite vers l'Occident, je suis en Nubie. Vous voyez d'ici la situation, elle est très commode.

» Cette navigation est, du reste, des plus intéressantes. Le lendemain matin de notre départ de Suez, dans un ciel merveilleux, nous voyons les contreforts du Sinaï, le mont divin, aux lignes pures et fières. Nous passons, sans nous arrêter, devant la petite ville de Tor, habitée par les Coptes, ces descendants des populations primitives de l'Égypte, et, vingt-quatre heures après, nous faisons escale sur la rive occidentale du golfe à Qosseir.

» De cette dernière ville nous traversons de nouveau la mer Rouge pour nous arrêter quelques instants à Yambo, territoire arabe, espèce de terre

sainte où le fanatisme musulman est dans toute sa vigueur, car, hélas! terre sainte, en ces pays, veut dire refuge de toutes les intolérances et de toutes les barbaries.

» De Yambo, nous avons suivi la côte jusqu'à Djeddah, que notre petite expédition européenne désire visiter. Madame de Guéran, MM. de Morin, Périères et Delange sont descendus à terre, suivis des deux Arabes Omar et Ali, que nous avons engagés en qualité d'interprètes et de domestiques. Joseph, notre valet de chambre parisien, nous accompagne aussi. Cet imbécile, depuis notre départ, s'applique à faire de la couleur locale; il porte un burnous, et au lieu d'inscrire son nom de Joseph sur ses bagages envoyés à l'avance en Égypte, il a fait mettre: Mohammed Abd-el-Gazal, un nom de fantaisie qu'il a cru devoir se donner. Qu'en est-il résulté? C'est qu'à Suez, un vrai Mohammed, ce nom est des plus communs ici, a réclamé les bagages de Joseph, comme s'ils lui appartenaient. Avec cette insouciance égyptienne, mélangée de mauvaise foi, dont nous avons eu souvent à nous plaindre, on s'est empressé de les lui délivrer... et il court sans doute dans le désert. Inutile de vous dire que nous aurions trouvé parfaitement ridicule d'écouter les doléances de Joseph et de faire notre déclaration à la police. Nous nous rappelons ce mot, devenu historique : « Le jour où vous retrouverez, en Égypte, un foulard qu'on vous aura dérobé, vous aurez dénoué la question d'Orient. »

» Djeddah, que je viens de parcourir, se compose d'une immense rue pleine de bazars contenant les pro-

duits de nos manufactures et les échantillons du goût oriental. Les marchés consacrés à satisfaire l'appétit et la gourmandise des pèlerins de la Mecque, sont surtout curieux; on y voit réunis les fruits et les légumes récoltés en Afrique et en Asie et apportés par les navires ou les caravanes : des monceaux de pastèques, de cocos, de dattes, d'ignames, de patates, de fèves. Sur de long tréteaux se dressent aussi des pyramides de gâteaux et des jattes de couscous, le plat favori de l'Arabe.

» Ces halles, ces marchés, ces bazars sont encombrés de Turcs, d'Égyptiens, d'Indiens, d'Africains. On y rencontre des chiens, des chevaux et jusqu'à des chameaux, qui semblent tout ahuris au milieu de ce va-et-vient, de ce bruit et de ces objets; ils s'avancent timidement, comme s'ils avaient peur de casser quelque chose. Les femmes ne craignent pas de s'aventurer dans cette foule : de jeunes Arabes, des plus jolies, marchent gravement, le visage découvert, à côté de musulmanes hermétiquement voilées et que leurs longues babouches en cuir jaune forcent à traîner la jambe. D'autres musulmanes, d'une classe plus élevée, courent de tous côtés, accompagnées d'un eunuque et montées sur un âne.

. . . .

» Ah! ma chère amie, quel malheur! quel désastre! M. de Morin est perdu pour nous, M. de Morin, l'âme, la gaieté, la joie de notre caravane, est mort victime de son courage.

» Si vous saviez!... Ah! c'est affreux... mourir à son âge! Je vous quitte, je cours avec madame de Guéran au consulat français. »

II

Les craintes de miss Béatrix Poles n'étaient que trop fondées : si M. de Morin vivait encore, et on pouvait en douter, il courait les plus grands dangers. Voici ce qui était arrivé. A peine entré dans le port de Djeddah, il s'empressa de descendre à terre avec ses compagnons de voyage et son domestique Joseph-Mohammed. Après une assez longue promenade au milieu des bazars, madame de Guéran manifesta le désir de retourner à bord, et aussitôt MM. Delange et Périères se mirent à sa disposition pour la reconduire. M. de Morin, désireux de voir la ville d'une façon plus complète, continua sa course en compagnie de Joseph, qui le suivait à quelques pas de distance, couvert d'un nouveau burnous acheté au Caire pour remplacer celui qu'on lui avait volé avec tous ses bagages.

M. de Morin, en sortant du bazar, se dirigea vers la route de la Mecque. Il se trouva bientôt devant une grande porte peinte, traversée, dans le sens horizontal, de bandes vertes et rouges. Il allait s'engager sous la voûte qui faisait suite à cette porte, lorsqu'il fut rejoint par un des serviteurs arabes qu'on lui avait procurés au Caire et qui devait lui servir d'interprète.

— Maître, lui dit Ali, ne franchis pas cette voûte. Elle conduit à la route suivie par les pèlerins musulmans; les habitants de Djeddah n'aiment pas

qu'un chrétien s'engage dans ce passage. Sur la muraille tu peux voir encore des crocs en fer destinés autrefois à pendre les infidèles assez audacieux pour s'aventurer de ce côté. Grâce à Méhémet-Ali, cette coutume barbare a disparu depuis longtemps, mais le chemin de la Mecque est toujours dangereux, et tu pourrais être insulté par une troupe de pèlerins trop fanatiques.

Le fidèle Mohammed Abd-el-Gazal, malgré son burnous qui aurait dû lui inspirer du courage, tourna les talons dès qu'il eut entendu ce petit discours, et M. de Morin, après un moment d'hésitation, fit comme lui. Il avait réfléchi qu'il s'était engagé à suivre en Afrique madame de Guéran, que son excursion sur la côte d'Arabie était un hors-d'œuvre, et qu'il aurait mauvaise grâce, pour obéir à un sentiment de curiosité, de s'exposer à un danger personnel.

Cependant sa promenade n'était pas terminée. De la porte de la Mecque, le jeune Français se dirigea, toujours suivi de Joseph, mais accompagné cette fois d'Ali, vers une seconde porte, celle qui conduit à Médine, et, après avoir franchi les murailles de Djeddah, il se trouva devant une mosquée.

— C'est le tombeau de notre mère à tous, lui dit Ali qu'il avait interrogé du regard. D'après le Coran, Ève, chassée du paradis terrestre, se réfugia sur l'emplacement de la Mecque, y mourut et fut enterrée en ces lieux.

M. de Morin, après avoir jeté un coup d'œil profane sur ce tombeau, qui ne lui paraissait pas très authentique, continua sa route. Il parcourait maintenant une vaste plaine aride, bornée par une chaîne

de montagnes. Djeddah apparaissait, au loin, avec ses maisons surmontées de terrasses qui la font ressembler à une ville italienne, avec ses minarets, sa ligne de murailles et ses mosquées.

Fatigué et surtout accablé par la chaleur, il s'assit bientôt à l'ombre d'un palmier rabougri et alluma un cigare. Il se reposait depuis un instant, lorsqu'une petite caravane de six Arabes, dont l'un était à cheval et les cinq autres montés sur des chameaux, passa devant lui, pour s'arrêter peu après derrière les ruines d'anciens moulins à vent construits par Méhémet-Ali, en 1815, lors de sa campagne dans le Hedjaz.

Un des Bédouins, celui qui était à cheval, se détacha du groupe, fit le tour du moulin, mit pied à terre et vint s'asseoir à une cinquantaine de pas de M. de Morin. Celui-ci prit aussitôt son album et dessina cet homme dont le costume lui paraissait des plus pittoresques : un burnous en assez mauvais état, à raies blanches et brunes, lui couvrait tout le corps ; une corde faite en poils de chameau retenait autour de sa tête un mouchoir de coton noir qui lui servait de turban ; il tenait d'une main un fusil à mèche, de l'autre une lance ; un long couteau était attaché par une ficelle à sa ceinture.

Le jeune peintre venait de terminer son croquis et rangeait ses crayons, lorsque tout à coup il entendit un cri. Il se retourna vivement, chercha des yeux Joseph et Ali et ne put les découvrir. Inquiet, il se disposait à courir dans la direction du moulin qui sans doute lui cachait ses compagnons, lorsque l'interprète apparut. Il semblait désespéré, levait

les bras au ciel et parlait avec animation au Bédouin dont le peintre venait d'esquisser le costume. M. de Morin le rejoignit et apprit ce qui s'était passé.

Pendant que le maître dessinait, le serviteur Joseph, curieux sans doute de savoir si, drapé dans son burnous, les Arabes le prendraient pour un des leurs, s'était approché d'eux en souriant. Mais bientôt, sa face réjouie se rembrunit, son regard, qui papillotait dans l'espace, se fixa sur un point, son bras s'allongea, son doigt désigna un objet. Il venait d'apercevoir sur le dos d'un chameau la plus grande partie de ses bagages volés à la douane de Suez. Non seulement il reconnaissait sa valise la plus chérie, mais il lisait sur une caisse le nom qu'il avait tracé lui-même à Paris : Mohammed Abd-el-Gazal. Il tenait enfin son voleur! Il ne voulut pas le laisser échapper et s'élança vers les Bédouins. Le groupe formé par Joseph, les chameaux et les propriétaires, se trouvant caché pour M. de Morin par les ruines du moulin, le jeune peintre, tout entier à son dessin, n'avait rien vu, rien entendu.

— Mes bagages! mes bagages! criait Joseph; rendez-moi mes bagages, vous êtes des voleurs!

Les Bédouins riaient de tout leur cœur à l'aspect de ce gros homme blond, rouge comme la crête d'un coq, s'exprimant dans une langue étrangère et cependant habillé comme eux. Ces rires, tout contenus qu'ils fussent, car l'Arabe n'est jamais bruyant même lorsqu'il s'amuse le plus, achevèrent d'exaspérer Joseph. L'idée de recouvrer ses bagages, dont il avait pleuré amèrement la perte, lui donna du courage. Il cessa de parler, ce qui était très sage

car personne ne le comprenait, courut vers le chameau et saisit sa valise de prédilection.

Cette fois, les Bédouins le comprirent et se fâchèrent. Ils se rapprochèrent de lui et voulurent l'éloigner. Joseph résista, repoussa ses adversaires, et, ressaisissant sa valise, se mit en devoir de l'emporter. Les Arabes ne riaient plus, ils le laissaient faire et, en le regardant, se consultaient entre eux. Leur délibération fut de courte durée : tout à coup, ils s'élancèrent sur Joseph, le prirent par les bras, par les jambes, l'enlevèrent et le placèrent sur le chameau, où on l'attacha solidement à côté de sa valise. Puis ils montèrent sur les autres chameaux, et celui qui portait Joseph suivit au grand trot ses camarades.

Telle était la scène qu'on venait de raconter à M. de Morin.

— Pourquoi, demanda celui-ci à son interprète, ne vous êtes-vous pas opposé à cet enlèvement, ne m'avez-vous pas appelé au secours de mon serviteur?

— Je n'ai pas d'abord compris ce qui se passait, répondit Ali, et lorsque je suis accouru, il était trop tard, l'enlèvement s'est fait en une seconde.

— A quelle tribu appartiennent ces Bédouins? demanda M. de Morin.

— Ce sont des nomades, ils n'ont pas de tribu distincte.

— Et quel est cet homme que vous avez ramené avec vous et que je dessinais tout à l'heure? Pourquoi n'a-t-il pas fui avec ses camarades?

— Il ne faisait point partie de leur caravane. Il

les avait accompagnés jusqu'ici pour leur dire adieu; mais il ne devait pas les suivre, il s'était déjà séparé d'eux.

— Vous ne pensez pas alors qu'il soit leur complice?

— Non, il a été aussi étonné que moi de ce qui s'est passé.

— Tâchez de savoir de lui dans quelle direction on entraîne mon domestique.

Le Bédouin, après avoir hésité à répondre, finit par dire qu'il ne connaissait pas les intentions de ses anciens compagnons de route.

— Tu sais du moins, lui fit observer Ali, de quel côté, avant leur capture, ils comptaient se diriger? Vont-ils à Médine?

— Non, fit le Bédouin; ils se rendent dans le désert.

— Tu crois qu'ils franchiront la frontière de l'Hedjaz?

— J'en suis sûr.

— Serait-il facile de les rejoindre? demanda l'interprète sur l'ordre de M. de Morin.

— Non, leurs chameaux sont excellents.

— Excellents, je le veux bien, mais démesurément chargés, fit observer Ali.

— Oui, mais je ne vois autour de moi, répliqua le Bédouin en regardant de tout côté, aucun chameau sans chargement qui puisse courir après les premiers.

Ali traduisit cette réponse.

— Dis à cet homme, fit le peintre, que si je n'ai pas de chameau, j'ai du moins un cheval.

L'interprète, étonné, regarda son maître sans comprendre.

— Comment! tu ne vois pas ce cheval tout harnaché, là, près des ruines?

— Mais il n'est pas à nous; il appartient à cet homme.

— Eh bien! je vais le lui prendre.

— Prendre à un Arabe son cheval! Y penses-tu, maître? Tu peux lui ravir sa femme, ses enfants; son cheval, jamais!

— Demande-lui combien il veut me le vendre.

— C'est une très belle bête, une bête de sang, il ne voudra la céder à aucun prix.

— Demande toujours.

Comme Ali l'avait prévu, le Bédouin refusa de se défaire de sa monture.

— Alors, dit M. de Morin à l'interprète, je t'ordonne de traduire exactement tout ce que je dirai et en même temps que moi, phrase par phrase.

— Je t'obéirai.

Le Français, calme, très maître de lui, mais aussi très décidé, s'avança vers le Bédouin, qui, appuyé sur sa lance, était lui-même impassible.

— Tes amis, lui dit-il, ont enlevé un de mes serviteurs. Mon devoir est de courir à son secours et de le délivrer. Tu refuses de me vendre ton cheval qui m'est indispensable; je vais le prendre. Si on ne nous tue pas, je jure de te rendre ton bien. Mais, si tu fais un geste, un mouvement pour m'empêcher de partir, je te jure aussi de te brûler la cervelle. Voici mon arme; elle ne plaisante pas.

Il tira d'un étui, pendu en bandoulière, un

revolver à six coups, d'un fort calibre et tout chargé.

Le Bédouin pâlit, mais ne répondit rien.

— Cours me chercher le cheval, dit M. de Morin à son interprète.

L'ordre était donné d'un ton si résolu qu'Ali crut devoir obéir.

M. de Morin, le revolver à la main, à deux pas du Bédouin, le tenait en respect.

Ali revint avec le cheval sur lequel le jeune Français s'élança d'un bond, sans perdre de vue un seul instant l'Arabe. Celui-ci, du reste, n'était plus à craindre : aux paroles, aux regards de M. de Morin, il avait compris que toute lutte serait inutile. Il se résignait donc, il pliait devant la force, comme savent le faire tous ces demi-barbares, durs et cruels envers les faibles, souples et lâches avec qui les domine.

Prêt à partir, M. de Morin donnait ses derniers ordres :

— Tu vas, disait-il à Ali, te rendre immédiatement à Djeddah auprès de nos amis. Tu leur diras que je n'ai pas cru pouvoir abandonner un Européen parti de France avec moi. Je lui dois ma protection, comme il me devait ses services. Mes amis me comprendront ; ils en auraient fait autant à ma place. Prie-les d'aviser sans perdre un instant et de venir de leur côté à notre secours, s'ils le croient nécessaire.

— Vous vous exposez à une mort certaine, maître, criait Ali. Que ferez-vous, seul contre ces Arabes, si vous les rejoignez ?

— Dans de certains cas, on ne raisonne pas, ré-

pliqua M. de Morin, et je n'ai que trop raisonné. Fais ce que je t'ai dit, et ne perds pas des yeux cet homme tant que je serai à la portée de son fusil. Adieu !

Il lança son cheval et partit ventre à terre.

L'Arabe, toujours immobile, souriait d'un méchant sourire, dont la signification était facile à deviner : Je ne tarderai pas, semblait-il dire, à être vengé de ce chien d'infidèle.

III

Dès que M. de Morin eut disparu dans un tourbillon de poussière, Ali, se conformant aux ordres qu'il avait reçus, prit la route de Djeddah. Le Bédouin, après quelques minutes d'hésitation, suivit le même chemin. Ses intérêts matériels l'emportaient sur sa prudence. Il s'exposait, il est vrai, dès son retour en ville, à être fort malmené par les autorités turques : si les Européens avaient des amis puissants à Djeddah, on rendrait le Bédouin responsable de l'enlèvement opéré sous ses yeux par ses compagnons de voyage. Mais, d'un autre côté, s'il disparaissait, s'il s'enfonçait dans le désert, comment le détenteur de son cheval pourrait-il le lui rendre ou lui en payer le prix ? Une monture comme la sienne méritait qu'il courût quelques risques.

Réflexion faite, il crut, au bout d'un instant, devoir hâter le pas, se rapprocher d'Ali et lier conversation avec lui. Il n'était pas fâché d'obtenir quel-

ques renseignements préliminaires sur M. de Morin.

L'interprète comprit aussitôt, avec cette finesse particulière aux Arabes et développée surtout chez ceux qui, comme Ali, ont des rapports constants avec les étrangers, qu'il devait faire valoir son maître et essayer d'obtenir, à force d'adresse, le concours et l'alliance du Bédouin. En effet, si ce dernier y trouvait un intérêt évident, il n'hésiterait certainement pas à diriger les recherches qu'on ne manquerait pas de faire pour retrouver M. de Morin et Joseph. Un véritable Arabe refusera toujours de venir en aide à un Européen lorsqu'il s'agira de poursuivre ou de combattre des coreligionnaires et des amis. Mais le Bédouin n'est pas l'Arabe, quoique souvent on les confonde l'un avec l'autre. L'Arabe est sédentaire : il a sa famille, son clan, sa tribu, son foyer, ses bestiaux, souvent sa terre. Pour les protéger ou en tirer parti, il apprécie les bienfaits d'une civilisation relative, appropriée à ses besoins, et il la recherche. Le Bédouin, au contraire, est nomade : il n'a pour horizon que le désert et la montagne, d'autres biens que ses armes, son cheval ou son chameau; il ne vit que de brigandage, ne possède sur la religion et la morale que des idées très vagues. Un Bédouin convaincu de vols et de meurtres, et auquel un Français demandait un jour : « Que direz-vous à Dieu lorsque vous paraîtrez devant lui? » répondit : « Je ne lui dirai rien, je me contenterai de le saluer; s'il est hospitalier, s'il me donne des vivres et du tabac, je resterai auprès de lui, sinon je monterai sur mon cheval et je partirai. » On le voit par cette réponse, Dieu n'est pour la

plupart de ces gens qu'un prince de la terre, un peu plus puissant que les autres et vivant dans un désert reculé. Les Bédouins étaient autrefois des pasteurs formant de nombreux groupes autour de la population sédentaire; peu à peu la vie errante les a fait déchoir et tomber. Il faut se bien garder de les confondre avec le type original de la race arabe; ils ont le même arbre généalogique, mais ils ne sont que les branches pourries d'un tronc encore vert et vigoureux.

Pénétré de ces idées, édifié depuis longtemps sur le caractère des Bédouins, Ali, questionné par le cavalier démonté, s'empressa de lui dire que M. de Morin et ses amis étaient de grands personnages protégés par le gouvernement turc, et assez riches pour tenir compte généreusement de tous les services rendus, assez puissants pour punir les défections et les trahisons.

Tout en essayant de se préparer un allié, l'interprète avait franchi les murs de Djeddah. Il parcourut rapidement la rue qui la traverse dans toute sa longueur, atteignit le port, s'élança dans un canot et se fit conduire à bord du vapeur qui chauffait, depuis un instant, et n'attendait que M. de Morin et Joseph pour lever l'ancre.

En quelques mots, Ali mit madame de Guéran et ses compagnons au courant de la situation. Leur stupéfaction, leurs angoisses ne leur permirent pas d'abord de parler, puis ils n'eurent qu'une pensée, ils ne poussèrent qu'un cri : il fallait courir au secours de leur ami, comme il était allé au secours de son serviteur. Mais comment s'y prendraient-ils?

Allaient-ils, ignorants du pays, de ses routes, de ses coutumes, s'engager follement dans une nouvelle aventure? Ne fallait-il pas se donner le temps de la réflexion, et par trop de précipitation ne compromettraient-ils pas l'existence de ceux qu'ils voulaient sauver? Ils devaient agir en connaissance de cause et avec des chances de succès. D'un commun accord ils résolurent de se rendre immédiatement chez le consul français et de lui demander son appui.

Le consul s'empressa de les recevoir et de les écouter avec la plus grande bienveillance; mais il eut, en même temps, le regret de leur déclarer qu'il ne pouvait officiellement leur prêter un concours efficace.

— Au point de vue de la répression seulement, dit-il, nous avons une influence relative. Si votre ami périt, j'en aviserai mon gouvernement. Il exigera une réparation, le châtiment des coupables si on peut les rejoindre, ce qui est fort douteux, et une indemnité, qu'après bien des pourparlers, le gouvernement turc fera payer à la ville de Djeddah. Mais que vous importe? Vous voulez retrouver M. de Morin sain et sauf. Pour atteindre ce but, de quels moyens puis-je disposer, dans un pays où l'autorité turque elle-même est souvent méconnue? L'Hedjaz, où nous nous trouvons, est infesté, depuis trente ans, par les bandes de la tribu de Harbs, qui dévalisent des caravanes entières, et les Turcs ne sont pas encore parvenus à se débarrasser de ces pillards et de ces assassins. Mais si je me récuse comme consul, je suis à votre entière disposition

comme compatriote. Je fais cause commune avec vous, et voici, dès à présent, le conseil que je vous donne.

La baronne de Guéran, sa dame de compagnie, M. Périères et M. Delange se rapprochèrent du consul et lui prêtèrent toute leur attention.

— D'abord, déclara le représentant de la France à Djeddah, partez de ce principe : vous ne devez compter que sur vous-mêmes. Vous seuls, messieurs, organiserez et dirigerez l'expédition, car ces dames voudront bien se retirer chez moi, au consulat, sous la sauvegarde du pavillon français, et ne pas se mêler, d'une façon active, à cette aventure. Vous n'êtes plus en Europe, où la femme fait ce qui lui convient; vous êtes en Orient, où son rôle doit être passif, du moins en apparence. Ceci bien établi, vous allez, messieurs, retourner à votre bord et choisir trois matelots déterminés. Vous trouverez facilement des Européens dans l'équipage et surtout parmi les mécaniciens. Ne vous occupez pas de savoir s'ils ont l'habitude du cheval; ici, chacun est plus ou moins cavalier. A défaut d'Européens, prenez des Égyptiens; l'Égypte n'aime pas la Turquie. Vous joindrez à ces trois hommes vos deux interprètes. Vous voici donc, en vous comptant, sept personnes : avez-vous des armes pour tout le monde?

— Certainement, fit M. Périères, de ce côté nous ne laissons rien à désirer. Afin de pouvoir en Afrique armer nos escortes, nous nous sommes munis d'une collection complète de revolvers et de fusils de choix.

— Très bien. Il s'agit maintenant de savoir quel

chemin vous allez suivre; c'est le point essentiel. Cependant ne nous exagérons pas les obstacles. Vos Bédouins n'ont pas dû se diriger vers Médine avec leur capture; la route est relativement trop fréquentée pour eux. Ils risqueraient d'être surpris par une autre troupe de nomades, avec lesquels ils sont toujours en rivalité ou en guerre, et qui pourraient leur enlever leur prisonnier. Ils se sont dirigés, suivant moi, vers les montagnes qui leur offrent une retraite sûre en cas de poursuite. Il faut les atteindre avant qu'ils y soient arrivés. Ne perdez pas de temps. Courez à votre bâtiment, rassemblez vos hommes, armez-les, armez-vous et revenez ici. Je me charge de vous fournir des chevaux. J'ai les miens, mes amis me prêteront les leurs, et vous devez savoir que la race des chevaux de l'Hedjaz est des plus remarquables et des plus renommées.

MM. Périères et Delange prirent congé du consul, suivirent à la lettre ses instructions, et, une heure après, ils montaient à cheval avec leur escorte et partaient au galop. Le pavillon fut arboré sur le balcon du consulat; notre représentant à Djeddah voulait que la population fût informée de ce qui se passait, et qu'elle sût bien que les Français faisaient leurs affaires eux-mêmes, sans demander appui et protection.

IV

Un seul Bédouin se joignit à l'expédition qui partait à la recherche des deux Européens. Ce fut

Abou-Zamil, l'homme dont M. de Morin avait pris sans façon le cheval. Désireux de retrouver sa monture, séduit d'un côté par les raisonnements et les brillantes promesses d'Ali l'interprète, effrayé de l'autre par les menaces du consul qui semblait vouloir le rendre responsable de l'enlèvement de Joseph, le Bédouin, déjà hésitant, avait fini par offrir ses services à la caravane. On les avait provisoirement acceptés, sans consentir à l'armer cependant, comme les hommes de l'escorte, d'un revolver, d'une hache d'abordage et d'un fusil.

La troupe des cavaliers traversa Djeddah au galop, et s'engagea sur la route prise, quelques heures auparavant, par le jeune peintre, son interprète et son serviteur. Ali courait en tête et les guidait. Arrivés au moulin en ruine, d'où M. de Morin était parti, seul, à la poursuite des cinq Bédouins, ils s'arrêtèrent pour se consulter. Mais l'hésitation n'était pas permise : on pouvait facilement apercevoir sur le sable la longue empreinte laissée par les chameaux, et, à côté, la trace plus légère des pieds du cheval d'Abou-Zamil.

Toute la troupe suivit, pendant cinq ou six lieues, ce large sillon; mais le soleil, abandonnant peu à peu la plaine qu'on parcourait depuis deux heures, descendait lentement le long des montagnes de l'Hedjaz qui se dessinaient à l'horizon. Encore quelques instants et les traces ne seraient plus visibles. On voulut profiter des dernières clartés; les chevaux, stimulés par les cavaliers, prirent un galop plus rapide et l'on fit encore une vingtaine de kilomètres.

Les étoiles maintenant avaient remplacé le soleil; malgré leur éclat, elles ne suffisaient pas à éclairer la marche. On s'arrêta de nouveau et on tint conseil.

Fallait-il se fier au hasard et courir à l'aventure? Était-il préférable de s'en rapporter à Abou-Zamil, qui proposait de guider les voyageurs et de les conduire à l'endroit précis où il supposait que ses amis avaient dû s'arrêter? On débattit un instant cette question. Le Bédouin paraissait suspect à tout le monde. Seuls, Ali et Omar, les deux interprètes, soutenaient qu'on pouvait s'en rapporter à lui, dans certaines limites, ajoutaient-ils. Leur opinion prévalut. Mais M. Périères crut devoir prendre Abou-Zamil à part et lui tint le petit discours suivant qui fut immédiatement traduit par l'un des interprètes :

— Nous allons te confier non seulement notre destinée, mais celles des personnes que nous recherchons ; nous te suivrons durant toute la nuit, sans aucune observation. Si demain, dans la matinée, aucun accident ne nous est arrivé et si nous avons retrouvé nos compagnons, je t'engage notre parole de Français, et elle vaut tous vos serments prêtés sur le Coran, de te donner à mon retour à Djeddah le prix de trois magnifiques chameaux et un fusil qui feront de toi le roi du désert. Mais si tu nous a égarés ou perdus, si nos frères sont tués, nous t'attacherons à un arbre et nous te fusillerons comme dans notre pays on fusille les traîtres. A toi de choisir.

Les yeux d'Abou-Zamil avaient brillé de joie lorsqu'on lui avait parlé des chameaux et du fusil;

il ne tressaillit pas quand il fut question de le fusiller : c'était d'un bon augure. Cependant il se permit de faire une observation :

— Je réponds, dit-il, de ne pas vous trahir. Je réponds de vous mettre dans le bon chemin ; mais je ne puis m'engager à vous faire retrouver vos compagnons vivants. J'ignore ce qui s'est passé depuis quelques heures, ce qui se passe peut-être maintenant. Dieu seul le sait !

M. Périères fut obligé de reconnaître que ce raisonnement ne manquait pas de logique.

— Nous sommes justes, répliqua-t-il. S'il nous est prouvé que tu as fait tous les efforts pour éviter un malheur, cela nous suffira, et tu pourras espérer la récompense promise.

— Bien, dit Abou-Zamil, comptez sur moi.

Cette question résolue, on décida que la caravane ferait une halte ; les chevaux, appelés à fournir une traite considérable, avaient besoin d'un instant de répit. Omar et Ali, en serviteurs prévoyants, s'étaient empressés, au moment du départ, de renfermer quelques provisions dans de grands sacs qu'ils avaient attachés sur leurs selles. On ouvrit les sacs et on se partagea une partie de leur contenu. Quant aux chevaux, laissés en liberté, ils fauchèrent quelques touffes de gazon perdues dans le sable.

Dans la soirée, on se remit en selle. Le ciel était magnifiquement étoilé, mais la lune ne paraissait pas encore.

Abou-Zamil avait pris la tête de la caravane. Tout à coup il fit entendre un sifflement aigu et prolongé, bien connu des chevaux de l'Hedjaz. A ce si-

gnal toutes ces magnifiques bêtes dressèrent l'oreille, tendirent le cou et commencèrent une course effrénée. Plusieurs cavaliers, surpris par cette allure imprévue, furent sur le point de perdre leur assiette et l'auraient certainement perdue, s'ils avaient été assis sur des selles anglaises; mais le devant des selles arabes arrive à la poitrine du cavalier, le dossier est encore plus élevé, on est comme emboîté dans une sorte de compartiment; les pieds sont fixés dans de larges étriers, et toute chute est difficile, sinon impossible. Du reste, l'allure des chevaux arabes est des plus régulières, des moins saccadées. Leur galop dispose au sommeil plutôt qu'il n'excite le sang, et il n'est pas rare de voir un Arabe, attachant la bride au pommeau de la selle, lancer sa monture sur une route où il sait ne pas trouver d'obstacles, et s'endormir comme s'il reposait sous sa tente.

Cette course régulière, mais vertigineuse, dura de longues heures. Par instant, la respiration manquait à MM. Périères et Delange, courbés sur leurs selles et recevant l'air de face; souvent aussi ils éprouvaient une sorte de bien-être à se sentir frappés par le vent : leurs poumons se dilataient, leur front, encore échauffé par le soleil qui les avait brûlés tout le jour, leur semblait rafraîchi et reposé. Ils se trouvaient sous le charme de l'ivresse du désert, cette jouissance qu'on éprouve à courir toujours en avant, sans rencontrer d'obstacles, sans suivre aucun chemin tracé, sans but, sans limite au regard, dans le silence et l'immensité, entre ciel et terre.

Lorsque cette ivresse diminuait, lorsqu'ils reprenaient le cours de leur pensée, ils se demandaient comment l'allure de leurs chevaux ne se ralentissait pas, comment ces animaux ne tombaient pas épuisés de fatigue. On leur avait bien dit que certains chevaux arabes étaient en état de fournir une course de cinquante à soixante lieues, mais ils n'avaient pas jusqu'à ce jour ajouté foi à ce propos. Ils reconnaissaient maintenant que ces pur sang, dont la généalogie se conserve d'âge en âge dans les tribus, étaient capables de tous les exploits. Ils avouaient aussi que le consul français ne les avait pas trompés lorsqu'il affirmait que les chevaux de l'Hedjaz étaient les plus parfaits de l'Arabie.

Du côté de l'orient, le ciel blanchissait, les premières clartés du jour allaient apparaître, et cette course, qui tenait du prodige, durait toujours. Enfin Abou-Zamil sembla vouloir la ralentir ; il cessa de faire entendre le sifflement aigu et prolongé avec lequel il excitait l'ardeur des chevaux et qui seul avait troublé, par instant, le grand silence de la nuit.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, puis sur un signe du Bédouin, tous les cavaliers s'arrêtèrent. Alors d'un bond il s'élança par terre, se baissa et, à la pâle clarté du matin, examina le terrain sur lequel il se trouvait. Bientôt il se releva et marchant vers Ali, son plus proche voisin :

— Regarde, lui dit-il.

Et il lui montra sur le sable l'empreinte des cinq chameaux et du cheval.

M. Périères et M. Delange s'étaient rapprochés,

et ravis ils adressèrent de vives félicitations au Bédouin.

— Maintenant, qu'allons-nous faire? demandèrent-ils.

— Cela vous regarde, répondit Abou-Zamil. J'ai tenu mon engagement : grâce à moi, vous avez rejoint les gens que vous poursuiviez.

— Ils sont donc près d'ici? demandèrent les interprètes.

— Ils sont là, fit le Bédouin en étendant le bras; dès que le soleil apparaîtra vous verrez les tentes de leur campement.

— Alors, fit joyeusement M. Delange, nous allons retrouver notre ami?

— Je n'en sais rien, dit l'Arabe.

— Ne nous as-tu pas montré dans le sable l'empreinte des sabots de son cheval? Il est donc venu au moins jusqu'ici?

— Un cheval en liberté laisse dans le désert, répondit gravement Abou-Zamil, les mêmes empreintes qu'un cheval monté par son cavalier.

La joie que les deux jeunes gens avaient d'abord éprouvée tomba tout à coup. Leur front se plissa et leurs regards anxieux, suivant la direction indiquée par le guide, essayèrent de pénétrer les secrets du campement arabe.

V

Les premiers rayons du soleil, comme l'avait annoncé Ali, permirent d'apercevoir, à une distance de

mille à quinze cents mètres un campement de Bédouins. Il se composait d'une trentaine de tentes, rangées en demi-cercle devant les premiers chaînons des montagnes. Un petit bois de palmiers, dont le soleil levant dorait déjà la cime, se dessinait sur la droite au milieu d'une prairie assez verdoyante, où se reposaient en liberté une vingtaine de chevaux et de chameaux.

Un calme profond paraissait régner dans le camp; il était encore endormi.

— Remontons à cheval! s'écria M. Périères, qui semblait très animé. En cinq minutes nous atteindrons ces tentes, nous surprendrons leurs habitants, et si nos amis se trouvent parmi eux, nous les délivrerons.

— Cette arrivée imprévue, fit observer l'interprète Omar, serait considérée comme une attaque : les Bédouins se mettraient sur la défensive et une lutte, qu'il faut essayer d'éviter, ne tarderait pas à s'engager. Ne vaudrait-il pas mieux, au contraire, prendre une heure de repos? Nous en avons grand besoin, nous et nos chevaux.

— Vous en parlez à votre aise, fit très vivement M. Delange. Croyez-vous que nous puissions nous reposer utilement, inquiets comme nous le sommes, anxieux sur le sort de nos amis? Non. Le but est trop près de nous pour que nous n'essayions pas immédiatement de l'atteindre. Un repos d'une heure ne suffirait, du reste, ni à nos chevaux, ni à nous-mêmes; il ne servirait qu'à nous faire ressentir ensuite plus cruellement notre fatigue. Je suis donc de l'avis de Périères : courons au campement,

après nous être fait annoncer, si cet acte de prudence vous paraît indispensable.

Omar et Ali échangèrent un regard; ils n'étaient pas satisfaits des paroles qu'ils venaient d'entendre et surtout de la façon dont elles avaient été prononcées : les deux Européens, surexcités par une nuit sans sommeil et une course effrénée, ne leur paraissaient pas jouir de leur sang-froid habituel; ils obéissaient à leurs nerfs au lieu de se laisser guider par leur raison. La disposition d'esprit où ils se trouvaient pouvait leur être fatale : les Arabes, comme tous les gens d'action, ne se laissant intimider que par le calme et la résolution froide.

Mais les interprètes, comprenant que toute nouvelle observation et tout obstacle ne feraient qu'irriter davantage MM. Delange et Périères, ne crurent pas devoir insister.

— De quelle façon, dit Ali, annoncerons-nous à ces gens notre prochaine arrivée ?

— Tirons des coups de fusil en l'air, fit M. Delange : n'est-ce pas ainsi qu'on salue au désert?

— Ne jetons pas notre poudre au vent, conseilla le second interprète; elle nous sera bientôt utile.

— Eh bien! le Bédouin qui nous a conduits ici peut nous précéder de quelques pas, pénétrer sous la tente de ses amis, et les réveiller, pour leur apprendre notre présence au milieu d'eux.

Abou-Zamil fut appelé, on lui fit savoir ce dont il s'agissait.

— Pour dix chameaux, répondit-il, je ne voudrais pas vous rendre ce service. S'ils me voient, mes amis m'accuseront aussitôt de vous avoir fait con-

naître le lieu de leur retraite, et ils me tueront pour se venger. Je vous ai dit que j'avais rempli ma tâche, ne comptez plus sur moi.

— Alors, à cheval! s'écria M. Périères; nous prendrons une résolution en route.

La caravane repartit au galop et se dirigea sur le camp.

Il venait de s'éveiller; quelques hommes apparaissaient sur le seuil des tentes, plusieurs femmes couraient déjà vers la prairie où les bêtes reposaient.

A cent mètres environ de la première demeure, sur l'ordre de M. Delange, les deux interprètes tirèrent trois coups de fusil et prirent les devants. Leurs longs burnous devaient causer moins de saisissement aux Bédouins que le costume des Européens; le douar pouvait croire que des amis arrivaient. En même temps, d'après un dernier conseil d'Amou-Zamil, un des trois matelots se sépara de ses compagnons, fit rapidement le tour du campement et se posta devant l'étroit défilé qui conduisait à la montagne. Le Bédouin, qui donnait encore là une preuve de sa bonne foi, avait expliqué aux interprètes que si M. de Morin et Joseph étaient encore vivants et prisonniers, leurs maîtres essayeraient de les diriger vers la montagne dès qu'ils se verraient attaqués. Le cavalier détaché du groupe et placé en sentinelle avait ordre d'appeler à son secours en tirant un coup de fusil, si quelque troupe de Bédouins essayait de se lancer dans le défilé.

Une dizaine de nomades, une vingtaine de femmes

et d'enfants entouraient déjà les interprètes lorsque le reste de l'escorte les rejoignit.

— Où est votre chef? demanda M. Périères d'une voix impérieuse, en faisant caracoler son cheval pour qu'on ne le serrât pas de trop près.

Un homme d'une trentaine d'années s'avança. Petit et grêle, il avait des lèvres minces, des yeux perçants, la barbe courte et rare, le teint fortement basané. Tout en lui annonçait la résolution, l'audace et en même temps la duplicité et la ruse.

— Que demandes-tu? fit-il, et d'abord viens-tu vers nous en ami ou en ennemi?

— Comme tu voudras, dit M. Périères, choisis.

Cette réponse, qui fut fidèlement traduite, et surtout le regard arrogant de M. Périères, produisirent une certaine impression sur le chef et les hommes de son douar : pour oser parler aussi fièrement et pour hésiter à accepter l'amitié qu'on semblait leur offrir, il fallait que ces Européens eussent conscience de leur force. Plusieurs Bédouins consultèrent même l'horizon, en se demandant si une seconde caravane ne suivait pas la première.

— Enfin, que désires-tu? fit le chef d'une voix calme.

— Je désire, répliqua M. Périères, que deux de mes compatriotes, retenus prisonniers dans ton camp, me soient immédiatement rendus.

— Aucun de tes compatriotes n'est au milieu de nous. Qu'est-ce qui te fait supposer qu'ils se trouvent ici?

— Près de Djeddah, hier, à la troisième heure du jour, des hommes appartenant à ta tribu ont fait

prisonnier un de mes serviteurs et aussitôt un de mes amis s'est élancé sur ses traces. Où est mon ami, où est mon serviteur ?

— Je l'ignore. Pourquoi accuses-tu de cet enlèvement des hommes de ma tribu ?

— Parce que j'ai suivi depuis hier la trace des ravisseurs et qu'elle m'a conduit devant ton douar.

— Tu t'es trompé, nous ne sommes pas encore en plein désert et plus d'une caravane sillonne la plaine, de la mer à la montagne.

— Je ne me suis pas trompé, te dis-je, les traces sont encore fraîches; tu peux les voir à quelques pas d'ici. Elles indiquent le passage de cinq chameaux et d'un cheval; tu ne me persuaderas pas que depuis quelques heures une caravane composée absolument de la même façon ait traversé la plaine.

Le chef ne répondit pas : tous les hommes du campement s'étaient armés et l'entouraient. Ils formaient une troupe de trente personnes environ, escortées par une véritable foule de femmes et d'enfants. Depuis que le chef s'était tu, ces gens parlaient, gesticulaient, apostrophaient les Européens et, ce qui était plus dangereux, se rapprochaient d'eux au point de les toucher.

M. Périères et M. Delange comprirent le danger qu'ils commençaient à courir. Leur fermeté, leur attitude avaient un instant intimidé les Bédouins, mais elles avaient fini par les exaspérer, et comme aucune caravane nouvelle n'apparaissait à l'horizon pour les faire réfléchir et se calmer, l'exaspération augmentait de minute en minute.

Mais, avec le sentiment du danger, surtout le sentiment de la responsabilité qui pesait sur lui, M. Périères avait recouvré tout son sang-froid. C'était bien maintenant l'homme dépeint, un soir, en quelques mots, par madame de Guéran : ferme, courageux, intrépide comme M. de Morin, sans être imprudent comme lui. En une seconde il s'était, pour ainsi dire, transformé ; sa voix n'avait plus les mêmes intonations, son regard avait d'autres éclats. Les deux Arabes à son service s'aperçurent aussitôt de cette révolution. Ils sentaient qu'ils étaient commandés par un de ces chefs auxquels les soldats aiment à obéir.

M. Périères, sans se retourner, sans perdre de vue ses adversaires, donnait des ordres à son escorte :

— Lorsque je lèverai le bras, disait-il, vous coucherez en joue tous ces gens, mais pour tirer, vous attendrez mon commandement.

Les vociférations, les menaces continuaient.

— Ordonne à ces femmes et à ces enfants de s'éloigner, dit M. Périères en s'adressant au chef du douar.

Le chef ne daigna pas répondre.

L'Européen leva le bras.

M. Delange, les deux interprètes et les deux matelots prirent leurs fusils qui reposaient le long de leurs selles et épaulèrent.

Aussitôt les femmes et les enfants s'enfuirent dans toutes les directions en poussant de grands cris. Mais, en même temps, tous les nomades armèrent leurs carabines.

M. Périères rejoignit le chef.

— Si tes hommes, lui dit-il, ne mettent pas immédiatement bas les armes, j'ordonne aux miens de faire feu, et, sache-le bien, quoique moins nombreux, nous sommes les plus forts.

Le chef sembla réfléchir, et, s'adressant au Français :

— Pour la dernière fois, que veux-tu? lui dit-il, puisque je t'affirme que tes amis ne sont pas ici.

— Que sont-ils devenus?

— Eh bien! ils ont attaqué mes hommes, et mes hommes les ont tués.

— Alors, montre-moi leurs cadavres.

— Reprends la route que tu as parcourue cette nuit, tu les trouveras étendus sur le sable.

— Tu mens! s'écria M. Périères. Vous essayez toujours de cacher vos crimes; vous ne laisseriez pas vos victimes sur la route.

— Enfin, demanda le chef, où veux-tu en venir?

— Je veux visiter toutes les tentes de ton campement.

— Jamais! les infidèles ne pénètrent pas dans nos demeures.

— C'est ce que nous allons voir! s'écria le Français, et se tournant vers son escorte : en avant! fit-il.

La lutte avait commencé : l'exaspération était complète du côté des Bédouins; la résolution inébranlable chez les Européens.

Tout à coup, dans le lointain, derrière les tentes, à l'entrée du défilé, un coup de feu se fit entendre.

C'était la sentinelle isolée qui donnait le signal convenu. M. de Morin et Joseph étaient-ils encore vivants et les entraînait-on dans la montagne?

VI

Il fallait au plus vite rejoindre la sentinelle et savoir ce dont il s'agissait. Les six hommes, au commandement de M. Périères, ne formèrent plus qu'un seul groupe prêt à charger les Bédouins, s'ils voulaient s'opposer au passage. Mais la détonation qui avait éclaté tout à coup, à l'entrée du défilé, eut aussi pour résultat de modifier les idées belliqueuses des nomades et de retarder leur attaque. Ce coup de feu sec et violent ne leur parut pas ressembler au bruit produit par leurs armes habituelles. Ils en conclurent aussitôt qu'on venait de la montagne au secours des Européens, et au lieu de leur faire face et de les combattre, ils se rejetèrent précipitamment de côté. La troupe de M. Périères put ainsi traverser le camp et arriver en un temps de galop au pied de la montagne.

Au moment où ils atteignaient l'entrée du défilé, la sentinelle les rejoignit et leur fit son rapport : elle occupait son poste depuis un quart d'heure environ, lorsque cinq Bédouins à pied, et entourant un prisonnier qu'elle n'avait pu reconnaître, étaient sortis du camp et s'étaient dirigés de son côté. Se conformant aux ordres reçus, elle avait fait feu pour se replier ensuite derrière un rocher.

— Joignez-vous à nous, dit aussitôt M. Périères à la sentinelle, et en avant!

Le défilé dans lequel la petite troupe s'engagea était étroit, tortueux et difficile, mais n'avait pas de profondeur. Ce n'était pas encore la montagne; c'était un simple contrefort qui débouchait brusquement sur un plateau. A peine l'eurent-ils atteint, qu'ils aperçurent les cinq nomades courant à toutes jambes vers un nouveau chaînon de la montagne. Il n'y avait pas à hésiter; ils s'élancèrent au galop et eurent bientôt rejoint les Bédouins.

Ceux-ci, en les voyant venir, avaient, du reste, déjà pris la fuite en tirant quelques coups de fusil qui n'atteignirent personne. Ils avaient aussi, pour fuir plus vivement, abandonné leur prisonnier. Le malheureux, les mains liées derrière le dos, était étendu à plat ventre, le visage à moitié enfoui dans le sable. On s'empressa de le relever et de le retourner : c'était Mohammed Abd-el-Gazal, pâle comme un mort, les traits bouleversés, les yeux hagards, les cheveux, la barbe et les sourcils imprégnés de sable, sans burnous, en bras de chemise, dans une tenue des plus négligées.

On coupa ses liens, on le fit asseoir, on lui épousseta le visage, on lui introduisit dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie, on lui tapa dans les mains, on murmura à son oreille de douces paroles, on lui prodigua, en un mot, tous les soins qui pouvaient le ranimer et le rassurer sur sa destinée.

Malgré toutes ces prévenances, cinq minutes au moins s'écoulèrent avant que ses yeux égarés pussent se fixer sur ses compatriotes et que l'usage de

la parole lui revînt. Enfin, encore tout ahuri et bégayant plutôt qu'il ne parlait, il fit comprendre qu'il ne pouvait rien dire au sujet de M. de Morin, sur le sort duquel chacun l'interrogeait.

— Vous l'avez vu, cependant? demandait M. Périères. Il vous a rejoint?

— Oui, oui, bégayait Joseph, il m'a rejoint... peut-être eût-il mieux valu pour moi qu'il ne me rejoignît pas, mais il m'a rejoint.

— Qu'a-t-il fait? que s'est-il passé? lui demandèrent plusieurs personnes à la fois.

— Ce qui s'est passé, ah! je ne sais plus.

— Voyons, rappelle tes souvenirs, lui disait M. Périères, tu n'es plus prisonnier, on t'a délivré.

— Ah! on m'a délivré, répétait Joseph complètement abruti; mais s'ils allaient me reprendre!... Ah! les monstres, les monstres! m'en ont-ils fait voir!... Je leur disais cependant : Gardez ma valise, je n'en veux plus. Gardez tous mes bagages, je vous les donne; je vais vous signer un acte de vente, si vous voulez... Ils ne m'écoutaient pas, et le chameau m'emportait toujours... Il allait, il allait... Et moi je tombais à droite, je tombais à gauche... je tombais en long... je tombais... Ah! quelle nuit, mon Dieu!... Par moments, il me semblait aussi que j'étais encore à bord du paquebot, j'avais un mal de mer, un mal de mer!... On m'avait bien dit que le chameau produisait cet effet-là, mais je ne voulais pas le croire... J'avais tant de sympathie pour cet animal... Maintenant, je le hais... oui! je le hais!...

M. Périères crut devoir interrompre Joseph, et, lui posant la main sur l'épaule :

— Si, à l'instant même, fit-il, tu ne cesses tes jérémiades, si tu ne te remets pas sur tes pieds comme un homme, si tu ne réponds pas à mes questions, et rien qu'à mes questions, je fais avancer un des chameaux dont tu as si peur, et j'ordonne de t'attacher sur son dos.

Cette menace produisit l'effet qu'espérait M. Périères : Joseph-Mohammed se redressa et attendit qu'on l'interrogeât.

— A quelle heure, fit M. Delange, as-tu vu M. de Morin?

— Je ne sais pas l'heure, répondit Joseph, mais il faisait nuit depuis longtemps, et mon chameau allait, allait toujours...

— Assez de chameaux, nous t'avons dit de nous faire grâce de tes réflexions. Que s'est-il passé à l'arrivée de ton maître?

— On courait depuis un instant plus fort que jamais, répondit Joseph. Les Bédouins sentaient quelqu'un derrière eux et espéraient n'être pas atteints... Mais j'entendis distinctement le galop d'un cheval et M. de Morin qui criait derrière : « Arrêtez, arrêtez ou je tire. » On ne s'arrêtait pas. Alors un coup de feu retentit... puis des cris, d'autres coups de feu... et la voix de mon maître, qui par moments dominait tout ce bruit... Enfin le silence se fit... mon chameau courait toujours, mais il me sembla que j'étais seul maintenant sur son dos... Le misérable Bédouin était descendu... Le reste de la caravane ne me suivait plus... Alors j'empoignai la bride des deux mains et j'essayai d'arrêter le chameau, je n'avais que cette idée-là... J'y parvins, et,

encouragé par ce succès, j'allais essayer de défaire la corde qui m'attachait par le milieu du corps à mes bagages, lorsque j'entendis de nouveaux cris... C'était mon Arabe qui me rejoignait...

Joseph allait continuer: M. Périères l'arrêta de nouveau :

— On t'a laissé parler à ton aise, lui-dit-il, parce qu'au milieu de tout ce verbiage, nous espérions apprendre quelque chose sur notre ami. Qu'est-il devenu? A-t-il été tué par ces hommes? Réponds.

— Je ne sais pas, fit Joseph, je ne sais rien. Mon Bédouin est remonté à mes côtés en murmurant un tas de paroles que je ne comprenais pas, mais j'ai compris qu'il se mettait à taper sur moi, à taper...

— Assez, fit M. Delange.

— Oh! oui, assez! bien assez, répéta naïvement Joseph.

— Après? Qu'est-il arrivé? Les autres Bédouins vous ont-ils rejoints?

— Non, nous avons continué à marcher seuls.

— Personne ne vous suivait?

— Personne; les autres étaient restés en arrière.

— Et où t'a-t-on conduit?

— Dans une espèce de camp, où tout le monde est accouru pour me regarder... Les femmes surtout étaient les plus curieuses; il y en avait qui me passaient les doigts dans les cheveux, dans les favoris... ça leur paraissait drôle... Mais mon Bédouin les a repoussées; il m'a fait descendre de chameau, ce qui m'a été bien agréable, je vous assure. Puis il m'a ordonné de marcher devant lui et m'a jeté sous

une tente, après m'avoir enlevé mon burnous. J'étais brisé, moulu, j'ai dormi... Il y a une heure, on est venu me reprendre, et on m'a entraîné... à pied cette fois, c'était toujours ça de gagné... Enfin j'ai entendu des cris, des coups de fusil; on m'a donné un coup de crosse dans le dos et je suis tombé à la place où vous m'avez trouvé.

— Ainsi, tu ne peux rien nous dire sur le compte de M. de Morin?

— Absolument rien, fit Joseph.

— Alors, messieurs, s'écria M. Périères en se retournant vers les hommes de son escorte, continuons nos recherches et retournons au camp.

— Est-ce qu'on va me laisser ici? s'écria le malheureux Mohammed.

— Non, marche au milieu de nous, nous irons au pas; il faut du reste que nous redescendions le défilé et nos chevaux ne pourraient galoper.

La petite troupe s'engagea avec précaution dans l'étroit passage; elle craignait d'y être attaquée. Rien n'était plus facile, en effet, aux Bédouins que de se cacher derrière les rochers, les monticules de sable, et d'abattre, l'un après l'autre, ces hommes isolés. Mais les nomades ignoraient encore le nombre de leurs adversaires et les attendaient prudemment. Lorsqu'ils virent que deux personnes seulement s'étaient jointes à eux : la sentinelle et le prisonnier qu'on avait délivré, ils reprirent aussitôt la défensive.

Pendant l'heure qui venait de s'écouler, ils avaient eu le temps d'aller chercher leurs chevaux et leurs chameaux dans la prairie, de les harnacher, de

réunir toutes leurs armes et de former une seule troupe qui sans être très nombreuse n'en était pas moins effrayante.

VII

Après avoir tenu conseil un instant, les Européens, calmes et résolus, s'avancèrent vers le camp, tandis que l'interprète Ali, qui se trouvait à côté de MM. Périères et Delange, leur disait :

— Ne remarquez-vous pas que le nombre de nos adversaires semble avoir diminué ? Je les ai comptés il y a une heure ; ils étaient trente, sans parler des cinq qui fuyaient avec leur prisonnier et que nous avons rejoints. Ils sont maintenant vingt-deux, dans un moment où ils ont besoin de toutes leurs forces. Que sont devenus les autres ?

— Ils s'apprêtent sans doute à nous tourner, répliqua M. Delange, méfions-nous.

— Je n'ai pas cette crainte, reprit l'interprète. Les Bédouins dédaignent ce genre de tactique. J'ai une tout autre idée.

— Laquelle? demandèrent ensemble les deux jeunes gens.

— Les hommes dont je viens de constater l'absence, répondit Ali, pourraient bien être occupés en ce moment, à garder leur second prisonnier votre ami.

— Comment, tu crois? Alors si nous sommes vainqueurs, ils le tueront?

— Ils le tueront bien plus sûrement si nous sommes vaincus.

— C'est vrai ; à la grâce de Dieu! fit M. Delange.

— Qu'Allah nous protège! fit l'interprète arabe.

La petite troupe ne se trouvait plus séparée des Bédouins que par une mince étendue de terrain. Elle marchait silencieusement, au pas, comme s'il s'agissait d'une revue. Chaque homme tenait à la main son revolver, mais le cachait derrière le pommeau de sa selle. Les nomades, au contraire, gesticulaient, brandissaient leurs armes, excitaient de la voix leurs chameaux, éperonnaient les chevaux, sans avancer cependant et sur place. On ne voyait plus dans le campement ni femmes, ni enfants; ils s'étaient prudemment retirés sous la tente, prêts à revenir après la bataille pour insulter et frapper les vaincus.

Comme il l'avait fait précédemment, M. Périères, suivi d'un interprète, marcha droit au chef, qui, monté sur un très-beau cheval, se tenait devant sa troupe.

— J'ai retrouvé, lui dit-il, un de mes compatriotes. Je viens te demander l'autre.

— Je t'ai déjà dit qu'il avait été tué, répondit le chef.

— Je continue à ne pas te croire, fit M. Périères. Ne m'avais-tu pas affirmé qu'ils étaient morts tous les deux? Tu savais le contraire, comme tu sais maintenant où se trouve celui que je cherche encore.

— Eh bien, cherche, dit le chef en ricanant, je vais te faire ouvrir un passage jusqu'à nos tentes.

— Pour que nous nous trouvions enfermés, n'est-ce pas, entre cette espèce de muraille et tes hommes? Allons donc ! marchez, et nous vous suivrons.

Le chef, sans bouger, ricana de plus belle et regarda M. Périères avec insolence, tandis que tous les nomades agitaient leurs lances et apprêtaient leurs fusils. Le jeune Français, de plus en plus maître de lui, mais décidé, dans la situation périlleuse où il se trouvait, à faire quelque coup de tête qui pouvait tout compromettre, mais qui pouvait aussi tout sauver, se pencha vers Ali et lui donna un ordre. L'interprète n'eut pas assez d'empire sur lui-même pour dissimuler son étonnement, l'ordre lui paraissant d'exécution difficile et dangereuse. Mais il parut s'apprêter à obéir.

Le chef se tenait toujours en avant, à quelques pas de ses hommes. Alors Périères, se tournant à demi vers sa troupe, lui dit sans que les Bédouins pussent le comprendre :

— Laissez de côté vos revolvers, et lorsque vous me verrez m'élancer en avant, prenez vos fusils et mettez en joue les hommes les plus rapprochés du chef. Attention!

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, sans que personne pût prévoir ce mouvement, M. Périères et Ali firent d'un bond franchir à leurs chevaux la distance qui les séparait du chef des Bédouins, s'élancèrent sur lui des deux côtés, à droite et à gauche, et, lui appuyant le revolver sur la poitrine, saisissant la bride de son cheval, l'entraînèrent chez eux. En même temps, les cinq autres Européens exécu-

tant l'ordre de Périères, mettaient en joue les Bédouins les plus rapprochés, les effrayaient ainsi, les paralysaient en quelque sorte et les empêchaient, dans le premier moment de confusion, de courir au secours de leur chef.

Ce mouvement avait été si rapidement exécuté, que les nomades et leurs adversaires eux-mêmes étaient stupéfiés. Mais, revenus de leur première surprise, les gens du douar, furieux, exaspérés, couchèrent en joue, à leur tour, les Européens.

Les deux interprètes s'avancèrent alors et déclarèrent que, si les nomades faisaient encore un seul pas, tiraient un seul coup de fusil, on massacrerait le chef sous leurs yeux. En même temps, celui-ci était désarmé malgré sa résistance, tandis que deux matelots le maintenaient immobile et prisonnier, au premier rang de la petite troupe.

Quant à Périères, il avait tranquillement tiré de sa poche une boîte de bougies, un cigare, et tout en s'allumant, il disait à Delange :

— Ce n'est pas maladroit ce que nous avons fait là; mais comment sortirons-nous de cette impasse? Ces imbéciles nous regardent, sans bouger; nous les regardons, sans faire un mouvement. Cette scène muette peut durer longtemps, et de Morin ne nous est pas rendu.

— Vous pouvez ajouter, faisait de son côté observer le docteur, tout en allumant aussi un cigare, que ces sauvages ont sans doute parfaitement déjeuné, tandis que nous mourons de faim, car nos modestes provisions sont épuisées. Il fait de plus une chaleur torride, dont ils n'ont pas l'air de s'a-

percevoir, tandis que je me sens rôtir en détail. Si nous allions nous mettre à l'ombre sous le bois de palmiers?

— Gardons-nous en bien, répliqua Périères, notre immobilité fait notre force.

— C'est possible, mais elle a aussi le privilège de m'endormir. Tiens! tiens! que se passe-t-il donc là-bas? Il me semble voir de nouveaux burnous. Est-ce qu'il arriverait du renfort à ces drôles? Cependant ils étaient déjà bien assez nombreux.

— Oui, fit Périères qui se leva sur ses étriers. Voici les huit hommes qui leur manquaient. Notre interprète se plaignait tout à l'heure de ne pas avoir son compte; il doit être satisfait maintenant.

En effet, plusieurs nomades sortaient du petit bois de palmiers situé sur la droite du camp, et rejoignaient le reste de la troupe.

— Votre ami est au milieu d'eux! s'écria tout à coup l'interprète Ali. Je l'avais bien dit.

Périères et Delange, trop émus pour parler, se serrèrent silencieusement la main. Celui que, sans se l'avouer l'un à l'autre, ils croyaient mort, vivait encore, était près d'eux. Ils le virent qui s'avançait, insulté par l'un, bousculé par l'autre, frappé par ce dernier, à moitié nu, ensanglanté, mais calme et presque souriant. Quand il fut arrivé près de la première troupe, celle-ci s'ouvrit pour lui livrer passage et les Bédouins le placèrent au premier rang, en face de leur chef, prisonnier.

VIII

La première pensée de M. de Morin, lorsqu'il ne se trouva séparé de ses amis que par une distance de dix mètres à peine, fut de leur parler.

— Vous êtes bien gentils d'être venus à mon secours, leur dit-il, une minute de plus et on allait me fusiller. Mais quand le bruit s'est répandu, parmi mes gardiens, que vous vous étiez emparés de leur chef, ils ont retardé mon exécution, afin de me faire jouer le rôle d'otage.

Les nomades, dès qu'ils entendirent parler leur prisonnier, firent d'abord silence, espérant comprendre ses paroles. Lorsqu'ils reconnurent qu'ils ne pouvaient en saisir le sens, l'un d'eux allongea un coup de crosse à M. de Morin pour l'obliger à se taire. Aussitôt M. Périères donna l'ordre à l'un de ses hommes de frapper le chef absolument de la même façon que l'Européen venait d'être frappé. Les Bédouins furent scandalisés, mais ils comprirent la leçon et se tinrent pour avertis.

— Vous appliquez à merveille la peine du talion, cria M. de Morin, toujours imperturbable et qui semblait fait aux coups de crosse, je vous adresse tous mes compliments. Quant aux remerciements, nous les ajournons. Ils ne pourraient pas être assez complets en ce moment. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai une envie folle de vous embrasser depuis que je vous vois là, avec vos bonnes figures amies.

Il fut encore interrompu. Un Arabe avait eu l'idée

de préparer une sorte de bâillon fait avec un vieux morceau de toile, et de l'appliquer sur la bouche de son prisonnier.

— Un bâillon pour le chef! cria M. Périères en se tournant vers ses hommes.

On se mit en devoir de lui obéir; mais les Bédouins réfléchirent qu'il leur était utile de recevoir les communications de leur chef, et ils renoncèrent au bâillon, comme ils avaient renoncé aux coups de crosse.

Les deux prisonniers purent ainsi, de part et d'autre, rester en communication avec leurs compatriotes; seulement, la partie n'était pas égale: grâce aux interprètes, les Européens avaient connaissance de tous les ordres que le chef du douar donnait à ses hommes, et ceux-ci ne comprenaient pas un mot de la conversation du Français avec ses amis.

— Mes nouvelles félicitations, cria M. de Morin, ces drôles sont matés pour l'instant. Ah! si j'avais pu en tenir un cette nuit!... Savez-vous comment je suis tombé entre leurs mains? Ils sont habitués à l'obscurité de leur désert. Ils voient dans les ténèbres, les gueux! et moi j'allais à tâtons. Puis, ils s'étaient fait un rempart avec leurs chameaux... Ce sont des bêtes à deux fins : des jambes pour courir, un ventre et un dos pour servir de fortifications... J'avais beau tirer des coups de revolver, je n'atteignais que le mur... Lorsque je n'ai plus eu une seule cartouche, ils se sont élancés sur moi et ils m'ont fait prisonnier... A propos, savez-vous ce qu'est devenu Joseph?

— Nous l'avons délivré, cria M. Périères. Il est avec nous. Avancez, Joseph.

La tête de Mohammed Adb-el-Gazal dépassa l'alignement de quelques centimètres à peine.

— Tiens! tiens! te voilà, mon garçon, fit M. de Morin. Je suis content de te revoir, tu m'as donné bien du mal et je dois reconnaître que tu es un fameux capon... Mais puisque tu es là, il est juste que tu reprennes ton service. Demande à Périères un cigare et apporte-le-moi.

En entendant cet ordre, Joseph frémit de tous ses membres. Cependant, s'il laissait à désirer comme combattant, on doit lui rendre cette justice qu'il possédait toutes les vertus du bon domestique. Il avait même un sentiment si vif de ses devoirs, que pour les remplir, il était capable, à l'occasion, d'héroïsme. Aussi le vit-on, malgré le vacillement de ses jambes, le tremblement de tout son corps, parcourir la distance qui le séparait de M. de Morin, lui remettre un cigare et, après avoir pris dans l'étui que lui avait confié M. Périères une petite bougie, l'allumer et la tendre respectueusement.

Les Bédouins, comme tous les peuples à demi sauvages, sont de grands enfants. Ils s'amusent d'un rien et ont une mobilité de caractère vraiment surprenante. De furieux qu'ils étaient précédemment, ils devinrent tout à coup joyeux en apercevant Joseph. Aux menaces succéda une douce gaieté, aux vociférations un bon rire.

Mohammed, il faut le reconnaître, avait en ce moment une bien drôle de mine : ses gros yeux effrayés lui sortaient de la tête; les poils de ses

favoris, encore imprégnés de sable, semblaient tout hérissés; son nez, qu'un coup de soleil avait empourpré, produisait un pittoresque effet, plein de contraste, au milieu de sa face pâlie par la crainte; ses grasses épaules de Parisien lymphatique sortaient de sa chemise déchirée, et son gros ventre désordonné rebondissait au dehors de son pantalon dont la plupart des attaches avait succombé dans la nuit. Enfin, désirant préserver son crâne chauve des atteintes d'un nouveau coup de soleil, il s'était fait une sorte de bonnet chinois, avec son mouchoir noué aux quatre bouts.

— Tiens! tiens! les Bédouins s'amusent, cria M. de Morin à ses compagnons; si nous en profitions?

— J'y songeais, lui répondit M. Périères; que proposez-vous?

— Comment avez-vous fait le chef prisonnier? demanda le jeune peintre.

— En nous élançant à l'improviste sur lui, répondit M. Delange.

— Eh bien! faites la même manœuvre pour moi. Je vous donnerai moins de mal que le chef, puisque, au lieu de me défendre comme il a dû le faire, je vous seconderai. Prenez sans tarder vos dispositions, mon cher Périères. Je vais, de mon côté, entretenir la bonne humeur de ces imbéciles, et vous agirez lorsqu'ils seront tout à fait épanouis.

Joseph, après avoir laissé à M. de Morin le temps d'allumer son cigare, n'eut qu'une pensée, rejoindre ses compagnons, et se mit à courir de leur côté. Il avait déjà franchi l'espace qui le séparait d'eux, lorsqu'il s'entendit de nouveau appeler par son maître.

— Joseph! faisait le peintre, dites à ces messieurs que j'ai soif et demandez-leur de vous confier un peu d'eau.

M. Delange s'empressa de remettre une outre au domestique qui, fidèle à ses principes, mais de plus en plus tremblant, reprit le chemin déjà parcouru. Hélas! cette double course, cette gymnastique répétée, avaient rompu les dernières et faibles attaches du pantalon de Joseph. Le malheureux comprit que ce vêtement, son dernier, car la chemise ne comptait plus, allait l'abandonner. Il fit un suprême effort, et tandis que d'une main il tenait l'outre pleine d'eau, de l'autre il essaya de ressaisir son indispensable.

Cette position pittoresque, ces efforts désespérés, cette mine effarée parurent aux Bédouins d'un si haut comique que leur gaieté redoubla. Ils riaient à gorge déployée, ils en pleuraient; ils avaient posé leurs fusils sur le pommeau de leur selle, afin de se tenir les côtes.

Le moment était admirablement choisi pour la réalisation du projet de M. de Morin. A un signal convenu, pendant que deux hommes des plus solides retenaient le chef et l'empêchaient de faire un mouvement, les autres cavaliers, avec un ensemble parfait, franchirent l'espace qui les séparait de M. de Morin, repoussèrent ses gardiens, formèrent un cercle autour de lui, l'entraînèrent en arrière et reprirent la place qu'ils occupaient précédemment.

Les nomades ne riaient plus; ils étaient comme stupéfiés. On leur avait, pour ainsi dire, escamoté leur prisonnier; ils n'y comprenaient rien, et, tout en brandissant leurs armes, en proférant des mena-

ces, ils se demandaient si ces Europeens n'étaient pas des sorciers, des êtres surnaturels.

— Maintenant pas une minute à perdre, avait dit le jeune peintre en se retrouvant au milieu des siens. On est inquiet de nous à Djeddah, nous n'avons pas le droit de nous éterniser ici.

— Nous ne demandons qu'à nous en aller, mon cher, fit M. Delange, mais si nous tournons le dos à ces sauvages, si nous cessons de les coucher en joue, ils vont tirer sur nous.

— Et leur chef que vous oubliez et qui est notre sauvegarde ! répliqua M. de Morin. Où est Ali, l'interprète? ajouta-t-il.

— Me voici, maître, fit Ali en s'avançant.

— Viens, nous allons causer avec le chef; tu lui répéteras exactement toutes mes paroles.

Tandis que les nomades se consultaient entre eux et semblaient projeter une attaque, M. de Morin disait au chef du douar :

— Tu t'es indignement conduit envers moi ! Lorsqu'on m'a entraîné cette nuit dans ton campement, je t'ai demandé ta protection, j'ai offert de te payer une rançon considérable si tu me permettais de retourner au milieu des miens. Non content de repousser mes offres, tu m'as laissé insulter, maltraiter. Tu mériterais d'être châtié ; mais je te fais grâce. Seulement nous partons et tu vas partir avec nous. Aux portes de Djeddah, sans me souvenir de tes torts, je te rendrai ta liberté, je te le jure, si nous n'avons à nous plaindre ni de toi, ni de tes hommes. Dix d'entre eux peuvent nous suivre ; ils te serviront d'escorte pour te ramener. Mais s'ils profèrent un cri pendant

la route, s'ils font une menace, ils périront avec toi. Quelle que soit votre décision à tous, dans cinq minutes nous partons.

Le Bédouin, après un moment de réflexion et un long regard jeté sur les armes des Européens, interpella ses hommes. Un colloque animé s'engagea entre eux. Les interprètes constatèrent que les idées du chef étaient pacifiques; plusieurs nomades, parmi les plus jeunes, hésitaient seuls à les adopter. Enfin, ces derniers parurent céder, et le prisonnier, se tournant vers M. de Morin, lui dit :

— Partons, je me fie à ta parole, comme tu peux te fier à la mienne.

— C'est entendu, répliqua le jeune Français; mais comme je suis à pied, ainsi que mon domestique, ce qui allongerait de beaucoup notre voyage et le tien, fais avancer deux chevaux. Nous te les rendrons, rassure-toi; nous ne sommes pas des pillards, nous autres.

Le chef donna des ordres; ils ne furent exécutés qu'à moitié. On amena pour M. de Morin le cheval emprunté la veille à Abou-Zamil, mais on offrit à Joseph un simple chameau. A la vue de cette bête, l'infortuné serviteur fut sur le point de s'évanouir.

— Non, non, criait-il, j'aime mieux vous suivre à pied; pas de chameau, pas de chameau!

— Si tu nous suis à pied, lui faisait observer son maître, nous n'arriverons que dans trois jours à Djeddah; c'est impossible.

Heureusement que l'interprète Omar, habitué au chameau depuis l'enfance, céda son cheval à Joseph et prit l'autre monture.

La petite colonne européenne, composée de dix personnes, y compris le chef que deux cavaliers maintenaient au centre, prit la route de Djeddah.

Dix Bédouins, comme il avait été convenu, les suivaient à une petite distance.

. . . .

« — Ils nous est rendu ! Ils nous sont tous rendus! je ne me possède plus de joie.

» Quant au consul français, il est ravi du succès remporté par ses compatriotes. Il nous a seulement conseillé de quitter Djeddah le plus vite possible : il craignait que, jalouses de notre triomphe, humiliant pour leur inertie et leur impuissance, les autorités turques n'essayassent de nous susciter quelque désagrément ou de nous faire chercher querelle par la population.

» — Il ne faut jamais oublier dans les pays musulmans, nous dit-il, ce dicton si connu : « Le corps d'un giaour ou infidèle ne vaut pas la peine qu'un chacal se donne à le manger. »

» Sur le quai, ces messieurs ont trouvé le Bédouin Abou-Zamil qui les attendait pour leur réclamer la récompense promise. M. Périères la lui a fait remettre sans hésitation. C'est un présent bien mal placé, mais des Européens doivent apprendre à ces barbares qu'une parole donnée est une parole tenue.

» Notre vapeur a pris la mer dès que nous sommes montés à bord, tandis que le drapeau du consulat français nous saluait au loin. »

ADOLPHE BELOT.

UNE CHASSE AU DÉBITEUR

C'était le bon temps.

Je venais d'être promu sous-lieutenant et j'avais vingt mille francs de dettes.

En deux ans d'école d'application de cavalerie, c'est raide, n'est-ce pas, vingt mille francs de dettes. Mais c'est si amusant de chasser à courre, la nuit, aux flambeaux, à travers les rues de Saumur, et de jeter par la fenêtre, après souper, la vaisselle de l'hôtel Budan!... sans parler d'une petite modiste de la rue d'Orléans, qui s'appelait Radegonde, et qui était jolie... mais jolie ! Mon Dieu ! qu'elle doit donc être vieille à présent !

J'avais un oncle à héritage, et millionnaire, s'il vous plaît ! Mais cet oncle-là était solide comme un pont, mes dettes étaient criardes et il ne faisait pas mine de vouloir les payer.

Pour toutes ces raisons, et afin de maintenir mes créanciers à distance réglementaire, je permutai au 1er chasseurs d'Afrique, et je ne m'en suis pas mal trouvé. Si j'étais resté au 8e de hussards, où nous portions de si belles pelisses blanc et or, j'aurais peut-être été retraité capitaine. Ce que c'est que la

destinée ! Quand je pense que j'ai dû mon avancement à la petite Radegonde! Bah! pourquoi pas? Ça vaut mieux que si j'avais gagné mes grades dans les antichambres. Pauvre Radegonde! si je savais seulement ce qu'elle est devenue, je lui ferais un sort.

A Alger, dans ce temps-là, on s'amusait crânement. Les bals chez le gouverneur, le café chantant, où on rossait les péquins, puis... pas besoin d'aller loin pour causer avec les Arabes. On n'avait qu'à sortir par la porte Bab-Azoun. A la Maison-Carrée — deux petites lieues du café de la Perle, — la poudre commençait à parler, comme ils disent là-bas, et la conversation ne s'arrêtait que le soir, à l'étape de Boufarik.

Maintenant, il y a un chemin de fer... vous savez... cinq minutes d'arrêt. C'est dégoûtant.

Je vivais au quartier de Mustafa-Supérieur, heureux comme un poulain au vert. Le diable, c'est que je n'y étais pas depuis six semaines, qu'un huissier d'Alger m'écrivit qu'il avait à m'entretenir d'*affaires me concernant*. Je connaissais ce style et je flairai un traquenard, mais j'y allai tout de même.

Il demeurait rue des Lotophages, cet huissier, et il avait nom Marcasse. Je ne sais pas pourquoi je l'appelai tout le temps M. Marcassin, et je crus m'apercevoir que ça l'indisposait contre moi. Je vous demande un peu de quoi il s'avisait, le vieux gratte-papier, d'être *sur l'œil* comme un jeune cheval de trois ans! Vous pensez bien qu'il avait mes billets de Saumur et qu'il était chargé de me poursuivre. Il avait même une prise de corps contre

moi. Bref, le dialogue tourna promptement à l'aigre. Moi, plein de prudence, je me contentai de lui dire qu'à la première occasion je lui couperais la figure avec ma cravache. Lui, il me cria du haut de son escalier, qu'il irait le lendemain porter plainte à mon colonel.

Et il y alla, le gredin !

Heureusement, mon colonel était un brave homme qui lui répondit : « Arrêtez-le si vous pouvez, » et qui m'envoya le soir même rejoindre avec un détachement le 3e escadron, campé dans le Mitidja, au bord de l'*Oued el Euloq;* ça veut dire, en arabe, la rivière des sangsues, mais nos troupiers prononçaient l'*Oued Lalleg*, un nom qui avait un petit air de tralala assez réjouissant.

A l'*Oued Lalleg* donc, je narguais le papier timbré, les contraintes et toute la sacrée boutique à chicane. Les Hadjoutes tenaient la plaine, et pour me pincer, les huissiers auraient été obligés d'abord de *parler à la personne* de ces Bédouins-là qui n'étaient pas tendres.

Ce fut charmant pendant un mois. La cantine de la mère Champoreau était assez bien approvisionnée. On faisait le coup de fusil chaque fois qu'on allait au fourrage, et assez souvent le coup de sabre. Je me souciais de Marcassin comme de ma première paire de bottes, et je n'aurais pas troqué mon existence contre celle d'un pair de France. Il y en avait encore dans ce temps-là.

Un matin, nous finissions de déjeuner sous le *gourbi* qui nous servait de salle à manger, quand un colon entra comme un obus en criant que les

Hadjoutes venaient de *couper la route* et d'enlever un officier.

— Un officier ! dit mon capitaine. Lieutenant, faites sonner le boute-selle. Il faut que dans cinq minutes l'escadron soit à cheval.

L'ordre était déjà à moitié exécuté, car le colon, en traversant le camp, avait annoncé la nouvelle à nos hommes, et d'eux-mêmes ils avaient couru à l'écurie.

Tout en bouclant son ceinturon, mon capitaine achevait de confesser le civil :

— Qu'est-ce que c'est que cet officier qui a été enlevé ?

— Capitaine, c'est un officier... ministériel.

— Ministériel ! je ne connais pas ce corps-là. Expliquez-vous plus clairement.

— Capitaine, je crois que c'est, sauf votre respect, un huissier d'Alger.

— Un huissier ! Est-ce que vous vous f...ichez de moi ? Est-ce que vous croyez que je vais exposer mes soldats à se faire couper la tête pour sauver la peau d'un recors ?

— Pied à terre, mes enfants, pour un huissier, on ne monte pas.

En dessellant leurs chevaux, nos chasseurs riaient à se tenir les côtes. Moi, je riais aussi, mais j'avais comme un vague soupçon que j'étais pour quelque chose dans l'affaire. Je me disais : « Est-ce que Marcassin ?... Non, c'est impossible. Marcassin ne se risquerait pas à venir m'arrêter sur l'*Oued Lalleg*.

Le lendemain, je pensais déjà beaucoup moins à

cette sotte histoire. Quinze jours après, je n'y pensais plus du tout. Et puis, à la fin d'avril, la colonne du maréchal sortit d'Alger pour tenter une razzia justement sur les Hadjoutes, et nous la rejoignîmes sous Koléah.

Tout marcha comme sur des roulettes. Nous surprîmes la tribu dans son *douar*, et nous lui tuâmes une vingtaine de cavaliers. On ramassa trois mille moutons, cinquante chameaux et des *bourriquots* en masse, sans compter les femmes et les enfants. Une affaire superbe!

Je n'avais jamais vu de razzia et je m'amusais à regarder ce pêle-mêle de bêtes et de gens qui se culbutaient en hurlant. Ça me rappelait nos chasses à courre de Saumur.

Voilà-t-il pas qu'un Arabe s'approche de moi en me tendant les mains d'un air suppliant, un petit, gros, court, avec une calotte graisseuse sur la tête, et sur le dos un burnous tout rapiécé. Je crus qu'il me demandait l'*aman*, et j'étais déjà fier de recevoir sa soumission, quand, tout d'un coup, je l'entends qui me dit en bon français :

— Mon lieutenant, je vois bien que vous ne me reconnaissez pas.

— Non, le diable m'emporte! mais...

— Vous ne vous souvenez donc plus que vous êtes venu me voir à Alger... rue des Lotophages.

— Marcassin! m'écriai-je, foudroyé de surprise.

Oui, c'était Marcassin en chair et en os, et en burnous. Je n'en revenais pas, et je me sentais capot comme un conscrit. Ça ne m'empêcha pas de lui dire bêtement :

— Est-ce que vous êtes ici pour m'arrêter?

— Ah! mon lieutenant, c'est moi qu'ils ont arrêté.

— Qui, ils?

— Les Hadjoutes.

— Quand? Où?

— Il y a trois semaines, sur la route de l'*Oued Lalleg*.

— C'était donc vous l'officier ministériel?

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon lieutenant. Vos créanciers de Saumur m'avaient promis une prime de mille écus si je réussissais à...

— A m'arrêter, pardieu! je disais bien. Marcassin, je vous pardonne; mais maintenant pas de bêtises, hein?

— Hélas! mon lieutenant, quand même je le voudrais, je ne pourrais plus instrumenter contre vous. Ces gueux de Bédouins m'ont pris tous mes papiers et ils ont allumé leurs pipes avec.

— Alors, mes billets?

— Brûlés jusqu'au dernier. Ils m'ont laissé nu comme un ver, et regardez comme ils m'ont arrangé.

Le pauvre diable ouvrit son burnous et se montra dans le costume d'Adam.

Seulement, les Hadjoutes l'avaient tatoué.

Il avait un soleil dans le dos et un verset du Coran sur l'estomac.

. . . .

Il y a de ça trente ans passés, et, quand j'y pense, j'en ris encore, surtout les jours où elle me laisse en repos, cette coquine de balle que j'ai reçue dans

la hanche gauche en Crimée, et qui n'a jamais voulu sortir.

Je ne peux pas dire que j'ai fait honneur à ma signature, puisque, grâce à ces bons Hadjoutes, mes créanciers ne la possédaient plus; mais pourtant, lorsque j'ai hérité de mon oncle, j'ai payé toutes mes dettes, capital et intérêts. Quelle agréable surprise ont eue ces animaux-là! On en parle peut-être encore à Saumur. J'ai même envoyé un billet de mille à Marcassin pour l'indemniser de ses tatouages.

Maintenant, j'ai vingt-cinq campagnes, quatre blessures, et j'ai fini par décrocher les deux étoiles de général de brigade et la croix de commandeur. Eh bien! vous me croirez si vous voulez, il y a des moments où je regrette la petite Radegonde, Marcassin et le camp de l'*Oued Lalleg*.

La petite Radegonde surtout.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY.

L'ÉDITEUR DES ROMANTIQUES

(1835)

PERSONNAGES.

NÉOPHILE DURANDEL, éditeur.

CHARLES RODIEN, membre de l'Académie française et de toutes les sociétés savantes et autres.

VICTOR AUGERY, journaliste.

JULES RENAUD, élève de l'École des chartes.

La scène se passe dans un boudoir richement décoré. Des vitraux gothiques colorent au passage les rayons du soleil et ne laissent pénétrer qu'un demi-jour mystérieux. Des rideaux de lampas et un ameublement de même étoffe assombrissent encore cette douce clarté. Quelques médaillons de plâtre et quelques bustes représentant les chefs de la littérature contemporaine garnissent la cheminée, la console et les chambranles. Des tableaux, dont beaucoup ne sont que des ébauches sans cadre, laissent à peine entrevoir la couleur de la tenture. Le guéridon est surchargé de boîtes de laque de Chine, de vases étrusques, de pipes de Turquie, de poteries romaines et d'autres objets curieux entassés pêle-mêle. Sur le divan, placé au fond du boudoir, est nonchalamment étendu Néophile Durandel, enveloppé dans sa robe de chambre et feuilletant un livre.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURANDEL, seul.

Pitoyable traduction! pauvre Goldsmith! comme tu t'irriterais, si tu vivais encore, de te voir travestir ainsi! Des contre-sens, des fautes grossières! il faut vraiment que Périneau ne sache pas plus l'anglais qu'Augery ou qu'il n'ait pas relu la première épreuve. Et les vignettes, quelle détestable exécution! ces graveurs ont juré de confier à leurs rapins mes illustrations les plus précieuses et celles qui demandaient le plus de soin et de talent. Si je pouvais tout faire moi-même, avec quelle chaleur je reproduirais dans le texte et dans les dessins de mes publications les chefs-d'œuvre que conçoit mon imagination trop ardente! C'est une véritable calamité d'être éditeur, quand on a, comme moi, un noble enthousiasme et un vif sentiment du beau. On se ruine par amour pour l'art et la littérature, tandis que le public, loin de vous en savoir gré, accuse de folie le luxe et la perfection de vos éditions illustrées et leur préfère des *classiques* à bon marché. (On sonne.) Voilà sans doute un de mes deux infidèles traducteurs; concentrons une partie de notre mécontentement. Il faut les ménager; j'aurai besoin de leur concours pour le recueil des *Cent treize Nouvelles*.

(Durandel prend un air composé. Entre un jeune-France à la barbe de bouc et à la toilette exagérée; son épaisse chevelure noire pleut sur ses épaules; son habit à la Robespierre

disparaît sous les revers gigantesques de son gilet de satin cerise. Il balance une grosse canne à pomme dorée, dont il ne pourrait avec les deux mains embrasser le périmètre.)

SCÈNE II.

DURANDEL, AUGERY.

DURANDEL.

Bonjour, mon cher Victor: vous êtes aujourd'hui d'une exactitude remarquable. Rendez-vous à midi, et vous arrivez à dix heures.

AUGERY, s'asseyant sans façon à côté de Durandel.

(A part.) Son air mielleux m'annonce qu'il a des projets. (Haut.) J'étais bien aise de vous parler en particulier; j'avais une confidence à vous faire.

DURANDEL.

Quelque créancier mal élevé...

AUGERY, l'interrompant.

Non, non; mais j'ai joué hier à la bouillotte pendant *les Huguenots*.

DURANDEL.

Et vous avez encore perdu?

AUGERY.

Cinquante louis.

DURANDEL.

Cinquante louis! quelle folie de jouer si gros jeu! (A part.) Cinquante louis, c'est-à-dire cinquante francs.

AUGERY, frappant à terre avec sa canne.

Cette perte n'est rien; seulement pour le quart d'heure elle me gêne un peu. Bientôt je serai remis à flot; car j'attends d'un moment à l'autre plusieurs sommes assez fortes qui me sont dues depuis longtemps.

DURANDEL.

Je suis enchanté, mon cher, que vos affaires aillent à merveille; car vous êtes placé plus haut que jamais dans mon estime et mon amitié. Je relisais votre traduction de Goldsmith quand vous êtes arrivé. En exigeant mieux, je demandais l'impossible. Elle est, sinon supérieure, du moins égale en mérite et en fidélité à la continuation de Rodien. Je reconnais mes torts envers vous et suis prêt à les réparer à la première occasion.

AUGERY.

Elle ne tardera pas à se présenter, car je venais, par suite de ma perte au jeu, vous demander un petit service; quelques louis à compte sur la nouvelle que vous m'avez demandée pour votre recueil des *Cent treize*.

DURANDEL, avec vivacité.

Il est impossible de traiter avec vous. Demander cent écus pour une ou deux feuilles in-octavo, c'est une exigence qui n'a pas de nom; ça vaudrait quatre-vingts francs au plus...

AUGERY.

Ne nous fâchons pas. Donnez-moi deux cents francs et tout sera dit.

DURANDEL.

Deux cents francs? Encore trop de plus de moitié. La librairie va si mal, qu'entreprendre en ce moment une publication, c'est exposer ses fonds en pure perte. D'ailleurs tous vos confrères coopèrent gratuitement à cette publication des *Cent treize* pour relever mes affaires, et les offres que je vous fais prouvent assez combien j'attache de prix à tout ce qui sort de votre plume. (Augery se rengorge et laisse entrevoir une décoration, en glissant la main sous son gilet.) Qu'aperçois-je à votre boutonnière?

AUGERY.

Ah! c'est vrai! j'avais oublié de vous en faire part. J'ai reçu lundi ma nomination.

DURANDEL.

Acceptez mes sincères compliments, et soyez assuré que c'est pour moi la plus agréable surprise.

AUGERY, se relevant avec fierté.

Surprise! vous m'humiliez par ce mot. S'il y a quelque étonnement à avoir, c'est qu'on ait tardé si longtemps à me rendre justice. Vous ne savez pas combien j'ai travaillé depuis huit mois, combien j'ai consacré de veilles à composer tous les discours de M. le ministre... pour les Chambres. La

semaine dernière encore, il m'a fallu passer deux nuits pour faire à l'avance le compte rendu de sa réception à l'Académie française. La séance eut lieu le vendredi, et M. le ministre tenait à ce que l'article parût dans le feuilleton du samedi matin.

DURANDEL.

Vous parlez toujours de veilles et de travaux, et vous ne quittez pas les abords de Tortoni, le café Anglais et le balcon de l'Opéra. Comment concilier tout cela?

AUGERY.

Rien n'est plus facile. Je passe l'après-midi et la soirée dans les lieux où je puis être le plus en évidence; mais une fois minuit sonné, je rentre chez moi, je prends la plume et j'use une main de papier à griffonner en attendant l'aurore. C'est une vie fatigante, il est vrai; mais que voulez-vous? il faut bien se donner un genre. Il est indispensable pour un auteur de paraître peu travailler et de beaucoup produire; le public oublie vite. Mais revenons à notre petite affaire. Cent francs feront un compte rond; vous voyez que je suis très-raisonnable.

DURANDEL.

Je vous l'ai déjà dit : quatre-vingts francs, ou rien de conclu.

AUGERY.

Allons, finissons-en; il faut bien en passer par où

vous voulez. Un ami m'attend au café Anglais, où nous devons déjeuner ensemble; et, pour être exactement de retour à midi, il faut me hâter.

(Il glisse dans sa poche l'argent, sans prendre même le soin de le compter, et se retire en redoublant de politesse affectueuse. Durandel, resté seul, retombe dans ses rêveries, jusqu'à ce que le bruit de la sonnette vienne l'en faire sortir. Le nouvel arrivant est un jeune homme vêtu d'un costume propre, mais simple; il s'avance d'un air timide et embarrassé, fait de profondes salutations et attire à lui le fauteuil que Durandel lui présente, pour se tenir sans doute à une distance plus respectueuse.)

SCÈNE III.

DURANDEL, RENAUD.

DURANDEL, sans se déranger du divan.

Comment vont, mon brave jeune homme, nos travaux littéraires?

RENAUD.

Ils sont assez avancés. Je vous apporte, monsieur, l'article que vous aviez eu la complaisance de me promettre d'insérer dans vos *Cent treize*.

DURANDEL.

Certainement! vous pouvez compter qu'il y aura sa place. Je me garderais bien de manquer cette bonne occasion de nous rendre un mutuel service; vous

en concourant à cette œuvre, moi en contribuant à vous faire connaître. — Et notre *Touriste français?* Est-il sur le métier? Je désirerais en commencer bientôt l'impression.

RENAUD.

Mon plan et mes notes sont terminés, monsieur, et j'ai déjà mis au net une partie de mon manuscrit. Je vous en apporte aujourd'hui quelques feuilles.

DURANDEL, les parcourant.

Ce n'est pas mal; mais il faut absolument changer votre première phrase; elle commence par un R, et j'ai fait faire un M, pour lettre ornée. Soignez bien votre style surtout : *Sœpe stylum vertas.* (Il se rengorge avec fierté en faisant cette citation latine.) C'est une publication sur laquelle je fonde quelques espérances et je ne veux rien épargner pour en assurer le succès. Au lieu de sept feuilles, vous m'en ferez dix, à raison de quinze francs cela fera juste cent cinquante francs.

RENAUD, dissimulant mal sa joie.

C'est peu payé; mais j'espère que vous serez content de mon œuvre, et qu'à la première occasion vous me dédommagerez par un travail mieux rétribué.

DURANDEL.

Vous pouvez vous fier à ma parole; mais, pour cette fois, prenez patience, je vais faire de mon côté

un assez grand sacrifice pour engager un académicien à prendre sous sa responsabilité de mettre au jour votre première œuvre. Autant vaudrait garder l'anonyme que de faire paraître le *Touriste français* sous votre propre nom. Vous n'êtes pas connu, et maintenant il faut à un livre le patronage d'un auteur en réputation pour qu'il obtienne quelque succès. Afin de vous rendre justice autant que possible, votre collaboration sera mentionnée dans la préface ou dans une note finale.

RENAUD, d'un air contraint.

Et sous quel pseudonyme paraîtrai-je? puis-je le savoir sans indiscrétion?

DURANDEL.

Ce sera je pense sous les auspices de M. Charles Rodien; je lui en ai fait quelques ouvertures; il a des prétentions un peu trop élevées; mais nous finirons, je l'espère, par nous entendre. Je l'attends ce matin même, il doit être ici à midi, pour s'arranger à l'amiable avec M. Victor Augery sur des contestations relatives à une traduction.

RENAUD, d'un air de curiosité.

Des contestations au sujet d'une traduction, dites-vous?

DURANDEL.

Oui; j'avais chargé M. Augery de traduire les *Essais sur les hommes et les mœurs* de Goldsmith.

Aux premières feuilles qu'il me livra, je crus m'apercevoir d'un contre-sens. Je lui en fis la remarque en lui montrant le texte anglais et en l'invitant à relire le passage. Il balbutia et fut contraint de m'avouer qu'il ne possédait qu'une faible teinture de cette langue; nous convînmes alors de suspendre le travail. Je confiai ensuite à M. Rodien le soin de continuer la traduction dont il restait à peu près la moitié. L'ouvrage étant terminé, il s'est élevé la semaine dernière des contestations sur la propriété des feuilles quinze et seize, dont chacun prétend être l'auteur et réclame le payement; ils s'en rapporteront à mon arbitrage.

RENAUD.

Je serais bien satisfait, monsieur, de me trouver avec eux, j'ai quelque chose à leur communiquer, et ma présence ne sera peut-être pas inutile pour les concilier; si vous pouviez me donner une plume et de l'encre, je ferais en attendant certaines corrections à mon manuscrit et je changerais la première phrase.

DURANDEL.

Passez dans mon cabinet; vous trouverez sur le bureau tout ce qu'il vous faut pour écrire et vous y serez plus tranquille.

(Durandel introduit Renaud dans la pièce voisine et revient immédiatement, rappelé par le bruit de la sonnette. Il s'empresse de recevoir et d'installer sur son divan le nouveau venu en le comblant de politesse. C'est un personnage d'une cinquantaine d'années, au front chauve, au port grave et composé. A l'exception de sa cravate blanche et de sa chemise à jabot de dentelle, son costume est entièrement noir.)

SCÈNE IV.

DURANDEL, RODIEN.

DURANDEL, d'un ton familier.

Salut, mon cher monsieur Rodien.

RODIEN, affectant un air de fierté offensée.

Bonjour, monsieur Durandel.

DURANDEL, avec plus de respect.

Qu'avez-vous décidé, monsieur, au sujet du *Touriste français*, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler.

RODIEN.

Je vous ai dit mon dernier mot. Mes travaux nombreux ne me permettent pas de coopérer à cette publication. Je viens d'accepter il y a quelques jours la direction de votre Bibliothèque de l'adolescence, j'ai promis de fournir une nouvelle à votre recueil des *Cent treize* au prix de trois cents francs d'honoraires. (C'est pour rien, soit dit en passant.) Enfin, j'ai dans ce moment sous presse un roman et deux traductions importantes, l'une de lord Byron et l'autre d'Hoffmann, comment voulez-vous que je me charge encore de ce dernier ouvrage? Je ne puis me multiplier pour suffire à tant de publications diverses.

DURANDEL.

Qu'est-ce que tout cela, pour un écrivain de votre talent? Ce n'est pas avec moi qu'il vous convient de dissimuler. Votre direction est un titre qui n'entraîne d'autres soins et d'autre responsabilité que de toucher un traitement fixe de deux cents francs par mois et de concéder le droit d'insérer votre nom en tête des annonces, des prospectus et des statuts de la société en commandite. Votre roman est une œuvre de votre jeunesse, un essai resté dans vos cartons et que vous n'avez eu qu'à retoucher légèrement. Quant à vos traductions, elles absorbent bien peu votre temps; vous avez pour vous seconder deux jeunes littérateurs sur lesquels vous pouvez compter.

RODIEN.

Et mes travaux comme membre de la commission du dictionnaire de l'Académie!

DURANDEL.

Vous plaisantez! Le dictionnaire vient de paraître. En voilà pour quelque vingt ans avant que la commission le reprenne en sous-œuvre. Il n'y a que le traitement de trois mille francs qui continue à courir. D'ailleurs, ne vous inquiétez pas, vous n'aurez qu'à surveiller la direction du *Touriste;* le jeune homme que j'ai chargé de ce travail est très-capable. C'est monsieur Renaud, élève de l'École des chartes, dont le goût et l'imagination égalent l'érudition. Il a plusieurs manuscrits en portefeuille, et si vous

êtes content de cet essai, nous les publierons également sous votre patronage.

RODIEN.

Impossible, je n'aurai pas même le temps de revoir une seule épreuve.

DURANDEL.

Qu'importe, vous chargerez quelqu'un de cette revision. L'œuvre est bonne, j'en ai pris connaissance. Ce qu'il me faut, c'est votre nom, afin d'en assurer le succès, et je vous compterai d'avance deux mille francs pour vous et deux mille francs pour votre collègue de l'Institut, avec lequel vous vous êtes engagé par traité de ne rien publier sans sa participation.

RODIEN, d'un air hésitant.

Je ne dis pas; mais, êtes-vous bien sûr du talent de ce jeune homme?

DURANDEL, tirant quatre billets de banque de sa poche.

Sûr comme de vous-même. Vous comprenez bien que moi, votre éditeur, je me garderais bien de compromettre un auteur de votre mérite et de votre réputation. Il y va de mes propres intérêts.

RODIEN, prenant les billets.

L'affaire sera tenue secrète, je n'ai pas besoin de vous le recommander, n'est-ce pas?

DURANDEL.

Fiez-vous à ma discrétion. En adressant quelques remerciements au jeune Renaud, soit dans la préface, soit dans un post-scriptum, il sera satisfait et nous pourrons compter sur son silence.

RODIEN écrit quelques lignes et les lui remet.

Voici pour nous mettre tous deux en règle.

DURANDEL, lisant.

« Reçu de monsieur Durandel la somme de quatre mille francs pour mes honoraires du *Touriste français* et pour ceux de mon collaborateur de l'Institut. Paris, le 20 mai 1835, signé Charles Rodien. » — C'est parfaitement en règle.

(Un violent coup de sonnette se fait entendre, Durandel serre promptement le papier.)

SCÈNE V.

DURANDEL, RODIEN, AUGERY.

AUGERY, regardant la pendule.

Mille pardons, messieurs, si je vous ai fait attendre; mais j'ai chez moi tant de paperasses qu'il m'a fallu, après mon déjeuner, plus d'une heure pour

mettre la main sur mon manuscrit. Enfin je l'ai retrouvé et voici des preuves palpables.

(Il tire de sa poche un rouleau de papier et le remet à Durandel.)

RODIEN.

Moi, de mon côté, je me suis muni de pièces à conviction.

(Il remet aussi plusieurs feuilles manuscrites à l'éditeur. Les deux parties attendent en silence la décision de leur arbitre. Durandel parcourt les manuscrits, les compare et fait un mouvement de surprise.)

DURANDEL.

Que vois-je! vos deux manuscrits sont une fidèle reproduction l'un de l'autre, et tracés de la même main; on dirait l'écriture d'un jeune élève de l'École des chartes, nommé Renaud.

(Renaud, entendant son nom, entr'ouvre doucement la porte du cabinet et prête une vive attention.)

RODIEN. (ensemble) AUGERY.

Vous plaisantez! C'est impossible!

DURANDEL.

Regardez vous-même, il y a erreur sans doute. Au reste, M. Renaud est dans la pièce voisine, il pourra peut-être nous éclairer.

(Durandel appelle monsieur Renaud qui entre d'un air embarrassé, mais dissimulant mal un fonds de satisfaction. Il lui remet les deux manuscrits et l'interroge.)

RENAUD.

Messieurs, la chose est facile à expliquer. M. Augery m'avait chargé de faire la traduction des *Essais* de Goldsmith. Pendant le tirage de la quatorzième feuille, il m'avertit d'interrompre mon travail. J'avais déjà traduit jusqu'à la seizième; je lui remis donc les deux que j'avais en main. Peu de temps après, M. Rodien me chargea de traduire ce même ouvrage à partir de la quatorzième feuille. J'ai cru pouvoir reprendre mon bien qui ne devait plus servir à M. Augery et me reproduire sans être plagiaire. J'ai donc refait une copie des deux dernières feuilles et les ai remises à M. Rodien.

(Pendant ce récit, Rodien et Augery se regardent; ils restent stupéfaits et confondus.)

DURANDEL, ayant l'air de trouver la chose toute naturelle.

Maintenant, je comprends parfaitement; mais, jeune homme, pourquoi vouloir vous faire payer deux fois pour un même travail? Cela n'est pas de la stricte équité.

RENAUD.

Je n'en ai jamais eu l'intention. J'ignorais que M. Augery et M. Rodien concourussent à une seule et même publication, et je crus pouvoir porter au compte de chacun d'eux le prix des deux feuilles en litige. D'ailleurs, je n'ai encore rien reçu de ces messieurs et je ne réclame pour toute ma

traduction que trois cents francs; ce qui ne fait que dix francs par feuille, comme j'en étais convenu avec l'un et l'autre séparément.

(Durandel, après avoir réfléchi un instant, se frappe le front et bondit comme s'il faisait une importante découverte.)

DURANDEL.

J'ai trouvé un admirable moyen de vous concilier tous trois. Monsieur Rodien et vous, monsieur Augery, vous devez l'un et l'autre à M. Renaud quatorze feuilles de traduction, c'est-à-dire la moitié de l'ouvrage moins les deux feuilles qui font l'objet de la contestation. Pour chacune de ces deux dernières, je devrais payer à l'un de vous cent cinquante francs; ce qui ferait cent écus. C'est juste le montant de la somme due à M. Renaud pour toute sa traduction. Je me charge de le payer s'il veut m'accepter comme débiteur et si vous, messieurs, vous consentez à cet accommodement.

(Les trois parties s'empressent d'adhérer à cette proposition, qui tranche toute espèce de difficultés. Rodien et Augery se hâtent de se retirer et d'aller cacher leur désappointement et leur confusion.)

SCÈNE VI.

DURANDEL, RENAUD.

RENAUD, d'un air embarrassé.

Les temps sont bien durs, n'est-ce pas, monsieur Durandel?

DURANDEL, paraissant distrait et préoccupé.

Vous avez raison.

RENAUD.

Chacun crie misère; les affaires vont si mal!

DURANDEL.

Comme vous dites.

RENAUD.

L'argent devient de jour en jour plus rare.

DURANDEL, toujours distrait.

C'est vrai.

RENAUD, balbutiant.

Je vous disais cela parce que... je ne voudrais pas vous importuner... mais... voyez-vous... c'est que... j'aurais besoin de...

DURANDEL, l'interrompant.

Ah! je vous comprends, vous désirez un règlement, trois cents francs pour la traduction de Goldsmith, deux cents pour le *Touriste français;* cela fait juste cinq cents francs. Je vais vous faire un billet à quatre mois et nous serons quittes.

RENAUD.

Quatre mois! c'est bien long... quelque chose comptant me ferait bien plaisir.

DURANDEL, remplissant un billet.

Impossible, les rentrées sont difficiles; le commerce de la librairie est dans le plus triste état. Je suis compromis pour plus de cent mille francs dans les faillites de deux de mes principaux correspondants. Il faut bien se plier à de si tristes circonstances. D'ailleurs un billet à ordre c'est de l'argent comptant, et vous accorderez j'espère votre confiance à ma signature.

RENAUD.

Ce n'est pas méfiance, je vous prie de le croire, monsieur Durandel..... mais c'est... que... ça me gênera beaucoup.

DURANDEL, d'un air de compassion dédaigneuse.

Vraiment, mon pauvre jeune homme, j'en suis vivement contristé; mais en littérature, c'est toujours ainsi que les éditeurs payent, papier contre papier. Croyez-vous donc que vos manuscrits soient de l'argent comptant?

(Renaud, interdit, humilié, balbutie quelques excuses et prend le billet; puis, après l'avoir lu, il s'écrie avec étonnement.)

BENAUD.

Mais, monsieur Durandel, vous vous êtes trompé; le billet ne porte que 475 francs.

DURANDEL.

Eh bien! jeune homme, n'est-ce point exact? Sur 500 francs, l'escompte n'est-il pas de 25 francs?

RENAUD, se retirant d'un air consterné.

C'est juste.

(Durandel le regarde s'en aller en souriant et en haussant imperceptiblement les épaules.)

P. S. — Un an plus tard, les événements avaient marché avec rapidité. Rodien avait été promu à la pairie en considération de ses nombreux travaux scientifiques et littéraires. Augery siégeait à l'Institut au double titre de membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et de celle des sciences morales et politiques. Si les exploiteurs avaient marché à grands pas sur la route des honneurs et de la fortune, il n'en était pas de même du pauvre exploité, du malheureux Renaud. Il disparut, et depuis cette époque, malgré les diligentes recherches de quelques-uns de ses camarades de l'École des chartes, on ne put retrouver ses traces ni avoir de lui la moindre nouvelle. On expliqua diversement les causes et les circonstances de cette disparition; mais d'après les renseignements que nous avons pris, voici la conjecture la mieux fondée, la version la plus vraisemblable. Renaud, à la suite de la scène que nous venons de décrire, avait continué quelque temps ses travaux littéraires pour Durandel; mais au lieu d'être payé en argent, il n'en toucha le prix qu'en actions de *la Bibliothèque de l'adolescence*. Les billets qu'il avait reçus de l'éditeur furent à leur échéance protestés et remboursés eux-mêmes en actions de cette société en commandite. L'entre-

prise sembla prospérer quelques mois; les intérêts du premier trimestre furent exactement payés aux actionnaires. Déjà Renaud se flattait de venir en aide à ses parents, pauvres et âgés, et de reconnaître ainsi les immenses sacrifices qu'ils avaient faits pour lui donner une excellente éducation. Mais après sept mois et demi d'existence, la société de *la Bibliothèque de l'adolescence* tomba dans une complète déconfiture. Durandel passa à l'étranger, emportant le peu de fonds restés dans la caisse. Renaud voyant toutes ses espérances détruites, ne voulut pas retomber à la charge de sa malheureuse famille. Il se jeta dans la Seine au-dessous des filets de Saint-Cloud, pour éviter à son cadavre le déshonneur d'être porté à la morgue et d'être donné en spectacle à la populace de la capitale.

A. BOREL D'HAUTERIVE.

LE CAFÉ VICTOR

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

A LA MANIÈRE D'HENRY MONNIER

I

(Longue pièce, séparée en deux par un billard; comptoir, tables de marbre. Râtelier de queues de billard accroché au mur. — Une heure de l'après-midi. — Au fond de la salle, des officiers fument et jouent au bilboquet. — Victor, le maître du café, casse du sucre. — Entre Bourdoulon.)

BOURDOULON.

Bonjour, Victor. Fort n'est pas venu?

VICTOR.

Ah! ne me parlez pas de M. Fort.

BOURDOULON.

Vous avez la voix altérée. Que se passe-t-il?

VICTOR.

Il y a que M. Fort me fait avoir des scènes quotidiennes avec mon épouse.

BOURDOULON.

Madame Victor, si douce! Vous m'étonnez!

VICTOR.

J'ai par-dessus la tête de M. Fort... Croiriez-vous, mais c'est entre nous, qu'il y a trois ans que je n'ai pas vu la couleur de son argent? Il boit mes liqueurs comme un trou, il fume mes cigares comme un bateau à vapeur... Ça ne peut pas durer longtemps sur ce pied.

BOURDOULON.

Victor, vous m'étonnez!

VICTOR.

N'en parlez pas, surtout, monsieur Bourdoulon.

BOURDOULON.

Monsieur Victor, mon oreille gauche ne se souvient pas de ce qu'a entendu mon oreille droite.

VICTOR.

Avec de pareilles pratiques, le commerce est trop chanceux. (Entre Fort.)

FORT.

Un gloria, Victor! Qu'est-ce que dit *le Siècle* de ce matin?

BOURDOULON.

Toujours la même chose, sans doute.

FORT.

Ces mâtins-là écrivent dans la perfection... Victor, un cigare à cinq... Il y avait hier un fameux article... Passe-moi donc ton carafon de véritable vieille... Ah! *le Siècle* ne se gêne pas pour dire la vérité au gouvernement. Victor, ton eau-de-vie faiblit. (Il va chercher un tapis vert.)

VICTOR.

Monsieur Fort, ne vous donnez donc pas cette peine...

FORT.

Bourdoulon, faisons-nous la tasse à l'impériale?

BOURDOULON.

Qu'il en soit suivant vos désirs, monsieur Fort.

FORT.

Victor, tu oses me donner de vieilles cartes, à moi!

VICTOR.

Monsieur Fort, voici un jeu neuf, je vous le recommande.

FORT.

Apporte une canette par la même occasion... En cinq impériales. Bourdoulon, un as; c'est à moi à faire. (Il retourne.) Voilà, bourgeois.

BOURDOULON.

Je possède un de ces jeux dits funestes.

FORT.

Je marque, si vous le permettez, une impériale de tyrans!

BOURDOULON.

Du trèfle?

FORT.

Trifolium à longue queue, pour vous être agréable.

VICTOR (Il suit la partie avec un intérêt marqué).

Beau jeu, monsieur Fort.

FORT.

N'influençons pas les cartes. J'ai six cartes au point. Victor, un curaçao.

BOURDOULON.

Combien valent vos cartes, monsieur Fort?

FORT.

Ça va dans les prix de cinquante-quatre.

BOURDOULON.

J'ai soixante en cœur.

FORT.

Tu portes malheur, Victor. Au comptoir, animal! Ta place n'est pas derrière moi.

BOURDOULON.

Impériale d'atout, impériale de rencontre.

FORT.

Adieu, mon argent. Je suis fumé. Victor, inscris à mon compte le gloria, la chope et le cigare de Bourdoulon... Et puisque personne ne vient pour reprendre ma consomme, je me vengerai ce soir. (Il sort.)

VICTOR.

Eh bien! monsieur Bourdoulon, qu'est-ce que je vous disais? Voilà comment règle M. Fort.

BOURDOULON.

Tranquillisez-vous, Victor; prenez patience...

VICTOR.

Ma patience est à bout.

BOURDOULON.

Il faut espérer que M. Fort vous payera.

VICTOR.

Est-ce avec de l'espoir qu'on soutient un commerce? Mes fournisseurs ne se payent pas en espoir. Ah! ma femme a raison quand elle m'invite à congédier ce Fort. La première fois qu'il revient ici, je lui parlerai ferme. (Rentre Fort.)

FORT.

Le jaquet, Victor... J'ai aperçu Gobin au bout de la place. Tu peux apporter un moss et des cigares... Gobin va payer pour Bourdoulon. (Entre Gobin.)

FORT.

Voilà Gobin. Un jaquet, mon vieux?

GOBIN.

Impossible, je n'ai que le temps de prendre ma tasse.

FORT.

Tu refuses un ami, Gobinot?

GOBIN.

Mon chef m'a recommandé de revenir tout de suite au bureau...

FORT.

Tu te laisses commander par ton chef, Gobinard?

GOBIN.

Dame!

FORT.

Un jaquet, ou je ne t'appelle plus que Gobininski...

GOBIN.

Je vous en prie, Fort, pas de ces surnoms ridicules.

FORT.

Aimes-tu mieux Gobininskoff?

GOBIN.

Ce diable de Fort, on ne peut rien lui refuser. Je joue trente-cinq centimes.

FORT.

Gobinorama, tu n'es pas sérieux. Un franc ou rien.

GOBIN.

Je n'ai bu que ma tasse.

FORT.

Tu auras du pain sur la planche. (Il secoue les dés.) Deux!

GOBIN.

Quine!

VICTOR (Il suit la partie avec anxiété).

Monsieur Fort, vous êtes bouché avant de commencer.

FORT, fermant le tric-trac avec fracas.

Je t'ai déjà dit, Victor, que tu me faisais perdre quand tu étais derrière moi. Inscris vingt et un sous au boni de Gobin. (Entre madame Victor.)

MADAME VICTOR (Elle tire son mari à l'écart).

As-tu prévenu M. Fort que nous ne pouvions plus lui continuer le crédit?

VICTOR.

Oui, oui... Ce soir je lui en parlerai plus à l'aise... Il ferait un esclandre en plein jour.

FORT.

Madame Victor, je vous prends à témoin que votre monstre de mari s'entend avec ses habitués

pour me faire perdre... Sa présence m'est insupportable; il le sait, et je le trouve sans cesse à mes côtés. Victor, donne-moi quelques cigares pour fumer en faisant mon tour de ville... Peuh! tes cigares sont humides. (Il sort.)

MADAME VICTOR.

Oh! c'en est trop!

VICTOR.

Ce soir sans manque, je lui donne son congé.

II

(Huit heures du soir. — Madame Victor au comptoir. — Victor, la serviette sous le bras, fait le service. — Fort joue au billard avec M. Pervinquière.)

FORT.

Brigand de Pervinquière! as-tu une chance!

PERVINQUIÈRE.

Dites que vous n'êtes pas en jeu, monsieur Fort.

FORT.

Les raccrocs me cassent les bras... Tu sais bien que je suis capable de te rendre quinze points en trente.

PERVINQUIÈRE.

Je prends Victor à témoin... M. Fort est-il ca-

pable de jouer à jeu égal avec moi en m'abandonnant la moitié des points?

VICTOR.

Oh! non.

FORT.

De quoi te mêles-tu?... Si tes queues étaient en bon état, je pourrais rendre vingt points.

PERVINQUIÈRE.

Réellement, monsieur Fort, vous y mettez trop d'amour-propre.

FORT.

Eh bien! nous allons voir... Je te parie un paquet de cigares que je gagne. (La figure de Victor s'allonge. Fort le regarde.)

VICTOR, courant au comptoir.

Un paquet de cigares, voilà...

FORT.

Et tu ajouteras un demi-bol de vin chaud pour arroser les cigares...

PERVINQUIÈRE.

Du moment que vous offrez des cigares, la partie devient intéressante. (La galerie se forme autour des joueurs.) Monsieur Fort, votre bille est au milieu.

FORT.

Il n'y a pas de milieu pour les braves... Allons, Célestine, laisse-toi toucher.

PERVINQUIÈRE.

Si vous influencez les billes...

FORT.

Elle ira, elle ira... Un peu de casimir, ma vieille... Décidément, mon procédé ne vaut rien. Victor, à quoi passes-tu ta journée, fainéant? Au lieu de te tenir comme une grue derrière moi, tu ferais mieux de mettre des procédés neufs à tes queues.

PERVINQUIÈRE.

Je vous tiens, monsieur Fort. Voilà une série d'au moins sept carambolages.

FORT.

Vous n'aurez pas de peine à me gagner avec ce jeu de carottes... Vous jouez comme les gens de Pontoise. Attention, regardez-moi ce rétrofuge... Ah! j'ai fait fausse queue.

PERVINQUIÈRE.

Vous voyez que tout votre télégraphe ne sert à rien...

FORT.

C'est la faute à Victor... Ses quinquets ne vont point... Victor, les frais sont pour moi. Assez de billard pour ce soir... Bourdoulon, combien dois-tu?

BOURDOULON.

Ma tasse tout simplement.

FORT.

Tu ne te ruineras pas. A l'as de cœur ta tasse.

BOURDOULON.

On ne peut rien vous refuser... Ah! j'ai gagné.

FORT.

Où est donc Gobin, ma petite Gobine?

GOBIN, une longue pipe de terre à la bouche.

Me voilà, Fort.

FORT.

Tu me dois une revanche.

GOBIN.

Permettez, Fort, j'ai un boni de quatorze sous de ce matin.

FORT.

Cancre de Gobinard! (Il tourne autour de la table des clercs d'avoués.) Qui est-ce qui doit quelque chose? (Les clercs paraissent consternés.)

MADAME VICTOR.

Il veut débaucher ces jeunes gens... Victor, tu ne dois pas souffrir que M. Fort continue ces manières plus longtemps. (Entre l'huissier Demolliens.)

DEMOLLIENS.

M. Fort est-il dans votre établissement, madame?

VICTOR.

Le voilà là bas, monsieur Demolliens. . (A sa femme.) Je sais ce dont il s'agit... Nous allons voir, mon bonhomme, comment tu te tireras des griffes de M. Demolliens!

DEMOLLIENS.

Monsieur Fort, j'aurais quelques mots à vous dire en particulier...

FORT.

Victor, deux petits verres.

VICTOR, à part.

Ce sont les derniers, heureusement.

DEMOLLIENS.

Monsieur Fort, je ne prends rien entre mes repas.

FORT.

Un verre de doux ne se refuse jamais... Victor, deux chartreuses.

DEMOLLIENS.

Je suis bien fâché, monsieur Fort, de vous offrir un verre de dur quand vous êtes assez aimable pour m'inviter à prendre un verre de doux.

FORT.

Allez toujours, je suis bronzé.

DEMOLLIENS.

M'étant présenté plusieurs fois chez vous sans avoir le plaisir de vous rencontrer, vous m'excuserez si je viens vous trouver au café.

FORT.

Je suis ici comme chez moi.

DEMOLLIENS.

Il s'agit, monsieur Fort, d'une traite impayée, pour laquelle votre tailleur a obtenu jugement et prise de corps.

FORT.

Diable! A combien se monte la facture?

DEMOLLIENS.

Trois cent cinquante francs.

FORT.

Une misère.

DEMOLLIENS.

Vous êtes en mesure, monsieur Fort?

FORT.

Pas du tout.

DEMOLLIENS.

C'est que demain, je vous prie d'excuser mon dur ministère, je me verrai forcé de procéder à la contrainte, et je voulais vous avertir en ami... Les créanciers parisiens sont vraiment impitoyables.

FORT.

J'avais pourtant juré que je ferais attendre ce misérable tailleur... Regardez mon pantalon. (Il se lève.) Est-ce là une coupe? Quand je me donne la peine d'envoyer le patron du pantalon du maréchal des logis chef du 8e hussards...

DEMOLLIENS.

Malheureusement ces détails ne sont pas de ma compétence... Dix heures vont sonner, je vous quitte, monsieur Fort. Faudra-t-il envoyer chez vous pour la petite lettre de change?

FORT.

Je passerai à votre étude. (Demolliens sort. Entre le commissaire de police.)

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Victor, vous n'avez plus qu'un quart d'heure pour fermer, je vous avertis...

VICTOR.

Merci, monsieur le commissaire, je vais préparer mes volets.

LE COMMISSAIRE.

Vous savez combien M. le maire est rigoureux pour l'exécution de ses arrêtés?

VICTOR.

A dix heures tout le monde sera dehors.

FORT.

Eh bien! ma vieille Gobine, tu prendras bien un verre de punch, et toi aussi, Bourdoulon? Victor, un bol punch!

MADAME VICTOR.

Messieurs, il est dix heures moins dix... Vous avez entendu le commissaire.

FORT.

Sans te commander, Victor, le bol punch tout de suite.

VICTOR, à sa femme.

Pour son dernier jour, il ne faut pas le refuser... Demain il sera coffré. Voilà, voilà!

(Fort verse à boire à Gobin, à Bourdoulon et à Pervinquière.)

GOBIN.

Il est bon, Fort, votre punch.

FORT.

Notre punch, vous voulez dire. Nous allons le jouer au piquet à quatre. (Consternation de Gobin, de Bourdoulon et de Pervinquière.) Des cartes, Victor.

VICTOR, apportant les volets.

Messieurs, vous n'avez plus le temps, il est dix heures moins trois minutes.

FORT, allant chercher des cartes et un tapis.

On a toujours eu cinq minutes de grâce.

MADAME VICTOR, éteignant les quinquets.

Messieurs, il est trop tard pour commencer une partie.

FORT (Il va chercher la lampe du comptoir).

Bah! bah! tirons; je suis avec Gobin... Gobinot, il s'agit de faire payer le bol à Pervinquière et à Bourdoulon.

VICTOR.

Messieurs, on ferme.

FORT.

A l'instant; j'ai cinquante au point...

MADAME VICTOR, enlevant la lampe.

Je suis fâchée, messieurs, de vous priver de lumière...

FORT (Il s'empare de la veilleuse à allumer les pipes).

Il faut pourtant savoir qui payera le bol.

MADAME VICTOR.

Vous réglerez demain, messieurs...

FORT.

Je n'aime pas les comptes arriérés...

MADAME VICTOR (Elle reprend la veilleuse).

L'heure est passée, messieurs.

FORT.

Victor, la veilleuse?

MADAME VICTOR, à son mari.

Tu ne la porteras pas, je te le défends.

FORT.

Victor, sacrebleu ! la veilleuse pour allumer ma pipe.

VICTOR, rapportant la veilleuse.

Seulement pour allumer votre pipe...

FORT.

Oui, tu vas voir (Il met le feu à un monceau d'allumettes disposées en forme de bûcher.) Maintenant nous pouvons terminer notre piquet. (Coups à la porte extérieure.)

FORT.

Silence !

LE COMMISSAIRE, au dehors.

Monsieur Victor, il y a des consommateurs chez vous...

MADAME VICTOR.

Monsieur le commissaire, nous rangeons...

LE COMMISSAIRE.

Ouvrez.

VICTOR.

Encore un procès !

FORT.

Nous allons nous cacher... Gobin, voilà pour toi. (Il l'enveloppe dans la housse du billard.) Bourdoulon, fourre-toi sous le comptoir...

LE COMMISSAIRE, au dehors.

Monsieur Victor, je vous déclare procès-verbal si vous n'ouvrez pas... (Victor et sa femme lèvent les bras au ciel.)

FORT.

Pervinquière dans le placard et moi sous le billard. (Il enferme Pervinquière malgré ses résistances et se cache sous le billard.)

PERVINQUIÈRE, dans le placard.

J'étouffe.

VICTOR, ouvrant la porte.

Vous voyez, monsieur le commissaire, qu'il n'y a personne ici.

LE COMMISSAIRE, suivi de deux agents.

Véritablement, vous fabriqueriez de la fausse monnaie que vous ne mettriez pas plus de temps à ouvrir. (Il jette un regard scrutateur dans la salle et s'arrête en frappant du pied sur la trappe de la cave.) Vous me garantissez, monsieur Victor, que vos clients ne se dérobent pas à mes recherches?...

MADAME VICTOR.

A moins de les mettre à la cave...

LE COMMISSAIRE.

Pour aujourd'hui, je ne pousserai pas mes investigations plus loin....

FORT, sous le billard, à Gobin, entortillé dans la housse sur une banquette.

S'il avait ouvert la porte de la cave, je te lui envoyais un coup de pied quelque part qui l'aurait empêché d'y revenir.

LE COMMISSAIRE.

Je me retire.

VICTOR, lui donnant la main.

Bonne nuit, monsieur le commissaire.

GOBIN, croyant le commissaire parti, se dresse dans la housse du billard.

Sauvé!

FORT, sous le billard, à Gobin.

Veux-tu te coucher sur la banquette?

PERVINQUIÈRE, dans l'armoire, d'une voix mourante.

J'é...touffe...

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

VICTOR.

C'est sans doute notre chat qui est renfermé dans quelque armoire...

MADAME VICTOR.

Nous avons l'animal le plus friand...

PERVINQUIÈRE, dans l'armoire. Sa voix faiblit de plus en plus.

J'é...touf...fe...

LE COMMISSAIRE.

Je ne reconnais pas là la voix d'un chat friand. (Grand bruit de verres cassés dans l'armoire.)

MADAME VICTOR.

Seigneur, il casse nos bouteilles à liqueurs! (Râles désespérés de Pervinquière.)

LE COMMISSAIRE, fronçant le sourcil.

Monsieur Victor, ouvrez cette armoire... (Les cris de Pervinquière continuent en s'affaiblissant.)

VICTOR.

Je n'ai pas la clef.

LE COMMISSAIRE.

Vous pâlissez... Un crime peut-être! (A ses agents.) Gardez la porte de la rue...

VICTOR, criant.

La clef, la clef de l'armoire !... M. Pervinquière étouffe...

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Pervinquière dans cette armoire ! (Il s'en approche; par un effort désespéré, Pervinquière parvient à en briser la porte; il tombe sur le commissaire en entraînant dans sa chute un rayon de bouteilles de liqueurs.)

VICTOR.

Au secours! au secours!

LE COMMISSAIRE, renversé sous Pervinquière, tous deux nageant dans des flots de liqueurs.

A moi! à moi! (Les agents en faction dans la rue, croyant que leur chef a été attaqué par un malfaiteur, distribuent des ruades et des coups de poing à Pervinquière, qui reprend ses sens.)

PERVINQUIÈRE.

A l'assassin!

GOBIN, effrayé, se lève de la banquette, couvert de sa housse. Les agents courent à lui et le gourment.

Grâce! c'est moi, Gobin. (Il se jette aux pieds du commissaire de police.)

LE COMMISSAIRE.

Monsieur Victor, vous aurez à rendre un compte sévère de cette nuit de désordre... Le chef de la police municipale a été renversé par le bris inopiné de la porte d'une armoire habitée, suivant vous, par un animal friand... Mes effets sont absolument gâtés par le contact de liqueurs grasses et huileuses... Et vous, monsieur Gobin, vous, un citoyen qu'on croyait tranquille; vous, monsieur Pervinquière, cité en modèle aux étrangers comme un ami de l'ordre, vous vous associez à un détaillant qui ose contrevenir aux arrêts municipaux... Vous paraîtrez sur les mêmes bancs, tous les trois.

GOBIN.

Pitié, monsieur le commissaire!

PERVINQUIÈRE.

Que madame Pervinquière n'en sache rien... Un pareil coup!

LE COMMISSAIRE.

Point de pitié... N'ai-je pas eu la constance de vous prévenir au quart moins que l'heure de la fermeture allait sonner?

MADAME VICTOR.

Refuserez-vous à une femme de défendre son mari?

LE COMMISSAIRE.

Vous aussi, madame, comparaîtrez en police correctionnelle... (Madame Victor s'évanouit.) Portez la complice sur son lit. (Les agents emportent madame Victor.) Et apportez-moi une serviette... Des effets neufs absolument gâtés...

VICTOR.

Monsieur le commissaire, ce n'est que du curaçao...

PERVINQUIÈRE (Il s'essuie les cheveux).

Du simple curaçao, monsieur le commissaire; mes cheveux en sont imbibés...

LE COMMISSAIRE, passant la main sur sa redingote et goûtant son doigt.

Le curaçao n'a pas cette odeur...

VICTOR.

Anisette et curaçao, monsieur le commissaire... Je vous le garantis, anisette et curaçao... Et d'excellente qualité... (Les agents rentrent.)

LE COMMISSAIRE.

Je ne sais ce qui me retient de vous faire mener au poste par mes agents. Mais j'ai pitié de vos familles. Que cela vous serve de leçon, monsieur Victor, pour l'avenir... Votre condamnation, à laquelle rien ne peut vous soustraire, donnera quelque respect pour les lois municipales, à vous et à vos consommateurs. (Il sort, suivi de Pervinquière et de Gobin, qui se confondent en prières.)

VICTOR (se croyant seul).

Et c'est ce débauché de Fort qui a amené la catastrophe ! Il veut la ruine de ma maison !... Ah ! s'il était là, comme je lui dirais son affaire à ce Fort.

FORT, sous le billard.

Psst ! (Victor se retourne effrayé.) Psst ! (Fort sort de sa cachette.) Ils sont partis enfin... (Victor, croyant avoir affaire à un spectre, recule.) Bourdoulon ! (Silence.) Bourdoulon, ohé ! Tu peux te montrer. (Bourdoulon paraît dans le comptoir.)

VICTOR.

Bourdoulon !

FORT (Il prend par la main Victor et le fait valser de force en chantant.)

VICTOR, cherchant à se détacher des étreintes de Fort.

En voilà assez pour ce soir... N'êtes-vous pas encore content, monsieur Fort ?

FORT.

Voulez-vous faire une risette à papa? (Victor reste grave.) Ris tout de suite, Victor... Cet imbécile de Pervinquière a vendu la mèche, et c'est moi que tu accuses... Victor, ce n'est pas bien... Non, ce n'est pas gentil... Moi qui comptais te tirer de ce mauvais pas...

VICTOR.

Comment?

FORT.

Tu sais si j'ai le bras long... Le greffier du tribunal est mon cousin... Donne-moi un petit verre de dur...

BOURDOULON.

Je m'en vais...

FORT.

Je te rejoins sur la place; je n'ai que quelques mots à dire à Victor... (Bourdoulon sort.)

VICTOR, versant un petit verre.

Vraiment, le greffier du tribunal est votre cousin?

FORT.

Je ne bois pas seul. Non, si tu veux me prouver que tu ne m'en veux pas, tu vas trinquer avec moi.

VICTOR, se versant un petit verre.

Allons! Vous disiez donc que le greffier...

FORT.

A une influence considérable sur le tribunal... A ta santé, mon pauvre Victor!... Il y a dix-sept ans que je ne vois plus mon cousin ; mais que ne ferais-je pas pour toi!... (Il verse un second petit verre à Victor.) Je n'ai qu'un mot à lui couler dans l'oreille... Cette eau-de-vie est excellente... Je pourrais bien en porter une bouteille à mon cousin... Ce serait une excellente entrée... Allons, encore un petit verre et je m'en vais...

VICTOR.

Moi qui t'en voulais... Tu es un bon enfant, Fort.. Aussi ma femme me poussait...

FORT.

Te poussait contre moi, n'est-ce pas?

VICTOR.

Tu t'en doutais?

FORT.

A ta santé! Avant que je ne te révèle un grand secret...

VICTOR.

Un secret?

FORT.

Est-ce que tu n'as pas à la cuisine un morceau de fromage, un doigt de vin?

VICTOR.

Oui, mais...

FORT.

Ne te dérange pas, je vais chercher ce qu'il faut; et je te conterai le secret qui empêchera peut-être un malheur... (Il sort.)

VICTOR.

Un malheur! Fort, que dis-tu? Tiens! il n'est plus là...

FORT, rentrant avec des provisions.

Maintenant, mon brave Victor, nous pouvons parler tranquillement... Cette position sous le billard m'a creusé l'estomac... Toi aussi, je te conseille de manger; il faut des forces pour écouter ce que j'ai à te dire. Eh! mais, ton vin d'ordinaire n'est déjà pas si mauvais...

VICTOR.

C'est le bordeaux de ma femme que tu as apporté... Si elle le savait!

FORT.

Non seulement tu ne la craindras plus quand tu sauras tout... mais nous boirons ensemble sa provision de bordeaux.

VICTOR.

De quoi s'agit-il?

FORT.

Crois-tu que je viens dans ton établissement du matin au soir pour m'amuser? J'y viens pour mon

ami Victor que j'estime et que j'aime, quoiqu'il me fasse quelquefois froide mine... A ta santé!... Pervinquière n'a pas été enfermé par moi, dans l'armoire, sans motifs... Pervinquière, qui cherche à te déshonorer...

VICTOR.

Monsieur Pervinquière, est-ce possible? Je ne l'aurais jamais cru capable...

FORT.

Pervinquière est un particulier vicieux... Eh bien, tu ne bois plus?... En sa qualité de coureur, il en conte à toutes les femmes qui veulent l'écouter...

VICTOR.

Mon épouse est pure...

FORT.

Sans doute; mais elle commençait à remarquer les œillades du séducteur... Voilà pourquoi, dans ton intérêt, j'ai voulu l'étouffer, lui et son amour, dans l'armoire... Remercie-moi, ingrat... Une seconde de plus, pour toi je passais sur les bancs de la cour d'assises, comme auteur du meurtre de Pervinquière; mais j'aurais gardé le secret pour l'honneur de tes enfants... Et tu donnes du bordeaux fin à une femme qui devine que je suis un chien de garde et qui veut m'éloigner de la maison!...

VICTOR.

C'est le médecin qui lui ordonne...

FORT.

Je n'en veux plus du bordeaux fin de ton épouse... J'ai une soif... Ce qui m'est entré, sous ce billard, de poussière dans le gosier est incalculable... Attends-moi une seconde. (Il descend à la cave.)

VICTOR.

Oh ! les femmes, les femmes ! Qui aurait cru que madame Victor...

FORT.

Ne te désespère pas! La leçon a été forte... je rapporte une bouteille de champagne pour t'égayer... Pervinquière, après l'aventure de l'armoire, ne reparaîtra plus ici... Il est assez fin, ton petit champagne... J'ai l'oreille du tribunal, comme je te le disais, je raconterai l'odieuse conduite de ce Pervinquière à mon cousin le greffier ; et dans la même audience où tu seras acquitté, Pervinquière sera condamné pour s'être glissé insidieusement dans ton armoire...

VICTOR.

A-t-il de l'esprit ce mâtin-là !

FORT.

Je n'invente rien... Pervinquière était caché dans l'armoire pour te déshonorer...

VICTOR.

Mais Gobin ?

FORT.

Gobin, nous en ferons un complice... ce sera drôle. Maintenant, fais-moi mon compte...

VICTOR, ivre.

Ton compte, jamais! Traître de Pervinquière! Ah! Fort, tout est à toi dans l'établissement, parle, commande, je t'obéis...

FORT.

Obéis-moi en réglant mon compte... Tu sais que nous ne nous reverrons plus de longtemps?...

VICTOR.

Ne plus nous revoir! Toi qui m'as sauvé l'honneur...

FORT.

Demain, en prison, pour une misère...

VICTOR.

Ah! oui, l'huissier Demolliens... Combien te faut-il?

FORT, avec émotion.

Victor, cesse de me questionner. (Il se dirige vers la porte.)

VICTOR (Il court après lui).

Combien? combien?

FORT.

C'est inutile... la somme dépasse ton dévouement... Quatre cents francs.

VICTOR.

Quatre cents francs! Je tuerais plutôt l'huissier s'il osait toucher à un cheveu de mon ami Fort... Ce lâche de Pervinquière!... Quatre cents francs... Je ne vois plus clair... (Il va à son comptoir.) Tiens, voilà les quatre cents francs...

FORT (Il sort et rentre aussitôt).

J'oubliais... Je ferais bien d'emporter un panier de six bouteilles de champagne pour mon cousin le greffier...

VICTOR.

Je le lui enverrai demain.

FORT.

Non, je m'en charge. (Il prend le panier de vin.)

VICTOR.

Le traître que ce Pervinquière!

FORT.

C'est une indignité!... Dis donc, Victor, que penserais-tu d'une bouteille d'eau de noyau pour la femme du portier du tribunal... Elle a la digestion difficile, et ce sont des gens à ménager... (Il prend une bouteille de liqueur sous son bras.)

VICTOR.

Voilà une soirée qui me coûte cher!

FORT, il replace la bouteille sur le comptoir.

Des regrets, il n'en faut pas... Je te demande seulement ton conseil... C'est grave qu'une affaire d'adultère...

VICTOR.

Tu crois donc que Pervinquière?...

FORT.

Ces gens en dessous sont capables de tout... Des sondeurs.

VICTOR.

Tu as raison... Prends tout ce que tu voudras... L'argent, les liqueurs, la cave, ma maison, le diable et son train.

FORT, comptant les écus.

Ami dévoué, brave Victor! Que dira ta femme?...

VICTOR, trébuchant.

Je vais la retrouver... et si elle fait une observation, si elle se permet un seul mot, je ne lui dis que çà : Malheureuse, souviens-toi de Pervinquière!

CHAMPFLEURY.

LE COMBAT DES TRENTE

Les annales de la Bretagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, depuis les guerres de Jules César qui soumirent la vieille Armorique à la domination de Rome, jusqu'à ces autres guerres modernes où la Vendée se montra si héroïque, présentent des faits d'armes gigantesques dignes des épopées de la fable et de l'antiquité. C'est surtout dans la période du moyen âge, où la chevalerie brille d'un si vif éclat de force et de bravoure, que l'on aime à rechercher les grandes actions guerrières.

Le combat des Trente, bien que l'épisode le plus valeureux de tout ce XIVe siècle qui se résume en batailles, n'eut aucune portée politique sur la marche des événements, sans doute; mais au point de vue poétique on peut considérer cette terrible rencontre comme le dernier reflet de la chevalerie, déjà si mutilée dans la fatale journée de Crécy, et qui vint s'éteindre, pour ainsi dire, aux plaines de Poitiers et d'Azincourt. C'est une joute d'honneur dans un tournoi sanglant, sorte de protestation d'un corps décrépit, que la vaillance anime seule contre la mort qui plane sur lui.

I

Sir Thomas Dageworth, commandant le château d'Auray pour la comtesse de Montfort, avait ordonné que tous les habitants, cultivateurs, laboureurs, fussent respectés, afin que la terre, travaillée et ensemencée, ne cessât de produire d'abondantes récoltes. Tué dans une rencontre, son successeur, du nom de Bembrough, au mépris de cet ordre prévoyant, ravageait le pays à plus de dix lieues à la ronde, et Ploërmel même n'avait point été à l'abri de ses expéditions sauvages. Capitaine anglais, au regard dur et impitoyable, il n'était sortes de cruautés qu'il n'exerçât sur les malheureux habitants; un jour, il exigeait une grosse somme d'argent, sous peine de tortures affreuses; le lendemain, il pillait et brûlait un village, détruisait les moissons, et plus d'une mère était tombée percée de coups, en voulant préserver sa fille des embrassements avinés de sir Bembrough.

Jean de Beaumanoir, seigneur de Josselin, gentilhomme breton et dévoué serviteur de la comtesse de Blois, indigné de tant de forfaits et d'iniquités, jura d'y mettre un terme.

Par une matinée du mois de mars, accompagné seulement de six écuyers jeunes et braves, il partit pour le château d'Auray. Cette route, naguère si féconde, n'était maintenant que ruines et désastres; les malheureux paysans erraient dans les champs

comme des troupeaux que les loups ont dispersés. A voir ces femmes, ces enfants, ces vieillards, à peine vêtus, tremblant de froid, poussant des gémissements plaintifs, se nourrissant d'herbes, de racines, on eût dit un de ces peuples antiques maudits de Dieu, livré à toutes les tristes et fatales calamités du ciel.

Beaumanoir, à l'aspect de tant de misère, s'anima d'une vive colère, et d'une voix retentissante, il s'écria :

— Par tous les saints du paradis ! Dieu me damne si je n'envoie l'âme de ce maudit Bembrough à Lucifer, et si sa panse rebondie ne vient à servir de pâture aux corbeaux !..

— Bien parlé, monseigneur, dit un des écuyers qui chevauchaient à ses côtés, mais je crains fort que le vilain oiseau ne nous ouvre point sa cage, et que ces satanés archers d'outre-mer nous inondent d'une pluie de traits bien affilés, comme à Crécy, de funeste mémoire.

— Sur ma foi, reprit un autre, nous trouverons bien moyen de nous rencontrer face à face avec l'Anglais...

— Et par le grand saint Maurice mon patron, continua un troisième, s'il me tombe sous la main, je le coupe en morceaux comme viande d'un pâté de venaison.

Tous dirent leur mot et la conversation se poursuivait sur ce ton, lorsque Beaumanoir, absorbé dans ses pensées et qui écoutait à peine les joyeux dires de ses compagnons, releva fièrement la tête.

— Ah ! ah ! sir Bembrough, dit-il, paraissant avoir

trouvé l'idée qu'il semblait chercher ; nous verrons si ton courage égale ta cruauté... » Et imprimant un léger mouvement à la bride de son coursier, le noble animal prit le galop.

Alors tous pressèrent de l'éperon les flancs de leurs montures, afin de suivre leur seigneur, et bientôt hommes et chevaux disparurent dans un épais nuage de poussière.

Après quelques heures de marche, l'on aperçut les tourelles crénelées du château d'Auray ; Beaumanoir fit faire halte, et s'adressant à un des écuyers :

— Alain, dit-il, tu vas m'accompagner en sonnant du cornet de toute la force de tes poumons. Quant à vous autres, ajouta-il, vous m'attendrez ici.

Ils s'avancèrent tous deux et, arrivés aux fossés du château, l'écuyer fit retentir l'écho par trois fois du même son, et à ce signal d'avertissement, la sentinelle du haut des remparts prononça la formule usitée :

— Qui es-tu, et que désires-tu?

L'écuyer répondit :

— Mon très noble seigneur, baron de Beaumanoir, sire de Josselin, demande à être admis en présence de sir Bembrough pour s'aboucher et deviser avec lui sur affaires pressantes.

Quelques instants après parut à une des tourelles un écuyer de Bembrough.

— Seigneur de Josselin, dit-il, jurez, avant de franchir l'entrée de ce château, que vous n'avez en vue aucune méchante action, traître ou déloyale, indigne d'un noble chevalier, et que vous respecterez les droits de l'hospitalité.

— J'en fais serment sur la croix du Christ, répondit Beaumanoir. A votre tour, jurez qu'une fois dans ce château je serai libre d'en sortir quand bon me semblera, sans piège ni embûche.

— Je vous en donne ma foi sur mon épée, au nom de sir Bembrough, mon maître.

Au bout de quelques minutes d'attente, un des lourds ponts-levis du manoir d'Auray s'abaissa, et le sire de Josselin pénétra dans la cour d'honneur, où il mit pied à terre. Aussitôt introduit dans une vaste salle tendue de tapisseries merveilleuses, Beaumanoir se trouva en face de Bembrough.

— Chevalier d'Angleterre, dit-il en l'abordant avec toute la dignité d'un brave et puissant baron, tu te rends bien coupable de tourmenter, par tes cruautés incessantes, les pauvres habitants de la campagne, les cultivateurs qui sèment le blé, les laboureurs qui défrichent la terre. Est-ce ainsi que tu respectes les ordres de sir Thomas Dageworth?... Qu'ils aient paix et sûreté dorénavant.

— J'y consens, répond Bembrough d'un ton fier et hautain, mais Édouard sera roi de France et la noble et belle comtesse de Montfort verra son fils salué duc de Bretagne.

— Rêve un autre songe, sir Bembrough, car jamais les léopards de ton roi ne flétriront les fleurs de lis de mon seigneur et maître; et ma gracieuse suzeraine, la comtesse de Blois, régnera sur le vaste duché, non seulement par droit légitime, mais encore par droit de beauté.

— Baron de Josselin, si tu as pénétré jusqu'à moi pour insulter à ma face celle qui domine ici par la

puissance et le cœur, tu as mal choisi ton homme.

— Tes bravades ne valent rien, Bembrough; garde-les pour intimider et opprimer les faibles sans défense.

— Retire-toi, s'écria l'Anglais pourpre de colère, car tu m'obligerais de forfaire à ma parole en te précipitant dans les noirs souterrains du château.

— Ce qui me forcerait aussi de forfaire à la mienne, répliqua Beaumanoir avec calme, en te jetant mon gantelet au visage.

Bembrough, hors de lui, fit un pas en avant, mais Beaumanoir l'arrêta d'un geste et lui dit :

— Laissons cela, et écoute : Je suis venu près de toi pour te proposer de deux choses l'une : ou respect aux paysans et sûreté aux cultivateurs, ou combat à mort...

— Je repousse la première.

— Et tu acceptes l'autre, continua Beaumanoir en l'interrompant, je n'en attendais pas moins de ton entêtement et de ta valeur. Maintenant voici les conditions que je t'offre : Tu choisiras parmi les tiens trente chevaliers, écuyers ou hommes d'armes; j'en prendrai un nombre égal de mon côté, et après-demain, au lever du soleil, nous nous rencontrerons tous entre Josselin et Ploërmel, au chêne de *Mi-Voie*.

— Par saint Thomas de Cantorbéry, je jure d'être exact au rendez-vous...

— Par saint Denis de France, je n'y serai pas le dernier... Nous verrons, chevalier d'Angleterre, si ton Édouard est plus digne de la couronne fleurdelisée que le noble roi Jehan, et si ta comtesse de

Montfort égale en beauté et en bravoure la très gracieuse comtesse de Blois.

Et le sire de Josselin se retira plein de joie et d'espérance.

Bientôt revenu au milieu de ses braves écuyers, il leur fait part de la rencontre convenue; tous s'en réjouissent comme à la nouvelle d'un grand tournoi et chacun supplie Beaumanoir de lui accorder la faveur de croiser le fer avec l'Anglais. Fiers et rudes jeunes hommes, leur courage est immense, leur bras fort et pesant; ils sont de bonne race et portent de nobles noms : Guillaume de Montauban, Alain de Tinténiac, Tristan de Pestivien, Guyon de Pontblanc, Maurice du Parc et Jean de Serent. Dignes combattants, Beaumanoir les accepte tous. Alors ce ne sont plus que bons mots et gros rires durant toute la route; à voir tant de gaieté, on eût dit de joyeux compagnons se rendant à un festin somptueux, à une fête splendide.

De retour dans son vieux manoir, le sire de Josselin réunit autour de lui l'élite de ses hommes de bataille; tous sont également braves, d'une vaillance éprouvée, mais tous n'ont pas la même force physique. Parmi les hardis chevaliers, Beaumanoir choisit les plus robustes; ses yeux se portent d'abord sur le sire de Tinténiac, l'oncle du jeune écuyer Alain, puis sur Guy de Rochefort, Yves Charruel, Huon de Saint-Yvon, Geoffroy du Bois et sur quatre autres braves barons.

Maintenant il faut encore faire d'autres choix, et Beaumanoir pénètre dans les rangs des écuyers : ici la tâche est plus difficile; jeunes gentilshommes

pleins d'ardeur guerrière, ils veulent tous combattre l'Anglais. Cependant Beaumanoir, outre ceux qui l'ont accompagné, désigne Geoffroy de la Roche, Guillaume de la Marche, Simon Richard, de Monteville, Alain de Keraurais et son neveu Olivier; de Fontenay, de Beaucorps, de Lalande, de Tréziguidi, de Meslon, sont également admis dans la bande sacrée, qui, avec quelques autres encore, se trouve ainsi complète et formidable.

De son côté, Bembrough a rassemblé trente combattants d'une force non moins grande, d'un courage non moins redoutable. L'Angleterre ne les a pas tous vus naître; l'Allemagne et le Brabant sont la patrie de quelques-uns. Les chevaliers ouvrent la marche; parmi eux on distingue : Robert Knolles, Hervé de Lexualen, Hue de Caverley, Bélifort; viennent ensuite les braves écuyers : Plesauton, Richard le Gaillard, Clamalan, Ropefort, Betouchamp, Hérouart, d'Aspremont, Hennequin et Hugues; puis enfin apparaissent les gendarmes à la taille colossale; on en compte quatorze. Les uns se nomment Isaunay, Dagonne, Helcoq, Helichon; les autres, Troussel, Rango, Dardaine; et à la tête de ces intrépides gendarmes brille maître Croquart, l'Allemand, le plus terrible de tous, véritable Hercule taillé dans le granit.

II

Le samedi 27 mars 1351, veille de la grande solennité de Pâques, le soleil venait à peine de poindre

à l'horizon, promettant une belle journée, lorsqu'une trentaine d'hommes armés de toutes pièces, montés sur de forts coursiers bardés de fer, et qui chevauchaient sur la route de Ploërmel à Josselin, firent halte au pied du chêne gigantesque connu dans le pays sous le nom de *Mi-Voie*, à cause de sa proximité égale entre ces deux villes. Les Anglais, car c'étaient eux, étonnés de ne point y rencontrer les vaillants adversaires qu'ils venaient chercher, se mirent à gloser sur leur compte, et mille gros jurons partirent de toutes les bouches sur la forfanterie du sire de Josselin; alors Bembrough, d'un ton railleur, s'écria :

— Où es-tu, Beaumanoir? Le soleil éclaire la campagne, et tu n'es point au rendez-vous! Ta mémoire est bien courte, chevalier breton aux paroles hautaines!

— Pardine, messeigneurs, dit maître Croquart de sa voix gutturale, ce pauvre baron n'aura pu trouver trente combattants pour lutter contre les vainqueurs de Crécy. Que Satan lui pardonne sa présomption!

Il achevait à peine, le fort gendarme, qu'on vit briller dans la plaine, comme une muraille d'acier, reflétant au loin mille feux scintillants, semblables à la clarté éblouissante que jette un miroir aux rayons du soleil; bientôt l'on entendit le bruit des longues épées battant sur les cuissards de fer, et, il faut le dire, un cri unanime de joie s'éleva dans les rangs des Anglais.

— Voici les Bretons! ni grâce ni pitié!... mort aux téméraires!

Et tous, chevaliers, écuyers et gendarmes se for-

mèrent sur plusieurs lignes, pour recevoir dignement leurs redoutables ennemis.

Alors les deux bandes s'ébranlèrent en conservant un ordre régulier; les voilà face à face, et ce premier choc est terrible.

Plusieurs écuyers sont frappés à mort; Yves Charruel voit son écu de gueules, à la fasce d'argent, voler en éclats; le bois de sa lance est mis en morceaux; sa lourde épée, d'un acier si pur et si brillant, est brisée comme du verre; son cheval atteint au flanc s'abat, et le noble chevalier, blessé lui-même, est obligé de se rendre prisonnier. Tristan de Pestivien, brave écuyer à la haute stature, reçoit un coup de maillet sur la tête, il chancelle; et le fer aigu d'une lance vient lui donner la mort. Messire Jean Rousselot, qui porte son blason sur la poitrine : d'argent, à trois haches d'armes de sable, percé au cœur, tombe pour ne plus se relever; deux Anglais sont aussi étendus sans vie sur la terre déjà teinte de sang.

Cependant, jusqu'ici les Bretons ont le dessous, et si Dieu ne vient à leur aide, il est à craindre que leurs glorieux efforts ne puissent triompher. Les Anglais, excités par l'espérance de la victoire, redoublent d'ardeur; et Beaumanoir, la rage au cœur, paraît animé d'une force surnaturelle; chacun de ses coups est mortel : malheur à celui que touchent le fer de sa lance, la pointe ou les tranchants de sa dague !

Cette lutte acharnée est un moment suspendue; et, semblables aux héros d'Homère dans l'*Iliade* ou aux gladiateurs de Rome, tous ces valeureux com-

9.

battants ne conviennent d'un instant de répit que pour reprendre la bataille avec plus d'ardeur.

Après avoir ranimé leurs forces par quelques gorgées de vin d'Anjou, les voici de nouveau en lice : le carnage est affreux, la mêlée sanglante, et des deux côtés tous montrent « *cœur de lion* », comme dit la vieille chronique. Geoffroy de la Roche, écuyer de très noble race, et son blason de gueules, à trois fers de lances émoussées d'or en fait foi, reçoit la chevalerie des mains du vaillant Beaumanoir ; pendant ce temps, Bembrough, qui a reconnu le sire de Josselin, à son écu d'azur, à onze billettes d'argent, marche droit à lui, sa hache d'armes levée :

— Rends-toi, Beaumanoir!

Mais Alain de Keraurais, qui le voit, s'avance sur lui :

— Arrière! misérable Anglais, s'écrie-t-il, respect au noble baron de Beaumanoir.

Et cela disant, Alain lui porte, droit au visage, un vigoureux coup d'épée; Bembrough, blessé, se sent encore assez de force pour asséner sa hache d'armes sur la tête du brave Breton : il la lève; mais Geoffroy du Bois le perce de sa lance, et le capitaine anglais tombe en rendant le dernier soupir : que Satan ait son âme!

A la vue de leur chef étendu dans la poussière, les Anglais faiblissent, mais Croquart, le vieux gendarme allemand, ranime leur courage.

— Vengeons Bembrough : mort aux Bretons!

Alors le combat devient de plus en plus acharné, le bruit des coups retentit à une lieue dans la plaine : trois Anglais, un Allemand, sont allés rejoindre

Bembrough; et si cette terrible lutte continue, il ne restera pas un seul homme d'un côté ni de l'autre.

Hélas! à ce moment, un cri de douleur se fait entendre dans les rangs des Bretons ; Beaumanoir est blessé !... et tous prient le ciel de préserver les jours de leur malheureux chef; une soif ardente dévore ses entrailles, l'intrépide chevalier demande à boire, et Geoffroy du Bois lui répond :

— Beaumanoir, bois ton sang!

Sublimes paroles qui devinrent la devise du puissant sire de Josselin et de sa noble lignée.

Ceci jette un peu de confusion et d'inquiétude parmi les Bretons, les Anglais en profitent pour tenter un effort désespéré, mais Beaumanoir, malgré le sang qui coule de sa blessure, donne l'exemple du courage; oubliant sa souffrance, son bras est encore assez fort pour frapper mortellement d'estoc et de taille.

Néanmoins, ce moment de faiblesse a rétabli l'équilibre, et les pertes sont à peu près égales des deux côtés.

Alors les Anglais essayent une manœuvre décisive; formés sur une seule ligne, ils se tiennent étroitement serrés; les Bretons veulent en vain les séparer, rien ne peut rompre cette ligne compacte : on dirait un rempart d'airain. Guillaume de Montauban s'écarte du combat, et Beaumanoir, qui le voit, lui crie :

— Quoi! écuyer traître et félon, tu abandonnes le champ de bataille, que la honte en retombe sur ta race !

Guillaume feint de ne point entendre ces paroles

de reproche, il pique les flancs de son coursier et part comme un trait. Mais ce que Beaumanoir a pris pour une fuite n'est qu'une manœuvre du brave écuyer pour tomber à l'improviste sur le dos des Anglais; car, fin et rusé, il a remarqué le côté faible de la formidable colonne. Tout à coup ceux-ci se séparent, ouvrent leur ligne, et Guillaume de Montauban apparaît, frappant à coups redoublés de droite et de gauche. Bientôt, les Anglais blessés, épuisés de fatigue, sont forcés de se rendre, et la victoire reste enfin aux Bretons.

Le champ du combat présente un spectacle affreux : on ne voit que chevaliers, écuyers, gendarmes étendus morts sous leurs chevaux, immobiles aussi. Çà et là sont des dagues rougies de sang, des lances brisées, des haches d'armes, des maillets, des casques, des écus aux nobles blasons. On reconnaît aisément les Anglais, car tous portent bassinets, haubergeons et cottes de mailles. Ce triste tableau est encadré de verts buissons de genêts, et le chêne de *Mi-Voie* fut arrosé de sang.

Jamais bataille aussi acharnée, jamais combat aussi terrible, jamais joute aussi sanglante ne se rencontre dans le moyen âge, époque pourtant si pleine d'actions héroïques, de faits d'armes chevaleresques et de chroniques guerrières.

MAURICE CHAMPION.

QUATRE HEURES DE HACHISCH

IMPRESSION VRAIE

Il ne faut jamais laisser échapper l'occasion de voir ou de savoir du nouveau. C'est le moyen le plus certain de perdre ses illusions. J'ai pris du hachisch avant-hier. Un de mes amis, qui revient d'Algérie, avait rapporté quelques pains de cette espèce de confiture, que les Arabes appellent *madjound*. Confiture, non ; c'est du beurre, une façon de beurre rance et verdâtre, ou plutôt une pâte, une pommade à l'odeur désagréable. Quelques grammes de hachisch, et soudain, dit-on, l'infini s'ouvre, l'inconnu se révèle, le fantastique devient réel, les Alhambras imaginaires se peuplent de visions exquises. Ce sont des enchantements et des séductions, des harmonies paradisiaques. Que de rêves, de surprises, de gaietés, d'émotions, de sensations inconnues, contient ce morceau de *madjound* gros comme le pouce ! On serait tenté pour beaucoup moins.

Cependant j'avais un moment hésité. Si le démon du vertige allait à jamais me conquérir? Si cette première épreuve allait être une prise de possession

de moi-même par le hachisch? Ces Eldorado artificiels ont, paraît-il, des séductions si délicieuses! N'importe, j'essayerai, je verrai!

Il fut convenu, entre quatre amis, que nous prendrions du hachisch en commun. A dîner, nous étions sept. Trois seulement pour surveiller les quatre *hachischins;* parmi ces spectateurs, un médecin pour nous étudier, un scribe pour recueillir nos dires, faits et gestes. Il était sept heures et demie. Ernest — celui qui revenait d'Alger — nous enseigne la façon dont se prend le hachisch : par petits fragments dans une cuillerée de confitures.

L'odeur est fade, le goût rance.

Nous buvons du café; c'est un adjuvant. Dans vingt minutes, les effets du hachisch commenceront. Dans vingt minutes les pays bleus des houris n'auront pas de secrets pour nous. Quelle ivresse! Le ciel va s'ouvrir!

Nous causons.

Que va-t-il arriver? Quels sont les premiers effets de la pâte verte? Que voit-on? Que dit-on? Que ressent-on? C'est toujours Ernest que l'on consulte. Il ne nous promet pas monts et merveilles. Le hachisch, dit-il, ne fait après tout que développer et comme sublimer le caractère de celui qui l'absorbe, il élève le naturel au carré ou au cube (c'est un calcul à faire), mais il l'élève, il le grandit au delà de toute proportion. Rien de fatigant, rien de terrible, rien de dangereux paraît-il : dans les hôtelleries arabes, on en sert après le repas, aux voyageurs fatigués, pour leur donner quelques heures de repos.

Un quart d'heure s'écoule. Rien ! Si nous n'allions rien ressentir? Notre scribe prépare son papier. Nous sommes tous assis, nous regardant les uns les autres avec des yeux pleins d'un doute inquiet. Seul, l'Algérien Ernest — faut-il le nommer? c'est Ernest d'Hervilly, — assis sur un tapis, les jambes repliées à la turque, attend avec une assurance et un sourire fatalistes.

Huit heures. — Un certain trouble. Les tempes bourdonnent, le cervelet semble comprimé, serré violemment; le pouls s'accélère et bat la fièvre. Au poignet, un peu douloureux, les veines gonflées font saillie. Les jambes semblent se dérober. On s'interroge. « Ressentez-vous quelque chose? Quoi? Qu'avez-vous?... » Un silence. Tout à coup — j'ignore pourquoi — jaillit un grand éclat de rire. Il part je ne sais d'où; il semble voleter par la chambre. Partout où il se pose, il fait naître un nouveau rire. (C'est encore de la génération spontanée.) Et celui-ci, celui-là, lui, moi, tous, nous rions, nous rions sans cause pour rire et pour rire encore.

Et ce rire strident, nerveux, douloureux et voluptueux à la fois, comme hystérique, rire de fous, rire sans fin, se croise, redouble, s'arrête pour repartir par fusées, s'élance, s'accélère, retombe, rebondit : — un feu d'artifice, une pluie, une cascade, un crépitement affolé. Puis, c'est tout. L'atonie. Un silence brusque, profond.

Les spectateurs qui n'ont rien pris nous regardent; ils doutent. Ce manque de foi en ma franchise m'irrite singulièrement. Il me semble, en ce mo-

ment, que c'est une grossière injure. Je voudrais prouver à ces incrédules que j'ai ri· involontairement. Mais impossible. Les mots semblent fuir. Tout devient vague dans mon cerveau, difficile à mes lèvres. La moindre syllabe me coûte un effort. Une fièvre de mouvement me prend, me fait sauter, aller, venir, remuer les bras, les jambes, la tête, et cela pour rien, pour le plaisir.

Ernest, accroupi sur son tapis, dodeline la tête comme un magot chinois et se contente de répéter en regardant son voisin, qui se tord comme un empoisonné :

— Ce Georges! est-il *drôle !*

Drôle !... Ces cinq lettres, soudain, me sautent à l'esprit. Le mot prend un sens que je ne lui connaissais pas, un sens bizarre, inexplicable, comique. Il me semble le voir s'agiter, s'animer, danser. Oui, vraiment oui, il danse : le *d* heurte l'*r*, l'*ô* sourit, l'*l* tressaute sur elle-même, l'*e* roule, roule comme un soleil allumé. Et je le répète dix fois, vingt fois, ce mot pourtant bien simple, en me renversant sur mon fauteuil, en agitant mes jambes comme un possédé :

— Est-il *drôle !* est-il *drôle !*

— Est-il *drôle !* redit encore Ernest, redoublant de rire. — Est-il drôle ! balbutie Christophe qui, les cheveux épars, se promène dans la chambre, de long en large, comme un ours dans sa cage. Et Georges qui étouffe, qui s'étrangle, qui rit, qui pleure, qui se tord sur le lit où on l'a couché, répète aussi, dans son hilarité pleine de hoquets :

— Est-il *drôle!* est-il *drôle !*

.La physionomie des mots, celle des personnes, tout est changé, transformé, défiguré. Tout a un sens nouveau, inconnu et, en dépit de la métamorphose, parfaitement précis. Une parole, jetée au hasard par l'un de nous, allume toute une série de pensées disparates, comme une allumette ferait partir un baril de poudre. Chacun se renvoie le vocable désossé et déformé; l'un lui retranche une lettre, l'autre y ajoute une syllabe et se tord de bonheur, et rit; un troisième prononce *cuirassier* au lieu de *curaçao*, et se meurt d'ivresse, de volupté : « Cuirassier ! cuirassier ! » Il le chante sur tous les tons. — « Que je suis heureux ! que je suis heureux ! *Cuirassier !* — Il a dit cuirassier ! » s'écrie un autre. — Et ce mot, rejeté comme un volant sur une raquette et ramassé par chacun de nous, nous paraît si bizarre, si extraordinaire, si excentrique, si divertissant, que cette gaieté sans raison n'a plus de bornes. C'est un torrent de contentement.

Les fous ont de ces hilarités. Ils se renvoient ainsi des mots, des phrases. La même exclamation évoque chez chacun d'eux des idées différentes. Une chose insensée prend un sens distinct pour chaque folie. Ainsi pour chaque halluciné de hachisch. On est fou réellement pendant qu'on est *hachisché*. Trente grammes de cette pâte, et adieu la raison ! On sent bien que cette raison vous échappe ; un sentiment de honte vous étreint, puis un besoin de rire le combat ; on se méprise et l'on est heureux ! On devient double : il y a deux hommes en vous — *homo duplex*, — ou plutôt il y avait deux hommes en moi, car les hallucinations doivent

varier selon les tempéraments, et je ne fais que relater ici le procès-verbal sincère de mes sensations. — Il y avait deux hommes, l'un qui sentait l'autre dérailler et verser dans le délire, et s'en moquait; l'autre, au contraire, qui se laissait aller sans résistance au hachisch — devenu la proie, le jouet de cette folie passagère.

Oui, folie!... Des gestes anguleux, nerveux, tantôt pleins de bestialité, tantôt solennels comme ceux d'un Don Quichotte. Ces gestes, tous les gestes, étaient ceux des aliénés. Je me souvenais de certaine visite à Charenton. L'impression était la même.

Huit heures et demie. — Quelqu'un a dit : *De la musique! je veux de la musique!...* Je n'y songeais pas. Pourquoi n'y avais-je pas songé? Je me reproche d'avoir oublié de demander de la musique comme si j'avais commis un crime. Je suis navré. On nous joue l'air des *Clochettes* de *la Flûte enchantée*. Chacun écoute; mais l'un pleure, l'autre rit. Et l'air continue, charmant, doux, pénétrant. Il n'est que joli et me paraît sublime. Je ferme les yeux; l'harmonie m'envahit. C'est une impression de bonheur suave. Je n'ai qu'une idée : reprendre du hachisch, en reprendre beaucoup, tous les jours, tout de suite! Mais me lever! impossible. J'écoute le piano. Paul, qui est assis sur le tabouret et qui joue — lui pas du tout hachisché, — me semble singulièrement fantastique. Je le vois vêtu d'une houppelande, en perruque poudrée, en jabot, en manchettes. Un moment je me figure vraiment que c'est Mozart lui-même,

Mozart vivant, le merveilleux enfant de Saltzbourg revenu tout exprès, rue Hauteville, pour nous séduire. Puis, je me reproche cette idée comme si cette pensée était coupable. J'ai envie de m'en accuser tout haut et je n'ose. La musique continue, enivrantè, divine... Paul nous a avoué, le lendemain, qu'il n'avait joué que les premières mesures de l'air de Mozart, et que ce que je prenais pour une marche harmonieuse n'était absolument qu'une suite heurtée de notes discordantes. Bien des gens, après tout, sans prendre de *madjound*, ont tous les jours de ces hallucinations, de ces erreurs, filles, non du hachisch, mais de l'engouement.

Un silence encore. Une immense fatigue m'accable. Je m'assieds. La chambre où nous sommes nous paraît singulièrement vaste : un champ de Mars meublé. J'ai froid. Une fenêtre est ouverte. Si j'allais m'enrhumer? Cette idée me torture à me faire crier. Elle grandit, elle se loge invinciblement dans ma cervelle. Je cours à la fenêtre pour la fermer... Elle n'était pas ouverte !

— Oui, oui, tu as raison, me crie Georges, ouvre la fenêtre !... Je veux m'envoler! Je parie que je m'envolerais, je m'envolerais, vous dis-je... Ah ! que c'est bon de s'envoler !

Christophe, tout en larmes, se jette à ses pieds, lui prend les mains, les embrasse, le supplie de ne point partir par la fenêtre, de demeurer à côté de lui, de ne pas l'abandonner.

— Est-il *drôle !* est-il *drôle !* répète l'Algérien Ernest qui rit toujours. Mais cette fois son cri me semble plus étrange, moins humain que tout à

l'heure. C'est la figure d'Ernest qui m'arrête, inquiétante. Il me paraît défiguré, empourpré, les cheveux dressés sur la tête, la bouche fendue par un rire idiot. J'ai peur. Je me vois de même par l'imagination. Suis-je donc ainsi? Je cours à la glace. Je suis pâle; mes yeux injectés se strient de fibrilles sanglantes. Cette idée me vient tout à coup que ce n'est pas du hachisch, mais du poison que nous avons pris. Allons, bien! nous allons tous mourir ici!

— Comprends-tu? (Je saisis Paul par le bras). Une partie de plaisir qui finit comme le banquet de *Lucrèce Borgia?*

— Est-il drôle! est-il drôle!

C'est Ernest qui n'a quitté ni son tapis, ni sa chanson. Parfois il s'interrompt pour chanter le refrain monotone d'une romance arabe; parfois il veut nous prouver qu'il n'est pas ivre et nous parle de *Stendhal* ou de *sinus* et de *cosinus*. Le malheureux sait la trigonométrie, et je ne peux pas dire combien j'étais agacé de l'entendre aborder un sujet de conversation sérieuse. Cette réflexion m'humiliait profondément de le voir, de le sentir plus apte que moi à discuter de choses graves. Jules Christophe s'était remis à se promener de long en large, souffrant beaucoup, les yeux rouges et secs. Il se figurait qu'on tuait loin de lui une personne chère, et se reprochait de ne pouvoir la défendre. Mais quoi! se disait-il, il était emprisonné, que faire? Georges jetait ses vêtements par la chambre, déchiquetant sa chemise, voulant s'échapper ou par la porte ou par la fenêtre. Les trois spectateurs effrayés le rete-

naient de leur mieux, s'accrochaient à lui. Il râlait, il étouffait.

Neuf heures. — Cette idée me poursuit toujours impérieusement, que nous allons tous mourir là. Je m'approche de la table où le scribe avait dû recueillir nos propos. J'entendais, venant de je ne savais où, une voix répéter d'un ton bizarre mais très distinct, parfaitement net :

— *Il va faire son testament!*

— Eh bien! oui, je le ferai! répondis-je.

Je pris la plume avec résolution. Mais les lettres que je traçais me paraissaient folles. Réellement animées et comme zigzagantes, elles se moquaient de moi. Il me semblait aussi que quelqu'un me répétait tout bas : « Comment, comment! ton testament? *Tu as donc peur?* » Je jetai la plume, je me lançai à travers la chambre, et je me pris à danser et à chanter sur un air qui n'existe pas, ces paroles qui pour moi avaient des rimes, un sens, un rythme précis :

On ne peut pas laisser mourir,
Mourir un ami comme cela!
Un pharmacien! un pharmacien!

Ce cri, *Un pharmacien!* servait de refrain. Je voyais Georges se tordre, j'entendais sa respiration siffler dans sa gorge, je voulais le plaindre, le secourir, et, pour appeler au secours, je ne trouvais que cette façon de couplet que je chantais sur un ton gai et en riant, en riant beaucoup quand je parvenais à m'interrompre.

Neuf heures et demie. — L'accès de Georges est calmé. Il s'est relevé, rhabillé; de temps à autre il répète seulement en regardant le plancher: « *Que de vin! oh! que de vin!* » Il est fou à lier et se croit ivre. Christophe répète d'un ton plaintif qu'il faut partir, qu'il veut partir, qu'il doit partir. Il dit en marchant : « Une voiture!... une voiture! On assassine ma mère! » Ernest rit d'un air hébété.

Pour moi, cette hallucination me poursuit encore que tout est fini, que nous nous sommes trompés, que la pâte verte était du poison. Paul Tisserant et les deux autres — ceux qui n'avaient rien pris, — très effrayés de notre état, causent tout bas. Je les vois bien, il me semble même que je les entends. Leurs yeux me semblent effarés. J'ai la conviction intime qu'ils parlent de me saigner, car — chose curieuse! — depuis cinq minutes, ce n'est plus la crainte du poison qui me tient, mais la terreur de la congestion cérébrale.

— Eh bien! dis-je à Paul, crois-tu que cette fameuse ivresse est assez gaie? Nous sommes perdus tout simplement!

— Mais non, mais non...

Il veut me rassurer; ses paroles prennent aussitôt un sens terrible. Je n'y vois absolument pas autre chose que les encouragements derniers qu'on donne aux moribonds.

Je me tourne vers Georges :

— Voyons, toi, tu es médecin? Eh bien! est-ce que notre cas offre quelque danger? Oh! tu peux parler! Après tout, ce qui est fait est fait et il m'est absolument indifférent de mourir!

• Lui, me regarde avec des yeux agrandis :

— Oui, oui... du danger... il y a du danger... du danger pour moi !...

— Alors, nous ferons bien d'avertir un médecin? Réponds-moi, voyons !

— Oui, oui, nous emmènerons un médecin. Oh ! je n'ai pas peur !

Remarquez bien ce point de départ, extrêmement singulier, d'une hallucination qui durera toute la nuit. Je croyais mourir d'apoplexie ou d'une intoxication quelconque, et Georges, lui, était persuadé que, m'ayant insulté — il ne savait trop comment, — j'avais juré de l'assassiner cette nuit même. Mes regards lui paraissaient farouches, mes moindres gestes atrocement menaçants, mes paroles meurtrières. Il était livide, les yeux hagards, il tremblait ; mais, intérieurement, il ne voulait point paraître montrer la moindre crainte. Notez que ce pauvre Georges Bessay, mort aujourd'hui, était, à l'état ordinaire, d'une bravoure alerte, gaie, résolue, bien française. Je ne devinais rien de sa préoccupation, de son obsession ; je suivais pas à pas mon terrible *dada*, et je consultais cet autre insensé ; je priais cet halluciné, qui était docteur, de nous soigner. Or toutes mes paroles, il se les appliquait fatalement à lui-même comme autant de menaces.

Nos folies, en quelque sorte asymptotes, nous entraînaient parallèlement.

De dix à onze heures. — Cet état douloureux dura bien une heure, une heure de souffrance complète, où je sentais la vie m'échapper, mes tempes battre,

des flots de sang jaillir comme en mugissant vers mon cerveau; une heure de crainte folle où je me voyais étendu dans cette chambre, où j'entendais les prières des morts, où les bougies croissaient, s'allongeaient, devenaient des cierges immenses et jaunes.

Au hasard, je prenais un des journaux qui traînaient sur la table et distinctement je lisais les *faits divers* qui racontaient notre mort; je voyais le chagrin de nos parents et de nos amis, j'entendais les larmes, et je criais...

Tout à coup, je sentis que la perception même m'échappait. Les murs fuyaient, le plancher s'enfonçait, le plafond s'envolait. Plus rien. Le vide, le noir, l'inconnu, la mort...

— Hein? que dis-tu de ça?

Je repris soudain connaissance. C'était un de nos trois surveillants qui venait de me souffleter brusquement avec une serviette mouillée. Cette réaction brutale me tirait du coup de la syncope qui m'enveloppait. Le sourire de mon *sauveur* me sembla d'ailleurs plein de raillerie; je me demandais s'il ne m'avait pas insulté, j'étais prêt à lui sauter à la gorge, et pourtant je le suppliais de recommencer encore, de frapper toujours, car la congestion devenait douloureuse. Pendant un quart d'heure, lorsque le sang affluait à la face, le linge mouillé vint me souffleter ainsi; quand cette trappe sombre qui menaçait de m'engloutir s'ouvrait, un coup brusque me rappelait et m'éveillait... Mais que mon pouls battait fort!... quelle fièvre!... Je serrais les dents, comme si le tétanos allait venir. Je souffrais horriblement. C'était sinistre.

Puis, brusquement, une incommensurable envie de partir me prend. Je demande une voiture comme Richard III demandait un cheval :

— Tout! tout ce que j'ai pour un fiacre!

Minuit. — Je pars à pied avec Georges qui me suivait, le front baissé. Les rues me paraissaient vastes, larges, sombres. Les passants me faisaient l'effet d'ombres, de fantômes. Dix minutes après, j'étais chez moi. L'hallucination disparaissait peu à peu. Je me rappelle pourtant que, voulant aller chercher une carafe pour boire un verre d'eau fraîche, la salle à manger, assez petite, me paraissait immense. Un désert, un Sahara à traverser, avec la gorge sèche et les pieds alourdis se collant au parquet.

— Je t'offre l'hospitalité, dis-je à Georges, après avoir bu quelques gouttes d'eau pure. Impossible de te laisser seul dans l'état où tu es.

Il me répondit :

— Je suis résigné!

Je le voyais devenir pourpre. L'idée que l'apoplexie allait nous frapper tous deux ne m'avait pas encore complètement quitté. La folie battait encore de l'aile autour de mon cerveau.

— Ote ta cravate! ôte ta cravate! criai-je.

Il me regarda effrayé. Je l'entendis murmurer :

— *Déjà!*

Il ôta sa cravate et se jeta dans un fauteuil avec l'accablement d'un condamné qui se livre au bourreau. Je ne comprenais pas cet abattement. Je croyais encore que lui, médecin, avait conscience

du danger que nous courions, et les idées de mort de tout à l'heure me revenaient.

Lui était toujours intimement persuadé que j'allais l'assassiner. Ses yeux s'étaient arrêtés fixement sur une panoplie. Je n'oublierai jamais son regard, où il y avait à la fois de l'effroi et de la menace, un regard de fou jeté aux sabres japonais et à la claymore écossaise. Il se coucha d'un air résigné. Je m'étendis sur un canapé, après être demeuré assis un moment, l'œil à terre. Georges m'a dit depuis que, me suivant du regard et me voyant considérer la pointe de mes souliers, il *lisait* comme à livre ouvert ma pensée qui était celle-ci : « Je méprise mon ami comme la boue de mes souliers. » Ses yeux ne me quittaient pas. Une lourdeur de tête, un feu dans la gorge, un cercle de fer autour de mon front comme dans certaines migraines névralgiques. Je voulais dormir; je fermai les yeux; une série de rosaces rouges, vertes, bleues, qui tourbillonnaient, se confondaient, avançaient ou reculaient, comme les éblouissements des chromatropes anglais, se succédèrent dans l'ombre. Puis, accablé, je perdis terre et je m'endormis. Sommeil profond, immobile, comateux.

Le lendemain, j'avais peine à rassembler mes idées; pour exprimer ce que j'avais ressenti, les mots me manquaient et, chose étrange, je bégayais. Georges demeurait absorbé, se demandant toujours si son horrible cauchemar n'était pas une horrible réalité. Il me parlait peu; il semblait m'en vouloir ou me redouter encore. Pour moi, rien ne restait de l'hallucination passée, rien qu'un feu violent dans le gosier,

des tiraillements d'estomac, un inexprimable vide dans le cerveau, une faiblesse extrême, un battement douloureux comme une pointe de névralgie à la tempe droite, et je ne sais quel sentiment de honte et de regret...

La journée qui suivit, un beau jour d'été plein de soleil, me parut affreusement longue, terne, ennuyeuse et morne... J'avais en moi comme l'amère sensation d'une illusion perdue.

Voilà donc tout ce que je devais rapporter de ce voyage dans l'infini! Où sont ces extases fameuses, ces visions promises, ces séductions rêvées, cette fièvre attendue? J'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai ressenti, nettement, exactement, avec la précision d'un procès-verbal scientifique. Eh bien! oui, ce n'est pas plus étrange que cela. Peut-être, sous le ciel béni de l'Orient, le hachisch apporte-t-il des excitations heureuses à ses calmes et contemplatifs consommateurs. Mais avec notre vie fébrile, nerveuse, resserrée, étriquée, prendre du hachisch, c'est centupler les soucis, les tracas, les peines, les maux quotidiens qui nous assiègent. On m'a assuré que nous avions pris une trop forte dose de hachisch. De là sans doute notre malaise et nos terreurs, de là ces cauchemars morbides : *ægri somnia*. C'est possible. Et pourtant je suis persuadé qu'en fin de compte, cet affaissement et cette déception, ce dégoût et cette hébétude sont fréquents, sinon généraux et sont surtout mérités.

Eh! si une cuillerée de cette pâte nous arrachait subitement à nos ennuis journaliers, à la mesquinerie habituelle, à la sottise coutumière, grand Dieu!

qui ne se créerait aussitôt, à côté de la vie active, une vie mystique, la vie du rêve, et ne quitterait brusquement la terre et la boue pour le ciel et le nuage!

Prenez garde : ce songe est hanté de fantômes, ce nuage n'est pas vide, et ses habitants s'appellent les Mauvaises Visions.

Et elle vaudrait même mieux que l'écœurante béatitude des mirages, cette salubre amertume de la réalité qui garde comme le parfum salin du vent de la mer...

JULES CLARETIE.

UNE CONDAMNATION A MORT

SOUVENIR HISTORIQUE

Le dimanche 12 mai 1839, la population parisienne se pressait aux abords du champ de Mars, où avaient lieu des courses, lorsque le bruit se répandit qu'une insurrection venait d'éclater.

Cette prise d'armes, la dernière du règne de Louis-Philippe avant la révolution de 48, était l'œuvre de quelques républicains ardents, prodigues de leur vie, qui avaient formé avec les débris des associations dissoutes, une société secrète, la *Société des saisons*. Leurs chefs s'appelaient Armand Barbès, Blanqui, Martin Bernard : tous trois avaient, à plusieurs reprises, figuré dans les procès politiques qui marquèrent les premières années du gouvernement de Juillet.

Le mouvement avait commencé rue Bourg-l'Abbé où, depuis le matin, s'étaient formés des groupes d'ouvriers, de jeunes gens de conditions diverses qui semblaient attendre un mot d'ordre.

Tout à coup, à deux heures, une troupe d'environ trois cents hommes force la porte du maga-

sin des frères Lepage et s'empare d'un certain nombre de fusils.

Ainsi armés, les insurgés descendent vers les quais et se divisent en plusieurs bandes qui assaillent à l'improviste les postes du Châtelet, du palais de justice et de l'hôtel de ville. Les soldats, surpris par cette irruption inattendue, sont désarmés après une courte lutte.

Mais ces premiers succès ne doivent pas être de longue durée. Bientôt délogés des postes où ils s'étaient retranchés, de l'hôtel de ville dont ils ont été un instant les maîtres, les insurgés se réfugient dans les quartiers Saint-Martin et Saint-Denis qu'ils se mettent à couvrir de barricades.

L'émeute, vaincue dans la soirée du 12, tenta de reprendre vie le lendemain, mais elle fut facilement étouffée et laissa aux mains de la troupe un certain nombre de prisonniers. Barbès, frappé d'une balle à la tête, avait été arrêté dès le dimanche soir; Blanqui et Martin Bernard purent se dérober pendant quelque temps aux recherches de la justice.

Armand Barbès, alors âgé de vingt-neuf ans, avait été le promoteur de cette insurrection qui venait d'échouer misérablement, moins devant l'énergie du gouvernement que devant l'indifférence, pour ne pas dire l'hostilité, de la population parisienne. Barbès avait déjà subi plusieurs emprisonnements pour fabrication de poudre, société secrète, etc. Rendu à la liberté le 1er juin 1838, il s'était retiré auprès de sa sœur à Fourtou, dans les environs de Carcassonne. Il s'y trouvait depuis quelques mois,

lorsque en avril 1839, il manifesta tout à coup le projet d'aller à Marseille, puis à Toulon.

Ce n'était là qu'une feinte destinée à cacher son retour à Paris où il arriva le 28 avril. Barbès était appelé par ses amis, par les membres de la *Société des saisons* qui, impatients d'agir, avaient décidé une prise d'armes pour le dimanche 12 mai. Les chefs n'étaient plus maîtres de retarder le mouvement, car la Société menaçait de se dissoudre si l'ordre n'arrivait pas de descendre dans la rue.

Les soldats voulant marcher, Barbès qui était leur chef dut les suivre; c'est ainsi qu'il se trouva prendre la direction d'un mouvement dont il pressentait lui-même la pitoyable issue. Il se faisait en effet si peu d'illusion sur les suites de cette folle entreprise, qu'avant son départ de Fourtou il disposa de ses biens comme un homme qui a fait le sacrifice de sa vie.

L'insurrection était à peine réprimée qu'une ordonnance royale, en date du 14 mai, constitua la chambre des pairs en cour de justice. La cour ayant décidé qu'elle procéderait au jugement des accusés par catégories, comme elle l'avait fait dans le procès d'avril 1834, dix-neuf accusés seulement, parmi lesquels A. Barbès, Martin Bernard, Nouguès, etc., comparurent d'abord devant elle, le 27 juin.

La cour était présidée par M. le chancelier Pasquier, sur les bancs de la défense siégeaient côte à côte des avocats qui devaient plus tard, dans des camps opposés, prendre une part active aux luttes politiques de notre pays; c'étaient, pour ne citer que les plus célèbres, MM. Emmanuel Arago et Dupont

(de Bussac), défenseurs de Barbès et de Martin Bernard, MM. Jules Favre, Paillet, Jules Grévy, Madier de Montjau, Genteur, Nogent Saint-Laurent, Ferdinand Barrot, etc., etc.

Le procès dura quinze jours.

Le principal accusé, celui sur lequel porta tout le poids des débats et aussi toute la rigueur de la condamnation, fut Armand Barbès.

Dès la première audience, il revendiqua pour lui seul la responsabilité des actes insurrectionnels reprochés aux accusés.

A l'interrogatoire que voulut lui faire subir le président, Barbès répondit : — Lorsqu'un homme se déclare chef d'une insurrection, lorsqu'il déclare qu'il a préparé et combiné les moyens d'attaque, qu'il a combattu à main armée le gouvernement, qu'il s'est battu contre ses troupes, il semble que cela doit suffire.

Puis il se rassit et regarda du haut de sa dédaigneuse indifférence s'agiter les débats. Une fois seulement il rompit le silence obstiné qu'il avait résolu d'opposer à toutes les questions, mais ce fut pour se défendre d'une accusation de meurtre que l'instruction faisait peser sur lui.

Barbès comparaissait en effet devant la cour des pairs comme accusé, non seulement d'attentat contre le gouvernement, mais aussi de meurtre « commis froidement, avec préméditation, sur la personne du lieutenant Drouineau, qui commandait le poste du palais de justice lorsque les insurgés s'en emparèrent. »

Or Barbès ne voulut pas rester sous le coup de

cette dernière accusation; il la repoussa en ces termes :

— Je déclare que j'étais l'un des chefs de l'association ; je déclare que c'est moi qui ai préparé le combat, qui ai préparé tous les moyens d'exécution ; je déclare que j'y ai pris part, que je me suis battu contre vos troupes; mais si j'assume sur moi la responsabilité pleine et entière de tous les faits généraux, je dois aussi décliner la responsabilité de certains actes que je n'ai ni conseillés, ni ordonnés, ni approuvés. Je veux parler d'actes de cruauté que la morale réprouve. Parmi ces actes, je cite la mort donnée au lieutenant Drouineau, que l'acte d'accusation signale comme ayant été commis par moi avec préméditation et guet-apens.

» Ce n'est pas pour vous que je dis cela; vous n'êtes pas disposés à me croire, car vous êtes mes ennemis. Je le dis pour que mon pays, pour que la France l'entende. C'est là un acte dont je ne suis ni coupable ni capable. Si j'avais tué ce militaire, je l'aurais fait dans un combat à armes égales, avec les chances égales, autant que cela se peut dans un combat de la rue, avec un partage égal de champ et de soleil. Je n'ai point assassiné, c'est une calomnie dont on veut flétrir un soldat de la cause du peuple. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. Je n'ai pas tué le lieutenant Drouineau...

» J'ai protesté contre le meurtre du lieutenant Drouineau parce que c'était un fait qui entachait mon caractère; je ne l'ai pas fait pour me défendre devant des juges, car je ne vous reconnais pas pour juges; vous êtes mes ennemis et je vous livre ma tête. »

Les dépositions des témoins furent des plus contradictoires. Tandis que les uns reconnaissaient après quelques hésitations ou croyaient reconnaître Barbès comme le chef de la bande qui avait assailli le poste du palais de justice et tiré sur le lieutenant Drouineau, les autres ne pouvaient se mettre d'accord sur le signalement, sur le costume du meurtrier; quelques-uns désignaient même un autre accusé, Delsade; plusieurs encore affirmaient que l'homme qu'ils avaient vu tirer sur le lieutenant n'était point celui qui commandait les insurgés. Enfin deux témoins des plus honorables vinrent attester qu'ils avaient entendu, le dimanche soir, alors que l'insurrection tenait encore, un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans déclarer, dans un groupe, avoir tué l'officier du poste du palais de justice.

L'ensemble de ces dépositions n'infirmait donc point la protestation de Barbès dont l'accent de sincérité ne devait pas permettre d'ailleurs aux juges de conserver le moindre doute. Un autre fait vint fournir la preuve en quelque sorte matérielle de l'innocence de Barbès.

Les défenseurs découvrirent, presque par hasard, dans le dossier d'une autre affaire, le procès-verbal du docteur Roy qui avait été chargé de l'autopsie du corps de Drouineau. Cette pièce indiquait comment avait été frappé le malheureux officier; or la direction des balles, ainsi constatée, démontrait que le coup n'avait pu être porté par celui qu'on représentait comme le chef des insurgés et que l'accusation affirmait être Barbès.

La découverte de ce procès-verbal semblait décisive; l'un des avocats disait avec raison : « C'est comme si le médecin avait écrit au bas de son procès-verbal : « Non, ce n'est pas le chef des insurgés qui a tué l'officier. »

Cependant ce témoignage médical, plus probant que toutes les dépositions, ne devait point convaincre les membres de la cour des pairs.

Le 8 juillet à six heures, le président prononça la clôture des débats.

Les pairs restèrent en délibération les 9, 10 et 11; l'arrêt ne fut rendu que le 12.

Il portait :

« En ce qui concerne Barbès.

. . . .

» Attendu qu'il est convaincu d'avoir été, dans l'exécution de l'attentat ci-dessus qualifié, et avec préméditation, l'un des auteurs de l'homicide volontaire commis sur la personne du sieur Drouineau, lieutenant au 21e de ligne;

» Condamne :

» Barbès à *la peine de mort.* »

Le jour même, le greffier en chef se transporta à la prison du Luxembourg pour donner connaissance à chacun des accusés séparément, et seulement en ce qui le concernait, des dispositifs de l'arrêt.

Barbès entendit avec le plus grand calme la lecture de cet arrêt qui le condamnait à la peine de mort : « Je m'y attendais, dit-il, mais je ne suis pas l'assassin du lieutenant Drouineau. » Il n'en dit pas

davantage et refusa de signer tout recours en grâce.

A partir de ce moment, Armand Barbès, revêtu de la camisole de force, livrée des condamnés à mort, attendit avec calme et recueillement, sans laisser échapper une plainte, l'exécution de la sentence, consacrant les dernières heures qu'il lui restait à vivre à analyser, à noter froidement ses impressions, « refaisant, pour son usage particulier, comme il le disait lui-même, le fameux monologue d'Hamlet : *Être ou n'être pas.* »

« Et vraiment, écrit Barbès dans ses *Deux jours de condamnation à mort*, je n'éprouvais d'autre sensation en ce moment qu'une légère surexcitation d'énergie et comme une pointe d'orgueil de voir que j'étais appelé à donner mon sang pour ma cause. »

Barbès était le seul, on peut le dire, que sa condamnation laissât presque indifférent ; il n'en était pas de même de la population parisienne, chez laquelle l'arrêt de la cour des pairs avait produit une profonde émotion.

De toutes parts un immense cri de pitié s'était élevé en faveur de Barbès. Les étudiants, les ouvriers avaient organisé des manifestations pacifiques pour l'abolition de la peine de mort en matière politique et la commutation de la sentence qui frappait Barbès.

Madame Carl, la vaillante sœur du condamné, avait été se jeter aux pieds du roi pour implorer la grâce de son frère.

Des pétitions se signaient de tous côtés ; un poète déjà célèbre, et dont la grande voix n'a jamais cessé de retentir pour la défense des vaincus de toutes les

causes, Victor Hugo, adressait au roi Louis-Philippe ces vers devenus historiques :

Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe;
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois, grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!

Pendant ce temps, une scène étrange, dramatique se passait dans le cabinet de M. Dupont, l'un des avocats de Barbès [1].

C'était le jour même où le conseil des ministres devait se réunir pour statuer sur la demande de grâce que le roi lui avait soumise.

M. Dupont qui, pendant tout le cours de ce procès, avait, avec son confrère Emmanuel Arago, si vaillamment disputé à la cour des pairs la tête de Barbès, voyait approcher avec anxiété le moment où le sort du condamné allait être irrévocablement fixé.

Un homme se présenta chez le défenseur, refusant de donner son nom, et insistant pour être immédiatement reçu. A peine eut-il paru que M. Dupont frappé par une étrange ressemblance, se précipita au devant de l'inconnu, croyant voir entrer Barbès lui-même, Barbès qu'il savait cependant à cette heure revêtu de la camisole de force et enfermé au Luxembourg dans la cellule des condamnés à mort.

1. Nous tenons ce récit de Me Dupont (de Bussac); il n'a été jusqu'ici consigné, croyons-nous, dans aucun autre ouvrage que celui de M. d'Alton-Shée (*Mémoires*). La version qu'a donnée cet écrivain est cependant un peu différente de celle que nous reproduisons ici.

La taille, l'ensemble de la physionomie, la démarche, tout avait trompé M. Dupont, qui connaissait cependant si bien Barbès. L'illusion ne dura qu'un instant, mais la surprise de l'avocat n'avait point échappé à son visiteur qui lui dit :

— Je comprends votre émotion, monsieur; vous avez pu croire, en me voyant, que Barbès évadé venait vous faire ses adieux ou vous demander un asile. Regardez-moi bien : Je ne suis pas Barbès, mais son portrait vivant. Cette ressemblance n'est-elle pas pour vous un trait de lumière? Ne vous explique-t-elle pas l'erreur de tant de témoins?

» Eh bien! sachez-le, monsieur : le meurtrier du lieutenant Drouineau, c'est moi! Quand l'insurrection, à laquelle j'ai pris part, fut vaincue, plus heureux que beaucoup de mes compagnons, je réussis à m'échapper. Je n'ignorais pas le sort qui attendait Barbès après ses hautaines déclarations devant la cour des pairs; je ne serais cependant pas sorti de ma retraite, le sacrifice eût été inutile. Mais aujourd'hui Barbès, condamné pour le meurtre du lieutenant Drouineau, m'appelle en quelque sorte en témoignage. Il ne faut pas qu'il expie un crime dont il est innocent : c'est moi, moi qui ai tué Drouineau, c'est moi qui dois être condamné pour ce meurtre.

» Je me livrerai quand on voudra; ce serait pour tout autre que Barbès, pour le plus obscur d'entre nous, que j'agirais comme je le fais. Je serais un lâche si je sauvais ma tête au prix de la mort d'un innocent. Ainsi, monsieur, si vous le voulez, emparez-vous de moi à l'instant même. Me voici à votre disposition. Faites de moi ce que vous voudrez.

M. Dupont fut vivement ému en recevant cet aveu; il répondit :

— Si j'acceptais ce que vous me proposez, peut-être aurions-nous deux victimes au lieu d'une. Le conseil des ministres va se réunir ; tout espoir n'est donc pas perdu. Si la grâce est accordée, votre sacrifice devient inutile; si au contraire elle est refusée, oh! alors, je compte sur l'héroïsme qui vous a dicté la démarche que vous venez de faire. Revenez donc aujourd'hui, vous saurez le résultat de la délibération et vous agirez en conséquence.

L'inconnu partit en promettant de revenir le jour même.

M. Dupont se rendit aussitôt chez M. Teste, alors ministre de la justice, qu'il connaissait de longue date; le conseil allait entrer en séance. L'avocat de Barbès plaida chaleureusement la cause du condamné, il protesta de l'innocence de son client et confia à M. Teste le terrible secret dont on venait de le faire dépositaire. M. Teste promit d'intercéder dans le conseil en faveur de Barbès, et M. Dupont l'autorisa, s'il ne voyait pas d'autre moyen d'obtenir la grâce, à déclarer que le véritable coupable du meurtre de Drouineau était connu et se tenait à la disposition de la justice.

M. Dupont revint trouver M. Teste à l'issue de la séance; il apprit, de la bouche du ministre, que le roi, usant de son droit constitutionnel, avait, malgré l'avis du conseil, commué la peine de mort en celle des travaux forcés à perpétuité.

M. Dupont rentra chez lui en toute hâte; il y trouva l'inconnu qui, fidèle à la parole donnée, était

venu, prêt à se livrer si la condamnation à mort eût été maintenue. En apprenant la grâce de Barbès, l'homme disparut sans que M. Dupont ait voulu savoir son nom, sans qu'il l'ait jamais revu.

Tel fut l'épilogue étrange de ce procès.

La mesure de clémence prise par le roi se trouva être en même temps une mesure de justice. Barbès eût payé de sa vie un crime qu'il n'avait point commis et dont il s'est toujours déclaré innocent; l'histoire, qui a maintenant sous les yeux toutes les pièces du procès, doit à tout jamais en décharger la mémoire de celui qui repose au cimetière de la Haye.

JULES CLÈRE.

LE FACTEUR RURAL

NOUVELLE

Vous l'avez vu souvent parcourir les campagnes d'un pas accéléré, reconnaissable non seulement à sa blouse et à sa casquette d'uniforme, mais encore à l'activité soutenue de ses mouvements. Car pour lui, les instants sont comptés et il n'a pas le droit de se ralentir. Marcheur infatigable, il accomplit sa tâche depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année sans se reposer jamais. Qu'un soleil tropical invite toutes les créatures à l'immobilité, qu'il fasse un froid de Sibérie, qu'il vente, qu'il neige, peu importe; il faut qu'il aille jusqu'au dernier village de sa tournée porter les lettres, les journaux et les prospectus que le commerce confie par millions à la sollicitude de la poste.

Les grandes routes ne sont pas faites pour lui; ne faut-il pas qu'il aille à la traverse, au milieu des bois et des marécages, chercher la maisonnette perdue au fond de la solitude, en dehors de toute voie de communication?

Il fait huit à dix lieues par jour, traçant des méandres, franchissant les ruisseaux, escaladant les

rochers, se hasardant dans les ravins, se meurtrissant aux haies et aux broussailles. La flânerie lui est interdite, car l'heure réglementaire du retour est fixée; les lettres qu'il rapporte doivent partir par le prochain courrier, on les attend au bureau, et la moindre infraction à son programme pourrait avoir de graves conséquences.

Nous ne saurions sans ingratitude méconnaître les services de cet incorruptible messager dont la probité et le zèle sont constamment mis à l'épreuve, qui nous apporte à l'heure fixe nos lettres et nos journaux, les nouvelles dont l'attente nous tient dans l'anxiété, qui contribue à adoucir pour nous l'amertume de la disparition et de l'éloignement. Vous figurez-vous le vide que laisserait dans notre existence l'absence de ces humbles fonctionnaires?

J'en ai connu un qui depuis vingt ans exerçait ce métier. Ancien militaire, grâce à d'irréprochables états de service appuyés par quelques protections, il avait obtenu l'insigne faveur d'émarger une cinquantaine de francs par mois au bureau de poste du canton.

Le père Martin n'était pas autrement fier de cette brillante position, mais il comprenait parfaitement sa responsabilité et ses devoirs; il ne se plaignait jamais.

Tout le monde connaissait dans le pays ce petit homme grisonnant, au teint cuivré, dont les jarrets avaient la souplesse et la solidité de l'acier; on savait l'apprécier, car scrupuleux observateur de la règle, il ne refusait jamais un service, pourvu qu'il se conciliât avec ses devoirs.

Il n'était pas un coin de sa circonscription qu'il n'eût parcouru, escorté de son chien-loup. Il connaissait à un mètre près la distance qui séparait le plus petit hameau du chef-lieu de canton, était familiarisé avec tous les sentiers, avec tous les détours.

Ce n'est pas lui qui, pour s'épargner une demiheure de marche, aurait jeté dans un fossé quelque niais prospectus, quelque imprimé portant une adresse douteuse; s'il rapportait une pièce au bureau, c'est que le destinataire était introuvable. Il était esclave de sa consigne, ponctuel comme l'horloge, et d'une discrétion qui avait découragé les plus curieux. Tout le monde le saluait affectueusement lorsqu'il arrivait dans un village, les enfants venaient à lui, et les chiens même l'accueillaient avec de joyeux aboiements. C'était à qui lui offrirait un verre de cidre et un morceau de lard. Mais il acceptait rarement, le temps pressait et il n'aimait pas à contracter d'obligations gênantes.

Aussi ses notes étaient excellentes et ses chefs regrettaient que la parcimonie de l'administration ne permît de reconnaître ses loyaux services que par des gratifications dérisoires.

Par une journée du milieu d'octobre, il était parti pour faire sa tournée habituelle. Le temps était affreux, la pluie n'avait cessé de tomber depuis plus d'une semaine, les chemins étaient devenus des fondrières, les ruisseaux s'étaient transformés en torrents; ce qui restait de feuillage aux arbres était tellement imprégné d'eau, qu'il ne pouvait offrir un abri protecteur. Le facteur, trempé jusqu'aux os,

marchait avec l'impassibilité d'un vieux soldat qui ne discute pas avec sa consigne.

Il avait distribué une partie de ses dépêches, mais sa tournée était loin d'être terminée, lorsqu'il passa devant une auberge, ou plutôt un misérable cabaret qui s'élevait à l'entrée d'un bois; cette maison avait pour principale clientèle les sabotiers qui y trouvaient quelques articles d'épicerie et des boissons alcooliques.

— Holà! monsieur le facteur, arrêtez-vous donc un instant ici; en me donnant des renseignements dont j'ai besoin, vous laisserez passer l'orage.

Cette invitation lui était adressée par un homme qui, la pipe à la bouche, se tenait sur le seuil du cabaret.

La pluie faisait rage en ce moment; un vent violent la fouettait au visage du père Martin qu'il empêchait de marcher, et inclinait vers la terre les plus gros arbres.

Le facteur était un peu en avance, et les exigences du service ne vont pas jusqu'à interdire d'accepter un abri momentané, quand il s'offre dans de pareilles circonstances.

Il pénétra donc dans la maison et alla s'installer auprès du feu qui pétillait dans la cheminée. Celui qui l'avait invité à entrer, y jeta quelques branches sèches qui ne tardèrent pas à flamber; une épaisse vapeur se dégagea des vêtements trempés de Martin.

L'autre l'interrogea sur les heures de départ des courriers, lui adressa une foule de questions sur lui-même, sur son service, sur tout ce qui le concernait.

— Vous me connaissez donc ? dit le facteur.

— Parbleu ! Tout le monde vous aime et vous estime ici ; on sait ce que vaut le père Martin. J'espère que vous ne refuserez pas de trinquer avec moi. Holà ! madame Rosier, deux verres, de l'eau-de-vie, et de la meilleure.

Une femme vint les servir et retourna à ses occupations.

— Quel chien de métier vous faites là, père Martin ! En avez-vous encore pour longtemps avant de terminer votre tournée ? Vous avez sans doute encore à aller à la Lande grise, au Plessis ? Je sais quelqu'un qui vous y attend avec impatience. Je suis obligé de passer par là ; si vous voulez, je me chargerai de vos dépêches.

— Merci, je les remettrai moi-même.

— On vous reconnaît bien là ; après tout, vous avez raison, c'est votre consigne.

Tout en causant avec une loquacité que n'encourageait pas le facteur, il prit le sac que celui-ci avait déposé à côté de lui, parut l'examiner pour se rendre compte du poids, et le retourna dans différents sens.

— Laissez mon sac, je vous prie, dit sèchement Martin, vous avez brouillé toutes mes dépêches, je ne saurai plus m'y reconnaître.

L'autre s'excusa humblement de sa maladresse.

— Le mal est réparable, reprit-il, mettez-vous à cette table et vous n'aurez pas de peine à classer les pièces suivant la route que vous devez parcourir.

Le facteur vida son sac devant lui et se mit à classer ses dépêches. Son interlocuteur affecta de se

tenir discrètement à distance, mais il trouva moyen de jeter un regard furtif par-dessus son épaule.

Pendant que Martin était occupé de ce travail, il entendit derrière lui des grognements furieux.

— Père Martin, aidez-moi donc à empêcher votre chien d'étrangler le mien, lui dit sa nouvelle connaissance.

Le facteur se leva et alla prendre par la peau du cou son chien, dont la fureur contrastait avec sa douceur habituelle.

Ce détail lui parut bizarre; il sentait la défiance le gagner à l'égard de cet étranger si communicatif. Il allait replacer ses papiers dans le sac, lorsque ce dernier, comme pour voir où en était le temps, alla ouvrir la porte.

Au même instant la rafale s'engouffra impétueusement dans la chambre qu'elle remplit d'une épaisse fumée et, soulevant les dépêches étalées sur la table, les dispersa.

Le facteur laissa échapper une exclamation de colère.

— Bah! ce n'est rien, dit celui qui avait provoqué l'accident ; à nous deux nous les aurons bientôt ramassées.

Et, sans tenir compte du refus de Martin, qui prétendait se passer de son concours et faire la besogne tout seul, il se mit à la poursuite des dépêches.

Quand ils eurent recueilli tout ce qu'ils purent trouver, le facteur les soumit à un examen minutieux; puis il parut soucieux, comme si son compte n'y était pas.

— Est-ce qu'il en manque? lui dit son compagnon.

— Il me semble qu'il y avait une lettre de plus.

— Bah! vous vous serez trompé, ou bien vous l'avez oubliée au bureau.

— C'est bien possible.

Il se dit qu'il devait en être ainsi; cependant il reprit ses recherches et fureta sous les meubles; il ne trouva rien et en conclut que ses souvenirs n'étaient pas bien fidèles, car il avait surveillé les mouvements de son compagnon et il ne lui paraissait pas admissible qu'il eût dérobé une lettre; cependant il se hâta de sortir, en regrettant d'avoir mis le pied dans cette maison. L'homme qui était entré en relation avec lui lui inspirait une véritable répulsion, et il avait pour principe, en raison des habitudes de discrétion que la poste impose à tous ses agents, de tenir à distance quiconque ne lui paraissait pas mériter confiance.

L'orage s'était un peu calmé; la pluie qui continuait toujours ne tarda pas à cesser; et un brillant soleil illuminait la campagne quand le facteur arriva au village le plus rapproché.

Une femme était sur la porte de sa maison, attendant son passage. Elle était encore jeune et, sans être d'une beauté remarquable, avait une figure avenante et sympathique.

— Monsieur Martin, lui dit-elle, vous devez avoir une lettre pour moi?

— Non, madame André, je n'ai rien.

— C'est étonnant; mon mari devait cependant m'écrire aujourd'hui; vous ne sauriez croire combien son silence m'inquiète.

Elle pâlit et parut avoir à peine la force de se soutenir.

Le facteur la fit rentrer et lui présenta un siège sur lequel elle se laissa tomber. Deux charmants enfants fixaient sur elle des regards tristes et troublés.

— Vous recevrez une lettre demain, madame André, lui dit le facteur; un retard d'un jour s'explique facilement; on est dérangé, une affaire imprévue survient, on manque le courrier.

— Non, je le connais et ne puis comprendre son silence. Vous savez qu'il est parti, il y a deux mois, pour la ville. Il s'agissait d'un travail qui devait lui rapporter beaucoup d'argent; il s'agissait aussi d'un petit héritage à recueillir. Mais tout est terminé. Il m'a fait dire qu'il reviendrait ce soir; il avait pris ses mesures pour cela. C'est demain qu'on vend la métairie de la Mare; il est décidé à l'acheter en totalité ou en partie. C'est une occasion qui ne se retrouvera plus, mais j'aimerais mille fois mieux qu'il la manquât que de revenir sans m'avoir prévenue.

— Pourquoi?

— Parce qu'on a de méchants desseins contre lui, et que la nuit un mauvais coup est bientôt porté. Vous savez qu'il y a deux routes pour revenir ici; l'une est plus longue, mais plus sûre. J'ai peur qu'il ne revienne par le Moulin-Brûlé, d'autant plus qu'il a quelqu'un à voir de ce côté. Je tremble rien qu'en y pensant; si je savais...

Le facteur chercha à calmer ses craintes, elle secoua la tête.

— Vous ne pouvez supposer, reprit-elle, de quoi sont capables certains hommes, quand ils en veulent à quelqu'un.

Elle parut hésiter, puis ajouta :

— Si je tremble, ce n'est pas seulement parce que mon mari aura à traverser avec de l'argent un endroit dangereux, c'est aussi qu'il y a dans le pays un misérable dont le plus vif désir est de mettre cinq pieds de terre entre eux.

» Cette haine date de loin. Lorsque j'étais jeune fille, il voulut m'épouser, mais il me faisait horreur; il ne m'a jamais pardonné d'avoir repoussé ses offres et a enveloppé dans la même rancune celui que je lui avais préféré. Il nous en veut à Georges et à moi d'être dans l'aisance, tandis qu'il végète dans la misère, comme si les honnêtes gens étaient responsables des mécomptes qui arrivent aux fainéants et aux ivrognes. Ce n'est pas tout : un crime a été récemment commis; on a eu des soupçons, mais les preuves ont manqué. Je les possède, et le coupable le sait; allez, c'est un secret dangereux pour une femme qui n'a que des enfants autour d'elle.

» Hier il m'a accostée pour me sonder; je ne lui ai pas dissimulé mon mépris. Il a bien vu qu'il était démasqué à mes yeux; il m'a prodigué les insultes et les menaces. J'ai eu la malheureuse idée de lui dire que bientôt, quand mon mari serait de retour, quand il aurait un homme devant lui, il serait moins arrogant. Si vous saviez quels regards ont lancé ses yeux, quelle expression de haine présentaient ses traits. Je sais qu'il hante souvent pendant la nuit les ruines du Moulin-Brûlé. Si cet homme a

connaissance du passage de mon mari en cet endroit, je vous le dis, monsieur Martin, il est perdu.

— Comment s'appelle ce coquin?

— Jean Bruno. Il n'est pas étonnant que vous ne le connaissiez pas, car depuis qu'il est revenu au pays, il ne se montre guère.

Le facteur resta silencieux; il se souvint d'avoir entendu l'aubergiste appeler de ce nom celui avec lequel il s'était rencontré. Il se demanda avec effroi si la lettre ne lui avait pas été dérobée; mais il se rappela toutes les circonstances et écarta cette supposition. Il crut être certain de ne pas l'avoir apportée; il se rassura et chercha à rassurer la villageoise; toutefois il lui promit d'aller attendre son mari à son arrivée au bourg, pour lui recommander la prudence.

Il se hâta de partir et, lorsqu'il fut seul, ses craintes le reprirent; il se remit à douter et peu à peu fut dominé par une terreur qu'il ne pouvait s'expliquer. Il accéléra sa marche et trouva une légèreté inaccoutumée pour franchir les haies et les fossés; malheureusement sa tournée était ce jour-là exceptionnellement longue, et le mauvais temps l'avait encore considérablement retardé.

Il arriva un peu plus tard que d'habitude au bureau; la receveuse, consultée par lui, affirma qu'il avait emporté une lettre pour madame André; un de ses collègues confirma cette déclaration.

Ce fut un coup de foudre pour lui; il envisagea avec effroi la responsabilité dont il avait à porter le poids; ses terreurs augmentèrent quand il se rappela qu'à plusieurs reprises on était venu deman-

der, au moment de l'ouverture des paquets, s'il n'y avait rien pour madame André.

Il vola plutôt qu'il ne courut au bureau de la voiture qui faisait le service de la station la plus rapprochée du chemin de fer au bourg. Georges André était arrivé, mais il était reparti aussitôt à pied pour son village.

Cette nouvelle produisit sur lui une commotion violente; la perspective d'une catastrophe dont il avait la responsabilité se dressa devant lui; il vit cet homme qui arrivait la joie dans le cœur, trouvant par sa faute à lui Martin la mort au seuil de sa demeure, l'infortune s'abattant sur la veuve et les orphelins; les plus sombres nuages troublèrent son imagination.

Il n'hésita pas, et, sans se donner le temps de rentrer chez lui, se remit en marche.

Ceux qui le virent passer, absorbé dans ses pensées, ne remarquant personne autour de lui, se demandèrent quelle grave affaire pouvait provoquer cette course haletante d'un homme qui avait dû revenir brisé de fatigue.

Après avoir franchi le quart de la distance, il s'informa du voyageur et demanda si on ne l'avait pas vu.

Celui-ci avait passé quelque temps auparavant. La joie du retour donnait des ailes à l'un, comme à l'autre la pensée d'un malheur à détourner. Plus de doutes, le malheureux s'était engagé dans un sentier qui le conduisait inévitablement au Moulin-Brûlé. Le facteur calcula qu'en prenant un sentier difficile, dangereux, il pouvait encore arriver le premier.

Il hâta le pas et atteignit l'endroit fatal lorsque la nuit était déjà avancée. Le lieu était propice à un guet-apens. Une espèce de tranchée était ouverte entre des rochers; des deux côtés, des arbres touffus formaient un ombrage impénétrable; les nuages allaient vite et voilaient à chaque instant la lune, dont les rayons blafards accentuaient encore le caractère sinistre du paysage.

Il s'arrêta; au milieu du frémissement du feuillage agité par le vent, il avait cru entendre le bruit de pas qui se rapprochaient; c'était sans doute Georges André qu'il avait devancé de quelqués instants seulement; il allait marcher à sa rencontre, lorsqu'un coup de feu retentit et l'atteignit en pleine poitrine.

L'assassin sortit d'un fourré voisin, mais, au moment où il s'approchait de sa victime pour l'achever et la dépouiller, il se trouva en présence d'un nouvel acteur, et sa déception se traduisit par un horrible blasphème; il avait reconnu Georges André. La lame d'un couteau brilla dans sa main, mais il n'eut pas le temps de s'en servir, et roula sur le sol, atteint à la tête d'un vigoureux coup de bâton.

Une femme, affolée de terreur, se jetait en ce moment sur le corps du facteur.

— Malheureuse que je suis! dit-elle, je le prévoyais, il l'a tué.

Madame André n'avait pu résister à son inquiétude et, à l'heure où elle supposait que son mari devait arriver, elle était venue l'attendre; au bruit du coup de feu, elle était précipitamment accourue.

— Jeanne, lui dit son mari, rassure-toi, je n'ai rien.

— Ce n'est donc pas toi ?... qui donc a-t-il assassiné ?

Ils se penchèrent sur le corps de Martin, et le reconnurent aux rayons de la lune qui en ce moment éclairait son visage et son uniforme.

Les deux époux le transportèrent dans leur maison où il vécut encore vingt-quatre heures. Il raconta comment il s'était laissé voler la lettre dans laquelle Georges André annonçait son retour, comment il s'était décidé à prévenir à tout prix les conséquences de sa négligence, dût-il offrir sa vie en échange de celle du père de famille qu'il avait involontairement contribué à mettre en péril.

Victime obscure du devoir, il avait ajouté un nouveau trait à la liste de ces dévouements inconnus qui s'accomplissent journellement, sans être encouragés par l'espoir d'aucune récompense, sans même avoir pour dédommagement le souvenir qu'ils laissent après eux.

Louis Collas.

POUR LE DRAPEAU

Tu vis dans tous les cœurs, amour de la patrie!

Après quarante-huit, au fond de l'Algérie,
En plein désert, devant les gorges de l'Atlas,
Des insurgés de juin, — des coupables, hélas!
Mais des Français, — courbés sur un labeur servile,
Expiaient les malheurs de la guerre civile,
Gardés par des soldats, par des Français comme eux.
Et là, tous, l'orateur de clubs jadis fameux,
L'envieux déclassé, l'utopiste sincère,
L'honnête travailleur gâté par la misère,
Tous, braves gens trompés ou sinistres voyous,
Ils remuaient la terre et cassaient des cailloux.
Ce lieu farouche était bien choisi pour un bagne.
D'un côté, le désert; de l'autre, la montagne;
Çà et là, seulement quelques dattiers poudreux;
Et, brûlante prison qui, sur ces malheureux,
Gardiens et prisonniers, la nuit, devait se clore,
Un blockhaus sur lequel le drapeau tricolore
Se déroulait au vent, dans l'azur infini.

Ce fort, assez peu sûr, mais pourtant bien garni

De riz et de biscuits, d'armes et de cartouches,
Avec ses deux canons montrant leurs sombres bouches,
Dressait sur l'horizon son profil menaçant.

Les soldats étaient trente et les déportés cent.

Un jour, à l'heure où l'aube, en déchirant ses voiles,
Fait taire les lions et pâlir les étoiles,
Et comme les soldats allaient, fusils chargés,
Conduire à leur travail les anciens insurgés,
Tout à coup, s'élançant des ravins les plus proches,
Blancs fantômes surgis au loin parmi les roches,
En longs burnous, montés sur leurs fins chevaux gris,
Et jetant leurs fusils en l'air avec des cris
Où se mêle le nom de leur Dieu qu'ils adjurent,
Les Bédouins du désert de tous côtés parurent.
Deux tribus, qui semblaient depuis longtemps dormir,
Venaient de relever l'étendard de l'émir,
Et voulaient de nouveau faire parler la poudre.

Ainsi qu'un gros nuage accourt, chargé de foudre,
Ils venaient, soulevant un flot de sable ardent.
Le commandant du fort, un brave cependant,
Soldat péniblement devenu capitaine,
Avait pâli devant cette attaque soudaine.
Le vieux troupier perdait la tête absolument.
Comment faire? Il avait trente hommes seulement
Pour défendre les murs de sa faible redoute;
Et, quant aux condamnés politiques, sans doute
A s'enfuir ils n'allaient pas être les derniers.

En ce moment, sorti des rangs des prisonniers,
L'un d'eux, qu'on avait vu parler, dans le tumulte,

A ses amis, de l'air d'un homme qui consulte,
Un grand gaillard, portant sur ses traits amaigris
La trace de vingt ans de misère à Paris,
Et dont les yeux profonds, sous leurs sombres arcades,
Conservaient un reflet du feu des barricades,
S'approcha lentement du vieil algérien
Et dit avec le ton traînant du faubourien :

« Mon capitaine, on vient vous dire que nous sommes
Cent condamnés, c'est vrai, cent forçats, mais cent [hommes,
Tous du faubourg Antoine et tous gars bien choisis.
Nous savons que le fort est bondé de fusils.
Sur tous ces moricauds si vous voulez qu'on cogne,
Armez-nous donc. Après avoir fait la besogne,
On rendra les outils, ma parole d'honneur!
Vous ne me faites pas l'effet d'un chicaneur;
Vous aurez confiance en nous, — on en est digne, —
Et vous nous laisserez marcher avec la ligne.
Prêtez-nous les fusils et nous sommes sauvés.
La loque qui flottait sur nos tas de pavés
N'était pas, après tout, le vrai drapeau de France,
Et le rouge n'est bon qu'en pantalon garance...
Voyons, mon capitaine, est-ce dit? »

L'officier,
Trop ému pour répondre et pour remercier,
Fit donner sur-le-champ au bagne rendu libre
De bons fusils avec des balles de calibre.
Il était temps. Trois cents Arabes étaient là,
Galopant tout autour du fort, criant : « Allah! »
Et tiraillant déjà sur ses minces murailles.
Soudain les deux canons vomirent leurs mitrailles

Qui firent reculer l'insolent tourbillon;
Puis, sortant du blockhaus, un hardi bataillon,
Où des soldats marchaient auprès de gens en blouse
Et chaussés de sabots comme en quatre-vingt-douze,
Vint se mettre en bataille et commença le feu.
Le combat fut sanglant et vif, mais dura peu.
Les Bédouins, qui croyaient surprendre un faible poste,
Devant tous ces Français si prompts à la riposte,
Tentèrent bien, mettant tous les sabres au vent,
Deux charges qu'on reçut, baïonnette en avant.
Mais leur cheik y périt, et la bande affolée,
Comme un vol de corbeaux reprenant sa volée,
Tourna bride et bientôt dans l'Atlas se perdit.

Alors les condamnés, ainsi qu'ils l'avaient dit,
Tenant loyalement la parole jurée,
Rentrèrent dans le fort en colonne serrée;
Sans hésitation, ils mirent en faisceaux,
Devant le commandant, leurs fusils encor chauds;
Et le vieil officier, contenant mal ses larmes,
A ses soldats d'un jour qui déposaient leurs armes,
Étreignait les deux mains à leur rougir la peau,
Et disait rudement :

« Merci... pour le drapeau ! »

FRANÇOIS COPPÉE.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

I

Au mois de septembre 1855, après une excursion dans les bois de la Celle-Saint-Cloud, deux amis, Julien Savignac et Louis Vernier, s'étaient assis dans les belles châtaigneraies qui s'étendent entre le village de la Jonchère et Bougival. Le soleil déclinait vers le couchant, et ses derniers rayons, pénétrant comme des flèches à travers les arbres encore feuillus, zébraient le sol de toutes sortes de rayures éclatantes. Le silence était profond ; de temps à autre seulement, un cri d'oiseau ou l'aboiement d'un chien de chasse attardé sur quelque piste, venait l'interrompre. La Seine, si bruyante aux environs de l'île d'Aligre, se taisait, et son miroir, pacifique et calme, que ne troublait plus le passage des bateaux à vapeur, apparaissait à travers les ramures fauves des châtaigniers dans toute la sérénité d'un lac. Julien, qui toute la journée avait été d'une mélancolie noire, se tourna soudainement vers son ami avec un visage souriant.

— N'est-il pas vrai, lui dit-il, que, si ce n'était le mont Valérien qui vous poursuit comme un cau-

chemar, on se croirait ici à cent lieues de Paris?

— Vous en voulez donc bien à cet honnête mont Valérien ? répondit Vernier.

— J'en veux à tout ce qui me rappelle ma prison.

— Vous n'aimez pas Paris?

— Je le hais! fit-il avec un geste de dégoût... Ah! si le vers de Virgile n'avait pas été si souvent répété!.....

— *O fortunatos nimium agricolas...* n'est-il pas vrai ?

— Ne vous moquez pas, mon ami : j'étais fait pour connaître le bonheur dont parle le poète. Pourquoi ne suis-je pas resté aux champs? Quand je compare ma vie d'air libre d'autrefois à ma vie d'étude d'aujourd'hui, combien je regrette ma petite ville natale, enserrée dans les montagnes! Quels adorables vagabondages le long du ruisseau du Soulondre, à travers les hautes plaines nues de l'Escandorgue !... Tenez! je me souviens encore du tour que nous joua, à mon ami Adrien Sauvageol et à moi, une alouette huppée, un après-midi que nous étions allés engluer des oiseaux à la mare aux Chardonnerets, en plein Escandorgue.

— Oh! contez-moi cela. Je ne suis pas aussi contempteur de la nature que vous pouvez le croire.

— Oui, mais il faudrait à ce récit une courte préface qui vous renseignât sur mon caractère à cette époque éloignée.

— Va pour la préface ; je vous écoute.

Julien Savignac se recueillit une minute, puis il commença en ces termes :

II

« Tel que vous me voyez avec mon air de douceur résignée, j'étais, à treize ans, ce qu'on appelle un franc mauvais sujet. Déjà, dès ma première enfance, j'avais donné les marques d'un caractère obstiné, sournois, violent; mais à treize ans, mes camarades de collège me surnommaient *Tempête*, et j'avoue que, moi présent, les amusements dégénéraient vite en querelles. Le passage à l'adolescence ne corrigea pas mes abominables travers; au contraire, l'inquiétude causée par le travail de la nature en train de préparer l'homme, leur donna tout à coup plus de consistance et d'irritabilité. Harcelé par un malaise inexplicable, je devins, à quatorze ans, un véritable chien enragé. Je m'en pris, de mes involontaires tristesses, à tous les enfants de ma division, aux grands comme aux petits. Les grands me battaient, me roulaient dans la poussière pour me réduire au silence, car ma bouche les injuriait encore quand mon bras ne pouvait plus les atteindre; mais les petits me restaient, et je me jetais sur eux sans pitié. Que de larmes coûtait chacune de mes larmes!

» A la fin, les victimes de ma brutalité féroce se plaignirent à leurs mères, et la ville n'eut qu'une voix pour me maudire. Cette malédiction fut le signal d'une défection générale de la part de mes condisciples; je les vis s'éloigner de moi l'un après

l'autre, et bientôt je me trouvai seul. Plût au ciel qu'on m'eût laissé dans cet isolement! j'y eusse peut-être fait des réflexions capables d'étouffer mes mauvais instincts. Malheureusement, il me vint à cette époque un ami.

» Mon oncle, l'abbé François Savignac, qui aimait à fréquenter les marchés de Lodève, dînait tous les mercredis à la maison. Un matin du mois d'avril 1840, il amena avec lui d'Octon, paroisse qu'il desservait à l'entrée de la vallée de Salagou, un grand jeune homme de dix-sept ans, maigre et blond, qu'il fit asseoir à table à côté de moi.

» — Ma belle-sœur, dit-il en s'adressant à ma mère, voici le garçon dont je vous ai parlé, c'est le fils du maire de ma commune. Adrien Sauvageol prendra ses repas ici comme il en a été convenu, et ira au collège avec Julien. M. le principal est averti. »

» Puis se tournant vers moi :

» — N'est-ce pas, Julien, que tu ne seras pas fâché d'avoir un camarade? »

»Je crus mon isolement deviné.

» — Certainement, mon oncle, balbutiai-je, certainement... »

» Le repas fini, je poussai Adrien du coude pour le presser de se lever de table, et nous sortîmes.

» En enfant naïf, Sauvageol crut que je le conduisais au collège. Il est certain que nous allâmes jusqu'à la porte, mais nous n'entrâmes point. A peine eûmes-nous vu les externes qui, sur le coup de deux heures, venaient par groupes bruyants se suspendre à la sonnette du portier, que, tournant der-

rière Saint-Fulcrand, je menai mon nouveau compagnon au Parc.

» Le Parc est l'ancien jardin des évêques de Lodève; il a été transformé, depuis la révolution, en promenade publique. Situé derrière la cathédrale, dans un quartier isolé, le Parc est le rendez-vous forcé de tous les collégiens en rupture de ban. La surveillance étant exercée non seulement par la famille, mais à peu près par tout le monde, l'école buissonnière devient fort difficile à pratiquer en province. Il faut infiniment de ruse aux enfants résolus à voler à leurs maîtres quelques heures de bonne et franche liberté; il leur est surtout indispensable de trouver un endroit assez éloigné du centre de la ville pour ne pas risquer d'être découverts à toute heure, et pourtant assez voisin du collège pour le gagner en moins d'une minute, si par malheur on avisait quelque visage suspect. Le Parc réunissait ces deux conditions; je le savais par expérience.

» Adrien, quoiqu'un peu bien surpris de ce détour tout à fait inattendu, ne hasarda pas la moindre observation. J'étais pour lui le neveu de M. le curé d'Octon, et ce que je faisais était probablement bien fait. Comme il avait de l'argent, je l'invitai à acheter quelques friandises à une vieille femme établie à l'une des extrémités du Parc, et nous fîmes ample connaissance en mangeant des pralines et des macarons.

» Je m'épanchai dans le sein de ce nouvel ami; je lui racontai mes luttes, mes combats avec mes camarades; la rage dans le cœur, je lui nommai ceux qui m'avaient humilié, battu, foulé aux pieds.

» — Vois-tu, lui dis-je, si je t'ai fait manquer le collège cet après-midi, c'est parce que j'avais à te parler de tout cela. Imagine-toi qu'ils m'ont mis en quarantaine, de sorte que maintenant je ne suis d'aucun jeu. Ah! que mon oncle a bien fait de t'amener chez nous! Sais-tu pourquoi nous sommes restés plantés tout debout devant la porte du collège? Parce que je voulais qu'ils vissent tes bras longs et forts, et qu'ils sussent que j'ai un ami... Voyons, te battrais-tu pour moi, Adrien?

» — Certainement, si l'on t'attaquait.

» — Oh! merci, Adrien, m'écriai-je; on m'attaquera, je te le promets!... Je les forcerai bien à m'attaquer! »

» Je l'embrassai avec une effusion convulsive.

» Tout ravi des dispositions de Sauvageol et impatient d'en profiter, vers quatre heures, je l'engageai à quitter le Parc, et nous nous dirigeâmes, par la Promenade-Basse, vers la route de Soubès. C'était par là que devaient passer, en rentrant chez eux après la classe, mes ennemis les plus redoutés. Nous attendîmes longtemps : Adrien assis sur le parapet de la promenade, insouciant, tranquille, ne se doutant de rien; moi debout, l'œil au guet, le corps frémissant, l'esprit violemment agité. Enfin, un grand parut, puis deux petits, puis encore un grand...

» — Adrien, m'écriai-je, les voici! »

» Et, le saisissant avec force, je l'entraînai dans la direction des arrivants.

» Je ne me souviens plus de quels mots je me servis pour provoquer mes condisciples, ni comment s'engagea la lutte; ce que je n'ai pas oublié toutefois,

c'est le heurt violent de ma tête contre une des quilles de pierre de taille qui défendent l'entrée de la Promenade-Basse aux charrettes. Je fus étourdi du coup. Je me relevai ivre de rage, prêt à user de mes ongles et de mes dents; mais Sauvageol, très expéditif, avait achevé la besogne. De mes quatre ennemis, deux avaient pris la fuite, un grand et un petit. Les deux autres étaient couchés dans la poussière du chemin : le premier étanchait avec son mouchoir le sang qui coulait de son nez démesurément gonflé; le second tâchait d'agglutiner la peau d'une énorme entaille au genou droit.

Et le combat finit faute de combattants.

III

» Cependant, fripés et poussiéreux comme nous l'étions, il ne fallait pas songer à rentrer au logis. Qu'aurait dit ma mère? Adrien eût peut-être pu tenter l'épreuve, car ses longs bras et sa force naturelle l'avaient protégé contre toute égratignure; puis, n'ayant pas été jeté à terre, ses habits n'étaient point trop endommagés. Quant à moi, je me trouvais dans un état à ne pouvoir absolument pas me produire. Non seulement, dans mes efforts désespérés, ma veste avait craqué aux coudes, et mon pantalon, en un certain endroit, avait été affligé d'une solution de continuité; mais ma figure, souillée de sang, marbrée de coups, affichait tous les ravages d'une lutte récente, acharnée, terrible.

» — Allons à la rivière! » dis-je à Sauvageol.

» Nous descendîmes à l'Ergue par des ruelles détournées, et, malgré l'air encore assez vif, nous nous mîmes à barboter dans l'eau comme des caniches.

» La poussière et le sang une fois enlevés par des ablutions réitérées, nous battîmes nos habits avec une branche d'osier; puis Adrien, de l'épingle de sa chemise, ayant assujetti certaines lèvres de mon pantalon qui riaient trop gaillardement, nous gagnâmes la maison, l'oreille basse et la mine allongée.

» Ma mère n'eut pas un mot de reproche. Elle s'aperçut bien de tout le désordre de ma toilette; mais Sauvageol étant encore tout nouveau chez nous, je crois qu'elle ne voulut pas m'humilier devant lui. Le soir seulement, comme je me couchais, elle vint me demander ma veste et mon pantalon pour les raccommoder, et me répéta cette phrase, que je n'avais jamais entendue sans trembler :

» — Prends garde, enfant, ton père arrivera bientôt. »

» Je craignais mon père; je me souvenais de maintes corrections un peu dures de mon enfance, et la certitude qu'il allait revenir de Lyon, où le retenaient depuis plus de deux ans de vastes entreprises, me remplissait de terreurs secrètes indicibles. Que dirait-il, que ferait-il quand il apprendrait ma conduite? En quittant Lodève, il m'avait placé au collège, confiant dans mes promesses de sagesse et de travail. Comment les avais-je tenues, ces promesses? Mon père était violent, emporté, terrible; il pourrait bien me tuer peut-être! Cette pensée me faisait courir le froid par tout le corps. Alors

j'accusais ma mère : Pourquoi, au lieu de les réprimer, avait-elle cédé à tous mes caprices? Pourquoi, quand il m'était arrivé de manquer le collège, ne m'y avait-elle pas reconduit à coups de houssine? Pourquoi s'était-elle montrée constamment trop faible, trop aimante?...

» Bourré de ces réflexions inquiétantes, le lendemain matin, je pris résolument mes livres de classe sous le bras, Adrien en fit autant, et tous deux nous nous acheminâmes vers le collège. En me voyant entrer dans la cour doublé de mon robuste Octonnais, ceux de mes condisciples qui me détestaient le plus, informés sans doute de ma victoire de la veille, vinrent tourner autour de moi, et m'invitèrent à une partie de barres déjà ouverte. Les enfants sont comme les hommes, lâches et plats; ils adorent la force. Je fus bon prince, et ne me laissai point trop prier. Je me mis aux barres sans gêne; puis, grâce à l'intervention de Sauvageol, après quelques tours, ma réconciliation avec mes camarades fut pleinement et entièrement opérée.

» Quinze jours se passèrent sans événement fâcheux; pas la moindre bataille, pas la moindre envie de vagabondage. Lesté par l'idée obsédante de l'approche de mon père et par le sentiment de ma force — Sauvageol me prêtait son bras et au besoin revoyait ma copie, — pour la première fois de ma vie je m'étais mis sérieusement au travail. Moi dont on avait raillé la débilité physique, déclaré les devoirs illisibles, ineptes, absurdes, j'avais eu mon Austerlitz sur le chemin de Soubès, et je commençais, sans les trop faire crier, à marier le nom avec l'adjectif,

le verbe avec son régime. Quelle superbe vengeance je tirais de mon humiliation! Un professeur obligeant, surpris de ces progrès inespérés, en dit un mot à ma mère. La pauvre femme en pleura de joie, et, après m'avoir embrassé dix fois au retour du collège, elle embrassa aussi Sauvageol, le remerciant de la salutaire influence qu'il avait su prendre sur moi, le suppliant de me continuer ses bons conseils. Malheureusement, Adrien n'était pas sans avoir ses faiblesses, et sa conduite prouva bientôt qu'on s'était pressé de le mettre en niche comme un saint.

» Un matin, en m'éveillant, je fus fort étonné de ne pas trouver Sauvageol dans la chambre où l'on avait placé nos deux lits côte à côte. Qu'était-il devenu? N'ayant obtenu aucun renseignement de la domestique, et ne voulant pas dénoncer à ma mère l'absence de mon ami, je regagnais, triste et seul, le collège, quand, arrivé devant le portail de Saint-Fulcrand, je vis tout à coup mon homme se dégager des contreforts de la cathédrale et courir à moi, tenant à la main plusieurs petites branches d'osier et un pot aux parois duquel était collée une matière gluante et blanchâtre.

» — Julien, je t'attendais, me dit-il. Veux-tu venir avec moi à l'Escandorgue?

» — Que faire à l'Escandorgue?

» — Tendre des gluaux, à la mare aux Chardonnerets, près de Grangelourde.

» — Quelle idée t'a donc poussé dans la cervelle, Adrien?... Et le collège?

» — Il y a si longtemps que nous ne l'avons manqué!

» — Au fait, c'est vrai.

» — J'ai acheté du pain, du fromage, des oignons, ajouta l'impitoyable tentateur, me montrant les poches de sa veste farcies de victuailles.

» — Partons! »

IV

» L'Escandorgue fait partie de cette portion des Cévennes méridionales désignée par les géographes sous le nom de *monts Garrigues*. C'est un vaste plateau graveleux, pauvre de végétation, grisâtre d'aspect et d'une navrante mélancolie. Quelques bouquets d'yeuses, quelques lavandes, quelques genévriers ont seuls poussé dans ces steppes cévénols, éternellement balayés par le vent du nord, et sont l'unique pâture offerte aux innombrables troupeaux qui y campent du jour de l'an à la Saint-Sylvestre.

» En partant de Lodève, plusieurs chemins mènent à ces hautes plaines, aux *plos*, comme on dit dans le pays. La crainte de nous égarer nous fit prendre le plus long. Nous passâmes par Campestre, et huit heures sonnaient à Saint-Fulcrand comme nous gravissions la raide montée de Lunas. Nous arrivâmes à *la Baraque-des-Pous*, auberge juchée tout en haut de la côte, en plein Escandorgue. Peu habitué à de pareilles excursions, je demandai à respirer un moment : j'étais rendu de fatigue. Adrien me partagea un morceau de pain, un fromage de

chèvre, et pria l'hôtesse de la Baraque-des-Pous de nous faire l'aumône d'un verre de vin. Réconfortés par cette dînette frugale, nous nous enfonçâmes dans la lande.

» Rien ne saurait traduire l'inquiétude dont je fus saisi dans ces immenses espaces. où ne résonnait aucune voix, où tout était triste, nu, dévasté. Moi qui n'avais jamais quitté les rues de Lodève, fourmillantes d'ouvriers, j'eus peur en me trouvant dans ce désert. Il me sembla qu'une fois engagés dans ces solitudes où mille sentiers étroits se croisaient, se mêlaient, se perdaient les uns dans les autres, nous ne saurions plus retrouver notre chemin et retourner à la maison. Alors je me voyais errant, la nuit, à travers la lande, appelant du secours, invoquant Dieu, courant comme un désespéré pour fuir les loups acharnés après moi... Oh! pourquoi n'étais-je pas allé au collège!...

» Cependant je marchais d'un bon pas; j'avais un tel orgueil que je fusse mort plutôt que de laisser deviner à Sauvageol les terreurs secrètes qui m'obsédaient. S'il se tournait vers moi pour m'encourager du regard, car, essoufflés par la marche, nous ne parlions plus guère, malgré mon accablante inquiétude, je souriais.

» Du reste, il faut le dire, mon courage, je ne le puisais pas tout entier dans mon amour-propre; j'en tirais bien la moitié de l'attitude d'Adrien. Mon compagnon allait si droit devant lui, il hésitait si peu à choisir son chemin aux carrefours les plus compliqués, il paraissait si convaincu, à tous égards, qu'il était impossible de douter de sa parfaite con-

naissance de la lande. Enfin, nous entendîmes les aboiements d'un chien. Tout mon corps tressaillit involontairement, et je regardai Sauvageol.

» — Voilà le bétail de Grangelourde, me dit-il; dans dix minutes, nous serons à la mare aux Chardonnerets. Hardi, Julien, nous arrivons! »

» J'aperçus, en effet, à deux portées de fusil, sur un mamelon gazonné, un long troupeau de moutons gardé par plusieurs chiens-loups et un grand pâtre déguenillé. Je sentis se dilater ma poitrine.

» — Tu es donc bien familier avec ce pays, toi? dis-je à Sauvageol.

» — Pardi! j'y suis venu plus de vingt fois avec des camarades.

» — Comment! d'Octon, vous veniez engluer à l'Escandorgue?

» — Le mare aux Chardonnerets est connue dix lieues à la ronde. Tu verras, nous allons remplir la cage, j'en suis sûr. Oh! Méniquette sera contente!

» — Méniquette! Qui est-ce Méniquette?

» — Méniquette Ortios, ma cousine, tu sais bien?...

» — Cette fille que mon oncle le curé a placée chez les dames Fangeaud, à la Grand'rue, pour apprendre la couture?

» — Celle-là même. Méniquette adore les oiseaux; elle avait à Octon des chardonnerets, des pinsons; mais ton oncle, qui l'a élevée à la cure et la regarde comme son enfant, n'a pas voulu lui laisser emporter sa cage à Lodève, prétextant qu'elle la distrairait trop de la couture. Ma cousine s'ennuie maintenant loin de ses pauvres petites bêtes, et je lui ai

promis de venir lui en attraper d'autres ici... Tiens, voici Grangelourde! »

» Je vis devant moi une grande maison carrée, massive et noirâtre. Le cadran solaire, blanchi à la chaux depuis peu, faisait tache sur la façade de la ferme, d'un brun uniforme et doux à l'œil. L'aiguille marquait onze heures. Nous tournâmes à gauche, et, après trois cents pas environ, nous nous arrêtâmes : nous étions aux bords de la mare aux Chardonnerets.

V

» Le vaste plateau de l'Escandorgue renferme dans ses couches géologiques, entre ses larges bancs de sable et de gravier, de nombreuses masses de basalte. Ces blocs, partis des entrailles même de la montagne, viennent s'épanouir à sa surface, affectant mille formes capricieuses et bizarres. On les voit tantôt monter vers le ciel en se dentelant comme des flèches gothiques, tantôt se dresser lourdement comme des pyramides d'Égypte. Le plus souvent, cependant, ils s'aplatissent au niveau du sol, s'évident en entonnoir vers le milieu, et forment de vastes conques, ovales ou rondes, où s'amassent les eaux de pluie.

» C'est dans le voisinage de ces bassins plus ou moins profonds que sont bâties les quelques fermes de l'Escandorgue. La lande étant d'une aridité africaine, les paysans se sont groupés autour de ces ci-

ternes naturelles, où se désaltère le bétail, leur seule richesse possible.

» Dès le matin, les troupeaux de Grangelourde viennent boire à la mare aux Chardonnerets; puis on les pousse au large, et l'eau, un moment troublée, vaseuse, redevient calme et d'une limpidité de cristal. Alors arrivent, des potagers de la ferme et des profondeurs de la lande, en chantonnant, en voletant, en décrivant toutes sortes de courbes gracieuses, des bandes d'oiseaux. Chardonnerets, linottes, verdiers, boivent, se becquètent, se baignent, s'en vont, reviennent, repartent et reparaissent encore. C'est jusqu'au soir, autour de la mare, des pépiements, des chants, des cris d'amour, des bruits d'ailes.

» Nous arrivions juste au moment propice pour faire une bonne chasse : il allait être midi, heure où les oiseaux, épuisés de fatigue et accablés de chaleur, aiment à folâtrer autour de l'eau. Pour les empêcher de boire, nous nous mîmes à former aux bords de la mare un rempart des grosses pierres abandonnées par d'autres oiseleurs, laissant çà et là comme de petites portes, ou nous affermîmes nos gluaux. Cela fait, nous courûmes nous cacher à trente pas, dans un taillis de jeunes châtaigniers, et nous attendîmes, le regard fixe et l'oreille en éveil.

» Je me souviens de l'incroyable contentement que j'éprouvais, couché à côté de mon ami dans cette lande sauvage. Certainement, jamais au Parc, les jours même où j'avais triomphé dans quelque lutte, je n'avais rien senti de pareil. Malgré le soleil qui dardait d'aplomb et me faisait bouillir la cervelle

dans la tête, j'avais des tressaillements de joie que je n'étais pas maître de réprimer. L'air de la liberté me grisait.

» — Qu'as-tu donc? me demanda Sauvageol à voix basse.

» — Rien; je suis heureux.

» — Reste tranquille, tes mouvements empêchent les oiseaux d'approcher... Oh! voici une alouette... Chut! »

» Il disait vrai : une belle alouette huppée, de celles qu'on appelle dans le pays *coquillades*, était arrivée tout d'un vol aux bords de la mare. Je me raidis comme un pieu, et ne bougeai plus. Cependant rien ne nous assurait que, pour boire, cette pimpante petite bête passerait par nos portes étroites. L'alouette a une finesse extrême pour deviner les pièges et des ruses merveilleuses pour les éviter. Certainement c'est de tous les oiseaux le plus difficile à engluer. Tandis que le chardonneret se jette étourdiment sur les gluaux, que le verdier se prend bêtement les ailes en voulant tourner l'obstacle, que la linotte perd la tête et cabriole dans l'eau, les pattes collées au bec, l'alouette, qui a vu le danger, boit en rasant l'eau comme l'hirondelle, et s'en va, jetant à l'oiseleur penaud quelques notes perlées d'une suprême ironie. C'est un des moyens ordinaires dont elle use pour éviter la glu; mais elle en a de plus spirituels encore, et, cette fois, notre alouette mit en œuvre, pour nous échapper, toute une série d'idées bien capables d'humilier l'homme, cet autocrate superbe et naïf de l'intelligence.

» Du premier coup d'œil elle jugea la situation :

on voulait l'empêcher de boire. Elle fit le tour de la mare pour s'assurer si tous les abords en étaient défendus. Convaincue qu'il ne restait aucune autre brèche que les brèches dangereuses, elle se retira sur un petit tas de sable à deux pas de l'eau. Elle resta là cinq minutes, chauffant son ventre au soleil, silencieuse, méditative, se battant de temps à autre la tête du bout de l'aile, comme un philosophe aux abois qui se donnerait des coups de poing pour faire jaillir les idées de son cerveau. Enfin, elle revint à la mare, se dirigeant droit sur nos gluaux. Je retins mon haleine pour faire moins de bruit. L'alouette avançait toujours, redressant sa petite huppe et grésillant. Dieu! elle était arrivée à l'endroit fatal; pour peu qu'elle inclinât sa jolie tête, elle était perdue! La fine bête le comprit et, par un léger battement d'ailes, fit un saut en arrière. Elle fut un instant immobile et sembla hésiter. Pourtant elle ne pouvait partir sans avoir bu! Elle revint vers l'eau; cette fois, lentement, posément. Elle marcha de ce pas réfléchi jusqu'à l'une de nos petites ouvertures; puis, là, par une pirouette rapide, tournant la tête vers la lande et jetant la queue sur le gluau, elle entraîna celui-ci à travers le sable, ayant soin de ne pas déployer ses ailes, de peur de les embarrasser. Tant qu'elle sentit les plumes de sa queue alourdies par le fardeau qu'elles traînaient après elles, l'alouette alla à travers le sable sans repos et sans trêve. Enfin, le gluau, terreux, chargé de brindilles de genévriers, se détacha. L'oiseau, libre, but et s'envola.

» Cette manœuvre rusée avait eu tout l'intérêt

d'un drame; mais le dénouement ayant tourné contre nous, Sauvageol traduisit son désappointement par un juron énergique. Il se leva de mauvaise humeur, alla fixer un nouveau gluau à la porte si adroitement forcée par l'alouette, et revint se coucher dans le taillis, marmottant entre ses dents :

» — Quel tour cette coquine nous a joué! quel tour! »

» Nous fûmes dédommagés de sa perte. Les chardonnerets et les linottes, qui s'étaient fait attendre, s'abattirent bientôt en foule autour de la mare. Ces pauvres oiseaux, pressés de boire, tombèrent sur nos gluaux dru comme grêle. Six linots et quatre chardonnerets furent attrapés d'un seul coup. Sauvageol était aux anges!

» — Méniquette sera bien heureuse! » me répétait-il.

» Cependant, si notre cage à demi pleine me réjouissait, je commençais aussi à me préoccuper beaucoup de notre retour à la ville. Bien que le soleil me parût haut encore, j'aurais voulu partir. Je manifestai à plusieurs reprises mon impatience à Sauvageol; mais l'Octonnais, qui n'était jamais plus heureux qu'en rase campagne, ne m'entendait guère. Pour avoir raison de lui, je me mis à m'agiter sous les châtaigniers de façon à effrayer les oiseaux. Adrien me comprit, se leva, et tout en dévorant ce qui nous restait de provisions, nous nous mîmes en route. Le cadran de Grangelourde indiquait deux heures; nous accélérâmes le pas et perdîmes bientôt la ferme de vue.

» Malgre les craintes de toute sorte qu'amenait

dans mon esprit notre retour à la maison, mes impressions du soir, en traversant les éternelles friches de l'Escandorgue, furent plus douces, plus sereines que celles du matin. D'abord je n'avais plus peur d'être traqué par les loups, puis la lande me paraissait belle avec le grand soleil rouge qui la chauffait et la faisait resplendir. Maintenant les pyramides et les clochers de basalte, croisant leurs grandes ombres de tous côtés, me rappelaient Saint-Fulcrand avec ses gargouilles, ses arcs-boutants, ses tours, et le chant monotone de mes pauvres oiseaux captifs m'emplissait l'âme de poésie.

VI

» En arrivant à la ville, Adrien m'invita à le suivre chez les dames Fangeaud; il voulait voir Méniquette tout de suite. Les dames Fangeaud étaient sorties, et par un bonheur tout à fait inespéré, nous trouvâmes Méniquette seule. Sauvageol enleva le mouchoir qui recouvrait la cage et montra avec orgueil notre chasse à sa cousine. Méniquette resta ébahie, puis elle demanda naïvement s'il y avait là quelques oiseaux pour elle.

» — Mais tous sont pour toi, tous! lui répondit Sauvageol.

» — Oh! merci, Adrien, » dit la jeune paysanne prenant la cage sur ses genoux et l'enveloppant de ses deux bras par un mouvement de tendre sollicitude.

» Nous quittâmes Méniquette, Adrien ayant parlé beaucoup, moi n'ayant pas soufflé mot. Je crois pourtant que j'avais eu le courage de répondre un *oui* à la cousine de mon ami, qui me demandait si j'étais le neveu de M. Savignac, curé d'Octon. N'étant jamais resté interdit devant personne, pas même devant mon père, je fus bien étonné de mon embarras auprès de Méniquette; je l'attribuai à l'effroi que me causait, après notre escapade, ma rentrée à la maison, et je n'y pensai plus.

» Les reproches de ma mère épouvantèrent Sauvageol : il eut peur d'être renvoyé à Octon, et les larmes lui vinrent aux yeux. Comme il paraissait beaucoup tenir à rester à Lodève, je le rassurai, lui répétant que ma mère était bonne, tout à fait incapable de le dénoncer à mon oncle Savignac.

» Cependant, comme de mon côté je n'étais pas sans éprouver quelque inquiétude — le retour de mon père était toujours suspendu sur ma tête, — je l'engageai le lendemain à me suivre au collège, où, contre notre habitude, nous arrivâmes des premiers.

» Quelques jours se passèrent dans un travail assidu, une régularité admirable. Malheureusement, Adrien m'avait donné le goût des grandes aventures, et malgré moi, je rêvais de l'Escandorgue. La lande avec ses espaces nus, ses blocs de rocher, ses lavandes, ses buis, ses genévriers me bouleversait l'imagination. Penché sur mon pupitre, je ne détachais pas mes yeux du cadran de Grangelourde, et j'entendais incessamment le gazouillement des oiseaux à la mare aux Chardonnerets. Tout un monde nouveau m'avait été révélé, et ce monde

m'obsédait. Quand reverrais-je les hautes plaines? Pourquoi n'étais-je pas berger à Grangelourde ou dans quelque ferme des environs? Enfin je n'y tins plus, et je formai le dessein, coûte que coûte, d'aller à l'Escandorgue. J'inviterais Adrien à me suivre, mais je partirais seul s'il refusait. Sauvageol, dévoré secrètement des mêmes désirs, n'eut garde de se faire tirer l'oreille, et nous allâmes passer une nouvelle journée en plein air, en pleine nature, au bord de la mare aux Chardonnerets.

» Notre vie désormais devint un véritable vagabondage. Nous paraissions bien quelquefois au collège, mais le plus souvent nous récitions nos leçons aux merles de Gourgas, aux verdiers du Soulondre, aux linottes de l'Escandorgue. Sauvageol avait pesé les menaces de ma pauvre mère, et, sachant ce qu'elles valaient au juste, ne s'en préoccupait plus. Moi-même, j'avais fini par croire, à force de m'entendre redire que mon père arrivait, qu'il ne reviendrait jamais. Nous étions libres!

» Mais le moment approchait où notre dissipation éclaterait aux yeux de tous. Le temps fuyait rapide au milieu de nos joies, et nous touchions déjà au mois d'août. Encore quelques excursions aux montagnes prochaines, et nous accrochions le 10, jour fixé pour la distribution solennelle des prix. Que deviendrions-nous ce jour-là? Où cacher notre confusion? Le principal du collège ne nous dénoncerait-il pas lui-même à nos parents? Qu'arriverait-il si, par malheur, mon père, mon impitoyable père, survenait tout à coup?...

» Ne pouvant reculer le 10 août jusqu'au bout de

l'année, nous l'attendîmes avec une impatience inquiète, nous abstenant de toute expédition lointaine. Nous n'allâmes plus même chez les dames Fangeaud, où Sauvageol me menait chaque jour un peu malgré moi, je l'avoue, car le trouble inexplicable qui m'envahissait en présence de Méniquette m'humiliait et m'empêchait d'éprouver à la voir le même plaisir que mon ami.

VII

» Enfin, le soleil du 10 août se leva; il était magnifique. Mon oncle Savignac et les parents de Sauvageol, en habits de fête — le maire avait ceint l'écharpe aux trois couleurs, — arrivèrent de bonne heure à Lodève. Ils étaient suivis du père de Méniquette, qui, jugeant un apprentissage de six mois suffisant, venait chercher sa fille pour la ramener à Octon. A midi, tout ce monde s'assit à notre table. Le dîner fut bruyant; mais ma gaieté, à moi, se tint dans les bornes d'une stricte complaisance. C'est à peine si les plaisanteries au gros sel dont Antoine Sauvageol et Dominique Ortios, les deux plus fins paysans de la vallée de Salagou, saupoudraient le repas, parvinrent à me dérider une ou deux fois.

» Certainement, mon plus vif sujet de craintes s'était évanoui, car il était évident pour tous que mon père n'arriverait pas; mais enfin mon oncle Savignac serait témoin de ma honte, entendrait peut-être les rapports du principal sur mon compte,

et en préviendrait très probablement son frère. Puis, pourquoi ne pas l'avouer, si j'étais un enfant paresseux, querelleur, désordonné, indomptable, j'étais aussi un enfant plein de cœur, et le départ simultané d'Adrien et de Méniquette contribuait plus que tout à me rendre triste. Que deviendrais-je à Lodève sans amis? Aurais-je désormais le courage d'aller seul à l'Escandorgue, à Gourgas, au ruisseau du Soulondre? et si je retournais jamais tendre des gluaux en ces endroits pleins de souvenirs rayonnants, que ferais-je des oiseaux capturés, maintenant que Méniquette ne serait plus là pour les recueillir, les aimer? J'essayais bien de secouer mes lourds ennuis; mais, en dépit de mes efforts, je restais noyé dans une mer de cruelles appréhensions, de chagrins poignants.

» Pourtant trois heures avançaient. Ma mère servit le café, et on se leva de table. A ma grande surprise, je vis mon oncle soucieux : il avait remarqué mon abattement. Mon oncle était un homme froid; il ne m'avait peut-être pas embrassé deux fois dans ma vie. Il vint à moi, me prit affectueusement les mains, et, m'attirant dans l'embrasure de la fenêtre:

» — Eh bien, Julien, me dit-il, que signifie cet air morne, découragé? Est-ce que tu es malade?

» — Non, mon oncle.

» — Est-ce la peur de ne pas avoir de prix qui te donne cette figure piteuse?

» — Peut-être bien, mon oncle.

» — Cher enfant, il ne faut pas te désoler pour si peu. Voyons, prends une autre mine, tu fais de la peine à ta mère. »

» Il m'embrassa.

» De grosses larmes rondes et brillantes jaillirent de mes yeux, et ma mère entra dans sa chambre, sans doute pour qu'on ne la vît pas pleurer. Mais mon cœur, entr'ouvert par une caresse, devait se refermer presque aussitôt. Tout à coup, un grand bruit se fit dans la rue : une voiture s'arrêtait à notre porte. Un homme, que mes yeux troublés m'empêchèrent de reconnaître, sauta sur le trottoir, puis un pas pesant et dur résonna dans l'escalier. Je fus saisi d'un tremblement involontaire de tous mes membres. La porte s'ouvrit : c'était mon père !

» Mon père embrassa ma mère du bout des lèvres, serra la main à son frère, murmura un bonjour et, sans me regarder, s'assit. Sa physionomie crispée trahissait une extraordinaire irritation. J'aurais dû peut-être lui sauter au cou dès son entrée et conjurer par des caresses sa colère prête à déborder : une terreur invincible m'avait tenu cloué contre la fenêtre. J'étais resté là immobile, respirant à peine, pétrifié.

» Tout le monde se taisait, dans l'attente de quelque épouvantable éclat.

» — Vous faites fort bien, monsieur, dit enfin mon père se tournant vers moi, de vous tenir à distance, car vous eussiez peut-être reçu la correction que vous méritez. Mais ce qui est différé n'est pas perdu, et vous aurez de mes nouvelles, je vous le promets. Le principal m'a écrit, monsieur ; je sais comment vous avez travaillé depuis deux ans, et je viens tout exprès de Lyon pour régler mes comptes avec vous. Ah ! vous ne voulez rien faire ! Ah ! vous

préférez l'Escandorgue, Gourgas, le Soulondre aux salles d'étude du collège! Eh bien, soyez tranquille, vous n'y reviendrez plus au collège, et puisque vous êtes amoureux du grand air, vous serez satisfait. Tout à l'heure, j'ai rencontré l'entrepreneur Brunet, qui bâtit une manufacture sur l'Ergue; je lui ai demandé une place pour vous. Vous n'avez pas voulu devenir avocat, prêtre, médecin; vous serez maçon. Demain matin, je vous mènerai moi-même au chantier de Brunet. En attendant, comme je n'entends pas que vous paraissiez au collège, où vous n'avez que faire aujourd'hui surtout, vous allez rester enfermé dans le grenier d'en haut. Vous pourrez y réfléchir jusqu'à ce soir sur votre situation nouvelle.

» — Mais, mon ami, hasarda ma mère toute pâle, Julien m'a promis de travailler à l'avenir; pardonne-lui cette fois encore.

» — Donnez-moi la clef du grenier et ne gâtez pas tant ce mauvais sujet.

» — Aie pitié de notre unique enfant, Auguste, supplia ma pauvre mère les mains jointes; tu sais qu'il est très-nerveux, il peut avoir peur tout seul là-haut.

» — Je vous répète de me donner la clef du grenier! » reprit mon père d'un accent de voix formidable.

» La clef lui ayant été livrée, il se tourna vers moi :

» — Suivez-moi, monsieur! » me dit-il.

» Je le suivis, et il m'enferma à double tour.

» L'école buissonnière finissait par la prison. »

VIII

Julien Savignac s'était tu.

— Charmant! charmant ! s'écria Louis Vernier.

— Alors, vous comprenez que je regrette l'Escandorgue?

— Et Adrien Sauvageol, et Méniquette Ortios....

— Et l'alouette huppée?

— Et l'alouette huppée.

— Et la prison aussi?

— Et la prison aussi.

Ils rirent tous les deux; puis, comme la nuit était venue, ils descendirent silencieusement la colline du Vert-Bois et regagnèrent Paris.

FERDINAND FABRE.

ROSE ET PIERRE

J'allais des Eaux-Bonnes à Cauterets par la belle route thermale qui franchit le col de Tortes à 1 800 mètres d'altitude. J'avais loué une petite victoria découverte, attelée de deux poneys des Landes, harnachés de rouge, ornés de pompons et de grelots, lestes, vifs, pleins d'ardeur.

A Argelès, après avoir descendu la riche vallée d'Arrens, on fait une longue halte. L'hôtel de France jouit, parmi les touristes, d'un renom mérité. On y fait d'excellents déjeuners et on y laisse passer, dans une douce quiétude, en vue d'un magnifique spectacle, les heures chaudes de la journée. Puis, bien reposé, on repart allègrement vers la montagne, par cette charmante route toute droite, qui passe au milieu des guirlandes de vignes, au pied du manoir ruiné de Beaucens, de la vieille abbaye de Saint-Savin, et du célèbre domaine de Miramont, où vivait Despourrins, le poète montagnard.

Pierre aussi, mon cocher Pierre, avait bien déjeuné. Il était gai, il chantait, il disait à ses poneys toutes sortes de tendresses. Lorsque nous eûmes dépassé Pierrefitte et que nous attaquâmes au pas les belles rampes qui précèdent le Limaçon, Pierre

n'offrit de prendre sa place, ses guides et son fouet; s'assit à ma gauche, je lui donnai un cigare et il mit à causer.

Ces belles montagnes, ces gorges solennelles, tte végétation puissante, ces ombres profondes et s grandes chutes d'eau, ce joli murmure des ruisux qui bordent la route, la solitude et surtout sence des humains, tout porte à la causerie, aux fidences. Pierre avait besoin de s'épancher. Il raconta toutes ses amours.

n ne se doute pas de ce que peuvent être, dans jolies villes béarnaises — Pierre était du Béarn, es amours d'un beau garçon, voire cocher d'un eur de voitures. Il était bien bâti, brun, élancé, yeux étaient vifs, sa physionomie ouverte. Ses res un peu épaisses indiquaient que ces amours- vaient commencé de bonne heure. Vingt et un s, d'ailleurs, et conscrit de la présente année. Son re avait désiré garder l'anonyme; les amours Pierre étaient la conséquence la plus infaillible rmi les lois naturelles, l'hérédité. Puis il avait été service d'un fonctionnaire galant; le bon exemple vait complété.

J'en aurais trop long à dire et il me faudrait trop mémoire pour raconter les confidences de Pierre; d illeurs ce sont des confidences. Et vraiment c'est d mmage, car c'est curieux et ce n'est pas banal; ne sont pas là les fades bonnes fortunes d'un une mondain.

Pour le moment, Pierre avait au cœur une vive passion pour une jolie fille, son égale, dix-neuf ans, blonde, rieuse, de belles dents et un abondant cor-

sage. Point besoin de vous dire comment étaient venues ces amours : tout d'un coup, à l'aventure et à l'aveuglette, au milieu de la nuit et tout auprès de la gouttière, sous les toits d'une auberge de Bagnères, où Rose était servante. Pierre était arrivé là, avec sa voiture et son voyageur, un soir qu'il avait bien dîné, comme il allait arriver avec moi à l'hôtel de Cauterets. La conquête avait précédé l'attaque, et le pays conquis, un instant révolté, avait tendrement accepté la loi du vainqueur.

Ces gaillards-là ont des moyens d'annexion que nous ne connaissons pas, nous autres. Point de programme, point de profession de foi, point de vote, point de siège, point de sommation. L'escalade, l'assaut. Une fois dans la place, suppression de toutes libertés; on n'a pas le droit de protester; on verra cela le lendemain; mais le lendemain il n'est plus temps. Ce ne sont pas eux qui renonceraient à la contrainte par corps; c'est par là qu'ils commencent, et c'est quand le débiteur est forcé, qu'ils lui demandent son bon plaisir. Est-ce que cela se refuse jamais, dans de semblables conditions? Comment rendre d'ailleurs ce qui a été pris? Or Pierre avait donné à Rose de telles preuves de sa fermeté en cette politique, qu'il y avait une année déjà qu'elle portait ses couleurs.

L'été, on se gage dans les hôtels et chez les loueurs des villes d'eaux; à la fin de la saison, on suit le mouvement, on bat en retraite devant les neiges et on hiverne à Pau. Les étrangers abondent, les hôtels

regorgent, les jolies servantes et les cochers de la ville font bon ménage. Les sévérités du service et la distance sont des antidotes de la satiété ; on s'aime et on est fidèle.

Or, cette année, Pierre, en attendant l'appel de la classe, était aux Eaux-Bonnes, et Rose, la jolie Rose, qui avait de si belles dents et un si charmant corsage, était à Cauterets. Voilà pourquoi nous étions si heureux de passer le col de Tortes et le col de Saucède ; pourquoi nous aimions tant nos poneys ; pourquoi nous leur avions donné si ample provende ; pourquoi nous les encouragions par tant de petits mots aimables ; pourquoi nous étions si content et si expansif : c'est que nous allions à Cauterets voir Rose.

Et quand Pierre s'arrêtait de parler haut pour se parler tout bas, vous pensez bien ce que signifiait cela : voir Rose !

Pendant ce temps les poneys me conduisaient, car, en conscience, je ne les conduisais guère... ma main laissait flotter les rênes. Ils montaient au pas, à leur gré, habitués à garder leur droite, ce qui est élémentaire sur ces routes tortueuses, où de hautes murailles de rochers masquent à tout moment les détours.

Nous avions aperçu un instant, à quelques centaines de mètres, en haut de nous, passant au-dessus d'un des beaux ponts du Gave, une voiture, la diligence de Cauterets à Lourdes, qui descendait. L'écho des montagnes de la rive opposée nous renvoyait le bruit des grelots de l'attelage et les rires des voyageurs de l'impériale.

Nous l'entendions venir; nous étions rangés, et bientôt nous vîmes, à un tournant, à vingt mètres, déboucher l'équipage avec une roue enrayée et courant grand train. Deux personnages dans la voiture; dans le cabriolet deux hommes et une jeune femme, riant toujours aux éclats. Tout cela passa rapidement; un nuage de poussière s'éleva; je détournai la tête et je fermai les yeux. Pendant ce mouvement, j'entendis un cri en haut, une exclamation à côté de moi, et quand je rouvris les yeux, Pierre avait disparu...

J'arrêtai, je regardai en arrière, la diligence s'éloignait vite; les chevaux, fouettés à outrance, étaient au galop, et Pierre, appelant, criant, menaçant, courait à la suite de la voiture. Au premier tournant, poursuivant et poursuivis disparurent; je les entrevis plus loin, l'attelage toujours au galop, puis bien en arrière, Pierre toujours courant. Il regarda vers moi, je lui criai qu'il perdait sa peine; il répondit par un mouvement de colère, me fit signe de continuer, escalada le parapet et se lança sur un sentier qui suivait le lit du Gave en coupant les lacets de la route, et qui pouvait lui donner quelque chance d'arriver à Pierrefitte avant la diligence. Je remis les poneys sur le chemin de Cauterets, où j'arrivai seul au bout d'une demi-heure.

Devant la porte de l'hôtel de France se tenait un groupe de serviteurs et de servantes. Le garçon d'écurie vint à moi, prit les chevaux par la bride.

— Tiens, me dit-il, ce sont les chevaux de Pierre; c'est la voiture de Pierre.

Et il se mit à rire en regardant les autres. Et les autres de se dire de l'un à l'autre :

— La voiture de Pierre, les chevaux de Pierre !

Et de rire.

— Monsieur, me demanda le garçon, où donc est-il, Pierre ?

— Que vous importe? répondis-je. Il est en arrière ; il vient.

On se regarda et on se reprit à rire.

Je recommandai les poneys et, pendant qu'on dételait, je me fis indiquer une chambre. Une fille prit ma valise et me conduisit.

En arrivant, elle riait encore.

— Qu'avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Pauvre Pierre ! fit-elle en se mordant les lèvres. Si monsieur veut me permettre une question... — Est-ce que Pierre a rencontré la diligence ?

— Eh bien ? lui dis-je, que vous importe ?

— Oh ! si monsieur savait ! reprit-elle avec un air tout attendri.

Elle était jeune, blonde, assez avenante ; mais ce n'était pas le portrait que Pierre m'avait fait de Rose.

— Comment vous nomme-t-on ? lui demandai-je.

— Marie, me dit-elle.

Au même instant, la voix du maître l'appela du bas de l'escalier, et Marie s'échappa en courant.

J'étais fort intrigué, fort inquiet ensuite de ce qu'était devenu Pierre, avec qui j'étais convenu de partir le lendemain au petit jour. J'avais peu de temps, j'étais attendu dans la ville, je m'habillai à la hâte et je sortis.

Lorsque je passai à l'hôtel, quelques instants avant le dîner, j'aperçus Pierre sur la porte de l'écurie; il vint à ma rencontre.

— Oh! monsieur, me dit-il, l'indigne fille!

Hélas! la conquête de Pierre s'était affranchie. Rose était partie sur la diligence avec le conducteur de la diligence. Pierre l'avait reconnue lorsque la voiture nous avait croisés, il s'était mis à sa poursuite; mais il s'était perdu au milieu des ronces et des rochers, et lorsqu'il avait pu rejoindre la route, il avait aperçu la voiture qui tournait le dernier lacet à l'entrée de Pierrefitte.

Trop tard!

Le pauvre garçon pleurait, jurait, se désespérait; il me demandait de lui rendre sa parole, de le laisser repartir, dût-il tuer les poneys de son maître pour rejoindre la fugitive.

— A quoi bon, lui dis-je, si vous ne la retrouvez que demain?

Je calmai son impatience en lui promettant d'être prêt à partir le lendemain matin à trois heures. J'allais à Lourdes prendre le premier train pour Tarbes; nous devions nous séparer là; il serait libre d'entreprendre ses poursuites.

Le soir à dix heures, quand je rentrai, Pierre était assis sur un banc devant la porte, et Marie, l'autre petite blonde, était auprès de lui.

Marie se leva vivement et vint me conduire à ma chambre.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Oh! monsieur, répondit-elle, c'est un si brave garçon.

— Vous avez raison, Marie, il faut toujours consoler les affligés.

Je fus éveillé le premier le lendemain matin. J'appelai le garçon d'écurie, et lorsque Pierre descendit, je ne sais d'où, il trouva sa besogne faite. Je le grondai : il était tout honteux; il avait eu tant de peine à s'endormir. Le temps nous gagnait; nous partîmes en grande hâte.

Lorsque nous nous retrouvâmes au point de la route où s'était faite la fatale rencontre, Pierre essaya une petite scène d'indignation.

— Encore! lui demandai-je.

— Dame! monsieur, fit-il, cela n'empêche pas!

La suite de cette véridique histoire? Mais quelle suite? Cela marche tout seul, ces choses-là, jusqu'à ce que le lien se casse ou que la cruche... Vous savez le proverbe arrangé par Basile?

Notre amourette a commencé par escalade et s'est engagée sur l'étroit chemin de la gouttière; j'avoue que le début est original. Mais ensuite, vous l'avez vu, cela s'est passé comme les amours de tout le monde, par la porte grande ouverte et par le grand chemin.

Nous les avons rencontrés sur la route de Cauterets, ces tendres amours de Pierre, qui s'enfuyaient en diligence.

En vérité, Rose était plus forte que son ami Pierre. Pierre pleurait et maugréait; Rose s'en allait en riant.

Vous me dites que Pierre se consola bien vite. Non pas; ce fut Marie qui le consola, ce qui n'est pas

la même chose. Pierre se laissa consoler un instant, et vraiment, j'aurais bien voulu voir qu'il se fît prier? Les cochers de nos montagnes ne laissent pas leurs manteaux aux jolies filles.

Celles-ci sont essentiellement fantaisistes; elles aiment, et cela leur passe. En voilà deux pour l'exemple. Dame! elles sont de Pau, de Tarbes ou de Bagnères,

. . . . Séjour
De plaisir et d'amour.

Vous avez vu, cependant, que Pierre n'avait pas pris son accident aussi philosophiquement qu'il aurait voulu le faire croire. Pierre était un peu gâté par le séjour de la ville. Je vous ai dit qu'il avait eu un important fonctionnaire pour premier maître. Les fonctionnaires n'aiment pas à être remerciés.

De Pierrefitte à Argelès et d'Argelès à Lourdes, mon pauvre Pierre resta silencieux. Je le questionnai, il me répondit à peine; il n'eut pas un mot aimable pour ses chers poneys, et une fois même, sans aucun motif, il leur détacha un vigoureux coup de fouet et un gros mot.

— Eh bien? lui dis-je.

— C'est le reste, monsieur, il faut bien que colère se passe.

Colère était passée; la figure de mon cocher fut souriante le reste du chemin. Par un mouvement énergique de volonté, il avait fait comme les mécaniciens des locomotives, il avait renversé... ses pensées; il ne regardait plus vers Lourdes, il voyait en arrière, à Cauterets.

Au chemin de fer, je le quittai, je lui laissai mon adresse; j'espérais le faire exempter du service comme soutien de famille, il était convenu qu'il m'écrirait.

A quelques jours de là, arrivant de Tarbes à Bagnères, je reconnus tout d'un coup et instinctivement, à l'hôtel du *Bon Pasteur*, cette jolie fille blonde, aux dents blanches, à la taille élégante, dont le portrait m'avait été fait si fidèlement par l'amoureux Pierre.

— Rose! m'écriai-je.

— C'est mon nom, monsieur, fit-elle étonnée.

— Vous venez de Cauterets?

— Mais, monsieur...

— Vous vous êtes arrêtée à Lourdes?

— Pourquoi cette question, monsieur?

— Pierre vous cherche.

Rose ne répondit pas, elle devint toute rouge; une larme voila son regard. Elle était charmante en ce moment de confusion.

Je lui pris les deux mains, et d'un ton paternel :

— Comment! Rose! lui dis-je.

Puis tout aussitôt...

Ce pauvre Pierre m'avait pris pour arbitre de ses douleurs; mon devoir était de faire de la morale, de sermonner l'infidèle, de plaider la cause de l'abandonné, et je ne m'en sentais pas la force. Rose baissait si bien les yeux; elle faisait une petite moue si séduisante! Et je me débattais entre un honnête scrupule et ce diable de respect humain qui me disait que j'allais faire une sottise.

Le scrupule l'emporta; je laissai la jeune fille

tout ébahie au milieu de la chambre, et je m'en allai.

Le lendemain, je partais pour la vallée d'Aure. J'étais fort mécontent de moi. J'en revins après une courte excursion, bien résolu à me laisser vivre quelques jours aux doux entraînements de la vie bagnéraise.

Rose était encore au *Bon Pasteur.*

Le jour même de mon retour, j'étais convié à un dîner dans l'arrière-sàlle de je ne sais plus quel hôtel. Excellent menu, aimables convives; le choix de ceux-ci n'était pas moins intéressant que l'ordonnance de celui-ci; l'amphitryon, mon digne ami S., mort aujourd'hui, l'un des hommes les plus distingués et les plus considérés du midi pyrénéen, était un homme de goût en cette matière comme en bien d'autres. Il y avait là un digne médecin, homme de savoir, le docteur B.; il y avait des administrateurs et des avocats de la ville; il y avait l'un des journalistes les plus aimables et les plus diserts de ce temps, Nobody, mort il y a un an.

Quelles bonnes causeries, que d'anecdotes, que de joyeux rires! Et comme tout avait été bon, surtout le Champagne! Et, lorsqu'on se sépara, comme la soirée était belle, comme les ruisseaux... Les ruisseaux de Bagnères susurrent toute la nuit comme des amoureux!

Or, lorsque je rentrai à l'hôtel, après ce dîner et cette délicieuse soirée, ce fut Rose qui me conduisit à ma chambre. Et dans l'escalier, à sept ou huit marches au-dessus de moi, Rose ne me cachait pas

d'autres agréments que Pierre avait négligé de me vanter. Elle avait un joli pied chaussé de bottines; la jupe était courte, le bas de jambe était fin, et au-dessus...

Coquin de Pierre! Et dire qu'un conducteur!...

Je conservais soigneusement ma distance, déplorant que les hôtels de Bagnères n'eussent pas cinq étages et qu'il ne fût pas possible de monter toujours.

Lorsque nous fûmes arrivés, m'asseyant sur une chaise, Rose debout devant moi :

— Voyons, mon enfant, lui dis-je, pourquoi avez-vous quitté Cauterets?

— J'y étais mal, monsieur, et j'avais idée de revenir ici où j'avais toujours été bien.

— Et vous savez quelle histoire on a faite à ce malheureux Pierre?

— Oh! monsieur, c'est Marie, il n'en faut rien croire.

— Mais pourtant, ce conducteur, ce départ en diligence, ces rires sur le chemin et votre effroi lorsque vous avez rencontré Pierre?

Ici Rose alla fermer la porte, la nature de l'interrogatoire exigeait le huis clos.

— Ne croyez pas, monsieur, que j'aie cessé de l'aimer; c'est un si bon garçon!

— Mais l'autre?

— Oh! monsieur, je ne l'aime pas, fit l'étrange fille en riant et en me montrant ses dents blanches. Il revenait à vide; il a bien voulu m'emmener à Lourdes; j'ai ri, parce qu'il me faisait rire; il était aimable avec moi, je ne pouvais l'en empêcher. A

Lourdes, j'essayai de le payer, il ne voulut rien recevoir.

— Et ensuite?

Je devenais indiscret...

— Ensuite? Dame! nous arrivâmes en retard, et je manquai le train. Ils voulurent alors me faire souper avec eux...

— Qui?

— Le conducteur et un de ses amis.

— Et alors?

— Alors... Pensez donc, monsieur... Comment pouvais-je faire autrement? Le voyage, le souper, le café, et toutes sortes de politesses... En disant cela, Rose faisait encore sa petite moue charmante.

— A merveille!

— Oh! monsieur, je vous assure que j'aime toujours ce pauvre Pierre.

— Mais, mon enfant... et en prononçant ce nom affectueux je m'approchai de Rose, je lui repris les deux mains, comme il y avait quelques jours, et la regardai bien en face.

— Mais, mon enfant, je n'y comprends rien. Il y a des gens chez nous qui diraient que vous manquez de sens moral.

Rose me repoussa vivement et devint rouge d'indignation.

— Pas de sens moral! s'écria-t-elle; pas le vôtre, peut-être; mais j'ai le mien, monsieur, croyez-le bien!

Elle était vraiment superbe. De grosses larmes lui vinrent aux yeux; un sanglot éclata; le sanglot

fit sauter le bouton, l'unique bouton de la chemisette qui l'étranglait!

Oh! l'inopportune chemisette et le bouton intelligent!

Il fallut bien apaiser cette colère et essuyer ces grosses larmes...

Et après :

— Qu'est-ce que c'est donc que le sens moral? me demanda Rose d'un petit air malin.

Cela devenait bien difficile à expliquer.

Je passai à Pau à la fin de la saison. On fermait partout : à Saint-Sauveur, à Cauterets, aux Eaux-Bonnes, aux Eaux-Chaudes, à Biarritz et aussi à Bagnères.

Tout le monde rentrait. Je vis revenir, au milieu des caravanes, par la route de Saint-Pé, une victoria attelée de deux poneys, je reconnus ceux avec lesquels j'avais franchi le col de Tortes. Pierre conduisait, Rose était assise à côté de lui. Pierre me salua du béret; Rose me salua du regard et devint toute rouge.

Pierre est exempt du service; il est resté cocher chez Mont Blanc. Rose est servante à l'hôtel de la Poste. Ils s'aiment tendrement.

« Et se marieront-ils? »

Il faut demander cela à leur sens moral.

GERMOND DE LAVIGNE.

UNE MAILLE ROMPUE

I

Il n'y avait pas plus d'un mois que la ravaudeuse Nanette avait obtenu la permission d'adosser son tonneau à l'hôtel Pomponne, et déjà elle se disposait à changer de quartier.

Elle ne devait cependant pas avoir à se plaindre de l'emplacement qu'elle avait choisi pour son établissement en plein vent.

L'hôtel Pomponne, situé rue Neuve-Saint-Augustin, était alors habité par M. de la Hante, le fermier général, et il ne se passait guère de jour que, sur la multitude de gens qui se rendaient chez lui, il ne s'en trouvât quelques-uns qui n'eussent besoin du secours de Nanette.

Et comme ils se montraient enchantés de son savoir-faire !

Ah! c'est que Nanette avait la main légère et l'œil exercé, et c'était vraiment un prodige que de voir avec quelle adresse elle rattachait une maille au bas de soie qu'un accident fortuit avait endommagé.

Eh bien, nous le répétons, malgré tous les profits

qu'elle tirait des nombreux achalandages résultant de son voisinage avec l'hôtel Pomponne, elle allait abandonner cette place sans pareille pour transporter son tonneau devinez où?... Dans la rue Galande, non loin de l'hôtel Lesseville.

Et tout cela parce que Mᵉ Chastenet, procureur au parlement de Paris, demeurait en cette rue, et que sous son toit vivait un clerc, Zéphyrin Bombardier, qui avait exigé que Nanette déménageât.

Or, comme celle-ci tenait énormément à devenir à la fin de l'année madame Bombardier, il lui avait fallu promettre d'obéir, sous peine de rester Nanette tout court.

Et cela n'eût pas fait son compte.

Non pas qu'elle fût vivement éprise des charmes de maître Zéphyrin, jeune Champenois aux cheveux roux et à la bouche lippue, qui n'avait d'autres qualités que d'être jaloux comme un tigre, obstiné comme un mulet et niais comme une buse.

Mais Nanette, quoique ravaudeuse, avait des principes, et connaissant, pour les avoir courus, tous les dangers qu'une jolie fille rencontre à Paris, car elle était jolie, elle brûlait du désir d'épouser quelqu'un, ne fût-ce que pour faire taire les méchants propos qu'on faisait courir sur son compte et qui nuisaient fort à sa réputation.

Hélas! c'est probablement à ce désir, bien naturel d'ailleurs, qu'il faut attribuer la facilité avec laquelle elle s'était laissée aller tant de fois à croire aux serments de messieurs les gardes françaises et les mousquetaires.

Ne conservant plus aucune illusion à cet égard, assurée désormais qu'il n'y avait aucun mari à espérer sous le brillant uniforme militaire qui avait si souvent ébloui ses yeux et fasciné son cœur, elle porta ses vues sur le civil, y trouva encore des déceptions, et finit pas tourner ses regards sur la robe. Ils s'arrêtèrent sur Zéphyrin.

Oh! par exemple, elle n'avait eu qu'à se louer de ce nouveau soupirant, dont les intentions matrimoniales étaient aussi pures que l'azur de ses yeux.

Et c'était afin de ne pas laisser échapper la superbe occasion qui se présentait, que Nanette s'était décidée à souscrire aux volontés de son futur épouseur, quitte, une fois sa femme, à lui faire faire les siennes.

Or la première chose qu'avait demandée Zéphyrin avait été qu'elle abandonnât au plus vite les abords de l'hôtel Pomponne, beaucoup trop fréquenté, selon lui, par une foule de gentilshommes et de commis aux aides ou aux gabelles, gens très friands et très appréciateurs de jolis minois, et qui, prétendait-il, sous prétexte de faire raccommoder leurs bas, s'amusaient à cajoler la ravaudeuse et à lui débiter des galanteries et des fadaises.

Nanette eut beau lui démontrer, par toutes les raisons imaginables, qu'il avait grand tort de se former une aussi mauvaise opinion de ses pratiques, et que d'ailleurs, puisqu'elle l'aimait, peu lui importait les compliments de ceux qu'elle ne regardait autrement que comme des chalands payant bien.

Tout fut inutile.

Zéphyrin persista dans son vouloir, et, dominé par sa jalousie, il refusa toute concession.

Nanette dut se résigner.

Voilà pourquoi, dans la matinée du 15 septembre 1770, la jeune ravaudeuse se dirigeait vers l'hôtel Pomponne en cherchant dans les environs un commissionnaire pour transporter son tonneau rue Galande.

Et pourquoi aussi elle poussait de profonds soupirs à la pensée d'aller s'enfouir dans cet affreux quartier qu'elle abhorrait par avance.

Tout en trottinant, elle venait d'entrer dans la rue Neuve-Saint-Augustin, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom.

Soudain elle se retourna et jeta un cri de surprise.

Un magnifique sergent aux gardes françaises était derrière elle.

— Timoléon ! s'écria-t-elle à sa vue.

— Moi-même, ma chère, répondit le beau militaire en se campant fièrement un poing sur la hanche, et la main droite à son chapeau.

— Comment, monstre, vous osez encore reparaître devant mes yeux après vous être conduit envers moi comme vous l'avez fait? — Cruel! m'abandonner ainsi, juste la veille du jour où nous devions faire publier nos bans ! et pourtant Dieu sait si je vous aimais, vilain !

Et Nanette laissa échapper une tendre exclamation de regret.

— Mais, Nanette, je ne sais pourquoi vous me re-

prochez ainsi mon absence; ne fallait-il pas que j'allasse au pays pour me procurer les papiers nécessaires à notre hyménée? Nanette, je t'aime toujours, et, si tu le veux, je ne vois rien qui nous empêche de nous épouser.

— Comment?

— Sans doute, puisque je reviens d'Orléans exprès pour cela.

— Vrai?

— Parole d'honneur!

— Oh! mais alors au diable Zéphyrin, s'écria-t-elle en frappant dans ses mains avec joie.

— Hein! qu'est-ce que Zéphyrin, s'il vous plaît, ma mie?

— Dame! un épouseur, puisque vous m'avez laissée là. Mais, fit-elle en se reprenant à douter et en fixant son regard sur celui du garde française, qui me prouve que vous ne cherchez pas à m'abuser?

— Ce qui te le prouve, c'est que dès demain, si vous le permettez, je vous conduis tout droit chez le notaire.

— Chez le notaire! Allons, Timoléon, vous êtes un honnête homme, et, foi de Nanette, je n'aurai pas d'autre époux que vous.

Et la jolie ravaudeuse, tout entière à la joie d'avoir retrouvé un mari beaucoup plus de son goût que Zéphyrin, se sépara du sergent, qui lui donna effectivement rendez-vous pour le lendemain, et s'en retourna à son service, avec un air de satisfaction qui se trahissait par la légèreté de sa démarche et la façon dont il portait son tricorne.

Demeurée seule, Nanette eut le dessein de s'adresser à un écrivain public, afin de lui faire écrire une lettre à Zéphyrin pour l'instruire de son intention de rompre avec lui; mais réfléchissant qu'il serait bien temps de l'avertir le lendemain, elle s'en alla à son tonneau, remettant à plus tard son déménagement projeté et songeant à la défaite qu'elle donnerait au jeune homme pour s'excuser de n'avoir pas accompli son désir.

— Bah! dit-elle après y avoir pensé un moment, il grondera et s'apaisera; d'ailleurs un jour de plus n'est pas une affaire, et si Timoléon tient sa promesse, je n'aurai guère de souci d'avoir déplu à M. Bombardier.

Et d'un pas léger elle arriva à son tonneau.

Un homme se promenait devant, semblant attendre quelqu'un.

En apercevant Nanette, il courut à elle.

— Bonjour, Nanette, ne me reconnaissez-vous pas?

— Gilbert!

— Oui, ma chère Nanette, Gilbert qui vous attendait et qui commençait à craindre que vous ne vinssiez pas.

A cette seconde rencontre, la ravaudeuse éprouva un véritable étonnement.

— Gilbert! répéta-t-elle, et par quel hasard m'attendez-vous comme autrefois? Il y a cependant longtemps que vous m'avez oubliée pour courir après la belle Javotte. Ah! ajouta-t-elle avec dépit, vous n'avez pas eu besoin de lui promettre de l'épouser, celle-là... mais vous voyez que je ne vous en veux pas, puisque je ris.

Et elle montra sa double rangée de petites dents perlées.

— Nanette ! de grâce !

— Ah! il est vrai que je ne vous soupçonnais guère capable d'abuser ainsi de ma crédulité. Et dire que je fus assez folle pour vous aimer à ce point de pleurer toutes les larmes de mon corps lorsque je sus que vous me trompiez ! Mais je le répète, c'est fini, et...

— Ainsi, Nanette, vous ne m'aimez plus ?

— Non ! mais pourquoi me dites-vous cela?

— Pourquoi? parce que j'ai réfléchi, et que j'ai reconnu combien j'avais eu de torts envers vous; et tenez, cela est si vrai que, bien que je sois perruquier et que vous ne soyez qu'une simple ravaudeuse, si vous aviez conservé là, au fond du cœur, quelque chose pour moi, eh bien, foi de Gilbert Capot, qui est mon nom, je n'hésiterais pas à... enfin vous comprenez...

— A quoi? fit Nanette que cet exorde commençait à intriguer.

— Eh bien, à vous offrir ma main, à la condition que vous quitteriez votre tonneau pour achalander par votre gentillesse la boutique que j'ouvrirais, aussitôt marié.

— Est-il possible! exclama la ravaudeuse, comment, vous aussi vous voulez m'épouser ?

— Que trouvez-vous donc de surprenant à cela ? l'amour ne rapproche-t-il pas les distances? et d'ailleurs je ne suis pas encore établi, et ce n'est qu'après notre mariage que... Mais j'y pense, continua-t-il en changeant de ton, vous venez de dire :

« Vous aussi vous voulez m'épouser? » Aurai-je donc un rival à redouter?

— Oui; c'est-à-dire quelqu'un m'a honorée de la même demande. Cependant rien n'est encore décidé, pour aujourd'hui du moins; mais je dois me prononcer demain, et...

— Oh! ma chère Nanette, refusez, je vous en conjure, et faites le bonheur de ma vie en m'acceptant pour époux. Ne voyez-vous pas comme je vous aime, et ne vous laisserez-vous pas fléchir en me voyant si repentant de ma conduite passée?

Nanette ne répondit pas.

Elle réfléchissait.

Il y avait, en effet, matière à réflexion.

Gilbert était jeune, bien tourné, doué de la faconde commune aux gens de sa profession; de plus, vêtu avec une élégance de mauvais goût, il est vrai, mais qui était bien de nature à séduire les regards d'une ravaudeuse; il pouvait rivaliser avec avantage avec Timoléon, dont la tournure martiale avait captivé le cœur de Nanette.

Elle flottait, indécise, entre les grâces militaires de l'un et la désinvolture attrayante de l'autre.

Elle ne savait guère à qui donner la préférence.

Inutile d'ajouter que l'image de Zéphyrin ne venait nullement se placer entre celles de ces deux aspirants.

Toutefois, songeant qu'il serait peut-être dangereux de s'engager de nouveau, elle jugea prudent d'attendre au lendemain pour prendre une détermination.

— Quoi ! s'écria Gilbert, qui s'étonnait du silence qu'elle gardait, vous hésitez, Nanette? douteriez-vous de la sincérité de mes paroles?

— Non ! répondit-elle enfin; et pour vous en donner une preuve, venez demain à deux heures, et je vous donnerai une réponse.

— Demain ! répliqua le jeune homme, c'est bien long; pourquoi pas aujourd'hui même, tout de suite ?

— Quel empressement, monsieur Gilbert ! on ne dirait vraiment pas que vous avez eu six mois pour vous consulter.

— Méchante! fit Gilbert; mais voyons, puisque vous me croyez sincère, pourquoi m'ajourner à demain quand vous n'avez qu'un mot à dire pour me rendre heureux?

Une secrète pensée semblait porter Gilbert à presser outre mesure la conclusion de l'union qu'il projetait.

Nanette s'en aperçut.

— Je crois, lui dit-elle, que lorsqu'il s'agit de mariage, quelques heures de réflexion sont bien permises; aussi, croyez-moi, n'insistez pas davantage; revenez demain, et je vous promets une solution.

— A demain donc; fit Gilbert avec un soupir ! mais n'oubliez pas, ma charmante, que je me meurs d'amour.

— C'est convenu.

Et les deux jeunes gens se séparèrent, Gilbert, mécontent de n'avoir pu l'amener à se décider immédiatement; Nanette, en cherchant vainement à

s'expliquer la bizarrerie de la double demande en mariage dont elle avait été l'objet et la promptitude singulière avec laquelle ces deux hommes voulaient l'épouser.

Elle n'était pas à bout d'étonnement.

Abasourdie par tout ce qu'elle venait d'entendre, et ne trouvant rien qui pût justifier le retour imprévu de Timoléon et de Gilbert, dont elle se croyait oubliée depuis longtemps, Nanettre entra machinalement dans son tonneau et se mit en devoir de travailler.

Mais au lieu de provoquer les chalands par d'agaçantes mines ou de joyeux refrains qu'elle chantait habituellement en remmaillant ses bas, elle s'assit comme un automate, et, les yeux fixés à terre, elle se laissa aller à une rêverie profonde.

Certes, qui l'eût vue en ce moment tourner et retourner entre ses doigts les bas qu'elle tenait à la main, eût eu peine à reconnaître en elle l'insouciante créature dont les éclats de rire et la folle gaieté étaient les compagnons ordinaires.

Soudain elle fut tirée de l'espèce de somnolence dans laquelle elle était plongée par la venue d'un laquais de louage, d'assez triste livrée, qui s'avança vers elle.

— Mam'zelle Nanette Sorel? demanda-t-il.

— Hein! s'écria-t-elle comme si elle eût été réveillée en sursaut, que voulez-vous?

Le laquais répéta sa demande.

— C'est moi, dit-elle; que désirez-vous? une reprise perdue... une maille à rattacher?...

— Pardon, mam'zelle, il ne s'agit pas de cela, mais

d'une lettre que je suis chargé de vous remettre de la part de M. le chevalier de Mentirac.

— Une lettre pour moi ?

— Oui, mam'zelle; la voici.

Nanette prit la lettre et la froissa sans l'ouvrir, fort embarrassée de savoir ce qu'elle contenait et n'osant avouer qu'elle ne savait pas lire.

— Mon garçon, dit-elle en s'adressant au laquais, je ne sais pas ce que peut me vouloir M. le chevalier de Mentirac, et vous allez me faire le plaisir de me l'apprendre en me lisant vous-même ceci, attendu que je ne lis jamais les lettres des gens que je ne connais pas.

Le messager du chevalier déplia le papier que Nanette venait de lui rendre et lut :

« MADEMOISELLE,

» Le bruit de vos vertus est venu jusqu'à mon oreille, et je me fais honneur et gloire de professer les principes de M. de Voltaire; c'est vous dire que je suis sans préjugés. Je vous offre mon cœur et ma main. Si vous consentez, j'enverrai mon carrosse vous prendre à la brune, et dès ce soir nous irons ensemble, après souper, commander votre toilette de noce.

» Votre esclave,

» Chevalier NARCISSE DE MENTIRAC. »

— Oh ! pour le coup, pensa Nanette, je rêve, c'est sûr; mais, par ma foi, si c'est un songe, il est trop beau pour désirer qu'il s'évanouisse.

Et s'adressant au laquais, qui attendait une réponse :

— Faquin! allez dire à votre maître que je lui permets d'envoyer son carrosse et qu'il me trouvera prête à monter dedans.

L'homme s'inclina respectueusement et partit.

Nanette, plus que jamais convaincue qu'il lui serait impossible de comprendre quel était le véritable motif de la course au mariage dont elle était devenue subitement le but, cessa de se creuser l'esprit pour le deviner et essaya de reprendre son ouvrage, décidée, pour éviter l'embarras du choix, à épouser celui des trois futurs qui viendrait le premier pour remplir sa promesse, et, au besoin, Zéphyrin, si tous lui échappaient.

La journée se passa sans autre incident.

Seulement, Nanette se piqua vingt fois les doigts en emmaillant ses bas, tant elle fut distraite.

Vers les cinq heures du soir, une voiture s'arrêta devant le tonneau de la ravaudeuse.

C'était un grand fiacre jaune, derrière lequel était grimpé le laquais qui était venu apporter une lettre à Nanette.

Il descendit prestement à terre et s'avança vers elle.

— Mademoiselle, lui dit-il en se découvrant, M. le chevalier vous attend.

Un éblouissement passa sur les yeux de la ravaudeuse.

Mais déjà la portière de la voiture était ouverte.

— Me voici, répondit-elle.

Et laissant là bas et tonneau, elle s'élança dans le carrosse.

Au même moment, une imprécation retentit à ses oreilles.

C'était Zéphyrin qui, impatient de n'avoir pas vu venir, dans la rue Galande, l'établissement portatif de son adorée, était venu pour s'informer des causes qui en avaient empêché le déménagement.

Il était arrivé juste à temps pour être témoin du départ de Nanette.

— Coquine! lui cria-t-il, tout est fini entre nous.

Un éclat de rire lui répondit.

Et la voiture roula sur le pavé.

II

C'était à l'époque où madame du Barry brillait de l'éclat le plus splendide.

Elle venait d'être solennellement présentée à la cour, et c'était à qui se prosternerait humblement aux pieds de la courtisane royale qui devait, vingt ans plus tard, expier sur l'échafaud révolutionnaire le triste privilège d'avoir si vivement occupé l'attention publique par le spectacle de ses scandaleuses amours.

Le roi Louis XV, entouré d'une foule de courtisans dont l'unique occupation était le plaisir et la dissipation, donnait l'exemple d'une conduite déréglée.

Des fêtes magnifiques, qui trop souvent dégénéraient en véritables saturnales, réunissaient chaque jour cette noblesse folle et joyeuse qui dansait, le sourire aux lèvres, sur les parquets de Versailles ou de Saint-Germain, sans s'apercevoir que

sous ses pas se creusait l'abîme destiné à l'engloutir.

Livrés à leurs passions, auxquelles ils obéissaient sans frein ni retenue, les gentilshommes ne cherchaient à se distinguer que par de ruineuses prodigalités ou par le débordement de leurs mœurs dissolues.

Or, parmi les courtisans les plus empressés auprès du roi, il en était un qui se désespérait fort d'être obligé pour lui plaire de suivre le torrent et de jeter son or à pleines mains dans l'océan des parties fines et des petits soupers, où se dévorait parfois en une nuit, ce qui eût suffi à assurer pendant un an l'existence de cent familles.

C'était le marquis de Brugnon.

Les mémoires du temps ont fait connaître ce singulier personnage, d'une avarice extrême et d'une ambition démesurée, qui se trouvait continuellement placé entre le désir de s'enfuir de la cour, afin de ménager ses écus, et l'envie de parvenir aux honneurs et aux dignités qu'il convoitait. Rien de plus bouffon que cette lutte perpétuelle entre les deux passions qui le dominaient et les efforts surhumains qu'il tentait vainement pour les satisfaire l'une et l'autre.

Et ce qu'il y avait de plus plaisant, c'est que chacun, connaissant son péché capital, se donnait le malin plaisir d'inventer quelque tour pour lui faire sortir en souriant l'or de sa bourse, tandis qu'au fond du cœur il enrageait.

Le roi lui-même, qui ne détestait rien tant que les avares, et surtout ceux qui, comme le marquis,

ne craignaient pas de compromettre leur qualité de gentilhomme en liardant, comme eussent pu le faire des bourgeois; le roi, disons-nous, ne manquait jamais de le tancer vertement, lorsqu'il apprenait quelque nouveau trait de parcimonie.

Alors le marquis balbutiait une excuse et promettait de se corriger.

Et le lendemain il recommençait, au grand scandale des courtisans, qui ne comprenaient pas qu'avec une fortune semblable à la sienne il s'accommodât de sortir à pied par les mauvais temps pour épargner le prix d'un carrosse, de porter des habits déflorés et malpropres, des bijoux datant du règne d'Henri IV et du linge de la veille; en un mot qu'il fît si peu de cas de l'honneur de son nom, de son titre et de son rang.

Cependant, depuis quelques mois il avait paru s'amender et consentir enfin à vivre comme tout le monde, c'est-à-dire à dépenser sans compter, à faire des dettes et à ne pas les payer.

De plus, il avait renouvelé sa garde-robe et habillé ses laquais à neuf.

Et comme personne ne savait l'innombrable quantité de soupirs qu'il avait poussés avant de se résoudre à ces sacrifices, on pouvait le croire sur le chemin d'une entière guérison.

Aussi, grâce à ce changement apparent, le roi voulut bien oublier toutes ses fautes passées, et le récompenser de son attachement à sa personne en lui accordant le cordon de l'ordre, faveur que le marquis sollicitait depuis si longtemps, qu'il faillit devenir fou de joie lorsqu'il l'obtint, et qu'il ne put que

protester de nouveau de son dévouement lorsqu'il fut admis à présenter ses remerciements au roi.

— Marquis, lui répondit Louis XV, je reçois avec plaisir l'assurance que vous me donnez d'être toujours un sujet fidèle et dévoué; j'espère que la dignité dont vous êtes revêtu vous guérira de l'avarice que chacun vous reproche, et que vous continuerez à vous conduire de façon que je n'aie pas à me reprocher de vous avoir honoré de la distinction que je vous confère.

— Sire, balbutia le marquis, je mourrai plutôt que de vous désobéir.

Et pénétré de reconnaissance pour son monarque vénéré, il se retira, songeant aux différentes réformes qu'il devait accomplir dans sa maison pour regagner les quelques mille livres qu'il avait dépensées afin de faire croire à sa prodigalité.

III

Huit jours après cette promotion, un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un habit noisette, sur lequel flottait le cordon de l'ordre, cheminait pédestrement dans la rue Vivienne, en ayant grand soin de choisir les pavés avant d'y poser les pieds, de peur de crotter sa chaussure, ce qui lui faisait faire à tous moments des soubresauts qui excitaient la risée des passants.

C'était le marquis Anténor de Brugnon.

Arrivé au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin,

il s'arrêta devant une mare d'eau formée par la jonction des deux ruisseaux, et mesura du regard le saut qu'il avait à exécuter pour la franchir.

Soudain il s'élança.

Mais, soit maladresse, soit hasard, il retomba à faux et fit un si prodigieux écart pour retrouver son équilibre, que la pointe du fourreau de son épée qu'il portait en verrou, alla lui battre le mollet et lui rafla la jambe gauche, en déchirant le bas de soie qui la recouvrait.

A la vue de l'accroc survenu à cette partie de sa toilette, le marquis fit une grimace assez laide et jeta un coup d'œil furieux sur les gens qui l'entouraient en riant de sa mésaventure. Puis, enfilant la rue Neuve-Saint-Augustin, il marcha jusqu'à l'hôtel Pomponne, s'assura que personne ne l'observait, et s'avança bravement jusqu'au tonneau de Nanette la ravaudeuse.

— Petite, lui dit-il en posant son pied sur le bord du tonneau, fais vite un point à ce bas.

— Comment, mon gentilhomme, vous voulez que je le remmaille sur votre jambe ?

— Oui, oui, et dépêche, tu dois avoir la main habile, je ne crains pas de te confier mon mollet.

— C'est bien de l'honneur que vous me faites, monseigneur, repartit Nanette qui avait levé les yeux sur le cordon du patient. Et elle se mit à l'œuvre.

Au bout de quelques minutes le bas fut réparé et le marquis continua son chemin, après avoir mis une pièce de trente sous dans la main de l'ouvrière.

Mais il ne s'était pas aperçu qu'un carrosse passait au moment où son mollet était à la disposition de la ravaudeuse, et qu'une triple exclamation de surprise accompagnée d'un fou rire avait retenti dans l'intérieur. Et certes, s'il l'eût vu, il eût été bien fâché de savoir qu'il était occupé par MM. de Montigny, d'Aiguillon et de Béringhen, les trois plus méchantes langues de la cour.

Mais il ne vit rien et rentra chez lui, fort satisfait du talent de la jeune fille.

Inutile de dire que, dans la soirée, on ne parlait plus à Paris et à Choisy que de la nouvelle équipée du marquis de Brugnon, qui ne rougissait pas d'aller, paré du cordon de l'ordre, faire raccommoder ses bas chez la ravaudeuse de la rue, tout comme s'il eût été un portefaix ou un laquais.

Dans la soirée, le marquis, qui ne se doutait de rien, se présenta souriant au jeu du roi.

— Monsieur, lui dit Louis XV d'une voix pleine de colère, je vous défends de paraître devant moi pendant un an.

— Sire, essaya le malheureux marquis, qu'ai-je fait pour déplaire à Votre Majesté?

— Vous avez compromis la dignité de l'ordre que vous portez, et pour vous punir de votre avarice, vous payerez dix mille livres à la ravaudeuse qui a eu l'honneur de travailler pour vous; et si, d'ici à deux jours, vous ne vous êtes pas exécuté, vous irez à la Bastille apprendre à mieux choisir une autre fois les gens chargés du soin de vos vêtements.

Et du geste il congédia le marquis, qui se retira en essuyant un feu roulant de quolibets de la part

des gentilshommes qui se pressaient dans les salons royaux.

Le bruit de cette aventure se répandit aussitôt partout.

On en causa si bien que Gilbert l'apprit de l'intendant de M. de la Châtaigneraie, dont il avait l'honneur d'être le perruquier; Timoléon, en l'entendant raconter par le comte de Montboisier, son capitaine; et le chevalier de Mentirac, au tripot de la rue des Singes.

Aussi les deux premiers sentirent-ils se réveiller instantanément au fond du cœur un profond amour pour Nanette et sa dot, et le dernier se persuada-t-il qu'avec les dix mille livres de la ravaudeuse, il pourrait facilement passer en Angleterre, afin de s'y livrer à l'exercice des petits talents que la police française ne lui laissait plus exploiter sans danger à Paris. Tous trois se hâtèrent donc d'aller incontinent s'offrir pour épouseurs, espérant arriver avant que Nanette eût connaissance de la fortune inattendue qui lui tombait du ciel. On sait la surprise que fit naître chez la ravaudeuse, ignorante de ce qui s'était passé à la cour, cette triple recherche en mariage; le lecteur va savoir ce qu'il en advint et quelles en furent les suites.

IV

Nous avons laissé Nanette en tête-à-tête avec le chevalier de Mentirac.

La voiture les avait menés au cabaret du Cadran bleu, où tous deux entrèrent pour souper; mais la ravaudeuse exigea qu'on les servît dans la salle commune, et le chevalier fut obligé d'y consentir. Or ils avaient à peine commencé le repas, pendant la durée duquel ils se promettaient l'un et l'autre de faire plus ample connaissance, que deux jeunes gens en habit de gala vinrent prendre place à la table voisine de celle qu'ils occupaient, et se mirent à causer, en attendant qu'on leur apportât ce qu'ils avaient demandé.

Aux premiers mots de leur conversation, Nanette ouvrit l'oreille.

Ils parlaient à haute voix du marquis de Brugnon et des dix mille livres qu'allait lui coûter le raccommodage de son bas de soie.

Ce fut un trait de lumière pour la ravaudeuse. Elle eut tout de suite le mot de l'énigme de ses trois mariages.

— Monsieur le chevalier, dit-elle à son amphitryon, qui faisait d'inutiles efforts pour empêcher qu'elle n'entendît les paroles des deux dîneurs, connaissez-vous l'histoire dont s'entretiennent ces deux gentilshommes?

— Moi? nullement. Quelque anecdote inventée à plaisir.

— Ainsi, vous n'y croyez pas?

— Allons donc! pas le moins du monde.

— Mais enfin, si cela était?

— Eh! ma foi, j'en serais ravi, et vous pouvez être certaine à l'avance que rien ne serait changé à mes dispositions à votre égard.

— J'en suis convaincue; mais je pense qu'il est utile de s'assurer du fait, et, si vous le permettez, nous remettrons à huit jours la décision que nous devions prendre ce soir; d'ici là, j'aurai eu le temps de savoir si véritablement j'ai le bonheur de posséder une dot de dix mille livres.

Il n'y avait rien à répondre à cette sage prétention, le chevalier le comprit et il n'essaya pas d'insister; mais il considéra l'affaire comme manquée, et n'osant demander compte aux deux jeunes gens de la ruine de ses projets, il se contenta de réduire considérablement le menu du dîner et se sépara assez brusquement de Nanette, qui regagna sa demeure en dissimulant mal la joie que lui causait un changement de fortune si inattendu.

Une fois chez elle, elle se livra sans contrainte à l'allégresse qui remplissait son âme, et après avoir ri de tout son cœur, en songeant qu'elle avait successivement failli devenir la femme d'un sot tel que Zéphyrin, et d'un escroc comme le chevalier dont elle avait facilement pénétré les vues, elle se coucha. Mais elle ne put trouver le sommeil.

En vain elle fermait les yeux, elle voyait toujours tourbillonner devant elle une pluie d'or et d'argent qui illuminait de ses fantastiques reflets des douzaines de robes soyeuses comme celles des belles dames qui se promenaient aux bras des financiers; des meubles en bois de rose, semblables à ceux qui garnissaient la boutique du tapissier de la rue Vivienne, et des glaces à trumeaux chargés d'Amours et de bergères, comme il y en avait à l'hôtel Pomponne.

Dix mille livres! mais c'était une fortune dont elle ne verrait jamais la fin.

Dix mille livres! mais avec une pareille somme elle pouvait choisir entre vingt maris et épouser, si bon lui semblait, quelque gros cabaretier du quartier et trôner sur une banquette de velours, derrière un comptoir luisant comme un écu neuf!

Elle finit enfin par s'assoupir, mais elle rêva qu'elle supplantait madame du Barry auprès de Louis XV.

Le lendemain matin, en se réveillant, elle se rappela les événements de la veille et courut en toute hâte à son tonneau pour y attendre l'ordre d'alle. recevoir les dix mille livres qui lui étaient dues pa le marquis de Brugnon.

Personne ne se présenta; mais vers dix heures, elle vit venir à elle le beau Timoléon qui, plus pimpant que jamais, s'avançait avec un air séducteur approprié à la circonstance.

— Eh! ma petite Nanette, vous le voyez, lui dit-il, en s'approchant d'elle, je suis de parole.

— C'est bien, cela, Timoléon, et je vous sais un gré infini de cette exactitude.

— En ce cas, je pense que nous allons partir immédiatement pour Cythère, en passant par chez M. le notaire.

Et le sergent aux gardes sourit avec intention.

— Vous me voyez toute prête à vous obéir, monsieur Timoléon; seulement je désire que vous déposiez entre les mains de cet honnête tabellion une dot égale à celle que je vous apporte.

— Comment! que signifie?

— Sans doute; puisque je possède dix mille livres, il est tout naturel que je veuille un époux dont la fortune corresponde à la mienne; à moins toutefois que vous ne soyez gentilhomme, ce qui pourrait peut-être me déterminer à faire là folie de vous donner de quoi acheter une sous-lieutenance.

— Allons donc, Nanette, c'est une plaisanterie.

— Quoi! vous n'avez rien, vous êtes roturier, et vous songez à moi! Vous avez perdu la cervelle, mon cher!

A cette brusque sortie, Timoléon, tout penaud, demeura muet et rougit jusqu'aux oreilles. Puis, faisant un demi-tour à gauche, il enfonça son tricorne sur sa tête, lança un regard furibond à Nanette, qui riait à cœur joie, et s'écria en s'éloignant :

— Tu me payeras ça, ravaudeuse du diable!

Après lui, ce fut Gilbert qui vint à son tour réclamer à Nanette la réponse qu'elle lui avait promise.

— Eh bien! cher cœur, avez-vous réfléchi, lui dit-il en donnant à sa voix l'expression la plus doucereuse, et consentez-vous à m'accepter pour époux?

— Oui, mon ami, votre amour m'a touchée, et, pour ne pas refuser l'honneur que vous avez voulu me faire en me choisissant pour être votre femme, je me suis dégagée de la parole que j'avais donnée à un autre en lui abandonnant les dix mille francs qui formaient toute ma dot; de cette façon, je suis libre et je vous prouve jusqu'à quel point je vous aime.

— Quoi! s'écria le perruquier désappointé, vous avez fait le sacrifice de tout ce que vous possédiez?

— Que n'aurais-je pas sacrifié pour être à vous?

— Mais alors il ne vous reste rien?

— Que mon cœur!

— Ah! la belle affaire! Mais, Nanette, vous avez fait une folie, et, d'honneur, je ne puis maintenant...

— M'épouser, n'est-il pas vrai, mon cher Gilbert? s'écria Nanette; j'en suis charmée, car en me mariant avec vous, j'eusse été la femme d'un sot et d'un fourbe! Allez, allez, beau perruquier, si vous attendez après mes dix mille livres pour vous établir, vous avez encore le temps de courir la ville.

Et Nanette parlait encore, que Gilbert s'était enfui en maugréant contre sa simplicité de n'avoir pas deviné le piège qu'elle lui avait tendu.

Les trois adorateurs avaient échoué.

Mais l'heure se passait et le marquis de Brugnon ne donnait pas de ses nouvelles.

Vers la brune, Nanette, ne voyant rien venir, imagina d'aller dans le voisinage s'informer si personne n'était venu s'enquérir d'elle avant qu'elle n'arrivât à son tonneau.

La première personne à qui elle s'adressa fut le commissionnaire du coin de la rue.

— Non, lui dit-il; mais j'ai entendu parler de vous ce matin.

— Ah! où cela?

— A l'hôtel de M. le marquis de Brugnon, où j'étais allé porter une lettre.

— Vraiment! Et que disait-on?

— On disait que la ravaudeuse Nanette Sorel n'avait pas eu de bonheur.

— Pourquoi cela?

— Parce que M. le marquis venait de mourir d'une attaque d'apoplexie.

En apprenant cette fatale nouvelle, la pauvre fille sentit son cœur se serrer et de grosses larmes rouler dans ses yeux.

— Allons! dit-elle, avec un soupir, il faudra que j'épouse Zéphyrin.

Et elle partit confuse pour la rue Galande.

Mais là, une autre déception l'attendait.

Trompé dans son amour, Zéphyrin n'avait pu se consoler de voir sa belle monter dans la voiture du chevalier de Mentirac, et de désespoir il avait quitté l'étude de maître Chastenet pour s'enrôler dans le régiment de Royal-Navarre.

. . . .

. . . .

Nanette ne se maria point, mais son aventure avec le marquis de Brugnon et la fin tragique de celui-ci firent parler d'elle; chacun voulut la voir; on vint en foule à son tonneau pour obtenir de sa bouche des détails qu'elle raconta, en y mêlant l'histoire de ses quatre mariages rompus.

Et bientôt elle obtint un tel succès que, six mois plus tard, elle abandonnait sa baraque portative, pour entrer dans les chœurs de l'Académie royale de musique.

H. Gourdon de Genouillac.

FRAGMENT DE ROMAN

... Il n'y a aux blessures du cœur qu'un vrai remède, la résignation; mais cette vertu appartient seulement aux natures privilégiées, et bien petit est le nombre des élus.

Julien Marceau avait été jusqu'alors ce qu'on appelle un garçon rangé. L'amour de Lucile l'avait absorbé tout entier, cœur et tête; et des dissipations de la vie parisienne, des mille distractions par elle offertes aux hommes de bonne volonté, il ne connaissait rien encore.

En voyant pour la seconde fois s'évanouir sa plus chère illusion, il fut saisi d'un accès de misanthropie et de doute qui eut sur son avenir une fatale et décisive influence. Cette fois le mal était sans remède, comme saint Thomas, Julien avait voulu toucher la plaie du doigt; il avait pour ainsi dire enseveli de ses mains son espérance bien morte.

Aucun ressentiment contre Lucile ne se mêlait d'ailleurs à son désespoir. La pauvre enfant! il la plaignait plutôt. Elle était allée à l'autel avec la douce résignation de l'agneau qu'on mène à la boucherie; semblable à beaucoup de jeunes filles, elle avait cédé à une sorte de contrainte morale.

Les mères ont pour justifier les violences dégui-

sées sous le nom de conseils, de spécieuses et adorables raisons; c'est toujours et invariablement la même chose. Oublieuses de leurs douleurs passées ou de l'amour qui a quelquefois rayonné sur leur jeunesse, elles disent à leur fille dont le cœur, peut-être muet encore, parlera quelque jour : « Ce n'est pas l'homme, c'est la position surtout qu'il faut considérer; tous les mariages d'inclination finissent mal; pourvu qu'on n'ait pas trop d'aversion pour le mari proposé, il faut l'accepter les yeux fermés; la tendresse naîtra assez vite de l'habitude. »

On ne saurait trop protester contre de pareils raisonnements; c'est à la fois une insulte au bon sens, au cœur humain, source de tout amour. Les mariages purement de raison ne valent guère mieux que ceux qui ont été précédés d'un enlèvement; les uns et les autres portent en eux un germe de mort. A l'appui de cette opinion on pourrait citer des preuves de toute espèce, si cette vérité avait besoin de démonstration. De même qu'au XIIe siècle on épousait un fief, sauf à divorcer sous prétexte d'une parenté qu'on parvenait toujours à prouver, dût-on remonter à Adam, afin d'épouser en secondes noces quelque fief plus avantageux, de même on se marie aujourd'hui à une position; mais nous n'avons plus, comme le seigneur féodal, la ressource du divorce, quand cette position vient à se briser sous nos pieds sans nous laisser les consolations et les encouragements de l'amour.

Au reste la passion de Julien pour Lucile, disons-le à sa gloire, était loin d'être égoïste; et, de toute son âme, il lui souhaitait d'être la plus heureuse des

femmes. « Elle n'aimera jamais son mari, pensait-il, de cet amour que peut-être elle aurait eu pour un autre; mais elle lui portera l'estime et l'amitié qu'on doit à un honnête homme, et qui, elles aussi, préservent l'épouse de toute souillure; puis, un jour, si Dieu lui accorde des enfants, son affection pour eux s'accroîtra de toute celle qu'elle aurait vouée à un mari de son choix. »

Il se promit alors de ne pas chercher à la revoir, et d'effacer à tout prix de son cœur l'image de la femme qu'il avait tant aimée. Un instant il eut la pensée de retourner à Montpellier; mais n'ayant pas assez d'empire sur lui-même pour espérer d'arriver à l'oubli par la seule puissance de la volonté et du travail, craignant que la solitude et le désœuvrement d'une ville de province ne ravivassent une blessure mal fermée, il prit le parti de rester à Paris où du moins les distractions abondent sous toutes les formes et à toutes les heures. « Une fois lancé dans le tourbillon des plaisirs et des amours faciles, disait-il un jour à son ami Gaston de Mauran, je perdrai bien vite le souvenir d'une passion qui m'apparaîtra de loin en loin comme une folie de ma jeunesse. » Ainsi il essayait de calomnier dans sa pensée ce chaste et premier sentiment.

Une occasion se présenta bientôt à lui de débuter dans la vie nouvelle aux périls de laquelle il allait demander le repos de l'esprit et du cœur.

Trois mois environ après le mariage de Lucile, Julien remarqua un changement notable dans les habitudes et le caractère de son ami Gaston de Mauran, qui tout à coup devint sombre comme un

homme accablé par quelque grande infortune. Plusieurs fois Julien essaya de pénétrer les causes de la tristesse de son ami; mais ses questions paraissaient faire souffrir Gaston, et il garda le silence à ce sujet.

Un matin du mois de février 1847, il le vit arriver chez lui, plus gai que de coutume.

— Ah! mon brave ami, lui dit-il avec empressement en lui serrant bien fort la main, quelque chose d'heureux vous est-il survenu?

— Mon cher ami, je viens tout simplement vous demander si vous voulez m'accompagner ce soir à un bal d'actrices.

— Comment! sérieusement?

— Très sérieusement. Venez, vous avez besoin de distractions, cela tombe à merveille; votre cœur est malade, confiez-le-moi, je me connais un peu à ces sortes de maladies.

— Ah! dit Julien vivement, vous aussi vous souffrez d'un amour malheureux?

— Non, reprit Gaston, je souffre d'un amour heureux, ce qui est pire peut-être. Mais il ne s'agit pas de cela : acceptez-vous ma proposition?

— Je ne sais trop, car je ne connais personne dans le monde où vous voulez m'introduire.

— Bah! vous ferez bien vite connaissance.

— Eh bien! j'accepte, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que vous permettrez aujourd'hui à mon amitié une question indiscrète.

— Est-ce que vous pouvez craindre d'être indiscret avec moi? Parlez.

— N'êtes-vous pas au mieux avec madame de Rosay? dit alors Julien brusquement.

— Je vous en prie, répondit Gaston en prenant la main de son ami, ne prononcez jamais devant moi le nom de cette femme.

— Ah! dit Julien, je me doutais bien qu'elle était pour quelque chose dans vos chagrins. Dites-moi franchement pourquoi vous ne voulez plus qu'on prononce son nom devant vous.

— Parce que, répliqua brutalement Gaston sans pouvoir se contraindre, parce que c'est une infâme créature; parce que sous une frêle et charmante enveloppe elle cache tous les vices et toutes les bassesses; parce qu'elle n'a pas même pour les souffrances d'autrui cette douce pitié qui habite souvent dans le cœur des plus misérables courtisanes; parce qu'enfin c'est l'hypocrisie incarnée : vous le voyez bien, il vaut mieux ne pas nous occuper de cette femme.

— Vous avez donc été bien sévèrement éprouvé, Gaston, pour mettre tant d'amertume dans vos paroles? Tenez, soyez tout à fait sincère avec moi; confiez-moi votre secret, associons nos douleurs, et si vous le voulez, nous marcherons dans la vie, appuyés l'un sur l'autre.

— Votre confiance en moi, la manière tout affectueuse dont vous réclamez la mienne, dit Gaston, me touchent on ne peut plus. Quoique votre aîné de plusieurs années, je me suis senti dès le premier jour attiré vers vous par votre franchise; aussi j'accepte avec le plus vif empressement cette fraternité du cœur que vous me proposez. Écoutez-moi donc;

je serai peut-être un peu long, mais vous puiserez dans l'histoire de mes relations avec madame de Rosay des enseignements qui peut-être ne seront pas perdus pour vous.

— Je meurs d'envie de vous entendre, dit Julien, qui se leva, fit un verre d'eau sucrée et le plaça près de son ami.

Gaston commença ainsi :

— Certaines femmes ont le privilège et le prestige de la naissance et de la beauté; elles auraient pu vivre à la rigueur en chastes et tendres mères de famille; mais elles n'ont hérité d'Ève, avec les charmes du corps, que les mauvaises passions de l'âme; par conséquent elles sont coquettes, vaniteuses et ambitieuses jusqu'au bout des doigts. Assez habiles pour dissimuler l'infamie de leurs moyens, rien ne leur coûte, pourvu qu'elles arrivent à leur but. Pour l'atteindre, elles feraient, comme la fille de Servius, passer leur voiture sur le cadavre de leur père, si elles savaient ne pas être vues. Elles se trouvent mal à l'idée de voir noyer un chien, mais elles verraient volontiers brûler à petit feu les gens qui les contrarient ou qui se dressent devant elles comme un obstacle. Il leur faut une cour; afin de se la former, elles accordent aux hommes juste assez d'avances pour les enchaîner à leurs pieds. Incapables d'aimer, elles succomberont peut-être à un caprice, jamais à ce sentiment irrésistible et profond qui peut entraîner les plus vertueuses et devant la grandeur duquel la morale s'efface pour laisser place au pardon. Conservant d'ailleurs avec soin les dehors d'une vertu rigide, elles déverseront tout leur

fiel sur les malheureuses qu'on pourra convaincre, ou simplement soupçonner d'avoir failli, et les premières elles crieront : Anathème! Rien ne leur est sacré; elles se servent de la dévotion comme d'un hochet. Quoique fort indifférentes aux misères et aux souffrances du peuple, elles ont la coquetterie de la charité et sont dames patronnesses (pour me servir de l'expression peu française mais consacrée par l'usage) de tous les bals passés, présents et futurs. De cette main qui le matin vous a tendu la bourse où vous avez déposé votre aumône, elles presseront le soir la main de quelque ministre à qui peut-être elles promettront tout ce qu'une femme peut donner, en échange d'une insigne faveur accordée au mari. Car on leur doit cette justice qu'en tant qu'épouses elles font assez bien les affaires du ménage. Ambitieuses pour celui dont elles portent le nom et dont le lustre doit rejaillir sur elles-mêmes, elles se font le marchepied de sa fortune; trop souvent les places, les titres et les décorations de monsieur sont le prix des complaisances secrètes de madame. Quelquefois c'est l'inverse, et quand le mari est puissant, elles dotent l'amant du jour de quelque brillante position édifiée sur l'adultère. Du reste ces femmes ont une grâce exquise et charmante; elles font à ravir les honneurs de leur salon; elles vous attirent et vous fascinent comme Circé. Simple et candide, vous serrez loyalement la main que vous présente un jour une de ces femmes, vous subissez fatalement l'influence de ses beaux yeux dont à dessein elle darde sur vous les rayons brûlants, vous l'aimez enfin, vous croyez en être aimé... malheu-

reux! Le lendemain vous vous enfuyez épouvanté d'avoir tenu dans vos bras une femme charmante en effet, mais où rien ne bat et ne rayonne au dedans : il lui manque le cœur. Madame de Rosay est de ces femmes-là.

C'est triste à dire, continua Gaston après une pause, mais l'amour, à de trop rares exceptions, est de toutes les passions de l'âme la moins noble et la moins généreuse. On n'aime, la plupart du temps, dans l'objet aimé, que les jouissances, les plaisirs et les satisfactions de vanité qu'on en retire. La jalousie est-elle autre chose que ce profond sentiment d'égoïsme qui fait qu'on ne peut souffrir qu'un autre profite des joies et des voluptés que nous voudrions réserver à nous seul? Au reste, madame de Rosay n'avait même pas le mérite de la jalousie; elle s'en servait en comédienne exercée, qui rend admirablement ce qu'elle ne ressent pas elle-même.

Lorsque je la vis pour la première fois, j'avais à peu près votre âge, et j'entrais dans le monde avec toutes ces espérances, toutes ces illusions, compagnes inséparables de nos vingt ans. Je ressentis à l'aspect de cette femme une impression profonde, et pendant six mois je lui fis une cour assidue. Timide comme on l'est quand on débute, croyant d'ailleurs que madame de Rosay était d'une vertu farouche, j'aurais plus d'une fois abandonné la partie, si, avec cette science mystérieuse des femmes de faire comprendre à un homme qu'à un moment donné elles se rendront à discrétion, elle ne m'eût encouragé à prendre patience.

Un soir, j'allai avec elle et son mari au théâtre

des Italiens. En sortant je lui offris, pour l'aider à monter en voiture, ma main qu'elle pressa légèrement. Puis, rapidement et tout bas, elle me dit : Venez demain, je serai seule toute la journée.

Je me rendis le lendemain chez elle. Après un tête-à-tête de plus de trois heures, je la quittai, le cœur plein de ces joies qu'on ne peut décrire. Bientôt je fus, comme on dit, le plus heureux des hommes, et madame de Rosay devint pour moi Henriette tout court.

Deux ans se passèrent sans que, dans ma naïve simplicité, j'eusse un seul instant la pensée qu'Henriette pouvait me tromper. Elle avait pris sur moi une de ces influences redoutables et funestes quand la femme n'est pas assez dévouée pour l'employer à diriger vers un but honorable et grand l'homme qu'elle a su captiver aussi étroitement.

Ma mère, qui habitait Lille, s'ennuyait de sa solitude, me pressait depuis longtemps d'en finir avec la vie de garçon et de revenir auprès d'elle. Elle connaissait à Lille, m'écrivait-elle, une charmante jeune fille, chastement et simplement élevée, dont la position de fortune était en rapport avec la mienne, et qui devait, m'assurait-elle, être pour moi un gage de bonheur durable et sans trouble. Toutes ses lettres se terminaient invariablement par le conseil de me marier ; c'était son *delenda Carthago*. Moi-même, malgré mon attachement pour Henriette, j'en vins à réfléchir que ma mère n'avait pas tout à fait tort, et que tôt ou tard il me faudrait en arriver là. Je me décidai enfin, après mille hésitations, à tout confier à madame de Rosay :

— Henriette, lui dis-je un jour, j'ai un grand sacrifice à vous demander.

— Vous allez vous marier, me dit-elle vivement, comme si elle eût lu mon intention dans mes yeux.

— Oui, repris-je. A ce mot elle pâlit légèrement. Je continuai : — Je crois m'être conduit envers vous avec tous les égards qu'un galant homme doit à une femme aimée et respectée.

— Je ne dis pas le contraire, répliqua-t-elle, mais je n'aurais jamais cru, Gaston, que vous, à qui j'ai tout sacrifié, mon honneur, ma famille, mes enfants, vous pussiez m'abandonner ainsi ! Vous ne m'aimez donc plus ? ajouta-t-elle, en s'asseyant près de moi et en passant ses bras autour de mon cou.

— Je vous aime toujours, Henriette, lui répondis-je, et le souvenir de notre amour vivra, inaltérable et sacré, dans un coin de mon cœur. Mais avez-vous songé quelquefois à la différence de nos deux positions ? Vous avez, vous, une famille, des enfants qui un jour réclameront tous vos soins ; vous avez pour moi une affection sans bornes ; mais vous ne pouvez me consacrer que des moments bien courts, dérobés au monde où vous brillez et à votre ménage où vous êtes nécessaire. Ce qui vous plaît en moi passera peut-être comme toute chose ; peut-être ce qui me fait trouver grâce aujourd'hui devant vous, vous paraîtra quelque jour ridicule, comme à tant d'autres qui ne me voient pas avec vos yeux. Réfléchissez à tout cela. Ma mère m'offre un parti sortable ; si je refuse, je manque peut-être l'occasion d'être heureux dans l'avenir, cette occasion qui, dit-on, n'est donnée à l'homme qu'une fois dans sa vie. Plus on at-

tend, plus on perd le droit d'être difficile. Voulez-vous me condamner à cette alternative d'un mariage contre mon goût, ou d'une solitude éternelle?

— Ah! dit-elle en versant de vraies larmes, tant cette femme jouait la comédie avec une effrayante réalité, les hommes sont des lâches. Vous m'en donnez une nouvelle preuve, monsieur. Jamais vous ne m'avez aimée, pour raisonner aujourd'hui avec un pareil sang-froid.

J'aurais eu bien des arguments solides à répondre; mais dans l'explosion de cette colère je vis seulement la douleur de l'amante, et pour la calmer j'employai les mots les plus tendres. Alors Henriette se jeta à mes pieds, me prit les mains et les arrosa de pleurs.

— Eh bien! ne pleure pas, lui dis-je en la relevant; te voir souffrir ainsi m'est trop pénible; je renonce à ce mariage que ma mère, avec tant de bonheur, avait arrangé dans sa pensée.

Madame de Rosay m'embrassa avec effusion.

— Je saurai bien, me dit-elle, te faire oublier par ma tendresse cette félicité conjugale entrevue un moment.

— Je partirai demain, repris-je, afin d'informer ma mère de ma résolution de ne pas me marier. Mais au moins, ajoutai-je, tu m'écriras longuement, chère amie, pour me donner du courage, car j'aurai à subir de rudes assauts.

— Je n'écris jamais, vous le savez bien, Gaston, me dit-elle avec un ton de sécheresse auquel je ne fis pas attention sur le moment, mais dont le souvenir, depuis, m'est bien souvent revenu à l'esprit.

Elle avait raison, du reste : sur dix femmes compromises, neuf le sont par des lettres égarées ou interceptées.

Mon absence dura cinq jours seulement. Je revins à Paris, triste, découragé, et surtout vivement affecté d'avoir blessé au cœur la plus tendre des mères. Dès mon arrivée, j'allai chez Henriette, comptant bien trouver près d'elle les consolations dont j'avais besoin.

— Déjà revenu! me dit-elle assez brusquement en m'apercevant.

— Je ne m'attendais guère à cette réception, répondis-je; si mon absence vous a semblé trop courte, il était bien plus simple de ne pas exiger de moi le sacrifice qui l'a motivée; vous n'auriez jamais eu alors l'occasion de paraître si peu enchantée de me revoir.

— Mon Dieu! reprit-elle, Gaston, vous devenez d'une susceptibilité incroyable; on ne peut rien vous dire. Allons, ne soyez pas méchant et pardonnez-moi. Depuis votre départ j'ai été contrariée de mille et mille façons, et je m'attendais si peu à vous voir aujourd'hui qu'il n'y a vraiment pas de ma faute si je ne vous ai pas tout d'abord témoigné le plaisir que me cause votre retour. Là-dessus elle se jeta à mon cou et m'embrassa avec une tendresse qui semblait véritable.

— Je ne vous en veux pas, Henriette, lui dis-je en la quittant; mais, je vous en prie, ne soyez pas trop capricieuse à mon égard, afin de m'éviter d'immenses regrets.

Ceci ce passait quelques jours avant que j'eusse le

plaisir de vous rencontrer chez monsieur et madame Devienne. Dès lors je commençai de me méfier d'Henriette. Cependant, durant toute l'année dernière, je n'aperçus dans sa conduite rien de nature à motiver mes soupçons, quoique je ne la trouvasse plus bonne et affable envers moi comme par le passé.

Il y a deux mois environ, à l'une de ces soirées de quinzaine où vous ne venez plus, Henriette me dit :

— Avez-vous lu le *Moniteur* ce matin?

— Non, répondis-je.

— Eh bien! reprit-elle, allez présenter vos compliments à monsieur de Rosay, car d'aujourd'hui il est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

— Sont-ce vos charmantes qualités qu'on a voulu récompenser dans la personne de votre mari? lui demandai-je tout bas.

— Allez vous en informer auprès de M. de C..., me répondit-elle avec un rare aplomb, en me désignant un grand jeune homme qui, par un coup de fortune inouï, avait sauté d'emblée d'une sous-préfecture de troisième classe au poste de secrétaire général du ministère de l'intérieur.

Henriette, du reste, m'entoura ce soir-là de toutes les prévenances, de toutes les attentions possibles; si bien qu'en rentrant chez moi je bénissais cette croix d'honneur qui, dans ma pensée, était cause qu'Henriette avait été pour moi telle que je l'avais connue au meilleur temps de nos amours. Hélas! j'allais bientôt connaître jusqu'où une femme peut pousser la fourberie.

A quelque temps de là, je traversais la rue de la

Paix, quand je fus arrêté par un embarras de voitures. Le cheval d'un coupé, aux stores baissés, qui me barrait le passage se cabra tout à coup. Un cri perçant partit de l'intérieur du coupé, dont la portière s'ouvrit aussitôt, et une jeune femme épouvantée allait en sortir, lorsqu'elle fut retenue à temps par un monsieur qui l'accompagnait et qui referma vivement la portière, sans s'apercevoir que la dame, dans sa frayeur, avait laissé tomber sur le pavé un magnifique mouchoir garni de dentelles. Je ramassai ce mouchoir et me gardai bien de le rendre. Tout cela s'était passé en moins d'instants que je n'en mets à vous le raconter, mais pas assez vite néanmoins pour que je n'eusse pu reconnaître les héros de cette petite scène : l'un était M. de C..., le brillant secrétaire général, l'autre madame de Rosay. Elle avait feint de ne pas me voir, ou peut-être, aveuglée par la peur, ne m'avait-elle pas vu en effet. Je sentis, à ce spectacle, mes jambes fléchir sous moi et je me demandai si réellement je n'étais pas le jouet d'une illusion. De la place où j'étais resté, pâle et comme fixé, je regardai longtemps la voiture qui emportait cette femme perfide.

En rentrant chez moi, j'écrivis ces mots à madame de Rosay : « Madame, quand on est assez prudente pour ne jamais écrire, on devrait pousser la logique jusqu'au bout et ne jamais aller en voiture, surtout quand on est si poltronne; car si les lettres s'égarent, les chevaux ce cabrent. Permettez à un vieil ami de vous donner ce conseil et ne lui en gardez pas rancune. »

Le lendemain, madame de Rosay était chez moi.

— Savez-vous, me dit-elle, que vous m'avez écrit une lettre fort impertinente? Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie, répondis-je, qu'à tout prendre il vaut mieux pour vous avoir été reconnue par moi que par un autre dans le coupé où vous vous trouviez hier avec M. de C...

— Vous vous êtes sottement mépris, mon cher, répliqua-t-elle, vous avez été dupe d'une ressemblance.

— Alors il y a entre vous et la personne que j'ai vue d'étranges points de similitude, ajoutai-je en prenant dans un tiroir de mon bureau le mouchoir de madame de Rosay; car voici un mouchoir que cette personne a commis la faute de laisser tomber, il ressemble singulièrement au vôtre, et il est marqué de vos initiales.

A l'aspect du mouchoir fatal, les traits de madame de Rosay se contractèrent légèrement.

— Au fait, dit-elle, vous avez l'air de vouloir me faire subir un interrogatoire: je ne suis pas d'humeur, sachez-le bien, à m'abaisser à une justification devant vous. Si vous n'êtes pas content de moi, dites-le vite, et séparons-nous; cela vaudra mieux que d'éternelles récriminations.

— Vous n'avez donc jamais eu d'amour pour moi? lui dis-je.

— Mon Dieu si, reprit-elle, j'ai eu beaucoup d'amour et beaucoup de reconnaissance.

— Comment, fis-je, de la reconnaissance?

— Sans doute, continua-t-elle avec un étrange cynisme; le monde est très méchant, vous le savez,

et je tiens essentiellement à ma réputation d'honnête femme. Grâce à votre discrétion, personne, en vous voyant depuis trois ans toujours aussi prévenant et aussi réservé à mon égard, ne s'est douté de nos relations et ne s'est inquiété de ma conduite, puisque je paraissais vous résister. Avouez-le, ce n'était pas trop maladroit, ajouta-t-elle avec un cynisme croissant.

— Ah! je comprends maintenant la position de votre mari, lui dis-je, et je vous fais compliment de sa croix d'honneur : ainsi je vous servais de chaperon!

— Le mot est peut-être un peu fort, dit-elle.

— Et c'est pour cela, repris-je, que le jour où j'étais allé loyalement vers vous, vous parler de mon avenir, des projets de ma mère, vous avez pleuré devant moi des larmes feintes, me connaissant assez pour me savoir incapable de résister à votre douleur? Ah! vous êtes une grande comédienne, Henriette!

— Allez-vous m'en vouloir aussi de cela ? répondit-elle. Vous retrouverez tous les jours d'autres occasions. Tenez, Gaston, donnez-moi la main et quittons-nous bons amis.

Je repoussai la main qu'elle m'offrait. Elle ajouta alors : « Vous voulez peut-être me perdre? Heureusement vous n'avez aucune preuve, et le monde ne vous croira pas sur parole. — Cette vengeance, lui dis-je, est indigne d'un homme de cœur ; je tiens trop à ma propre estime pour me rendre coupable d'une lâcheté. La seule punition que je veuille vous infliger, Henriette, c'est mon mépris. » Sur ce mot elle sortit furieuse, je ne l'ai pas revue depuis.

Voilà, mon cher ami, ce qui s'est passé entre ma-

dame de Rosay et moi, il y a six semaines. Je n'avais jamais parlé à personne de mes relations avec cette femme; mais à vous, Julien, j'ai consenti à tout dire, afin de vous la faire connaître, parce qu'elle vous déteste d'une aversion profonde, parce que j'ai comme le pressentiment qu'un jour ou l'autre elle cherchera à vous nuire.

— Comment, dit Julien, ai-je donc pu m'attirer la haine de madame de Rosay?

— Par la raison bien simple, répondit Gaston, que seul peut-être parmi les jeunes gens qui fréquentaient son salon, vous n'avez jamais fait grande attention à elle, crime impardonnable à ses yeux; parce qu'ensuite vous aimiez d'un amour chaste et vrai une jeune fille dont la jeunesse et la beauté lui étaient odieuses, comme à toutes les femmes de sa nature, lesquelles ne peuvent souffrir chez une autre des grâces et des séductions que l'âge commence à leur enlever. Croyez-moi donc, méfiez-vous d'elle, si vous la revoyez quelque jour; je vous donne là un conseil d'ami sincère. Si je vous parle ainsi, croyez-le encore, ce n'est point par rancune d'amant trompé, non; je n'ai gardé pour madame de Rosay qu'une dédaigneuse indifférence. Pour oublier ces liens si honteusement brisés par elle et sur lesquels j'ai jeté le voile du mépris, il ne m'en a pas coûté beaucoup. D'autres peut-être eussent longtemps pleuré sur tant de déloyauté et d'infamie, je n'ai pas voulu donner l'ombre d'un regret à la perte de cette femme à qui, quelques mois plus tôt, j'aurais de bon cœur sacrifié ma fortune et ma vie. Au lieu de prendre les femmes en aversion, j'en ai aimé plu-

sieurs à la fois, j'ai cherché depuis six semaines des distractions partout où j'en ai pu trouver; bref, je suis devenu éclectique en matière de plaisirs; je porte en rose le deuil de ma maîtresse; hier j'étais fou des grisettes, aujourd'hui je suis au mieux avec les actrices.

Malgré l'apparence très philosophique de ces paroles, Gaston voulait tromper ou se trompait lui-même sur la situation de son âme, et il était atteint au cœur plus profondément qu'il n'avait l'air de le supposer. Sa nature douce et aimante avait dû recevoir un trop rude coup d'une pareille trahison.

Julien sentait bien cela. — Mon ami, dit-il à Gaston, votre cœur n'est pas si tranquille que vous voulez me le faire croire; il est cruellement blessé, et depuis six semaines je m'en suis bien aperçu à votre air sombre et attristé.

— Eh bien! vous avez raison, reprit Gaston en s'efforçant de retenir de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux. Mais je veux lutter contre ma douleur, et puisque nous sommes aujourd'hui compagnons de souffrance, essayons de nous consoler ensemble. Ce soir, mademoiselle Céleste Desgranges, la *prima donna* d'un de nos petits théâtres de genre, donne dans son charmant appartement de la place de la Bourse un bal auquel doit assister la fine fleur de la société parisienne; je lui ai demandé, en pensant à vous, la permission d'amener un ami; venez donc me prendre à dix heures : je vous promets une nuit à faire oublier toutes les tristesses et toutes les désolations de la terre...

ERNEST HAMEL.

HISTOIRE D'UN ANE

Le givre argentait les arbres des Champs-Élysées — poudrés à frimas comme des marquis de l'ancien régime.

C'était avenue de Montaigne, vers neuf heures du matin; le soleil se montrait dans la brume comme un globe de feu, mais il ne rayonnait pas. La bise était rude au pauvre monde. On passait vite sur l'avenue, les femmes se voilant la figure, les hommes baissant la tête, comme les vaisseaux dont la proue se courbe sous l'ouragan. On n'eût pas mis un chien ni un amoureux à la porte; un baiser d'ingénue eût gelé en route.

Je passais comme tout le monde. Une chiffonnière, pâle et affamée, conduisait par la bride un pauvre petit âne qui avait l'air d'avoir cent ans, et qui traînait une pauvre petite charrette toute pleine des immondices du quartier : chiffons, bouteilles cassées, journaux lus, bouquets dédaignés, casseroles trouées, ferrailles, croûtes de pain, billets doux, — en un mot les mille riens qui sont la fortune des chiffonniers. La femme avait fait bonne récolte depuis minuit, mais l'âne était à bout de forces.

Comme je m'approchais de cette voiturette, un nom frappa mes yeux parmi les paperasses et les fleurs; ce nom c'était celui de mademoiselle *Geneviève d'Or*. Or il faut que tu saches que je venais tout justement de chez la demoiselle. Qu'est-ce que Geneviève d'Or? Je ne ferai pas son portrait : je ne l'ai vue que la nuit, éblouissante de beauté, toute barbouillée de blanc et de rouge, avec des cheveux de convention et des mines de comédie, car elle a fait semblant de m'adorer, mais je suis trop revenu de la comédie pour me laisser prendre. C'est une de ces demoiselles qui vivent pour le péché et par le péché. Il faut bien que tout le monde vive!

Je n'osai pas prendre cette lettre, quoique ce fût un chiffon, parce qu'après tout c'était la propriété de la chiffonnière.

— Madame, lui dis-je, voulez-vous me donner un morceau de papier pour allumer mon cigare?

Cette femme me regarda d'un air surpris; mais comme c'était une brave femme qui ne voulait pas abuser de la situation, elle me dit : « Prenez, monsieur! » tout en m'offrant des allumettes.

Je lui donnai cent sous et je m'éloignai de quelques pas avec la lettre à la main.

La voici mot à mot, mon cher curieux :

« Permettez-moi de vous trouver quelque peu singulière depuis quinze jours. Vous me faites poser comme si vous étiez une des onze mille vierges ou comme si, pareille à la fille de Jephté, vous pleuriez votre virginité sur la montagne. Je n'ai pas l'habitude de jouer les méconnus ni les sacrifiés.

Je vous avertis donc que je vous envoie aujourd'hui le bouquet de la fin. Si vous ne me répondez pas pour m'offrir ce soir une tasse de thé, j'irai demander l'hospitalité à votre voisine, pour ne pas faire le pied de grue plus longtemps. »

Et cette épître était signée de ton ami, ce grand fat de Marignac.

Pourquoi cette lettre était-elle aux chiffons? J'avoue que je l'ai trouvée à sa place; j'avoue aussi qu'un peu plus je retournais chez la demoiselle pour la remercier de faire poser ce poseur, mais l'âne me détourna de ce beau sentiment. Écoute bien :

Il s'était arrêté court, comme s'il eût résolu de ne plus faire un pas; ses jambes flageolaient et menaçaient ruine; il penchait la tête avec mélancolie, en âne recueilli qui pressent sa dernière heure.

Ce spectacle me navra; je m'arrêtai court comme lui.

Un chiffonnier eût battu l'âne pour le ranimer, tout en l'injuriant; la chiffonnière regardait la pauvre bête d'un air compatissant, vrai regard de mère ou de sœur.

L'âne aussi la regarda; œil éloquent qui disait : « C'est fini! je suis au bout; j'ai été héroïque pour toi; j'ai passé toutes les nuits sans me plaindre jamais, parce que j'ai compris que ta misère était plus grande encore que la mienne; tu as été bonne pour moi, tu ne m'as refusé ni le pain ni les caresses tu as même volé pour moi l'avoine du voisin; tu m'as donné la moitié de ton lit sur la paille... Mais je meurs à la peine. »

La femme regardait toujours l'âne; elle lui parla doucement.

— Allons, allons, mon cher Pierrot, ne vas-tu pas me laisser là ?

Elle fit deux pas vers la petite voiture et déchargea le panier de verres cassés.

— Allons! dit-elle encore, comme s'il eût compris; cette fois tu peux marcher, Pierrot!

Et elle se mit à la roue; mais l'âne ne broncha pas; il savait qu'il n'aurait pas la force d'aller jusqu'à Saint-Ouen, sa dernière patrie, sa dernière station dans la misère.

— Comment veux-tu que nous arrivions, Pierrot? Je pourrais bien traîner la voiture, mais toi! tu ne voudrais pas que je te fasse la honte de t'attacher derrière ton chariot.

L'âne dressa l'oreille; mais ce fut tout.

J'allais parler à la chiffonnière et à son âne, quand elle courut au prochain cabaret. L'animal la suivit des yeux avec une vague inquiétude. Il semblait qu'il eût peur de mourir sans sa maîtresse.

Cet âne était si petit qu'à distance on le prenait pour un chien des Pyrénées. On pouvait dire de celui-là qu'il avait blanchi sous le harnais : il lui restait çà et là quelques touffes de poils gris, à la crinière, à la queue et sous le ventre. Mais on n'avait pas besoin de le tondre tous les ans comme les chevaux de luxe, tant la misère et la vieillesse y avaient travaillé; c'était comme une montagne que l'été a brûlée par places. Pierrot semblait du reste, par son air résigné, revenu des vanités de ce monde; il y avait longtemps qu'il ne posait plus, s'il avait jamais posé dans sa saison galante.

On ne peut pas donner l'idée de son échine. Les

os perçaient la peau; un peu plus il eût été diaphane; mais sa figure n'en avait que plus d'expression. A première vue, on était pris par je ne sais quoi d'humain, par l'intelligence et la bonté. Pourquoi avait-il été condamné à un pareil martyre? Etait-ce l'expiation d'un des siens ou la punition d'une vie antérieure passée dans les orgies?

La chiffonnière revint bientôt, portant d'une main un morceau de pain et de l'autre un morceau de sucre.

L'âne souleva la lèvre et tenta d'avancer les dents, de vraies touches de vieux clavecin; mais quoique ce fût l'heure de déjeuner, il laissa tomber le pain; il n'avait pas plus de force dans la bouche que dans les jambes.

La chiffonnière lui donna le sucre; il le prit comme pour lui faire plaisir, mais il le laissa tomber à côté du pain.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, quel malheur, dit la chiffonnière.

Elle ne pensait plus du tout à ramener à sa maison son bien; elle ne pensait qu'à son ami Pierrot.

— Pierrot! Pierrot! lui dit-elle.

Elle jugea que l'âne était perdu; deux grosses larmes perlèrent à ses yeux; elle ouvrit les bras, elle prit la tête de l'âne et l'embrassa comme un enfant.

Cet embrassement fut un miracle qui se traduisit d'abord par un cri du cœur, l'âne se mit à braire comme en ses meilleurs jours.

J'avais peur que ce ne fût que le chant du cygne, mais Pierrot revenait à lui.

Je m'étais retenu, tout ému par le spectacle; je m'approchai et je tendis la main à la femme.

— C'est bien, madame, ce que vous avez fait là.

— Ah! monsieur, dit-elle en pleurant, si vous saviez comme j'aime cette bête! Figurez-vous que je l'ai sauvé de l'abattoir, il y a sept ans de cela, dans ce temps-là je n'avais qu'une hotte; c'est avec mon crochet que j'ai élevé sept enfants. Le bon Dieu est-il juste, monsieur? Le père est parti avec une autre, et il y a quinze jours un chenapan m'a enlevé ma première. Mon plus grand chagrin a été de mettre la dernière aux Enfants trouvés, car j'en ai eu onze. Il y en a quatre qui sont morts à la mamelle : que voulez-vous, on n'a pas du bon lait quand on court toute la nuit. Ce petit âne-là m'a souvent consolée, car c'était un meilleur compagnon que mon homme. Avec lui, on ne s'arrêtait pas au cabaret et on n'était jamais battue; aussi je ne l'ai jamais battu, n'est-ce pas, Pierrot?

Le pauvre petit âne avait l'air d'être de la conversation, il dressait à demi ses oreilles et opinait du bonnet.

Un de mes amis passait, qui me demanda ce que je faisais là.

— Mon cher, je me fais un nouvel ami.

Et je flattais l'âne de la main.

— Il a peut-être beaucoup d'esprit, me dit le nouveau venu, mais il n'est pas beau.

— Eh bien! moi, je le trouve superbe. Je voudrais bien vous voir à sa place. Il est sorti à minuit et n'a pas découché, lui! Croyez-moi, vous venez de faire comme moi une bonne rencontre : Voulez-

vous être de moitié dans une œuvre de charité?

— De tout mon cœur.

— Eh bien! achetons cet âne pour lui donner ses invalides. Il sera soigné par cette brave femme.

La chiffonnière nous regardait d'un air sévère, craignant qu'on ne se moquât d'elle. Mais quand elle vit briller cinq louis, elle sourit doucement.

— Combien vous a coûté Pierrot?

— Dix francs.

— Eh bien! vous retournerez à l'abattoir, vous achèterez un autre âne et vous nourrirez celui-ci.

Je donnai ma carte à la chiffonnière et je dis adieu à l'âne en lui caressant le museau.

Le miracle était opéré; l'âne, ragaillardi, repartit presque gaiement. La chiffonnière se mit à la queue de la voiture pour aider son ami Pierrot.

Mais, hélas! elle est venue le soir chez moi tout en larmes.

J'ai compris tout de suite.

— Oh! monsieur, il est défunt!

— Pauvre Pierrot!

— Quand vous l'avez vu il mourait à regret, voilà pourquoi il a repris ses dernières forces pour arriver jusque chez nous...

Oui, monsieur, nous sommes arrivés tant bien que mal à Saint-Ouen. Mais quand il a vu notre baraque, il est tombé à genoux. J'ai voulu le relever, mais cette fois c'était bien fini. Mes enfants sont accourus. Quelle misère, monsieur! Je n'ai rien vu de plus triste. Tout le monde lui parlait et le caressait. Il regardait d'un œil si désolé que c'était à fendre le cœur. Voyez-vous, il y en a dans le

monde qui ne valent pas un pauvre âne comme Pierrot. Quand on pense qu'il a voulu mourir dans sa maison, après avoir fait son travail de tous les jours. Oui, monsieur, il est mort à la porte...

— C'est le soldat qui achève de mourir après avoir brûlé sa dernière cartouche.

La chiffonnière ouvrit la main, où je vis luire les cinq louis du matin.

— Voilà *vos cent francs*, monsieur.

J'avoue que je ne sais qui je dois le plus admirer, de Pierrot ou de la chiffonnière : l'âne qui accomplit son devoir, et la femme plus délicate que la charité !

Si cet âne est digne des ânes célèbres de Plutarque, cette chiffonnière est digne des saints du calendrier.

ARSÈNE HOUSSAYE.

PRISE D'ASSAUT

SCÈNES DE LA VIE INTIME

DISTRIBUTION

PAUL AUBRY, 35 ans.
Madame Veuve D'AMBLY, 26 ans.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Auteuil, dans un hôtel au fond d'un jardin.

(Le théâtre représente un salon richement meublé, dans le goût moderne. Porte au fond, à doubles battants. Portes latérales à gauche et à droite. A gauche, fenêtre donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, entrant.

(A la domestique qui se retire.) C'est bien; j'attendrai...

(Marchant sur le devant de la scène avec précipitation.) Je saurai décidément, aujourd'hui, madame, si vous n'êtes qu'une coquette... Je viens vous donner les moyens de me rendre ridicule; c'est le dernier sacri-

fice qu'il me reste à vous faire. Peut-être serez-vous plus sensible à l'abandon de mon amour-propre qu'à l'épanchement sincère de ma passion et à l'offre de ma fortune... Toute habileté de ma part est désormais inutile... Il n'est pas un seul de mes projets que vous n'ayez su déjouer jusqu'ici. Donc, aux grands maux, les grands remèdes. Je découvre toutes mes batteries, et j'attaque avec vigueur... Il ne s'agit plus ici de blessures qui écorchent la peau, nous défigurent et nous font cruellement souffrir. Le feu doit être meurtrier. Nous verrons bien si je dois y laisser ma vie.

SCÈNE II

MADAME D'AMBLY, saluant et tendant la main.

Monsieur Paul Aubry.

PAUL.

Madame...

MADAME D'AMBLY, avec enjouement.

O mon Dieu! comme vous avez l'air agité!

PAUL, fiévreusement.

Nullement.

MADAME D'AMBLY, même jeu.

Voilà une intonation de voix qui dément singulièrement votre affirmation.

PAUL.

Vous commencez déjà votre tactique habituelle... Le sarcasme! Et vous ne me laissez pas même le temps de vous demander de vos nouvelles.

MADAME D'AMBLY.

Ne devais-je pas supposer qu'en me voyant vous les supposeriez excellentes?

PAUL.

Cela est vrai : l'éclat de vos regards, la fraîcheur de votre teint, le...

MADAME D'AMBLY.

Ah! vous voyez bien qu'il n'est pas si facile de se débarrasser de ses mauvaises habitudes.

PAUL.

Comment?

MADAME D'AMBLY.

Ne prenez-vous pas, aussi vite que moi, le ton de votre conversation journalière? Trêve de fadeurs,

mon cher, je vous en supplie. Je suis trop grande fille; toutes les sucreries m'écœurent, et j'ai fait des vôtres une consommation plus que suffisante. Vous-même devez, d'ailleurs, en être fatigué.

PAUL.

Eh! non. C'est toujours un bonheur pour moi de les donner à croquer à vos belles dents blanches.

MADAME D'AMBLY.

Encore!

PAUL.

Soit. Je me tais sur ce chapitre et j'aborderai de suite, si vous le voulez bien, l'objet de ma visite. Il est, du reste, d'une assez sérieuse gravité.

MADAME D'AMBLY.

Asseyez-vous donc.

(Ils s'assoient.)

Allez-vous m'apprendre du nouveau?

PAUL.

Qu'entendez-vous par là?

MADAME D'AMBLY.

Ou bien dois-je écouter, dans de nouveaux termes, vos déclarations amoureuses?

PAUL.

Pourquoi cette question?

MADAME D'AMBLY.

Parce que je prendrais mes précautions pour en entendre le moins possible.

PAUL.

Prenez-donc toutes vos mesures, car je poursuis le but auquel je dois toucher aujourd'hui même.

MADAME D'AMBLY.

Comment? Demain vous me rendrez ma liberté?

PAUL.

Je vous aurai, au contraire, tout à fait enchaînée.

MADAME D'AMBLY.

Alors, c'est votre interminable roman que vous allez continuer?

PAUL.

Continuer, non, mais terminer.

MADAME D'AMBLY.

Ah! tant mieux!

PAUL.

Merci.

MADAME D'AMBLY.

Oh! ne m'en voulez pas. Avouez qu'après mes instances, mes prières, mes conseils, mes menaces, foulés aux pieds, vous ne méritez guère ma compassion.

PAUL.

Je ne veux pas de votre compassion; c'est votre amour que je réclame.

MADAME D'AMBLY.

Mais, pour vous offrir de l'amour, il faudrait en ressentir. Je ne puis vous donner ce qui n'est pas en ma possession.

PAUL.

Je ne suis pas convaincu de la sincérité de vos paroles.

MADAME D'AMBLY.

Voilà de la fatuité.

PAUL.

Soit.

MADAME D'AMBLY.

Est-ce une des qualités par lesquelles vous prétendez vous faire aimer?

PAUL.

Les femmes s'attachent-elles bien profondément aux qualités des hommes?

MADAME D'AMBLY.

Voici, maintenant, de l'insolence.

PAUL.

Vous savez bien que non.

MADAME D'AMBLY.

Mon cher Paul, vous êtes un charmant garçon, vous avez de l'esprit, de l'intelligence; mais vous manquez de tact et de discernement.

PAUL.

Vis-à-vis de vous, c'est bien possible; ma passion doit certainement m'aveugler : c'est ce qui la justifie.

MADAME D'AMBLY.

Il faut cependant mettre un terme à vos poursuites.

PAUL.

Cela dépend de vous.

MADAME D'AMBLY.

Non. Je m'adresse à votre vieille amitié, à votre véritable affection. Vous savez très bien que vous me compromettez par vos visites journalières. Nous sommes jeunes tous les deux, de plus, je suis veuve, et le monde est méchant.

PAUL.

Mes visites chez vous sont appréciées comme elles méritent de l'être et votre honneur ne saurait être en jeu.

MADAME D'AMBLY.

Vous me forcerez à vous fermer ma porte.

PAUL.

J'entrerais par la fenêtre. Mais tout cela d'ailleurs est maintenant inutile. Dans un instant vous m'aurez accordé votre main.

MADAME D'AMBLY.

Tout cela n'est pas sérieux; vous voyez bien que j'en ris.

PAUL.

Vous avez tort.

MADAME D'AMBLY.

Vous êtes effrayant! Méditez-vous un crime?

PAUL.

Je n'ai pas besoin de cela pour arriver à mon but.

MADAME D'AMBLY.

Mais, réellement, vous commencez par m'inquiéter.

PAUL, élevant la voix.

Ah! je vous le jure, vous m'épouserez.

MADAME D'AMBLY.

Pas si haut, pas si haut!

PAUL.

Vous avez refusé de me donner une bonne raison.

MADAME D'AMBLY.

Je vais vous en donner dix.

PAUL.

Pas une seule n'est valable.

MADAME D'AMBLY.

Comment! et mon respect pour mon mari défunt?...

PAUL.

Ce mot *respect*, que vous employez si justement, peut se concilier avec votre amour.

MADAME D'AMBLY, continuant.

... Mon désir d'être libre...

PAUL.

Vous le serez bien plus sûrement avec un mari qui vous débarrassera des importuns.

MADAME D'AMBLY, continuant.

... Mes caprices?...

PAUL.

Ils auront pour vous des charmes nouveaux lorsqu'ils seront assouvis par une main aimée.

MADAME D'AMBLY.

Mais si je ne vous aime pas ?

PAUL.

Vous finirez par m'aimer.

MADAME D'AMBLY.

Eh quoi! je serai forcée de vous trouver à mon goût ?

PAUL.

Assurément, puisque je saurai me façonner à l'image que vous souhaitez.

MADAME D'AMBLY.

Mais si je redoute votre fortune?

PAUL.

N'est-ce que cela? Je la donnerai aux pauvres.

MADAME D'AMBLY, continuant.

... Votre oisiveté ?...

PAUL.

Je me ferai recevoir surnuméraire à la Conservation des hypothèques.

MADAME D'AMBLY.

Vous plaisantez : vous voyez bien que vous n'êtes pas amoureux.

PAUL.

A une conversation si peu sérieusement engagée par vous, puis-je répondre autrement? Et d'ailleurs, je le répète, toute discussion serait désormais sans but; je voudrais moi-même rompre avec vous que je ne le pourrais plus.

MADAME D'AMBLY.

Quel est ce nouveau mystère?

PAUL.

Je venais pour vous l'expliquer, vous ne m'avez pas laissé parler.

MADAME D'AMBLY.

Parlez donc alors, et bien vite.

PAUL.

Nous ne pouvons ni l'un ni l'autre faire un pas en arrière.

MADAME D'AMBLY.

Encore moins rester au point où nous en sommes.

PAUL.

Savez-vous bien où nous en sommes ?

MADAME D'AMBLY.

Aux déclarations.

PAUL.

Non pas.

MADAME D'AMBLY.

Ah! mon Dieu!

PAUL.

Ne riez pas, madame. La ville entière sait que je vous aime.

MADAME D'AMBLY.

Elle sait aussi que je résiste à vos sollicitations.

PAUL.

Nullement. Vous êtes dans la plus profonde erreur.

MADAME D'AMBLY.

Comment?

PAUL.

J'ai prévenu hier vos amis et les miens que vous aviez accédé à ma demande en mariage.

MADAME D'AMBLY.

Vous voulez plaisanter encore?

PAUL.

Je vous le jure, et tous ils approuvent notre union. Tenez, lisez. (Il lui présente une lettre.)

MADAME D'AMBLY (lisant).

« Je vous félicite, cher monsieur, d'avoir obtenu de mon amie la promesse de sa main. Cette démarche

et cette réussite vous honorent tous les deux. Si vous avez en elle une femme de cœur et d'intelligence, elle trouvera en vous un homme d'esprit et de dévouement. Je vais aujourd'hui même aller féliciter madame d'Ambly de son choix.

» Agréez, etc... Baronne d'Etiange. »

(Se levant). Mais c'est affreux, je vais bien vite écrire...

PAUL.

N'en faites rien; vous allez voir pourquoi.

UN DOMESTIQUE, entrant avec une corbeille.

On vient d'apporter ceci pour madame. La personne est partie brusquement sans attendre une réponse.

MADAME D'AMBLY.

Qu'est-ce ceci?

PAUL.

Je vous l'expliquerai. (Madame d'Ambly fait signe au domestique de sortir.) Regardez d'abord.

MADAME D'AMBLY.

Des dentelles! des bijoux!

PAUL.

C'est votre corbeille de mariage.

MADAME D'AMBLY.

Monsieur, vous ferez remporter ces diamants, ces dentelles, je l'exige.

PAUL.

Vous ne songez donc pas au scandale qu'occasionnerait un pareil renvoi?

MADAME D'AMBLY.

En présence de votre impertinence, je n'ai plus rien à considérer.

PAUL.

Mais les calomnies, les médisances vont pleuvoir.

MADAME D'AMBLY.

Sur vous... oui... Et ce sera votre juste châtiment. Avez-vous donc espéré me séduire par l'envoi de ces présents?

PAUL.

Assurément non. J'ai voulu seulement prendre vis-à-vis de vous un engagement qui ne peut être rompu qu'en entraînant le sacrifice de mon amour-propre. Et puis d'ailleurs, cela n'est encore rien.

MADAME D'AMBLY, vivement.

Comment! cela n'est encore rien?

PAUL.

Non... Le notaire va venir.

MADAME D'AMBLY agite vivement une sonnette, un domestique paraît.

Demandez mon châle et mon chapeau. (Le domestique sort.) Je vais vous laisser seul, monsieur; si votre notaire se présente, vous saurez sans doute ce que vous aurez à lui dire.

PAUL.

Mais écoutez, madame, de grâce !

MADAME D'AMBLY.

Oh! monsieur, c'est horrible!

PAUL.

Et mes témoins qui sont convoqués; les vôtres...

MADAME D'AMBLY, avec un rire nerveux.

Les miens!... ah! ah! décidément vous voulez jouer une comédie.

PAUL.

Nullement, madame.

MADAME D'AMBLY.

Et c'est par ce joli subterfuge que vous prétendez obtenir ma main?

PAUL.

Oui, madame.

MADAME D'AMBLY.

Et c'est par là que vous croyez affirmer votre amour?

PAUL.

Sans doute. Je mets tout à vos pieds : mon amour-propre, ma considération, ma fortune. Voulez-vous donc me faire passer pour un fou?

MADAME D'AMBLY.

Que m'importe!

(Le domestique apporte les vêtements demandés.)

Ah! tenez, je m'en vais, je suis furieuse.

PAUL.

Non, madame. Puisque c'est ainsi, c'est à moi de quitter la place.

MADAME D'AMBLY.

Enfin, vous vous décidez à partir?

PAUL, d'un ton tragique.

Oui, madame, je m'en vais. Soyez heureuse, et que le remords...

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE III

MADAME D'AMBLY, seule. Elle sonne.

C'est trop fort. Je verrai bien jusqu'où ira cette comédie (Un domestique paraît.) Achille, suivez ce monsieur. Que pas un de ses gestes ne vous échappe. (Le domestique sort.) Il veut probablement me laisser croire qu'il est capable de se brûler la cervelle! — S'il croit me séduire par de pareils moyens! — Comme il était agité! — Me prend-il pour une héroïne de romans... — Je l'aimais presque... J'aurais peut-être fait la folie de l'aimer... Me voilà guérie à tout jamais. (Elle va à la fenêtre.) Il s'éloigne... Que cherche-t-il dans sa poche?... Dieu! s'il allait... Mais cet Achille qui n'est pas derrière lui. (Elle sonne.) J'ai peur... (Un domestique paraît.) François, vous voyez ce monsieur... suivez-le. Mais allez donc... (Le domestique sort). Que ces domestiques sont mous!... Oh! mon Dieu! M. Paul Aubry regarde dans tous les sens... il se cache derrière un arbre... Plus de doute, il est fou, il va se tuer. Quel malheur et quel scandale! On ne le voit plus... ces deux domestiques, où sont-ils? Mais c'est impossible, je ne puis... (Criant.) Monsieur Paul, monsieur Paul! (Elle se retire brusquement de la fenêtre.) Il m'a entendue!... il a regardé par ici! (Elle retourne à la fenêtre.) Ciel! il m'a vue!... il revient!.. cachons-lui mon trouble. (Elle s'assoit précipitamment. — Après un moment de silence, Paul Aubry entre en scène.)

SCÈNE IV

MADAME D'AMBLY, PAUL.

PAUL.

Vous m'avez appelé, madame?

MADAME D'AMBLY, troublée.

Oui... Vous avez oublié de remporter ces bijoux.

PAUL.

Ah! vous exigez que moi-même?...

MADAME D'AMBLY.

Assurément.

PAUL.

Après tout, vous avez raison. Je garderai ces dentelles, et ne pouvant avoir la proie j'aurai l'ombre. A défaut de bonheur, j'aurai le souvenir, et sur la tombe où m'aura conduit votre rigueur, elles trouveront la seule place qui leur convient désormais. Adieu.

MADAME D'AMBLY, portant son mouchoir à ses yeux.

Adieu!

PAUL, se rapprochant.

Ah! si seulement vous vouliez y joindre ce mouchoir qui vient d'essuyer une larme...

MADAME D'AMBLY.

Une larme!... mais où voyez-vous que...

PAUL, suppliant.

N'achevez pas. — Le voulez-vous?

MADAME D'AMBLY.

Singulier caprice.

PAUL, plus tendrement.

Le voulez-vous?

MADAME D'AMBLY.

Vous partirez?

PAUL.

Je partirai.

MADAME D'AMBLY.

Pour toujours?

PAUL.

Pour toujours?

MADAME D'AMBLY.

Soit, alors... le voilà... Mais que direz-vous à vos amis, aux miens?

PAUL.

Peu vous importe. Qu'il vous suffise de savoir que je serai seul victime de ce qui arrive. Mon amour saura vous faire le sacrifice de mes relations aussi bien que de mon bonheur. Je leur dirai que je suis un fou... et ils n'auront pas de peine à me croire. Adieu! madame, adieu!

MADAME D'AMBLY.

Adieu!

(Paul sort précipitamment.)

SCÈNE V

MADAME D'AMBLY.

(Elle sonne avec précipitation, se met à une table et écrit.)

« ... Si vous n'avez pas perdu tout sentiment des convenances, vous reviendrez demain me faire vos excuses. »

(Elle ferme la lettre et la remet au domestique qui entre.)

Cette lettre à son adresse. Ne perdez pas une minute.

(Le domestique sort.)

Pauvre garçon! Comme il... non, comme je l'aime!

FÉLIX JAHYER.

AU PALAIS-ROYAL

Quand nos pères passaient ici,
Sous le Directoire et l'Empire,
Ils éloignaient d'eux tout souci.
Était-ce préférable ou pire?

Cantonné comme en un Ghetto,
Le vice cachant ses félures,
Sans étiquette et sans tréteau,
Y prenait toutes ses allures.

Les restaurants, brillants et clairs,
Sur les poulardes et les dindes
Faisaient miroiter les éclairs
Du vieux bordeaux retour des Indes.

Pour les bourgeois du carrefour,
Amis des propos peu sévères,
Désaugiers chantait chez Véfour :
Sa gaieté sautait dans les verres.

Après la galerie en bois
On entendait les bruits sinistres
De l'or, qu'un joueur aux abois
Repassait aux croupiers ministres.

Sous le quinquet éblouissant
Flambaient les vitres de ces bouges,
Et comme on y tirait du sang,
Tous leurs numéros étaient rouges.

Les cafés où naissaient les duels
Se remplissaient sous la bagarre,
Et des garçons spirituels
Y donnaient la chasse au cigare.

La nouvelle au trait bien trempé
Bourdonnait dans la ruche infâme;
Quand un époux était trompé,
On le savait avant sa femme.

Et lorsque le czar au pied lourd
Étranglait un fils qui le fronde,
Plus vite qu'à Saint-Pétersbourg,
On le disait à la Rotonde.

La grisette qui ne rêvait
Qu'à ses amours trempés d'orages,
Malgré les Arthurs qu'elle avait,
Se dérobait à ces parages.

Et l'horloger au cœur loyal
Y préférait, pour peu qu'il parte,
Le canon du Palais-Royal
Aux grands canons de Bonaparte.

Dans cet agréable milieu
Le deuil lui-même était en fête :
Paul de Kock y passait pour Dieu,
Et Chodruc Duclos pour prophète.

Sous les arbres de Desmoulins,
Un millier de filles statues
Y dépouillaient les orphelins
Par des paroles peu vêtues.

Des Dalilas, et des Samsons,
Des coups de bec, des coups d'épée,
Des baisers, des cris, des chansons,
Et des satires Ménippées.

Heureusement tout est fini :
Gomorrhe a fait place à Genève :
La pudeur a tout rembruni,
Gagnants, décavés, filles d'Ève.

Le seul plaisir assez commun
Sous ces arceaux mélancoliques,
Est d'entrevoir monsieur de Mun
Allant aux cercles catholiques.

HENRI DE LACRETELLE.

Paris, janvier 1879.

LE LAPIN SANS-SOUCI

ÉPISODE.

Le vaisseau de 74 canons le *Colbert* est une franche pétaudière : il a pour commandant Victor Lamaille, un de ces hommes faibles qui s'emportent parfois jusqu'à la brutalité. Sous l'influence du lieutenant Esméril, qui exploite sa faiblesse, il vient d'avoir une scène violente avec madame la baronne Lamaille, née Théone de Guérigny, jeune femme charmante, hier encore la *reine du bord*, où elle s'est embarquée par ruse, quelques mois auparavant.

Par des motifs de haute convenance, Théone ne saurait demander asile aux officiers ; elle se réfugie dans le poste de la maistrance, auprès de sa gentille camériste Odette, femme de l'un des contremaîtres.

C'est l'heure du dîner. Théone s'est assise à côté d'Odette, gravement indisposée.

Cependant les maîtres formaient un conciliabule inquiet et se concertaient tout bas.

— C'est que je n'ose pas, moi ! dit leur doyen, le brave Nicolas Baraquette, en rougissant comme une ingénue.

— Ni moi non plus, fit Beauzeuil, le maître de canonnage.

— Ni moi, ajouta le maître charpentier.

— Et justement, dit le maître voilier, M. Vrimond, qui parle le mieux de nous, vient d'être appelé chez le commandant.

— Et elle ira dîner chez les officiers, murmura le maître armurier-forgeron.

— Pourtant, Jésus mon Dieu, par le nom de la bonne sainte Anne! si ça se pouvait, fit Nicolas Baraquette, qui avait les larmes aux yeux, ce serait le plus beau jour de ma vie... Il me semble que ça sauverait le *Colbert*.

Provisoirement Paille-en-Bec, novice employé au service de la maistrance, avait érigé une sorte de trône à la meilleure place; le maître d'équipage Baraquette l'avait recouvert d'un tapis de canot, Beauzeuil fourbissait un couvert d'argent emprunté au commis aux vivres, le voilier fouillait dans la chambre de M. Vrimond, le chef de timonerie, y trouvait un pavillon portugais et en faisait une nappe, le charpentier courait à la cuisine, les autres allumaient des fanaux et les suspendaient tout autour du poste.

Jardinet, le calfat, s'adressait à Odette :

— Dis-lui la chose, ma fille, si tu oses, toi!...

— J'oserai, fit Odette avec un sourire, et soyez calmes, elle ne refusera pas!... Madame! madame! dit-elle en souriant, retournez-vous, s'il vous plaît, et regardez!...

Ils étaient là six ou huit vieux marins, cœurs de lions, figures de bronze, inclinés, le chapeau à la

main, tremblants comme des écoliers en faute; c'étaient les Baraquette, les Beauzeuil, les Jardinet, et M. Vrimond redescendu en toute hâte, et leurs collègues et amis...

— Qu'y a-t-il donc? demanda Théone étonnée.

La plupart de nos braves pâlirent à cette question, ils n'osaient ouvrir la bouche.

— Il y a, madame, reprit Odette avec une gaieté malicieuse et pleine d'émotion pourtant, il y a qu'ils ont peur de vous...

— De moi!...

— Parce qu'ils voudraient bien avoir l'honneur de vous inviter à souper.

— J'allais le leur demander! dit Théone, qui remarqua enfin l'aspect inusité de la table, le trône construit pour elle, l'unique couvert d'argent, et les fanaux suspendus autour du poste.

Il n'y eut qu'un cri :

— Vive madame la commandante!...

Théone dut désigner les places, car les maîtres attendirent son bon plaisir avec une respectueuse déférence.

Elle donna sa droite à maître Nicolas Baraquette.

Ce serait ici la place d'une digression philosophique sur l'inconstance des désirs de l'homme.

A peine eurent-ils obtenu la faveur suprême qu'ils sollicitaient avec une timidité si touchante, à peine la jeune reine du bord eut-elle pris place à leur table, que les maîtres du *Colbert* se souvinrent du misérable état de leur vaisselle, du triste menu de leur dîner et des médiocres talents du conscrit auvergnat chargé de faire leur cuisine.

— Nom d'une vieille baderne que je suis! pensa Baraquette, notre reine n'aura jamais rien mangé de pire : la soupe aux fayots, le bœuf salé, la purée de gourganes aux couennes de lard, le vin et le fromage de cambuse; fichu régal pour une belle jolie dame de Paris, nièce d'un amiral et commandante du bord! Encore si l'Auvergnat a le temps de bien faire cuire notre pauvre Sans-Souci!...

Ainsi réfléchissait le brave Nicolas Baraquette en s'asseyant à la droite de Théone, et il en avait le cœur gros.

Sans-Souci était le dernier lapin de la maistrance, un lapin du meilleur caractère, qui cent fois avait fait le quart dans le giron de maître Beauzeuil; un lapin voué d'abord à finir en civet, mais que ses vertus avaient fait épargner dans les plus cruels jours de disette. Depuis environ trois mois, il n'habitait plus la cage à poules, comme un lapin vulgaire; Sans-Souci vivait dans le poste, il en était l'animal familier, il dormait sur la couchette de M. Vrimond ou sur celle du maître charpentier, à son choix; il avait une niche derrière le rideau de la fosse aux lions à tribord; il en avait une autre bâbord, dans la sainte-barbe de l'avant, domicile réglementaire de Beauzeuil.

Là, il reposait mollement sur des rouleaux de mèche de guerre, aux pieds de la statuette en bois d'une sainte Barbe enluminée. Les maîtres lui avaient appris l'exercice, il savait jouer la drogue, il rapportait comme un chien; il sautait pour la commandante, pour M. de Kéravel, commandant en second, pour M. de Guimorvan, son ami intime,

et refusait pour Esméril, en faisant une grimace réjouissante; il comptait jusqu'à dix avec la patte; il avait fait les délices de Jardinet le calfat; le capitaine d'armes lui-même le caressait et l'aimait. D'ordinaire il figurait à table sur son séant, dans une attitude modeste et réservée; il mangeait à la main. C'était un camarade, un commensal, un ami, on l'appelait déjà *matelot.*

Mais quand Philémon et Baucis s'aperçurent qu'ils traitaient des dieux, Baucis sortit pour réparer l'erreur :

Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins, dès l'enfance élevée;
Elle en veut faire un mets...

Ainsi, le maître charpentier, chef de gamelle de la maistrance, n'avait pas hésité à prendre Sans-Souci par les oreilles et à l'apporter à l'Auvergnat :

— Va demander au cuisinier de l'état-major un peu de bon bouillon et tout ce qu'il faut pour bien l'accommoder en ragoût.

— Sans-Souci! murmura l'Auvergnat reculant d'horreur.

Le camarade lapin battait la charge avec les pattes de devant sur la casserole voisine; il jouait, le pauvre Sans-Souci, il souriait à son arrêt de mort!

— Madame la commandante dîne chez nous! répondit le charpentier, et attention!

L'Auvergnat bouleversé, son couteau d'une main, Sans-Souci de l'autre, courut demander aide et secours au cuisinier des officiers.

Paille-en-Bec avait déjà recruté, pour le seconder dans son service, quatre mousses des plus alertes; l'histoire nous a conservé leurs noms. C'étaient Grenouillet, Greluchet, Gringuillet et Gargouillet, surnommés les quatre gringalets. Pantalon blanc, chemise blanche, cravate rouge, nu-pieds, tenue du jour, les mains tout fraîchement lavées à l'eau douce et au savon.

Les deux derniers posèrent sur les armes de Portugal une vaste soupière d'étain, bosselée en vingt endroits, mais astiquée à blanc, étincelante.

Le maître armurier-forgeron prit aussitôt la parole en arrondissant le bras :

— Pardonnez-moi, madame la commandante, dit-il, les bosses de notre soupière; si j'avais su, il y a une demi-heure seulement, que vous accepteriez notre pauvre souper, j'aurais rebombé tout ça, elle eût paru neuve!... mais, s'il y a des avaries à notre vaisselle, madame la commandante, il n'y a ni trous ni bosses dans nos sentiments.

Théone, reconnaissante, se prit à sourire.

Le charpentier, encouragé par l'exemple de son collègue, essaya de s'excuser en qualité de chef de gamelle.

La jeune reine du bord ne le laissa point aller jusqu'au bout :

— Ce qui est offert de bon cœur, dit-elle, est tout ce qu'il y a de meilleur au monde. Je suis heureuse, mes amis, de partager votre repas; un festin de roi, servi dans des vases d'or, ne me plairait pas autant, je vous le jure.

Toutes les figures s'épanouirent à ces mots.

Odette, qui ne songea pas un instant à s'asseoir à la même table que sa maîtresse, Odette, qui d'ailleurs s'était assigné le rôle important de chef des cérémonies et de premier maître d'hôtel, avait des aparté rapides avec l'intelligent Paille-en-Bec et dépêchait sans cesse au dehors l'un de ses quatre aides de camp.

Un délectable parfum de haricots se répandit dans le poste dès que le charpentier eut découvert la soupière d'étain. Au sommet d'une pile de douze assiettes en vieille faïence, ébréchées, se trouvait une assiette de porcelaine blanche, où le maître, avec une grande cuiller de fer étamé versa un coulis artistement lié par une excellente sauce tomate. Les pellicules des fayots de cambuse avaient été tamisées.

Nicolas Baraquette, fort peu gastronome pour sa part, remarqua pourtant ces détails et se sentit tout joyeux. Evidemment l'Auvergnat n'avait pas réclamé en vain secours et protection auprès des cuisiniers du gaillard d'arrière.

M. Vrimond, fort à regret, crut le moment venu de dire à la reine du bord :

— Pardonnez-moi, madame, une parole inutile; mais le commandant m'a chargé de vous répéter qu'il vous attend pour dîner.

— Vous faites bien, monsieur Vrimond, d'exécuter les ordres de votre chef, répondit Théone. Je ne veux point, mes amis, qu'aucun de vous désobéisse et risque d'être puni à cause de moi.

Un murmure de remerciement fit le tour de la table où les quatre gringalets venaient inopinément

de placer douze verres à patte à côté des grossiers gobelets des onze convives et de l'unique verre de cristal qu'on avait emprunté dès l'origine pour le couvert de la reine.

— Sauterne ou bordeaux? demanda Paille-en-Bec à madame la commandante.

Maître Baraquette fit un bond sur son pliant de toile à voiles.

Théone crut deviner que la gamelle des officiers envoyait aux maîtres quelques bouteilles de vins fins.

Théone se trompait, car l'auteur de la surprise était le commis aux vivres, l'un des commensaux réglementaires du poste. L'état-major n'avait fourni que les verres à patte; sauterne et bordeaux sortaient du caisson particulier de M. Muscat, type et modèle des maîtres commis passés, présents et futurs, *bourgeois* renforcé, qui figurait, en habit noir et chemise à jabot, entre le voilier en veste de marin et le capitaine d'armes en frac d'adjudant d'infanterie.

— Non, mon garçon, pas encore, répondit Théone; le premier verre de vin que je boirai ici à la santé de mes hôtes sera, s'il leur plaît, du cambuse ordinaire. Maître Baraquette, servez-moi.

Paille-en-Bec fut surpris; le commis aux vivres un peu piqué, sans doute, car il s'écria :

— Si ce vin n'est pas du cambuse ordinaire, madame la commandante, il n'en sort pas moins de la cambuse du *Colbert*.

— Oh! oh! maître commis, interrompit malicieusement le canonnier Beauzeuil, disons de votre

coffre secret. La cambuse ne connaît pas le long bouchon.

— Je m'aperçois, monsieur Muscat, dit Théone, que je vous suis redevable d'une attention galante. Croyez bien que tout à l'heure je ferai honneur à votre sauterne ainsi qu'à votre bordeaux.

M. Muscat, apaisé, rajusta sur son nez ses lunettes d'argent.

Baraquette, avec une énorme dame-jeanne garnie d'un étui de corde tressée versait du *cambusium* dans le grand verre de Théone; il se servit ensuite et fit passer.

— Madame la commandante, dit-il alors, merci à vous!... c'est avec ce vin-là que d'habitude les vieux de la cale trinquaient ici à votre bonheur, à tous vos souhaits. Vous avez deviné ça, madame la commandante, avec votre bon cœur!... Oh! nom de... Non, pardon, excuse!... Merci à vous de préférer, pour le moment, notre gros cambuse à ces vins freluquets, quoiqu'ils aient leur charme particulier.

Théone haussa son verre :

— A vos santés à tous, maîtres, mes hôtes! à vos santés!

Elle trinqua d'abord avec Baraquette, puis, de droite à gauche, avec le voilier, M. Muscat, le capitaine d'armes, Jardinet le calfat, le charpentier, M. Vrimond le chef de timonerie, l'armurier-forgeron, le magasinier et maître Beauzeuil.

Le souper se prolongea comme il venait de commencer, avec décence, avec cordialité, respect et bonhomie. Les moins expansifs, tel que le capitaine

d'armes, étaient enthousiasmés de l'esprit aimable et de la simplicité de Théone.

La jeune commandante resta constamment digne autant qu'affable. Un profond changement s'était opéré en elle à l'école de l'expérience.

Partout, à cette heure, elle savait occuper son rang et trouver sa place. Elle était à la hauteur des périls qui l'entouraient.

De même, maintenant, à la table des maîtres, elle parvenait, à force de tact, à faire disparaître ce que sa présence en pareille compagnie avait d'inusité ou même de choquant. Elle ne s'abaissa point; elle sut les relever, et nul ne pécha par inconvenance. Elle adressa la parole à chacun, réussit à être gaie, sans que sa gaieté pût autoriser aucun des convives à dépasser les limites du bon goût.

Les plus blasés, les moins sympathiques, tels que M. Muscat, le riz-pain-sel, dont on se fût bien passé, trouvèrent le repas charmant.

Il est vrai que l'on vola de surprise en surprise.

Une sauce excellente ravigotait le bœuf salé; la purée de gourganes aux couennes de lard avait été adroitement rehaussée par le cuisinier de l'état-major.

Il était évident que les huit cents voix de la renommée avaient appris aux échos du *Colbert* où dînait madame la commandante, et que le lieutenant de vaisseau Colignet, chef de gamelle des officiers, avait mis artistes et ustensiles à la disposition de l'Auvergnat.

La sobriété des maîtres fut admirable ; en plus de la ration quotidienne on ne vida que les deux petites

bouteilles de vins fins et une fiole de champagne de la cave de l'état-major.

Cependant la gêne inévitable du commencement du repas ayant disparu, chacun allait porter son toast.

Pour prévenir toute inconvenance, Théone se leva :

— Je vais, dit-elle au milieu d'un profond silence, proposer la santé du commandant!... Maîtres, vous avez été, bien malgré moi, témoins d'une scène regrettable entre mon mari et moi ; vous avez tous entendu en quels termes je lui ai fait refuser de me rasseoir à sa table ; — mais je suis femme, je suis faible, que ceci soit mon excuse!... Je ne voudrais, à aucun prix, que ma prudence pût être prise pour un encouragement à l'insubordination, ni que ma conduite, toute personnelle, devînt un mauvais exemple. J'ai bu à vos santés, mes hôtes, vous avez bu à la prospérité de votre invitée... Ne portons aucun autre toast avant celui du chef légitime du bord !

Baraquette, Beauzeuil, Jardinet et M. Vrimond, surpris par l'exorde, approuvaient d'un commun accord la conclusion. Déjà le capitaine d'armes et le commis aux vivres se levaient le verre en main, quand Nicolas Baraquette, le premier des maîtres, s'empressa de dire :

— Oui, matelots, à la santé du commandant Lamaille ! c'est juste !... Après ça, nous pourrons boire, tant que nous voudrons, à M. de Kéravel et au brave des braves, M. de Guimorvan...

— Au commandant ! cria le capitaine d'armes.

Théone vida son verre, les convives suivirent son exemple.

— Allons, parrain ! criait Odette, allons !... A M. de Kéravel !

Jardinet le calfat, sourd par profession, n'entendit point, mais Beauzeuil porta la santé du capitaine de corvette.

En ce moment, deux plats de porcelaine blanche, couverts de pardessus argentés, étaient symétriquement posés sur la table par les quatre gringalets.

— Aïe ! aïe !... mon pauvre Sans-Souci, pensa Baraquette, tu es là en ragoût !... Mais, feu du sort ! m'est avis que si j'étais bon à bouillir ou à rôtir, je me ferais fricasser moi-même pour une commandante pareille !... Allons ! consolons-nous ! lapin Sans-Souci, tout a une fin, tu ne pouvais mieux finir, nom d'une gibelotte de gendarme !

Paille-en-Bec découvrit une superbe poularde. — En fait d'assaisonnements, le chef de gamelle Colignet avait été généreux, comme on s'en aperçoit.

Un cri d'admiration s'échappa de toutes les bouches ; mais ce cri se convertit en applaudissements frénétiques, en vivats insensés, quand Paille-en-Bec leva le second couvercle.

Sans-Souci, sur son séant, coiffé d'un tricorne en papier surmonté d'un plumet, et tenant un cigare entre les dents, battait la charge avec les pattes ; Sans-Souci, vivant, guilleret, était au milieu de ses amis.

Théone se prit à rire d'abord. Mais Baraquette, ni Beauzeuil, ni Vrimond, ni le charpentier ne riaient ;

loin de là, — leurs exclamations trahissaient une émotion singulière.

— Que signifie cela ? demanda Théone.

— Ça veut dire, madame, que le bon Dieu est juste ! répondit sentencieusement Nicolas Baraquette. Il n'a pas permis qu'un petit regret pût se couler parmi notre bonheur de vous avoir à notre table !... Ça veut dire que nous avions envoyé notre pauvre vieux Sans-Souci au cuisinier pour vous le servir, et que... Tenez, voyez-vous, madame, il faut que j'embrasse notre brave lapin, tant je suis bien aise !...

— Et ça veut dire, s'écria Paille-en-Bec, qu'Odette la Colberte a eu de l'idée en m'envoyant, moi, à M. Colignet !

— Vive M. Colignet !

— A la santé d'Odette !

— A M. de Guimorvan !

Ces toasts se suivirent coup sur coup.

Maître Baraquette avait placé Sans-Souci entre lui et Théone, qui caressait avec émotion l'animal privé.

Comme la statue du commandeur au Festin de Pierre, le lieutenant Esméril venait d'entrer :

— Madame la baronne Lamaille ! dit-il.

G. DE LA LANDELLE.

LE TOMBEAU

DE MADAME BARBEBLEUE

Elle se nommait Élisa de son petit nom, et Truchet de son nom de famille; ceci n'est point déshonorant. Quant à sa profession! eh, mon Dieu, oui! elle était charcutière. Que celui qui est pur de toutes cochonneries lui jette la première pierre.

On l'appelait même la belle charcutière, sous prétexte qu'elle avait huit pieds, dont six en hauteur, les deux autres à l'extrémité des jambes; ce que sa maman baptisait des petits petons. Il n'y a que les mamans pour avoir de ces tendresses antithétiques. Pour les épaules, je n'en veux point parler. Et les mains! tout un poème...

Quand Élisa eut entassé des Pélion de printemps sur des Ossa d'hivers, et qu'elle put compter vingt années bien révolues, le père Truchet, qui se faisait caduc, manifesta le désir bien légitime d'abdiquer entre les mains d'un gendre, et il invita sa fille à jeter son dévolu sur quelque gaillard qui lui parût capable d'assurer son bonheur.

Ce ne fut point une affaire facile à conclure ce mariage, malgré qu'on eût envoyé le portrait d'Élisa

dans toutes les cours étrangères, partout où la rumeur publique accusait les traces d'un charcutier célibataire; mais, fatalité! quand la Providence en envoyait un dans les parages des Truchet, il avait juste deux pieds de moins que sa future compagne.

Un jour... ô joie céleste! il vint un homme qui passait Élisa de vingt centimètres! Seulement il était brasseur de son état.

On passa sur ce détail, tant le père Truchet se faisait fort de lui apprendre en quinze jours les plus minutieux secrets de son art : « Le plus difficile, dans la charcuterie, disait-il, c'est de se laver les mains. »

Le mariage eut lieu ici ou là, peu importe, avec ce faste qui distingue le commerce du porc réduit en petites tranches.

Ils furent bien et dûment mariés par-devant M. le maire, gros négociant du quartier, qui leur fit un discours sur les devoirs réciproques des époux, discours qui se termina par le conseil judicieux de vendre le moins possible à faux poids, non pas absolument pour le repos de la conscience, une superfétation, mais pour le désagrément qu'on en éprouve quand M. le commisaire de police vient à l'apprendre.

J'allais oublier de vous dire que l'époux, l'heureux époux, se nommait Boniface Roustafiou.

Ce détail une fois établi, nous pouvons avouer que jamais lune de miel ne fut plus douce que celle des deux géants.

Un soir de printemps, que les senteurs enivrantes de l'échaudoir montaient en tourbillons humides

jusque dans la chambre des deux époux, madame Roustafiou, dans la posture qu'on prête à la Vénus de Milo, les bras en plus, plongeait des regards mélancoliques au plus profond de l'éther. Elle était muette, parce qu'elle était pensive et réciproquement.

Roustafiou s'en aperçut tout de suite.

Et déposant un long baiser d'amour sur le cou nu de son épouse :

— Qu'as-tu, mignonne? lui dit-il.

Elisa répondit par un soupir d'abord, et secouant sa belle chevelure d'un roux fauve, elle ajouta :

— Je pense à Polycrate... tu sais bien, Polycrate, le charcutier de Samos?

Roustafiou passa la main sur son front où perlait une rosée froide, et ses yeux commencèrent à devenir hagards.

— Tu ne connais pas l'histoire? reprit sa douce moitié. Ah! malheur! j'ai enveloppé des saucisses dans les pages du livre, sans ça je te l'aurais donné à lire.

— Est-ce qu'il a fait faillite? risqua Roustafiou.

— Ah! non, alors!!! Il était si heureux dans toutes ses entreprises, qu'il comprit que ça ne pouvait pas durer comme ça... et pour conjurer la mauvaise fortune, il jeta un écu de cent sous par la fenêtre : le lendemain, la pièce de cent sous se retrouva dans l'estomac du premier cochon qu'il tua.

— En v'là une histoire, Elisa ! Pourquoi qu'tu m'la raconte?

— Parce que nous jouissons d'une félicité trop

complète, Boniface, et qu'il est temps de jeter quelque chose par la fenêtre.

— Pas sur les passants, toujours! fit Roustafiou tout inquiet.

Élisa continua sans y prendre garde :

— Boniface, j'ai quelque chose à te demander qui va te paraître étrange.

— Dis!

— Je voudrais — ne me plaisante pas — je voudrais avoir la certitude que nous ne cesserons pas d'être réunis, même après la mort.

— Je ne demande pas mieux, moi.

—Vrai? alors tu serais bien gentil, oh! mais là, bien gentil! de commander dès demain matin un tombeau pour deux, pour nous deux tous seuls, au Père-Lachaise, pour y reposer en paix, loin du monde.

— Couchons-nous, formula le chef de la maison, chez qui les yeux commençaient à papilloter, demain comme demain!

— Tu commanderas le tombeau?

— J'en commanderai deux.

Fidèle à sa promesse, Roustafiou, le lendemain, fit venir un maçon et régla de concert avec sa moitié le prix d'un superbe mausolée :

— Je veux, dit-elle, deux places, pas une de plus, avec des bras en bronze, le sien, le mien; la main dans la main; un écusson au-dessous de chaque bras pour mettre les noms. Tout ça très simple et de bon goût. Est-ce compris?

Les travaux furent on peut dire enlevés.

Le maçon revint un matin pour annoncer que l'ouvrage était *faite*.

Madame Roustafiou l'embrassa sur les deux joues, en échange de pourboire.

Ce que voyant, Roustafiou, qui ne voulait point paraître un pingre, offrit à l'ouvrier *d'arroser* séance tenante *sa petite maison de campagne*.

Les réjouissances se firent *au bon coing* et durèrent jusqu'au soir.

Quand Roustafiou rentra chez lui, neuf heures sonnaient à l'horloge de l'éternité.

Élisa n'était pas contente et grommelait :

— Si on ouvrait le cochon, on retrouverait les cent sous, et même davantage. Allons, marche !

Elle poussait l'ivrogne.

Celui-ci monta au premier étage, dans la chambre conjugale.

— Marche ! répéta Élisa.

Roustafiou marcha, il marcha tant qu'il trouva la fenêtre au bout, et comme elle était grande ouverte il bascula dans le vide, au travers de toutes les vitres de l'officine.

. . . .

Les funérailles furent en proportion de la douleur d'Élisa, qui devant la tombe prononça ce mémorable discours :

— Je ne tarderai pas à aller te rejoindre, ô mon bien-aimé ; tu ne seras pas longtemps tout seul à *ressuyer* les plâtres, va !

Puis elle vint chaque jour verser un pleur sur cette pierre qui recouvrait tout ce qu'elle avait aimé.

Ce premier chagrin dura juste une semaine.

Il cessa du moment où la veuve Roustafiou s'aperçut qu'il nuisait à son commerce... et à sa beauté.

Elle soupira néanmoins durant un mois.

Une fois, elle se dit qu'après tout son Roustafiou de mari n'avait fait qu'obéir à la loi de nature, la mort étant pour tous : un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait qu'il y passât; il était le plus pressé des deux, il avait pris les devants, et d'ailleurs c'était un ange au ciel... Elle irait le rejoindre le plus tard possible.

Roustafiou était en terre depuis trois mois, quand la pensée lui vint qu'elle avait fait une folie en dépensant tant d'argent pour la construction d'un monument funèbre. Elle avait encore de longues années à vivre, et Roustafiou dépensait là tout seul, à se prélasser, cent bonnes livres de rentes, le prix d'un joli porc, sans compter ce qu'on *manquait à gagner*. On aurait pu l'enterrer à la fosse commune, ou même ailleurs! Mais comme on fait toujours des bêtises dans sa vie, elle n'avait écouté que son cœur.

Le quatrième, mois elle disait : Cette canaille de Roustafiou.

Le mois d'après, elle s'écria :

— Ah çà! pourquoi qu'on force les femmes à faire dix mois de veuvage? C'est donc amusant c't état-là? — On voit bien que c'est les hommes qu'a fait la loi, les sales bêtes!

Disons à la louange d'Élisa qu'elle eut la résignation de compter encore six, sept, huit, neuf et dix, tout en maugréant.

Mais à ce dernier chiffre, et parvenue au pa-

roxysme de l'énervement, elle se fit à l'oreille la confidence suivante :

— Non, je ne veux pas courir les chances d'attendre un nouveau mari pendant des années, sous prétexte qu'il doit me dépasser de la tête... On ne trouve pas tous les jours un Roustafiou sous la main, et d'ailleurs, les grands hommes, ça ne dure pas plus que les autres; or donc, rien ne m'empêche d'en prendre un petit.

Elle appela François.

François, c'était son premier, nous dirons même son unique garçon.

— François ! vous avez manifesté maintes fois l'intention de vous établir. Avez-vous conservé cette idée ?

— Oui, bourgeoise.

— Alors voici ma main. Pas de cris, pas de gestes, et rendez-vous à la mairie dans quinze jours.

François... François Bouffet, arrivait juste à l'épaule de la veuve, avec de petites jambes, de petits bras, de petites épaules, une petite voix, toutes choses petites en un mot.

Il eut le tort d'épouser sa patronne.

Au bout d'un mois de bonheur sans nuage, il éclata comme une bombe.

Pour le coup, Élisa Truchet, veuve Roustafiou, veuve Bouffet, n'y tint plus :

Pensant à celui qui avait été son second mari :

— Voilà ce que c'est que d'avoir gâté l'autre, dit-elle, je l'ai si bien logé que celui-ci a voulu tâter du tombeau. Vous y serez tous les deux, mes gas, et vous vous y tiendrez compagnie. Pour moi, qui

n'ai pas le temps d'être veuve une fois tous les ans, plus de mariage... je resterai garçon.

Quelques jours plus tard, les passants s'arrêtaient étonnés devant une tombe qui leur semblait énigmatique. Deux mains de bronze s'étreignaient violemment.

Sous la première, celle de gauche, il y avait :

BONIFACE ROUSTAFIOU
10 mai 1876
JE T'ATTENDS!

Sous la seconde, celle de droite, on lisait :

FRANÇOIS BOUFFET
22 avril 1877.
ME VOICI!

ÉDOUARD MONTAGNE.

LES NOCES DE CAZOULAT

CONTE

I

Oh! le beau Noël, et qu'il était réjouissant à voir, le soir, à dix heures, dans ce Paris qui est si grand que les petits s'y perdent, et que les gros peuvent encore s'y cacher. Le bourdon de Notre-Dame tintait dans la nuit noire, répondant aux belles cloches de Sainte-Clotilde et de Saint-Sulpice, de Saint-Thomas d'Aquin et de Saint-Séverin.

Les pavés glissaient sous les pieds des promeneurs, des jeunes gens qui voulaient vivre, des vieux qui se souvenaient, tous braves gens qui comptaient bien avoir un bel appétit le soir.

Les coupés de maître, les landaus, les omnibus, les fiacres, véhicules de toutes sortes, se croisaient, se heurtaient, que c'était un miracle qu'il n'arrivât pas de malheurs.

Des grappes d'enfants se pendaient aux balcons des maisons grises, la joue émerillonnée, le front empourpré et l'œil clair. Les uns sournois et inquiets, se demandant s'ils seraient de la fête, les

autres la bouche grande ouverte, comme s'ils allaient d'avance tout avaler.

Des fenêtres et d'étage en étage, on s'appelait, on s'interpellait.

— Ohé! monsieur Joli-Cœur, avez-vous dîné ce soir?

— Pas si bête, mademoiselle Élisa, pas si bête; à mon âge on ne dîne pas deux fois.

— Souper n'est pas dîner.

— Pour vous, mademoiselle Élisa, parbleu! à votre âge; mais au mien c'est différent, vous pensez bien, je tenais à en être, c'est peut-être mon dernier réveillon.

— Allons donc, vous enterrerez tout le quartier.

— Et qui m'enterrera alors, moi?...

— Bon appétit, monsieur Joli-Cœur!...

— Merci bien, mademoiselle Elisa.

Et sur le palier.

— Vous attendez quelqu'un?

— Tous mes enfants; nous serons au moins vingt.

— Où les mettrez-vous?

— Je me le demande... Bah! à la guerre comme à la guerre, sur le carré... Et vous?

— Moi, j'attends Jules.

Mais la fête, la vraie fête, était dans la rue,. à la porte des cafés, des traiteurs, des rotisseurs et des charcutiers.

Oh! les charcutiers! on se pressait dans leur boutique, on s'y culbutait. Il était bien visible que ce soir-là ces gens-là étaient les rois de la république.

De toutes les grandes et belles boutiques dallées, dorées, luisantes de marbre et pleines de lumière, s'exhalaient des odeurs fortes, des parfums de graisse et d'ail, qui épaississaient l'air et activaient les digestions les plus paresseuses.

Les manches retroussées, petit bonnet coquet et aux rubans flottants sur le sommet de la tête, le chignon un peu de travers, le nez au vent, la lèvre souriante et le ton engageant, les jolies charcutières servaient la pratique.

— Un peu de ce jambon d'Yorck, s'il vous plaît?

— Combien de ce saucisson d'Arles, madame?

— Le voulez-vous truffé, votre pied, jeune homme?

Ah! le digne porc!... les vertueux fromages, les sémillantes rillettes, les belles langues d'un rouge pourpre, les honnêtes galantines aux couleurs chatoyantes et enfouies dans la gelée, les hures superbes de sanglier noyées dans les pistaches, les terrines marbrées de foie gras et les pâtés bien nourris dans leur croûte épaisse et dorée!

Et les boudins donc!... Nous n'en parlons pas des boudins. Il y en avait des aunes, des mètres, des kilomètres. Des blancs, tout juteux, laiteux; des noirs à la chair saignante, piquée de longues bandes de lard, enveloppés de fumée tiède et lourde et emplissant la rue, d'un bout à l'autre, du seuil du traiteur, de la loge du concierge aux entresols et au cinquième étage.

C'est alors que Cazoulat traversa la rue de l'Ancienne-Comédie. Il y avait longtemps qu'il passait

et repassait dans toutes les rues du vieux quartier, d'un pas uniforme et régulier, les mains derrière le dos, mâchonnant un cigare sans feu, se haussant sur la pointe des pieds, au seuil des boutiques, et montrant son nez un peu partout.

Il avait commencé par les rues sombres, les ruelles noires : la rue du Four-Saint-Germain, la rue Sainte-Marguerite, la rue Princesse, la rue des Canettes, la cour du Dragon, puis le passage du Commerce, la rue Monsieur-le-Prince et enfin la rue de l'Ancienne-Comédie.

Avait-il mis du temps à aborder un quartier convenable, ce Cazoulat! Et encore, s'il avait acheté quelque chose, s'il avait bourré ses poches, s'il avait fait aller les affaires. Mais rien, moins que rien.

Grand et mince — si grand qu'il se perdait lui-même dans une foule, si mince qu'il disparaissait dans son long paletot flottant, — il se contentait de flairer l'odeur des cuisines, et abusant de sa haute taille, le misérable, de regarder par-dessus les épaules, ce que les autres emportaient.

Et n'achetant rien, il faisait ses réflexions.

— Au moins dix aunes de boudin! le drôle a de l'appétit. — Une hure de sanglier! trois jambonneaux! une assiette de petit salé! Eh bien, ils engraisseront!

Et mélancoliquement, dodelinant sa tête pâle, secouant ses épaules maigres, Cazoulat s'en allait du pas des gens qui n'ont rien à faire et que personne n'attend, flairer l'odeur d'autres cuisines.

Un moment, il longea toute la rue Dauphine,

monta jusqu'au Pont-Neuf et regarda longtemps l'eau couler.

Mais ce spectacle était peu récréatif, sans doute, car il revint au quartier latin, suivant d'un regard terne le flot d'étudiants qui s'éparpillaient en chantant et souriant aux grisettes qui, grâce à la nuit qui le protégeait, ne voyaient ni son paletot singulier ni son chapeau bizarre, et ne remarquaient pas sa marche lente et fatiguée.

Vers les minuit, il était rompu. On l'eût été à moins, et il songea à regagner son gîte. Mais la rue ne désemplissait pas, et les boutiques encore moins. Il voulut regarder encore et en avoir pour son argent. Il lui parut que Paris sentait bon, et il huma l'air avec complaisance. Mais rien ne donne appétit comme la bonne odeur, et Cazoulat, qui avait cependant dîné régulièrement à son heure habituelle, à son petit restaurant de la rue des Canettes, s'avoua que la faim lui venait tout doucement.

Oh! la vilaine faim! Il sentit son estomac se fondre comme un boyau de porc quand le sang bouillonnant pénètre dedans, et se forme en boudin fumeux. Sa main droite fit soudain une légère inspection le long de son corps maigre, et sa main gauche remua quelque chose d'étrange au fond de la poche de son pantalon noir.

Cazoulat devint rêveur. Un calcul énorme se fit dans son esprit. Allait-il dépenser sa fortune en vaines prodigalités? Souper après avoir diné, échanger une jouissance contre une privation, jeter son or au monstre, faire de la nuit le jour? Être Job une journée pour être Lucullus une heure?

La tentation fut trop forte, il n'y tint plus, eut un bon rire et se dit :

— Soyons bienveillant pour moi-même.

Mais de l'intention à l'exécution, il y a loin pour un sage; Cazoulat recommença d'abord sa promenade, cette fois, il est vrai, préoccupé, affairé. Ce n'était plus un flâneur, mais un acheteur. Il revit tous les traiteurs, tous les charcutiers. Il resta un grand quart d'heure devant la rôtisseuse de la rue Dauphine, suivant d'un regard anxieux les broches qui tournaient, et chantant avec les volailles grasses qui fumaient au-dessus de la lèchefrite.

Un moment, il n'y tint plus. Il s'approcha et trempa son doigt dans la graisse.

— C'est bon, dit-il. Combien les dindes? combien les oies? combien toute la boutique, le tas de volailles?

Et comme la rôtisseuse, femme pratique, refusa de lui en faire pour deux sous, il s'éloigna, furieux mais enivré, songeant à d'autres victuailles plus phénoménales que celles dont rêvait Gargantua.

Vers les minuit enfin, il prit un grand parti, il entra résolument chez une charcutière dont l'amabilité lui était connue; et, jetant avec audace un gros sou tout neuf dans la belle balance de maillechort qui bondit sous le choc, il saisit un morceau de boudin et disparut comme un voleur.

II

Il le tenait donc enfin, son réveillon!... De quel droit les gens qui passaient, les poches bourrées et

pressant amoureusement sur leur poitrine des dindes capiteuses et des oies fumeuses, le regardaient-ils avéc hauteur? Lui aussi il allait réveillonner, et avec du boudin encore! le mets suprême, inénarrable de tout réveillon honnête qui se respecte. Une dinde!... pourquoi pas une truite saumonée, des carpes à la hongroise, un potage à la tortue, des ortolans dans leur graisse et des mauviettes dans leur jus?...

— Cela devrait être défendu, disait Cazoulat; le boudin seul a une valeur, et le boudin noir encore, le blanc est trop cher.

Il gagna la rue Princesse, une horrible petite rue, ordinairement toute noire, et qu'il trouva pleine de lumières; il grimpa avec fureur ses six étages, et, jetant son chapeau en l'air avec la joie d'un homme qui va se livrer à une folle orgie, il mit une nappe blanche sur sa table, y déposa un petit pain dont il avait eu soin de se précautionner, une cruche pleine d'une eau limpide, et, dans son enveloppe graisseuse, le triomphant boudin.

Cela fait, il s'assit et le regarda avec épanouissement. Il se lécha les lèvres, il se demanda comment il allait l'attaquer. Il y avait un bout plus gros que l'autre, une partie plus maigre : de quel côté était la chair la plus exquise, la plus suave, la plus onctueuse?

Ne sachant comment répondre, il avança la pointe du couteau téméraire sur l'objet de sa convoitise et le trancha d'un coup. Une vapeur tiède lui monta aux narines et lui causa un frémissement délicieux.

Cazoulat n'avait pas une faim énorme, cependant, si ce n'est que son état habituel était d'avoir faim. Il n'était pas gourmand non plus, et de sa vie il n'avait commis une folie comme celle dont il se rendait coupable ce soir-là.

Mais c'était Noël, et autour de lui tout le monde festoyait. Chez le traiteur, dont de sa fenêtre il pouvait apercevoir l'arrière-boutique, c'était plein de monde : d'hommes, de femmes et d'enfants qui s'en donnaient à cœur joie. En face de lui, au-dessous, dans les mansardes voisines de la sienne, partout c'était un cliquetis de verres, de fourchettes et de joyeux refrains qui venaient caresser son oreille.

Un moment il se leva, et, passant sa tête à travers les barreaux de la fenêtre pour mieux voir ce qui se faisait, il regarda dans l'arrière-boutique du traiteur; mais les gens qui étaient dedans, comme s'ils avaient eu honte de leur joie, avaient tiré le rideau de serge rouge sur les grands carreaux dépolis par le bas, et Cazoulat n'avait plus rien vu.

Il était revenu s'asseoir devant son boudin, et sa vue l'avait ragaillardi à nouveau...

Joyeux, il porta le premier morceau à ses lèvres; mais la voix de la voisine, une grosse fille qui travaillait pour la confection, et avec laquelle il échangeait quelquefois de bons gros rires dans l'escalier, le troubla légèrement. Il n'était pas jaloux de la voisine, juste ciel! mais avec qui était-elle, qu'elle faisait tant de bruit et parlait si haut?

Il eut un sourire triste.

Que lui importait la voisine! et il voulut penser à la belle pièce de charcuterie qu'il avait devant lui, et qui déjà, hélas! avait perdu son éclat, sa chair tiède, sa graisse molle, sa vapeur qui sentait bon, et dont le sang se figeait et s'épaississait.

III

Mais Cazoulat ne voyait rien alors, ni dans son assiette, ni autour de lui; il n'entendait plus rien, ou plutôt ce qu'il entendait était une musique si douce et si lointaine, qu'il avait besoin de toutes ses facultés pour la percevoir.

Il songeait qu'il était seul, et que réveillonner seul n'est pas d'une gaieté folle.

Jamais de sa vie, depuis deux ans qu'il était à Paris, il n'avait senti la tristesse de l'isolement comme ce soir-là.

Peu à peu sa tête tomba dans ses mains, et, ses coudes sur la table et les yeux grands ouverts, son esprit se suspendit dans le vide.

Devant lui il y avait un grand mur bête, couvert d'un papier jaune à fleurs rouges, d'un dessin bizarre et se multipliant à l'infini. Il les compta, les rassembla, leur sourit dans un regard vague qui se confondait, se noya, et bientôt il ne vit plus ni le grand mur bête, ni le papier jaune, ni les fleurs rouges, mais une grande allée d'ormes où il allait jouer enfant, une belle rivière toute poissonneuse, la vieille maison de son grand-père, avec le jardin au fond, la cheminée toute délabrée, la porte branlante,

et dedans, la grande chambrée pleine de monde.

Mon Dieu, que de monde!... Tout le pays s'était donc donné rendez-vous, ce soir-là, chez le vieux Cazoulat?

Mais c'est ma foi vrai, tout le pays y était. Quel réveillon, Jésus Dieu!... Cajibus avec son bonnet de laine et ses sabots de l'an passé, l'oncle Michu, le cousin Cariolet, la grande cousine Lisa, papa Michelin, toujours gras et dodu, papa Michelin; ah! le brave homme! et sa petite femme toute rondelette, et ses deux grasses filles, qu'il devait marier à la Saint-Jean et qui coifferont sainte Catherine, malgré leurs beaux écus comptants.

Ce n'était pas tout. Il y avait aussi toutes les sœurs de Cazoulat, et Toto, son petit frère, le petit Cazoulat, comme on l'appelle; M. Pichard, l'adjoint au maire; Jean-Baptiste Durafour, qui a la médaille de Crimée et d'Italie, et qui n'est pas plus fier pour cela que Grobidois, qui a fait sept ans à la caserne et est revenu Gros-Jean et Grobidois comme devant. Tout cela, c'est la chance.

Oh! la belle compagnie!

Cazoulat revit tout cela, dans sa petite chambre à papier jaune et à fleurs rouges. Il revit bien d'autres choses et bien d'autres gens; M. le curé suivant d'un œil attendri la poularde que maman Cazoulat retire de la broche; la petite aux Méclariveaux, huchée sur la table; le brigadier de gendarmerie, un vieil ami de la maison, et dont le grand sabre fait la joie de Toto; Dorothée, la modiste de la rue aux Fèves, qui s'habille à la mode de Paris; Jean Férus, le teinturier, et la fille au papa Levas-

seur, une grande pâle, qui lui souriait toujours, à lui Cazoulat.

Il rit à ce souvenir, puis son œil rencontrant le boudin, il fit confusion et il rit davantage. Il crut avoir devant les yeux un amoncellement de boudins et de chair à saucisses. Ce fut soudain pour lui un ruissellement de charcuterie.

La table se couvrit de victuailles. Il sourit à des andouilles énormes, qui n'auraient pas tenu dans un plat et qui faisaient tout le tour de la table. Ces andouilles-là, il y avait six mois qu'elles fumaient dans la cheminée; la tante Angélique, qui n'y va point de main morte les jours de festin, les avait toutes décrochées la veille et cuites à grand feu, en ayant bien soin de détacher le foin qui les enveloppait.

Il détourna la tête. C'était une symphonie étrange. Trois broches qui chantaient devant un feu de bois si ardent qu'il éclairait toute la chambrée. Il voulut voir, mais l'odeur fut si forte qu'elle le cloua sur son banc, et il n'eut que le temps de dire bonjour à Mathieu, le grand Mathieu, qui montait de la cave avec les cruches pleines d'un cidre d'un beau jaune d'or.

Pas fier, Mathieu, simple comme vous et moi, et avec cela buvant bien. Il mit les cruches sur la table et dit : « Si le cœur vous en dit... »

Il paraît que le cœur en disait, car les pichets se vidèrent, et il y eut un petit vent frais courant dans les vapeurs chaudes de la chambrée, toute pleine déjà de rires et de fumée.

M. le curé avait pris place le premier à table, puis le père Buzelin tout de suite après, à cause de son

grand âge, puis l'adjoint au maire, et toutes les femmes, toutes, toutes que c'en était une bénédiction, tant il y en avait. Cazoulat regardait et n'en croyait pas ses yeux.

Et les enfants, il y en avait partout. Sur les genoux, derrière les chaises, sur les bancs, partout où il y avait de la place, et quand il n'y en avait pas, il s'en faisait. Le fils à Jeanne Tremblaye était quasiment dans la cheminée. Les hommes aussi s'étaient mis où ils pouvaient : le beau Léopold à côté de la belle demoiselle Michu, et le gros gars Antoine, les coudes rentrés, tout au bout de la table.

Les oies furent apportées toutes chantantes, le couteau enfonça jusqu'à la garde. La graisse coula ruisselante d'un jaune pâle. Un jus brûlant et rouge jaillit des flancs saignants de la bête vaincue et dépecée. Un nouvel arome monta et domina toutes les senteurs. Ce fut alors un cri formidable, cri de triomphe.

Malapart embrassa la grande Joséphine, ce qui lui valut un soufflet; Cariolet, un vrai Breton bretonnant, imita le chant du coq; César, le gros chien de la ferme, vieux braconnier retraité, aboya; Toto tapa sur le dos de mademoiselle Dorothée, qui avait justement sa douleur et qui l'appela polisson ; mais tout le monde fut heureux et frémit d'aise et de contentement quand les belles oies s'étalèrent en tranches délicates, toutes dorées et toutes juteuses, dans les assiettes de faïence d'un beau rouge pourpre.

IV

Et Cazoulat alors rencontra son bout de boudin, un objet dur, froid et terne, et il le repoussa du coude.

Il avait des larmes dans les yeux, le pauvre Cazoulat, et, n'y tenant plus, il se leva, fit quelques pas dans sa chambre, puis revenant à la table et apercevant le boudin, s'en saisit, lui rendit sa première enveloppe et l'emporta dans ses bras comme un nouveau trophée.

— Il ne sera pas dit que j'aurai réveillonné seul.

Il parlait tout seul, Cazoulat, comme les poètes et les amoureux, et il partit comme un fou, dégringolant les escaliers, fendant la foule et galopant comme eût fait Toto, le petit Cazoulat, resté en Bretagne.

Il avait traversé plusieurs rues, il était devant une grande maison où les étages ne manquaient pas. Il les gravit sans compter, et arriva devant une porte à laquelle il frappa des pieds et des mains.

Cruelle et triste déception, personne, ces choses-là n'arrivaient qu'à lui. Il n'avait qu'un ami, et cet ami avait fui, il réveillonnait avec quelque drôlesse, sans doute, le misérable ! et Cazoulat, plus seul que jamais, traînant son boudin dans la nuit, redescendit mélancoliquement l'escalier.

Dehors, au vent frais du soir, il fut pris d'une rage sourde. Des groupes joyeux passaient devant lui, le narguant par leur gaieté et semblant le défier du poing.

Mais son bon naturel reprit bientôt le dessus, il comprit que personne ne lui en voulait, ne s'occupait de lui, et il redevint tout simplement triste et ennuyé.

La fatigue, d'ailleurs, alourdissait son pas, troublait sa vue. Pas un ami! ironie, il avait l'estomac serré et le cerveau épaissi des gens qui ont fait bonne chère. Il est de fait que son boudin le gênait horriblement, sinon dans son estomac, au moins dans sa poche.

Pourquoi l'avait-il emporté? Le manger? jamais! Le jeter? n'était-ce pas une profanation?

Longtemps il y songea, pendant qu'il longeait la rue de l'École-de-Médecine, mécontent de lui-même et de la charcutière, qui lui avait vendu un boudin froid et sans arome.

Il en était là de ses réflexions quand il se trouva devant la boutique où sa fortune s'était évanouie dans une heure de prodigalité folle. Il s'arrêta soucieux, et oubliant ses mécomptes devant le bel étalage qu'il avait sous les yeux, et le visage toujours aimable et souriant de la charcutière; subitement, il redevint tout à l'admiration.

La montre avait pris une face nouvelle. Le comptoir s'était transformé. C'était tout un monde de victuailles qui avait succédé à un autre, la viande débordait. La chair cuisait sous la lumière crue du gaz. C'était une résurrection, un ruissellement, un appel formidable aux appétits monstrueux.

— Je suis venu trop tôt, se dit Cazoulat, j'aurais dû attendre.

Mais l'heure des folies était passée, et Cazoulat ne

songea point une minute à réparer sa faute par un crime. Il se contenta de rendre un petit salut à la belle charcutière qui, l'apercevant, crut devoir, en sa qualité de client et d'habitant du quartier, lui adresser un sourire, et il songea à reprendre le chemin de son gîte.

V

Il y songeait en effet quand deux fiacres, roulant depuis deux heures dans le quartier, firent halte devant la boutique et attirèrent son attention. Des chants peu humains et des cris barbares s'échappaient des intérieurs des sapins vernis. Les portières s'ouvrirent, un flot de jeunesse déborda sur le trottoir, la boutique de la belle charcutière fut envahie, son comptoir ravagé : andouillettes, jambonneaux, galantines disparurent. Les véhicules ployèrent sous le poids des victuailles.

Quelle voracité! pensait Cazoulat, finissant par prendre plaisir à ce spectacle récréatif et désignant lui-même des yeux à cette jeunesse avide les bons morceaux qu'il avait remarqués et qu'elle négligeait.

— Ah! les sots! ils n'ont par vu ce pâté de lièvre. Et ces pieds truffés, et ce veau piqué! Ils ne voient donc rien, les malheureux?

Mais ils voyaient fort bien, paraît-il, car le pâté de lièvre, les pieds truffés et le veau piqué s'évanouirent comme le reste.

— Si je leur offrais mon boudin? fit Cazoulat qui, voyant la boutique se vider, sourit dans sa barbe. Eh! mais, ils vont enlever la charcutière!

Il n'avait pas prononcé cette parole audacieuse que soudain deux bras l'enveloppèrent, et qu'il se sentit enlevé de terre. Cazoulat n'aimait pas la plaisanterie; aussi se débattit-il avec fureur, envoyant force coups de poing autour de lui. Mais les bras qui le serraient le tenaient bien, et avant qu'il eût eu le temps de se défendre avec succès, le malheureux Cazoulat disparaissait du trottoir et était jeté dans un des deux fiacres.

— Je la trouve forte, grommela-t-il.

Mais un cri de Vive Cazoulat! couvrit sa voix mécontente, et le fiacre s'ébranlant, il roula au milieu d'andouilles et de boudins, ne comprenant rien à sa destinée et reconnaissant à la vue et à l'odeur les morceaux friands qui le séduisaient quelques minutes auparavant. Vingt-cinq pas plus loin, à la hauteur de la rue des Maçons-Sorbonne, le fiacre s'arrêta, la portière s'ouvrit et vingt bras se tendirent pour recevoir Cazoulat, à qui il ne fut pas permis de toucher terre.

Il voulut parlementer : Vive Cazoulat! crièrent les femmes, car il y avait des femmes, et Cazoulat n'avait pas été long à s'en apercevoir.

Quelques minutes après, les fiacres vides étaient congédiés, les étages franchis, et la bande joyeuse installée dans une grande chambre d'étudiant et devant une table gigantesque, qu'on couvrait de trésors nourrissants, et qu'un garçon d'hôtel précautionneux avait déjà eu soin de garnir d'un

nombre respectable de bouteilles à long col et légèrement poudreuses.

— Que l'orgie commence! dit la petite Adeline, de la rue Soufflot.

— Après vous, mes maîtres! dit l'hôte aimable, étudiant de troisième année, et qui se piquait de faire bien les choses.

— Pas de façons, dirent les femmes.

Et ce fut une attaque en règle, un assaut conditionné, un bombardement prodigieux, une trouée noire.

VI

Cela dura une bonne demi-heure, les pains de quatre livres se rapetissaient, les jambonneaux s'effondraient, les andouilles s'émiettaient, tout disparaissait. C'était un monde qui s'évanouissait.

Cazoulat fut muet comme les autres, puis, quand il eut satisfait à un estomac longtemps sollicité, il demanda une explication. Il ne comprenait pas qu'on eût ainsi abusé de sa personne, il n'avait pas eu l'intention de faire réveillon, et on jetait le désordre dans son économie. On ne l'écouta pas, et l'ami auteur du méfait se vengea en remplissant son assiette et ne ménageant pas son verre.

Cazoulat en prit son parti et se laissa faire. Il ne fut pas celui qui montra le moins d'appétit ni le moins de gaieté. Quand Cazoulat avait une pointe légère, il n'y avait point son pareil. De toute cette jeunesse folle, qui depuis quatre heures traînait, il

fut le plus vaillant, et un moment le seul bout-en-train.

Au dessert, car il y avait un dessert, et du meilleur, il chanta la chanson gaillarde, et fut fort applaudi.

Mais tout a une fin en ce monde, et il en est des plus belles nuits comme des plus beaux jours, et vers les quatre heures du matin, les assiettes volèrent en éclats, les bouteilles se heurtèrent dans les angles et plus d'un convive s'arrangea pour finir sa nuit commodément.

D'autres, plus vaillants, serrèrent les rangs et continuèrent le souper.

Les victuailles se faisaient rares, mais les liquides ne manquaient pas; et à quatre heures du matin, le sage ne demande pas autre chose.

Cependant une voix de femme se fit entendre, qui réveilla les estomacs endormis et les appétits assoupis.

— Si nous mangions des huîtres?

Et de bouche en bouche, la question s'était répétée, gagnant du terrain comme une traînée de poudre.

— Si nous mangions des huîtres?

— Qu'en dites-vous? ajoutaient les forts.

— Ventre-saint-gris! comme disait mon cousin Henri! s'écria le Crésus de la bande, pourquoi ne mangerions-nous pas des huîtres?

— Tiens, en effet, pourquoi n'en mangerions-nous pas?

Ce ne fut qu'un cri, qu'une exclamation, et deux minutes après, les vénérables mollusques repliés

dans leurs coquilles de nacre, et baignant dans l'eau salée ravie à l'Océan, étalaient leur chair appétissante.

On se remit à table et le souper recommença gaiement. Cazoulat, qui ne payait pas les huîtres, voulut bien payer son écot en chansons, et comme il chantait bien, qu'il avait la voix forte, sonore, d'un beau timbre, on le fit payer double et il ne marchanda pas.

Depuis longtemps il n'y avait plus d'huîtres, qu'il y avait encore des chansons, et c'était Cazoulat qui les chantait.

Breton bretonnant, né dans le pays de Léon, il raconta les histoires des piqueurs de pierre de Plouaret, la chanson de Guyon-Kaere, de Mibienn Euret et du capitaine Rosanfaou, et quand il chanta la jolie ballade de Kéroulaz, touchante histoire retrouvée par Luzel de Morlaix, tout le monde écouta dans un religieux silence :

A Kerthomas j'ai été,
Et je jure que je n'y ai rien vu
Qu'une vieille salle enfumée
Bonne pour servir de nid aux hiboux,

Et au milieu de la salle est une mare
Faite aux canards pour s'ébattre.
Tu mens au milieu de ta fare.
A Kerthomas il y a grands biens.

A Kerthomas j'ai été,
Et j'y ai vu assez de belles choses :
A Kerthomas il y a une salle
Qui est dorée jusqu'à la terre.

Les meubles en sont d'ivoire,
Celle-là est belle, plus que jolie;

Il ne s'y trouve ni porte ni fenêtre
Qu'on n'ait de quoi les dorer.

Petite héritière, vous êtes fière,
Et les gens savent que vous l'êtes.
Avoir refusé le fils de Luzuron,
Lui qui est beau comme un baron.

S'il était aussi beau que vous le dites,
Il ne viendrait pas me voir sans bottes;
S'il était assez bon gentilhomme,
Il n'aurait pas un licol à la tête de son cheval.

Bottes et éperons dorés
Doit avoir un gentilhomme;
Moi, quand j'irai, je n'irai pas sur des chevaux,
J'irai dans un carrosse bien équipé :

J'irai dans un carrosse bien équipé
Avec dix-huit chevaux pour le traîner :
Six seront devant et six derrière,
Et trois seront de chaque côté.

Dix-huit cents boisseaux de froment
Reçoit mon père du côté de Bretagne,
Et autant du côté du pays de France.
Et moi je serai dame d'autre port.

Il n'y a pas une héritière à Rennes
Qui fasse un pas devant moi,
A moins que ce ne soit la dame de Rosamba,
Et si elle en fait un, elle n'en fera pas deux.

Mais elle n'était pas gaie, la ballade, elle ne faisait pas le compte de l'amoureuse et folle jeunesse. Quelque couplet égrillard de *la Grande Duchesse*, de *la Vie parisienne*, ou de *la Fille de la mère Angot*, eût mieux fait leur affaire. Temps perdu se rattrape à table, et chacun bientôt dit sa chanson et entonna son refrain. Cela dura deux bonnes heures, puis, peu à peu, les têtes roulèrent sur les épaules,

les paupières se fermèrent et le gai réfectoire ne fut plus qu'un dortoir.

VII

Seul Cazoulat ne dormait pas. Il allait et venait, triste, irrité et songeur. L'histoire de son réveillon manqué, de la veille, lui revenait à la mémoire. Depuis, il s'était bien un peu égayé, avait mangé et ri comme les autres. Sa chanson avait aussi mouillé son aile dans le verre du plaisir et de l'oubli, mais il pensait et il redevenait triste.

Malgré lui, il revoyait le réveillon du pays. Il ne durait pas toute la nuit, on ne dormait pas sous la table, il ne se faisait pas bestialement et sottement; mais c'était une réunion de famille, une occasion de respect pour les anciens, un souvenir pour les nouveaux venus...

— J'ai mal fait, se dit-il, de me laisser emmener, j'aurais dû rentrer chez moi me coucher. Pourquoi pas? La solitude a du bon, elle rend l'âme triste, mais l'élève.

Il chercha son chapeau pour s'éloigner, enjambant les corps des dormeurs, quand il se trouva en face d'une grande et belle fille, qui, elle non plus, ne dormait pas, mais ayant ouvert la fenêtre, regardait dans la rue, reposant son œil fatigué de l'éclat des bougies, dans les blancheurs molles de l'aube.

— Vous partez? dit-elle.

— Que voulez-vous que je fasse ici?

— Ce que j'y fais moi-même, j'assiste au lever du soleil.

— Il faut être vertueux pour se complaire à cette occupation, dit Cazoulat en riant.

— Eh bien, ne l'êtes-vous pas ?

— J'aurais pu l'être.

— Comme bien d'autres qui ne le sont plus.

Il s'était approché de la fenêtre, ses deux coudes près de ceux de la jeune femme, et celle-ci s'était un peu reculée pour lui faire place.

Il la regarda. Il se rappela qu'elle n'avait ni chanté ni parlé de toute la nuit, et songea à cette particularité, qu'il avait été même longtemps à s'apercevoir de sa présence, tant elle faisait peu de bruit et se mettait peu en évidence. Elle lui avait paru belle cependant. Il arrêta son regard, cette fois, complaisamment sur elle, et s'avoua en effet que sa beauté, pour n'avoir rien de remarquable, était réelle et douée d'un très grand charme. Les traits, un peu fatigués, étaient purs, réguliers et fins.

Le front était haut, l'œil d'un bleu pâle, d'une grande douceur, la bouche petite, gracieuse et relevée par un léger pli qui lui prêtait une certaine ironie.

— Que faites-vous ici ? lui dit naïvement Cazoulat, comme s'il eût compris que cette femme n'était pas à sa place, et que ce n'était pas dans ce lieu un peu jeune et un peu libre qu'il eût dû la rencontrer.

— Mais je fais comme vous, je m'amuse...

Il sourit, car ni l'un ni l'autre ils n'avaient l'air de beaucoup s'amuser.

— Vous et moi, dit-il, ce n'est pas la même chose.

— Voilà bien les hommes, dit la jeune femme, enveloppant Cazoulat d'un regard presque dur, à eux tout est permis. Ils peuvent sortir de chez eux impunément, accepter toutes les invitations, boire, rire, s'amuser en un mot, ils ne font pas de mal, et nous... oh! nous, c'est différent, franchissez seule le seuil de votre porte, et vous êtes criminelle.

— Je ne dis pas cela, reprit Cazoulat, qui sentit au premier mot, tout ce qu'il y avait d'aigreur et de douleur cachée dans le cœur de cette femme; mais, vous voudrez bien convenir que si nous sommes ici chez le Seigneur nous sommes alors dans ses vignes.

— Cela ne paraît ni sur vous ni sur moi.

— Je l'espère bien, mais d'autres ont vendangé pour nous.

— Je suis chez moi, reprit la jeune femme, presque chez moi, je n'ai qu'à ouvrir cette porte, et j'y suis tout à fait. M. Hardoin, qui est votre ami et qui a eu l'idée de ce réveillon, est parent de la locataire de cette chambre, qui se trouve être à la fois ma camarade d'atelier.

— D'atelier?

— Je suis ouvrière, monsieur.

Cazoulat s'inclina, et cette dernière reprit :

— Le jeune homme n'étant pas libre, à cause de sa mère qui habite avec lui, il fut convenu que le réveillon aurait lieu ici. La porte de ma chambre à moi donne sur le même carré; pouvais-je refuser à une voisine, qui est aussi ma compagne de misère

et mon amie, d'assister à une petite fête qui se donnait chez elle?

— Tout s'explique, dit Cazoulat, mais veuillez bien croire que mon exclamation n'était pas un reproche.

— Oh! dit la jeune femme, croyez-vous que je ne l'ai pas lu du premier coup dans votre regard? Eh bien! oui, ce reproche je le méritais, j'aurais dû ne pas venir ici, ne pas accepter, me renfermer dans ma chambre, dormir toute ma nuit.

— C'eût été difficile, fit observer Cazoulat en souriant. Je soupçonne la cloison d'être un peu mince.

— D'abord, je ne savais pas qu'il y aurait tant de monde, qu'il y aurait d'autres femmes, qu'on y chanterait, que la partie se prolongerait si tard, que vous y seriez. Je me figurais un réveillon sage, honnête.

— Mais celui-ci n'a rien eu de très excentrique.

— Il faut croire le contraire, puisque vous-même tout le premier vous accusez ceux qui s'y trouvent.

— Vous savez bien que pour un homme, la première pensée...

— Est toujours mauvaise, je le sais, et vous ne faites pas exception. Vous êtes dur et exigeant, comme les autres. Que voulez-vous, vous pourrez dire au pays que vous m'avez rencontrée dans un lieu... suspect.

— Ah! mademoiselle... Mais à quel pays? Vous avez dit tout à l'heure que vous ignoriez que je serais ici, me connaîtriez-vous?

Elle lui tendit la main, et Cazoulat fit un mouvement.

— Seriez-vous Bretonne?

— Et dire, fit celle-ci les larmes aux yeux, qu'il n'y a pas cinq ans que nous avons dîné ensemble au pont de Cesson, et que vous ne me reconnaissez plus.

Cazoulat regarda la jeune fille attentivement, et eut un cri de joie. Il lui prit les deux mains, qu'il serra avec effusion :

— Marcelle! dit-il.

— Et moi qui pensais qu'au premier regard échangé entre nous, vous m'aviez reconnue.

— Mais non, dit Calouzat, j'ai la vue basse.

— Et le cœur, comment l'avez-vous?

— Ma foi, ma chère Marcelle, à vous dire vrai, je n'en sais rien du tout. Tel vous m'avez connu, tel vous me retrouvez. Je n'ai pas laissé au pays la moindre amourette, et rencontré à Paris le moindre caprice.

— Eh bien! je vous félicite, vous êtes heureux.

— Non, je m'ennuie à mourir.

— Vous travaillez?

— Sans doute.

— A quoi?

— A ne pas mourir de faim.

— Eh! mais c'est quelque chose cela.

— Je le crois bien, un travail qui demande beaucoup d'intelligence, et dans lequel on ne réussit pas toujours.

— Pourquoi ne faites-vous pas autre chose?

— Ce sont les autres choses qui ne veulent pas de moi.

— Il y a longtemps que vous avez quitté le pays?

Oh! si vous saviez comme vous m'avez fait plaisir tout à l'heure, quand vous avez chanté la ballade de l'héritière de Kéroulaz.

— Vous savez bien qu'étant enfant, je les savais toutes par cœur les ballades de notre pays, et que là-bas, dans le grand pré du père Garandel, je vous les chantais toutes. Il n'y a que deux ans que j'ai quitté Cesson, et je ne les ai pas encore oubliées.

— Et c'est pour manger de la misère que vous êtes venu à Paris?

— Pourquoi y vient-on, si ce n'est pour cela? Mon père se fait vieux, les bras manquent à la ferme. J'avais la vie tranquille assurée là-bas. Qui plus est, besoin d'y être pour les autres et pour moi. Eh bien! l'ambition m'a monté à la tête; j'ai voulu tâter de la vie de Paris, me jeter dans l'industrie, que sais-je! J'ai quitté le pays un soir que tout le monde pleurait, et que ma mère se jetait au-devant de la porte pour m'empêcher de partir, je suis très-brave, j'ai résisté, j'ai fait comme mon frère...

Il s'arrêta, s'apercevant que la jeune fille détournait les yeux et portait la main à sa poitrine, et il dit :

— Vous ai-je chagrinée?

— Non, l'histoire de votre frère est vieille maintenant et j'y suis faite depuis le temps. Racontez-moi la vôtre.

— Mais la mienne est terminée, que voulez-vous de plus? Je cherche une place, je n'en trouve pas. Un jour je travaille, le lendemain, je me promène. Je fabrique un tas de choses qui émerveilleraient

les populations de Rennes et de Vitré, et qui ne me donnent seulement pas de quoi manger ; voilà mon histoire.

— Mais à Cesson, tout le monde vous espère, le travail ne vous manquerait pas, et vous feriez la joie de tous ceux dont vous faites en ce moment le malheur.

— Je sais cela, dit Cazoulat, mais Paris est grand, et s'il faut plusieurs années pour le parcourir, il ne faut quelquefois qu'un instant pour s'en rendre maître.

— A quoi bon, puisque la fortune vous attend au pays ?

— M'avouer vaincu, alors, revenir, triste et désespéré, montrer à tous mon impuissance !

Elle sourit.

— Voilà bien les hommes ! dit-elle.

— Et vous, dit Cazoulat, pourquoi n'y revenez-vous pas ?

— Moi, c'est différent, répondit la jeune fille d'une voix grave ; je n'ai personne qui m'y attend ; ni la fortune, ni une famille, ni un ami, je suis seule.

— Vous êtes seule, mais...

— Ma mère est morte de chagrin après mon départ.

— Oh ! oui, dit Cazoulat, hochant la tête, mon frère a été bien coupable envers vous. Après ses extravagances au pays, et puisqu'il l'avait quitté, il pouvait bien vous laisser. Son souvenir vous aurait peut-être poursuivie, les regrets auraient peut-être assailli parfois votre cœur ; mais vous

auriez vécu au moins dans la maison où vous étiez née, au milieu de ceux qui vous estimaient et vous plaignaient.

— Oui, dit la jeune fille émue, imposant silence à ses larmes, et appuyant sa main blanche et frémissante sur l'épaule de Cazoulat; mais un jour il m'écrivit. Dans cette lettre il disait qu'il avait commis une faute qui l'empêcherait toujours de revenir au pays, qu'il avait des dettes, que sais-je? et que si je ne venais pas le retrouver, il était perdu à jamais, qu'il se suiciderait.

— Oui, je sais qu'il a écrit cela, qu'il vous a fait cette menace.

— Alors, je n'ai rien considéré, ni les larmes de ma pauvre mère, qui me suppliait de ne point la quitter; ni votre famille même, Cazoulat, qui me conjurait de ne point me perdre pour le malheureux qui les oubliait. Je partis. Il s'agissait bien de ma réputation, de mon honneur! J'apprenais qu'il souffrait, qu'il vivait sans espoir, et qu'il songeait au plus grand des crimes... Je le trouvai... et vous savez le reste.

— Oui, je sais que vous avez été pour lui l'ange du sacrifice et du dévouement. Il était malade, vous l'avez soigné, le veillant jour et nuit. Son esprit était en démence, vous l'avez doucement ramené à la raison, il n'a pas dépendu de vous que vous le sauviez.

— Oh! la raison. Dieu la lui avait prise et je n'y pouvais rien, mais j'ai pu faire remuer la fibre de son cœur, et il est mort calme et apaisé.

— Mon malheureux frère!

Ils restèrent tous deux quelques instants pensifs, les mains les unes dans les autres et pris d'une indéfinissable émotion, puis Cazoulat, secouant la tête, dit :

— Pourquoi après n'êtes-vous pas retournée au pays? tout le monde vous y eût accueillie comme une sainte.

Elle secoua la tête et eut un sourire pâle.

— Ma mère était morte, et je n'avais personne pour m'y tendre les bras; je n'y aurais retrouvé que le souvenir de celui qui n'était plus.

— Mais vous êtes jeune, vous êtes belle, un autre...

— Oh! dit-elle, vous oubliez la méchanceté qui s'attache aux actes les plus purs. Ne savez-vous pas ce que l'on a dit de moi?

— Je le sais, mais je n'y ai pas cru.

— Mais au pays, on y a cru, et aurait-on admis que j'eusse prolongé les jours de votre frère, rendu un peu de calme à son esprit malade, que je l'eusse réconcilié avec lui-même et avec Dieu : qu'on ne m'aurait pas pardonné les quelques mois que j'ai passés près de lui.

— C'est cette idée seule de l'accusation que l'on porte sur vous, qui vous a empêchée de revenir à Cesson?

— N'est-elle pas suffisante, dit la jeune fille, et me croyez-vous femme à braver les regards outrageants de ceux qui m'ont connue autrefois, et qui m'aimaient?

— Au bras d'un honnête homme, vous les braveriez, Marcelle...

— Oh ! fit-elle, ils n'iraient pas jusqu'à moi, alors.

— Eh bien, s'il en est ainsi...

Il lui prit la main et la serra :

— Vous m'avez conseillé de revenir au pays, et je vous ai avoué la honte que j'avais d'y paraître sans avoir fait bonne besogne.

— Que voulez-vous dire? fit Marcelle, regardant Cazoulat avec une sorte de terreur.

— Retournons-y ensemble, dit celui-ci, à deux, nous serons assez forts pour faire taire la calomnie.

— Mais vous n'y songez pas !

— J'y songe, au contraire, dit le jeune homme, maintenant malgré elle la main de Marcelle dans les siennes. Mon frère vous a aimée, et la destinée ne lui a pas permis d'assurer votre bonheur ; moi, je vous aime aussi, et je veux tenter l'œuvre qui lui a échappé des mains.

— Mais il y a quelques minutes encore...

— Je ne vous reconnaissais pas, c'est vrai, je ne pensais pas à vous, ni au pays où je ne croyais pas pouvoir reparaître d'ici longtemps ; mais vous m'avez ouvert les yeux, j'ai vu clair, j'ai compris dans un instant que je passais à côté du bonheur ; Marcelle, je tends la main pour l'atteindre, pourquoi reculeriez-vous la vôtre ?

Elle eut dans ses larmes un éclat de rire nerveux :

— Prenez garde ! dit-elle, le bonheur tue, n'allez pas si vite, protégez-moi.

Et elle éclata en sanglots sur l'épaule de Cazoulat qui fit aussi de vains efforts pour retenir ses larmes.

VIII

Le jour naissait. Dans l'aube blanchissante, Cazoulat regarda Marcelle et la trouva divinement belle. Celle-ci rencontra le regard du jeune homme, et sentit qu'elle pouvait encore être aimée.

Ils se sourirent, et se turent.

Les dormeurs se réveillaient, les bras se tiraient, les yeux gonflés de fatigue et engourdis par un demi-sommeil, s'entr'ouvraient. Il y eut des bâillements et des éclats de rire.

La sotte chose que la vie!

— On ne peut décemment pas finir une nuit de Noël comme cela, dit l'amphitryon : Allons à la halle.

— Les huîtres y seront plus fraîches que celles qu'on nous a servies cette nuit, fit observer une petite blonde, bonne fille au fond, mais qui, demeurant à la Chaussée d'Antin, avait le tort de souvent traverser les ponts.

— C'est une idée! exclama-t-on.

— Une idée généreuse, conclut un étudiant en droit et qui abusait de celui qu'il avait de ne pas passer ses examens, une idée généreuse, je le répète, qui assurera à jamais la grandeur nationale de la France, et assoiera à jamais sa politique.

On rit... on partit...

Les fous reviennent de plus loin, et la jeunesse est un défaut dont les plus enragés se corrigent aussi vite que les plus sages.

Ils oublièrent Marcelle dans la pièce bruyante et devenue tout à coup silencieuse.

Cazoulat se perdit en route, et la nuit de Noël qui suivit, ils ne le retrouvèrent plus humant l'odeur parfumée des jambonneaux, des cervelas et des boudins, sur le seuil des boutiques des belles charcutières.

IX

Cazoulat avait quitté Paris, et célébrait sa noce dans le joli bourg de Cesson, au bord de la rivière de la Vilaine, et le regard perdu dans la belle vallée de Bray.

Quand nous disons sa noce, c'est une manière de parler, car il y avait quatre mois bientôt que Cazoulat et Marcelle étaient mari et femme; mais les noces ne finissent jamais en Bretagne, elles sont éternelles comme le bonheur de ceux qui s'aiment.

Chaque invité a l'habitude de convier chacun à son tour le couple heureux à de nouvelles fiançailles. On a si bien dansé, que ce serait grand dommage de ne pas recommencer. L'été on danse dans le pré, sur la route, à Cesson sur le pont, et les deux grandes auberges, celle du pont et celle du port, du père Chenard et du père Renault, fournissent les victuailles. Dans l'hiver, on danse dans les chambrées, et la flamme ardente des hautes cheminées éclaire de sa lueur chaude, le visage du paysan insouciant et heureux.

Il y avait eu un monde fou, aux noces de Cazoulat et de Marcelle, ce qui fait qu'ils en avaient pour toute l'année à danser.

Et on dansait dur en effet dans cette autre nuit de Noël, on dansait et on festoyait, que c'était plaisir à voir.

On mange fort en Bretagne, on y boit mieux.

Et les beaux poissons de la Vilaine, les boudins de Rennes, les andouilles de Cesson, si grosses qu'on pouvait à peine les porter, les crêpes de sarasin noires et fondantes, les volailles toutes dorées chantant à la broche, les viandes épaisses dormant dans leur jus; tout cela s'évanouissait, s'engouffrant on ne sait où, noyé dans des flots de cidre et de vin gaillard.

Oh! les bons estomacs et les honnêtes gens! tous digérant bien, gros, gras, bien portants, pas un maigre, que Cazoulat qui avait bonne mine cependant, jurant de se refaire, et s'avouant à part lui, que si l'odeur des cuisines dilate les narines, les andouilles de Cesson portent plus profit à l'estomac.

Le travail, le grand air, la sécurité de la vie, l'appui et l'amitié des siens, Cazoulat avait retrouvé tout cela au pays natal; sa bonne étoile lui avait fait rapporter davantage, et cet amour-là qu'il avait dans le cœur lui assurait plus que tout cela encore, il lui promettait le bonheur.

EUGÈNE MORET.

UN CONTE RUSTIQUE

POURQUOI LES BÊTES AU BON DIEU SONT APPELÉES BÊTES AU BON DIEU, ET POURQUOI ON LES A EN VÉNÉRATION.

C'était au temps d'autrefois, alors que les seigneurs avaient pleine maîtrise sur les pays et sur les paysans.

Un jour, il arriva que le frère du seigneur d'un pays fut trouvé mort, tué derrière la haie d'un champ.

De cette action le seigneur fut fortement affligé et courroucé ; car il portait grande affection à son frère.

Il ordonna donc que l'on fît soigneuse recherche de l'assassin, se promettant bien de le châtier — s'il était découvert — par quelque supplice terrible.

Le soir même, à l'heure où le seigneur, priant et pleurant, était agenouillé près du corps du défunt, voilà qu'il entendit venir une foule bruyante.

Il se leva.

Dans la chambre entra le chef de ses serviteurs, appelé Croudas, qui lui dit :

— Seigneur, j'ai moi-même découvert l'assassin,

et je l'ai fait prendre pour être conduit devant vous.

Le seigneur, qui eut comme une joie dans sa tristesse, une joie de vengeance, le seigneur dit :

— Qu'on l'amène ici même : c'est devant le corps du défunt que je veux juger ce misérable. Si je me laissais aller à la douceur, cette vue me rappellerait la promesse que je me suis faite de mesurer la punition au crime.

Croudas fit donc un signe au dehors ; et les serviteurs amenèrent devant leur maître un paysan qui se jeta à genoux en disant :

« Ayez pitié de moi, seigneur, je n'ai point commis de crime ! »

Le seigneur demanda à Croudas les preuves qui étaient contre cet homme ; Croudas répondit :

— Voyez, seigneur, ces taches sur ses habits, c'est du sang, le sang de votre frère.

— Est-ce possible ? — fit le seigneur dont le cœur se souleva à cette vue ; — misérable ! dis la cause de ton crime.

— Hélas ! hélas ! — repartit le paysan, — croyez-m'en bien, seigneur, je n'ai point tué votre frère. J'ai sur mes habits des taches de sang, c'est vrai ; mais je ne sais nullement de quelle manière elles y ont été faites. Ce matin, aux champs, il est arrivé qu'ayant mangé et bu, assis sur l'herbe, non loin de l'endroit où l'on a trouvé le corps du défunt, je me suis tout à coup senti pris d'un lourd sommeil et j'ai dormi. A mon réveil, ces taches étaient sur moi. Les voyant, j'ai d'abord été grandement étonné ; mais ensuite, j'ai pensé que, pendant mon

sommeil, avait dû passer au-dessus de moi quelque émouchet, portant dans ses ongles un oiseau qui perdait son sang en l'air. Alors, les taches essuyées de mon mieux, je n'y ai plus pris garde.

Croudas, continuant d'accuser le paysan, dit encore :

— Si vous pouviez, seigneur, recevoir comme vraies de telles paroles, je vous prierais de demander à ce scélérat comment il se fait qu'il eût dans sa maison cette bourse, qui est celle du défunt ?

— Je la reconnais, — dit le seigneur.

— Et cette chose, seigneur, la reconnaissez-vous aussi ? demanda Croudas en montrant une bague d'or.

— Oui, — dit encore le seigneur, — c'est l'anneau que mon frère portait au grand doigt de sa main droite.

— Eh bien! — seigneur, reprit Croudas, — je l'ai trouvé moi-même avec la bourse, dans un tiroir de meuble chez cet homme ; dira-t-il que les oiseaux l'avaient laissé tomber, ainsi qu'il a fait pour les taches de sang ?

N'ayant pu expliquer comment ces choses étaient entrées dans sa maison, le pauvre paysan fut jugé coupable, en dépit de tous ses serments d'innocence.

Le seigneur le condamna à être brûlé vif le lendemain, à l'endroit même où le corps du défunt avait été trouvé, et il le fit jeter dans une noire prison, pour attendre l'heure de la mort.

Chacun dans le pays s'ébahissait en apprenant que cet homme fût accusé d'une telle action, at-

tendu que jusqu'alors il avait toujours fait paraître le plus doux caractère, et toujours tenu la plus sage conduite.

D'ailleurs, cet homme n'avait en vérité rien à se reprocher : le crime étant l'action de Croudas.

Le défunt, connaissant des acquisitions déshonnêtes de Croudas, l'avait menacé de le dénoncer au seigneur, s'il ne faisait pas restitution. Croudas l'avait donc tué; et voici comment il s'était arrangé pour qu'un autre fût puni à sa place :

Ayant trouvé le paysan qui mangeait assis sur l'herbe, il mit, sans être vu, une chose endormante dans la boisson ou sur le pain, et l'homme s'endormit; puis Croudas, par un mensonge, amena le frère du seigneur en cet endroit, le tua, et, après l'avoir tué, tacha de sang les habits du dormeur; puis, ayant pris la bourse et l'anneau du défunt, il fit semblant de les trouver en fouillant dans la maison du paysan.

Comme on le voit, profonde était sa méchanceté.

Maintes gens allèrent se jeter à genoux devant le seigneur pour le supplier au nom du pauvre accusé; et ces gens-là disaient de lui ce qu'on dit quand on veut attribuer à quelqu'un l'extrême bonté :

— Nous le connaissons depuis longtemps, et nous savons qu'il n'écraserait pas une mouche.

— Bah! bah! — répliquait Croudas, qui ne quittait point son maître, sous prétexte de le consoler; — il n'en a pas moins tué le défunt, et, si l'on ne fait pas justice de lui, les autres méchants seront autorisés au crime.

Les gens disaient alors au maître :

— Ah ! seigneur, différez le jour de la mort, les preuves sont maintenant contre cet homme; mais il s'en pourra trouver un peu plus tard qui feront connaître le véritable assassin.

Croudas ne voyait pas son compte à cet avis; aussi disait-il :

— Ah! seigneur, ces gens savent votre bonté : ils pensent que, le grand deuil passé, vous ferez miséricorde.

Et le seigneur s'écriait :

— Non! non! jamais! L'assassin sera puni.

Et les gens s'en allaient en répétant entre eux :

— Il ne se peut pas que celui-là ait fait le coup; car nous savons qu'il n'écraserait point une mouche.

Au matin, le seigneur, de plus en plus poussé à la colère par les propos de Croudas, ordonna de préparer le supplice; ajoutant qu'il y voulait assister, pour se donner le plaisir de voir périr douloureusement le scélérat qui était cause de sa vive peine.

Croudas fit donc lui-même porter un nombre de fagots à l'endroit où l'assassin devait être brûlé, et dresser aussi tout proche, avec des branchages, un trône pour son maître.

Puis il envoya avertir le seigneur; et le seigneur vint s'asseoir sur le trône; puis l'on amena le paysan, suivi d'une foule de gens qui se lamentaient sur cette mort injuste.

Le paysan leur disait :

— Ne pleurez pas! puisqu'il faut que je sois tué pour une action que je n'ai point à me reprocher,

je vais mourir en pardonnant à ceux qui ont refusé de m'être miséricordieux.

Croudas dit aux serviteurs :

— Liez-le sur le bois, et mettez le feu.

Le seigneur regardait toutes choses avec une profonde attention, et gardait sa bouche muette.

Ses yeux allaient du paysan à Croudas, et de Croudas aux serviteurs, qui se tenaient auprès des fagots pour les allumer.

Et comme les serviteurs tardaient un peu d'obéir, Croudas leur cria :

— Allons ! allons ! dépêchez-vous !

Il avait hâte que le paysan fût mort.

Le pauvre homme dit à ceux qui allaient le lier :

— Oh ! laissez-moi faire une dernière oraison !

Croudas cria encore :

— Non ! liez-le !

Mais le seigneur, entendant ces paroles de Croudas, après avoir entendu celles du paysan, le seigneur leva la main pour commander aux serviteurs de donner au paysan le temps dont il avait besoin ; et il vit Croudas faire un signe d'impatience.

Le paysan donc, tenant ses yeux tristement baissés, se plia pour s'agenouiller sur une pierre non éloignée du seigneur ; mais voilà qu'apercevant sur cette pierre une petite bête rouge, tout justement posée à l'endroit où il allait mettre ses genoux, il l'écarta doucement, naturellement, de la main, pour éviter de l'écraser en s'agenouillant. Et le seigneur vit la chose.

Puis le paysan, s'étant agenouillé, commença de prier.

Et pendant que le paysan priait, le seigneur continua de regarder.

Le seigneur vit la petite bête ouvrir soudainement ses ailes de vive couleur, et aller se poser sur la main gauche de Croudas.

Tandis que le paysan achevait sa prière, le seigneur regarda encore; et il vit Croudas — comme par manière de passe-temps, comme par contrariété d'attendre trop une chose fortement désirée — mettre un doigt de sa main droite sur la bête, et appuyer, et faire de la mignonne et jolie innocente un peu de poussière rouge, dont sa main gauche fut tachée.

Et, comme en ce moment le paysan se relevait, ayant fini de prier, et que les serviteurs allaient le saisir, le seigneur descendit tout à coup de son trône et cria :

— Laissez cet homme! ne le faites pas mourir; il n'est pas l'assassin de mon frère; c'est impossible!

Tout en parlant ainsi, le seigneur ne perdait pas de vue le visage de Croudas; et il vit ce visage blémir.

Cependant Croudas s'approcha de son maître et lui dit :

— Mais, seigneur, les preuves sont là; et si vous ne les trouvez pas suffisantes pour faire condamner cet homme, qui donc accuserez-vous?

Le seigneur répliqua :

— Qui j'accuserai? ce sera peut-être vous, Croudas!

Aussitôt, Croudas, qui ne s'attendait pas à cette réplique, se prit à trembler en disant :

— Moi, seigneur! moi, seigneur!...

Le seigneur dit encore, en saisissant la main de Croudas :

— Oui, vous, car la tache de sang est maintenant sur vous; voyez! Oui, vous, car au moment où vous deviez être plein d'horreur pour le crime, vous avez tué à plaisir la pauvre petite créature qui s'était placée sans méfiance sur votre main, et que le paysan, injustement condamné, avait charitablement respectée au moment de mourir.

Alors Croudas ne put faire entendre que des paroles entrecoupées.

Le seigneur comprit donc qu'il était vraiment coupable; il le fit prendre et lier par les serviteurs, et lui dit :

— Déclare ton crime!

Et Croudas déclara son crime, dans l'espoir que, disant toute la vérité, il lui serait fait grâce de la vie.

Il supplia le seigneur; mais le seigneur ne voulut rien entendre.

D'ailleurs nulles gens ne se présentèrent pour obtenir son pardon, car il n'avait l'amour d'aucun.

Croudas ayant donc été brûlé au lieu du paysan, le paysan fut fait chef des serviteurs; et toujours se garda aussi fidèle envers son maître que bon envers tous.

Or, il arriva que chacun dans le pays fut d'accord pour penser que le bon Dieu avait envoyé lui-même la petite bête rouge pour qu'elle fût conseillère de justice au seigneur.

Et depuis, chacun qui en voyait une pareille, pre-

nait attention à ne point lui faire de mal, disant : « C'est la bête au bon Dieu ; elle a peut-être mission de salut pour quelque innocent ; et, si je l'écrasais, on me croirait assassin, car j'aurais la tache de sang sur moi. »

Et l'histoire, s'étant redite de paysan à paysan, passa de pays en pays et se répandit partout...

Et voilà comment il advint qu'on appela *bêtes au bon Dieu* les bêtes au bon Dieu, et la cause qui fait qu'on les a en vénération.

EUGÈNE MULLER.

DE L'EXERCICE

Combien de fois et sous combien de formes diverses faut-il que certaines vérités soient exprimées, répétées et ressassées pour être comprises, acceptées et mises en pratique. Demandez-le à tous les hommes de bonne volonté qui ont sacrifié leur temps et leur fortune au triomphe d'une idée utile.

Alors même qu'il s'agit, pour l'humanité, d'un principe éminemment conservateur, et en quelque sorte d'une question de vie ou de mort, l'apôtre bénévole se heurte sans cesse à l'insouciance générale qui paralyse les efforts les plus énergiques et entrave les progrès les plus importants.

Mais, loin de se décourager et de laisser aller les choses au gré de la routine et des préjugés, celui qu'une forte conviction anime et pousse à la manifestation des principes qu'il croit profitables à tous, ne se lasse pas de crier gare aux sourds qui ne veulent pas entendre, et aux indolents qui, ayant acquis la foi, n'ont pas encore le courage de l'action. C'est ce que nous allons, une fois de plus, nous efforcer de faire avec toute la clarté dont nous som-

mes capable, trop heureux si nous parvenons à convaincre quelques incrédules.

*
* *

Si tous les gens qui se préoccupent du cours de la bourse consentaient à s'inquiéter avec une égale sollicitude du cours de *la vie*, ils seraient assurés d'accroître considérablement leur capital, c'est-à-dire le nombre des jours auxquels ils ont le droit de prétendre, et, en outre, ils obtiendraient de ce placement viager un intérêt bien plus élevé, en augmentant dans une large proportion la somme de leurs jouissances quotidiennes. Et quelle plus admirable spéculation pourrait-on imaginer que celle où chacun des intéressés, en développant son avoir personnel, concourrait à grossir le fonds social?

*
* *

Proposez à un père de famille électeur, éligible, voire même élu, de restreindre le régime hygiénique de son cheval ou de son âne à la somme d'exercice physique et de soins matériels qu'il trouve suffisante pour sa santé et son développement personnels; il se révoltera, déclarant qu'il faut, aussi bien que l'avoine et le son, mesurer à l'animal domestique le grand air et le mouvement, faute de quoi la bête la mieux douée deviendra bientôt une rosse vicieuse et maladive.

Voilà donc un homme de bien qui fait pour le

quadrupède qu'il a acheté ce qu'il ne croit pas devoir faire pour lui-même. Comment s'étonner ensuite de voir les habitants des grandes villes en proie à tant de malaises et d'infirmités?

*
* *

Nous exigeons que nos appartements soient balayés, époussetés chaque jour et frottés au moins une fois par semaine. Nous faisons battre meubles et tapis, laver glaces et panneaux. Combien d'entre nous songent à en faire autant pour leur propre corps?

Bien avisé pourtant serait celui qui concilierait ces soins parallèles, et faute d'une installation plus précise d'appareils gymnastiques, s'imposerait à lui-même la tâche d'entretenir, de ses mains et de ses pieds, le lustre de ses parquets et de son mobilier. Celui-là serait certain de faire durer longtemps sa personne et ses meubles.

*
* *

Bien des gens se croient en parfaite santé *parce qu'ils ne sont pas malades*.

C'est là une douce mais souvent aussi une bien trompeuse illusion. Le corps est un esclave soumis qui s'accommode quelquefois d'un régime malsain et ne se révolte que sous le coup de mauvais traitements prolongés, de même qu'un cheval peut être souvent malmené avant de s'abattre. Mais un jour vient où esclave et cheval complètement épui-

sés se refusent à l'ouvrage, et on fait alors, pour leur rendre leur vigueur perdue, des efforts qui demeurent impuissants.

Il en est ainsi de nos organes.

Leur inertie ou leur fatigue ne se manifeste pas toujours par de brusques défaillances, et nous les laissons perdre peu à peu leur énergie et leur ressort, jusqu'au jour où un avertissement brutal nous signifie, sans sommation préalable, de ne plus avoir à compter sur eux.

Comme on dit vulgairement, il n'y a plus d'huile dans la lampe; — il n'y a plus d'huile, parce qu'on a oublié d'en remettre.

*
* *

Et d'abord, il est très rare que nous naissions avec tous nos organes également bien constitués, et qu'en raison de cette disposition, nous n'ayons tous une partie relativement plus faible, plus irritable ou plus sensible.

Il n'existe pas de santé absolue. Les désirs immodérés, l'intempérance, les soucis de la fortune, l'application profonde aux affaires ou à l'étude, les déceptions, les chagrins, les passions enfin, tout concourt à la détruire. D'un autre côté, la vie se compose d'une série d'actions et de combinaisons d'où résultent des prédominances continuelles, soit dans les fonctions de certains organes, soit dans la proportion et la nature de certaines humeurs; c'est ce défaut d'équilibre, de réciprocité de

l'action des fluides sur les solides, et de la réaction des solides sur les fluides qui constitue les divers états maladifs.

Se connaître soi-même, selon le précepte de la sagesse antique, est donc de la première nécessité pour l'homme qui veut se bien porter.

*
* *

Sans être médecin, on peut se demander : Qu'est-ce que l'homme?

Quelle est sa nature, sa constitution? comment s'opère sa croissance? comment il perd ses forces? comment arrive-t-il souvent qu'il succombe bien avant l'heure qui semblait lui être assignée?

Sans être médecin, on a le droit de chercher à se rendre compte et des pertes que le corps subit à chaque minute, et des moyens que la nature emploie pour réparer ces pertes et pour nous refaire constamment un sang et des organes nouveaux.

Sans avoir l'intention de pousser jusqu'à ses extrêmes limites l'étude de la physiologie, on peut et on doit enfin chercher à connaître les principes élémentaires de l'économie animale, de la structure et des fonctions des organes, c'est-à-dire de la nature de l'homme et des conditions normales selon lesquelles la vie se manifeste en lui, s'entretient et s'altère de la naissance à la mort.

Tâchons donc de savoir comment nous vivons et de quoi nous vivons, afin de régler le service de

notre machine de façon à la faire durer dans le meilleur état et le plus longtemps possible.

*
* *

L'homme n'est pas fondu en bloc comme une statue de bronze, et dressé tout d'une pièce sur sa base.

Successivement germe presque invisible, embryon, enfant, adulte, il se forme et se complète petit à petit par une élaboration lente et continue, puisant et rejetant sans cesse, dans le milieu qui l'entoure, les éléments de ses organes.

Ce travail mystérieux dont la respiration et l'alimentation sont les agents les plus directs, s'accomplit avec une activité constante jusqu'à la virilité et décroissante de ce point à la fin de la vie.

Entre ces deux périodes s'offre, comme une plaine entre deux versants, un temps de repos, sinon d'arrêt, pendant lequel la transformation est plus lente, et qui constitue l'homme fait. Or, en ménageant sagement l'ascension de manière à développer la plus grande somme de forces possible, il dépend de nous d'augmenter l'étendue de cette surface plane et d'en rendre la descente moins rapide.

*
* *

Les hommes, sur cette terre, sont de simples voyageurs qui arrivent, passent la journée et repartent le lendemain. Comme les populations de la

terre, notre corps est composé d'éléments transitoires qui ne doivent y passer qu'un seul jour.

La jeunesse absorbe plus de sucs nutritifs qu'elle n'en dépense. Elle prend des forces et développe ses membres. C'est le temps de la croissance.

L'adulte à l'état normal, dépense environ ce qu'il consomme et doit par conséquent se maintenir dans un état d'équilibre à peu près parfait.

Le vieillard, au contraire, perd chaque jour plus qu'il ne reçoit.

Son énergie diminue, ses articulations se rouillent, ses muscles perdent leur élasticité et leur vigueur. C'est que les organes devenus paresseux, se prêtent moins activement à l'élimination des éléments hors de service et à l'assimilation du contingent réparateur. On s'est formé peu à peu et on s'en va en détail.

Telle est l'inexorable loi de la nature, contre laquelle il serait insensé de protester ou de s'insurger. Mais il nous est permis et il devrait nous être prescrit de retarder le plus possible cet état de décrépitude sénile qui attriste et rend plus lourdes les dernières années d'une longue existence ou d'une vieillesse prématurée.

*
* *

Le moyen? nous demandera-t-on.

Le moyen, c'est l'exercice, un exercice sage, modéré, approprié à l'âge et à la constitution de chaque individu. Sans une gymnastique soutenue, la circulation des fluides se ralentit, le cerveau se con-

gestionne, les membres perdent leur ressort et deviennent bientôt impuissants à nous soutenir.

Alfred de Musset met sur les lèvres d'un vieillard très vert que ses charmantes filles entourent de leurs bras :

Ces deux fardeaux si doux suspendus à ma vie
Me font vers le tombeau marcher à pas plus lents.

*
* *

Tous les savants nous déclarent que, vu la nature de l'homme, le temps de sa croissance et de sa constitution, cette créature devrait vivre jusqu'à cent ans, et nous, nous ajoutons : *Si nous vivons moins, c'est notre faute.*

On sait par de nombreuses expériences qu'un homme de taille moyenne, de santé régulière, perd en 24 heures trois livres de sa substance : 900 grammes s'échappent par les pores, c'est-à-dire sous forme de chaleur humide par les innombrables petits trous dont la surface du corps est criblée comme un tamis, et 500 grammes sont chassés par la respiration.

L'homme se porte bien tant que cette déperdition se produit exactement; mais si elle est, par une cause quelconque, interrompue ou modifiée, la santé est en péril.

Or, c'est dans l'action physique, c'est dans les contractions musculaires, c'est dans l'exercice en un mot que réside la cause efficiente des molécules

désassimilées et de la juste répartition des molécules nouvelles.

*
* *

Une simple question : Messieurs les écrivains, messieurs les bureaucrates, vous tous qui vous livrez à des travaux sédentaires, comment vivez-vous ?

Vous déjeunez le plus souvent à midi et dînez à six heures. Dans l'intervalle, aucun exercice.

Et vous voulez que votre corps puisse loger ces deux repas ?

Mais vous demandez l'impossible.

Le corps de tout être vivant est, nous l'avons dit, comme une hôtellerie bien organisée qui ne peut, sous peine d'inconvénients de toutes sortes, recevoir plus d'un certain nombre de voyageurs dans la même journée.

Donc, si vous avez la prétention de loger votre second repas avant d'avoir laissé au premier le temps d'être digéré, l'intendant de l'hôtel dira à tous les voyageurs qui se présenteront : Passez outre, je n'ai pas une seule chambre, un seul petit cabinet vide.

Persistez-vous, malgré les sages avis de votre intendant, à enfermer dans votre demeure plus de locataires que vous ne pouvez en loger ? Prenez garde.

La place n'étant pas assez grande, on se heurte, on se pousse, on s'étouffe. Les factionnaires qui veillent à chaque porte dans l'intérieur de votre

palais, ne peuvent plus exécuter la consigne. Le malaise, le désordre sont partout.

Vous envoyez chercher le médecin. Le médecin envoie chercher une purgation, un vomitif, etc., absolument comme pour une dispute de cabaret.

Le commissaire de police arrive avec la garde, et l'on entraîne de force et les anciens et les nouveaux locataires, ceux qui ont raison et ceux qui ont tort !

Si les locataires et les piliers de cabaret sortaient sans faire de dégâts, le mal serait peut-être supportable ; mais quels ravages ! Voyez ce qui arrive.

L'un, obstiné, pour se retenir, casse les vitres; l'autre, dans sa colère, arrache avec ses ongles les papiers des murs. Un troisième renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Dans huit jours, le mal ne sera pas réparé.

Pourquoi tout ce dégât ?

C'est parce que vous n'avez pas voulu suivre les conseils de la sagesse, vous n'avez pas voulu faire l'exercice nécessaire pour vous débarrasser des locataires que les lois de Dieu avaient mis à la réforme.

*
* *

Nous ne saurions trop le répéter, l'exercice facilite l'élaboration et l'assimilation des aliments; il chasse loin de nous les molécules vieillies, ces éléments éternels des maladies; il donne un libre passage au sang nouveau chargé de réparer les pertes que la nature nous fait subir incessamment; il ra-

mène, en un mot, aux lois de la vie normale les actes assimilateurs, sécréteurs et excréteurs qui ne peuvent déroger à ces lois qu'au détriment de la santé.

Agissez donc, suez à grosses gouttes, s'il le faut. Forcez les ennemis de votre santé, de votre gaieté à déguerpir, et vous aurez de la place pour loger les nouveaux venus qui ne peuvent se caser que lorsque les autres seront partis.

En agissant ainsi, vous trouverez délicieux tous les mets qu'on vous servira, et comme les enfants, ces chers petits êtres qui digèrent sans s'en douter, et s'endorment en souriant, vous ferez un bon dîner et passerez une excellente nuit.

*
* *

Nous avons souvent et longuement parlé de la merveilleuse influence de l'exercice physique sur l'intelligence et le moral des enfants.

Cette influence se manifeste d'une façon tout aussi remarquable chez l'homme fait.

*
* *

Il est, en effet, facile de constater que les personnes adonnées, par profession ou par goût, à un exercice exigeant une dépense régulière de force et de souplesse, sont exemptes jusqu'à leur extrême vieillesse des infirmités et des malaises si communs dans le cours d'une vie sédentaire.

Les écuyers, les chasseurs et la plupart des pro-

fesseurs ou amateurs de gymnastique peuvent, sans fatigue, continuer à pratiquer leurs exercices habituels bien après l'âge où les fonctionnaires civils et militaires, les titulaires de charges et les négociants sont dans l'obligation de prendre leur retraite. On les cite pour leur bonne humeur, leur appétit soutenu, leur bonté d'âme et leur empressement à rendre service.

Examinez attentivement un orateur à la tribune, un avocat à la barre, un officier à la tête de son peloton, un artiste à sa besogne, un écrivain au travail, un négociant à ses affaires. Si vous les voyez le corps dispos, l'œil vif, l'allure vaillante, le geste assuré, respirant aisément, agissant avec entrain, ne se lassant pas et supportant sans défaillance un long effort, une tension d'esprit soutenue, une lutte d'énergie et d'activité, soyez assuré qu'une gymnastique intelligente a préparé et entretient cet heureux épanouissement de la pensée et de la santé.

« C'est par les exercices gymnastiques, dit Plutarque, que Cicéron, qui était né avec une poitrine faible et maladive, se fortifia et devint capable de ces grands et nombreux combats qui l'illustrèrent à la tribune. »

Pascal, un grand génie pourtant, prétendait qu'on ne pouvait être, à la fois, d'un esprit distingué et d'un corps robuste.

Hélas! il a lui-même démontré le danger qu'il y a à laisser la lame user le fourreau; car il est mort à la fleur de l'âge et dans un état d'hallucination voisin de la folie.

Donc, à mérite égal, l'homme qui exerce son corps triomphera en tout et partout, et dans ce sens on peut dire justement :

> La raison du plus fort est toujours la meilleure.

EUGÈNE PAZ.

L'IDIOT

Tu me demandes ce que j'ai fait dimanche? C'est toute une histoire.

D'abord je me suis couché tard samedi. Le samedi on se dit : — Demain je ferai la grasse matinée, je me réveillerai, je me tournerai, je me retournerai, et je me rendormirai encore. C'est pourquoi, dès que le jour paraît, on saute à bas du lit et l'on court à la fenêtre voir le temps qu'il fera. Se lever tard le dimanche! On voudrait plutôt allonger le jour où l'on s'amuse que de le raccourcir. Me voilà donc levé. Je m'habille, je prends dix francs sur moi et je sors les mains dans les poches. Il y avait du soleil plein la rue; je me mets à rire. On se sent à son aise quand les pavés luisent. Si je me faisais faire la barbe? J'entre donc, sur la place, là, à côté, chez Conchon, et je dis à Paul : — Tu vas me raser! Il me répond : — A votre tour! du ton d'un garçon qui n'a pas déjeuné. Moi, je prends une chaise et je lis le journal. Je n'ai pas attendu plus d'une demi-heure. Une fois prêt, je monte la rue, et je me mets à flâner sur le boulevard extérieur, en me demandant de quel côté j'irai. L'omnibus des

Ternes passe; je me rappelle que j'ai promis il y a un mois une visite à Cazin. — Pst! cocher! t'arrêteras-tu? — Me voilà, monseigneur. Et je grimpe sur l'impériale avec la bonne compagnie. Personne n'écrasé. Nous arrivons.

Je frappe à la porte de Cazin. — Entrez! Il était encore au lit. — Ah! c'est toi!

— Oui, tu vas te lever et nous irons déjeuner quelque part sur le bord de la Seine, à la campagne.

Cazin n'avait pas dormi; mais tu le connais, il se lève tout de même.

En s'habillant, il me regardait : — Ah! monsieur s'est fait beau! Bon! bon! je ne serai pas en reste. Et moi aussi, j'ai une redingote; et moi aussi j'ai des rasoirs!...

— Tu n'en finiras pas.

— C'est l'affaire d'une minute.

— Je t'en donne dix, et, si tu n'es pas prêt, je m'en vais.

Je me mets à la fenêtre pour tuer le temps.

Es-tu allé chez Cazin? Non. Alors tu ne peux pas te faire une idée de sa boîte. Figure-toi une grande cour carrée, avec des pavés plats et une petite pelouse au milieu, et, tout autour, une maison grise avec de grandes fenêtres éloignées les unes des autres, et un toit en pointe : un vrai couvent. C'est triste, distingué, et l'on n'est pas chez soi.

Je regardai donc, cherchant quelque chose qui pût me distraire, et ne voyant que des moineaux sur les pavés, quand tout à coup une fenêtre en face s'ouvrit toute grande, et j'aperçus un voisin qui poussait du fond de la chambre une chaise à rou-

lettes dans laquelle était un petit garçon. Quand la chaise fut installée devant la fenêtre, une femme s'en approcha à son tour.

Mon cher, tu n'as jamais vu d'enfant si beau que ce petit-là. Des cheveux châtains tout bouclés tombant jusqu'au milieu du dos, la peau blanche, et des yeux bleus, doux et caressants comme des yeux de femme. Joins à cela un costume de prince, une veste de velours, une collerette brodée. Non, on n'est pas joli comme cela.

Il se tenait là, bien sage, ne bougeant pas plus que s'il eût été de cire, les yeux grands ouverts. Qu'est-ce qu'il regardait, par exemple je n'en sais rien. Mais je sais bien ce que regardaient ses parents. Appuyés contre les montants de la fenêtre, l'un à droite, l'autre à gauche, ils buvaient l'enfant des yeux. On voyait à leur mise que c'étaient des ouvriers, mais très à leur aise. Les meubles, derrière eux, reluisaient de propreté. Bref un joli ménage. Tout à coup la mère se pencha vers le petit et se mit à lui parler. Puis ce fut le père qui se leva à son tour : je crois bien qu'il se mit à genoux. Les trois têtes se touchaient. Un vrai tableau. Au bout d'un moment la femme regarda son mari. Celui-ci alors se releva, donna un coup de la main sur son genou et reprit sa place contre la fenêtre. Elle en fit autant. Ils se regardèrent encore. Ils avaient l'air triste... triste... plus triste que la maison. Je vis la femme faire un mouvement pour aller se jeter au cou de son mari. Mais lui l'arrêta de la main, et tous deux, immobiles, debout, de chaque côté de la petite chaise, ils se mirent à pleurer...

— Là! tu ne diras pas que je t'ai fait attendre.

C'était mon Cazin, je n'y pensais plus. Je le pris par le bras.

— Suis-je beau?

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

Et je le tirai vers la fenêtre.

— Qui est-ce, ces gens-là?

— Eh ben! c'est mes voisins : le mari est ouvrier tapissier, il gagne de bonnes journées. La femme travaille dans la passementerie. Ils étaient déjà ici quand j'y suis venu.

— Ce n'est pas ce que je te demande. Ils pleurent.

— Ah! c'est l'enfant.

— L'enfant? Mais il est beau comme un ange, blanc, rose, et des cheveux, et des yeux!

— Il est idiot.

— Idiot?

— Eh ben, oui! Il ne comprend rien. Il ne s'en porte pas plus mal. Ça ne lui ôte ni le boire ni le manger, ni le sommeil. Seulement, on lui parle : il n'a pas l'air de savoir qu'on s'adresse à lui; on le tire : il marche; on le pose : il s'assied. Mais il fait tout ça comme le ferait une poupée qui aurait un bon ressort. Ses yeux ne bougent pas plus que des yeux en faïence. Un innocent, quoi! C'est de naissance, ces choses-là, on n'y peut rien.

— A-t-on consulté les médecins?

— Cette question! Ils y ont tous passé, et les plus savants, et les plus célèbres. Il y en a un qui ne va nulle part et qui est venu. La mère avait pleuré huit jours de suite à sa porte.

— Eh bien?

— Eh bien! ils ont fait leur métier. Ils ont parlé; ils ont remué la tête; ils ont dit : Peut-être... plus tard... rien n'est désespéré. Ils disent toujours que rien n'est désespéré, les médecins. Ils le diraient d'un homme qui aurait la tête ici et le corps là-bas. Le dernier a mesuré le crâne du petiot. Il a eu l'air surpris. Eux, lui tenaient les bras; on entendait leur respiration. Voyant cela, il leur a dit : — Dans un an je reviendrai. Ils vivent là-dessus. Viens-tu?

— Non.

— Tu étais si pressé tout à l'heure.

— Je ne le suis plus. Parle-moi d'eux.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise? Tu sais bien ce que c'est que les enfants. Rappelle-toi quand tu étais petit. Les parents ne pensent qu'aux enfants, c'est naturel. C'est comme un sac plein d'argent. S'il y a plusieurs enfants, la monnaie s'éparpille; s'il n'y en a qu'un, elle va toute à lui, et s'il ne vous dit pas merci, on est volé. Ceux-là avaient quatre ou cinq raisons d'aimer leur fils : d'abord, ils s'aimaient; ensuite, ils l'avaient attendu deux ans en pleurant de ne pas le voir venir; après il est venu joli comme tout, et après il n'en est pas venu d'autre. Le travail du père, la bonne conduite de la mère, les économies du ménage, tout était pour l'enfant. On faisait déjà des projets : il irait au collège... est-ce que je sais, moi?... — Comme il a l'air gentil! disaient les uns. — En v'là un qui sera précoce! ajoutaient les autres. A un an, la mère, qui lui avait répété pendant je ne sais combien de jours : *papa*, et le père qui lui avait seriné je ne

sais combien de matins et de soirs : *maman*, se demandèrent s'il n'était pas un peu en retard. A quinze mois, l'enfant se décida à ouvrir la bouche. Il disait : oua, oua... comme une bête. Je vois encore le père, la tête dans les mains, courant à travers la cour. La nuit était tombée, et il pleuvait. Comme il ne rentrait pas, la femme vint à lui. Il la repoussa, puis il courut après elle, et ils se mirent à crier en s'embrassant. C'est le lendemain que les visites des médecins ont commencé. Je boirais bien quelque chose comme qui dirait un verre d'absinthe... ou de l'eau.

— Tu boiras plus tard. Continue!

— Je veux bien, mais j'étrangle. Il y en a qui prétendent qu'à la longue on se fait à tout. C'est ça qui n'est pas vrai. Eux ne se sont pas faits à voir leur enfant idiot. Il avait de si grands yeux : est-ce qu'il ne finirait pas par voir avec? Il avait une bouche si mignonne : est-ce qu'il ne s'en servirait jamais pour parler? Il faudrait du temps — on attendrait; de la patience — on en aurait; — des soins, — tu m'amuses!... Et tu peux te les représenter tous les deux depuis tantôt deux ans. (L'enfant en aura bientôt quatre.) Non, on n'a jamais rien vu de pareil. Ils sont là, tantôt l'un, tantôt l'autre, le plus souvent tous les deux, qui ne le quittent pas d'une minute. Ils le promènent, ils lui montrent ceci, cela, ils lui parlent surtout. Ils lui disent sans cesse : *papa, maman, bon Dieu.* Le bon Dieu! Ça sera un fier mathématicien s'il arrive à savoir le nombre de fois qu'on a prononcé son nom en face! De temps en temps la figure du voisin ou celle de la

voisine s'éclaire. Ils ont parlé ; l'enfant a bougé, ils espèrent qu'il va parler à son tour... Rien... rien... que l'éternel oua, oua... Veux-tu sortir à la fin?

— Non ! je veux aller embrasser l'enfant.

— Tais-toi donc. Tu leur ferais de la peine.

— C'est p't'être vrai !

Là-dessus nous sommes partis pour Asnières.

Le temps était encore plus beau, s'il est possible. Il y avait un tas de gens dehors qui parlaient, qui riaient. Les cabarets étaient pleins. On s'amusait partout.

Nous — puisque Cazin fait tout ce qu'on veut, — nous nous sommes écartés, et nous allions répétant : — Quel malheur! C'est égal, de pleurer, ça nous a fait du bien.

TONY RÉVILLON.

LES ÉTOILES

A AUGUSTE PRÉAULT.

Viens voir sur la colline, à l'heure où le jour fuit,
Les constellations éclore dans la nuit.
La campagne s'endort silencieuse. Écoute !...
Les rumeurs des pesants chariots sur la route
Vont s'éloignant toujours. A peine, par moment,
Du fond de quelque ferme un sonore aboiement
Réveille les grands bois absorbés dans leur rêve.
Les vagues des épis qu'un vent tiède soulève
Frissonnent, et l'on sent monter dans l'air obscur
La savoureuse odeur que répand le blé mûr.
Tout là-haut, dans les champs d'azur du ciel immense,
La riche floraison des étoiles commence.
Sur les fonds d'or pâli qu'estompe le coteau,
Vesper épanoui tremble comme un lis d'eau
Bercé dans le courant limpide d'une source.
Déjà, vers le zénith assombri la grande Ourse
Fait rouler lentement son char mystérieux ;
Cassiope égrenant son collier radieux,
La Chèvre et le Bouvier, les Pléiades fleuries
Disposent à l'entour leurs calmes théories.

Tout flamboie, on dirait que le ciel s'est ouvert;
Et jusqu'aux horizons où le regard se perd,
Le chemin de Saint-Jacque aux blanches avenues
Plonge dans l'infini ses routes inconnues.

Étoiles, fleurs d'argent des jardins de la nuit,
Vous qui vous entr'ouvrez au ciel crépusculaire,
Comme pour rassurer les hôtes de la terre
Sur la fuite du jour, des couleurs et du bruit,

Étoiles, je vous aime, et, pendant la veillée,
Mon regard vous épie au fond du firmament,
Et mon âme vers vous monte amoureusement,
Plus éprise toujours et plus émerveillée.

Votre charme pour moi n'est pas le rhythme d'or
Qui règle de vos chœurs la marche solennelle,
Ni l'espoir vague et doux d'une course éternelle
Parmi vos tourbillons inexplorés encor;

Non, ce que j'aime en vous, étoiles coutumières,
C'est mon passé qui luit alors que vous brillez,
Ce sont mes souvenirs d'autrefois réveillés
Par le constant retour de vos chastes lumières.

Enfant, je vous voyais de mon lit d'écolier
Poindre en un coin du ciel couleur d'aigue-marine,
Tandis qu'au long des prés les grillons en sourdine
Me berçaient de leur chant rustique et familier.

J'essayais de compter vos clartés incertaines,
Mais vous naissiez si vite au-dessus de nos toits!
Le sommeil embrouillait les nombres sur mes doigts,
Que déjà dans la nuit vous montiez par centaines...

Ainsi quand la jeunesse, en sa prime saison,
Nous verse son vin pur et tout bouillant de sève,
Les roses du désir et les bluets du rêve
Au fond de notre cœur éclosent à foison;

Et les sensations dont l'odeur nous enivre
Ouvrent si brusquement leurs merveilleuses fleurs,
Qu'éblouis par le nombre et l'éclat des couleurs,
Nous n'avons pas le temps de nous écouter vivre.

Les fantômes fuyants de gloire et de beauté,
L'amour, et sa féerie, et ses langueurs troublantes,
Se succèdent, pareils aux étoiles filantes
Traversant la splendeur calme des nuits d'été...

O nuits de juin, ô nuits d'amour! Dans ma jeunesse
Que de fois j'ai passé parmi les champs de blé,
Leste et joyeux, levant vers le ciel constellé
Mes humides regards tout baignés de tendresse!

C'était comme ce soir le même poudroiement
Et sur les bois muets les mêmes légers voiles;
On eût dit qu'un vertige entraînait les étoiles
Vers la terre assoupie en son recueillement.

Orion scintillait juste à la même place,
Les mêmes lis d'argent sur moi semblaient tomber,
Et les quatre Gardiens du ciel faisaient flamber
Leurs feux aux mêmes points de l'immuable espace...

O mystère! à combien de nocturnes songeurs,
A combien d'amoureux, de fous et de poètes
Avez-vous prodigué vos glorieuses fêtes,
Depuis que vous marchez, éternels voyageurs?

Combien d'hôtes nouveaux fêterez-vous encore?
Quand nous serons couchés au tombeau ténébreux,
Combien d'enfants, combien de pâles amoureux
Graviront ce coteau pour vous mieux voir éclore?

D'où venez-vous? Quel pâtre invisible conduit
Aux sons élyséens de sa flûte divine
Et pousse devant lui, de colline en colline,
Vos troupeaux radieux dans les champs de la nuit?

Quel espoir nous sourit dans chacun de vos signes
Ou quel mensonge? Hélas! vous gardez vos secrets,
Et tandis que mon œil rêveur suit vos progrès,
L'aube blanchit là-bas sur la crête des vignes.

Une à une, parmi les nuages flottants,
Étoiles, vous fuyez aux rougeurs de l'aurore;
Ainsi dans le brumeux oubli qui les dévore
Se perdent nos amours, nos gaietés, nos printemps...

Du moins vous renaîtrez, étoiles fortunées;
Vos guirlandes le soir au ciel refleuriront;
Mais nous, quand la jeunesse a fui, sur notre front
Nous ne retrouvons plus nos couronnes fanées.

La vie humaine, au soir, sans rayon ni flambeau,
Se traîne en tâtonnant jusqu'à la froide couche
Où la Mort, appuyant son doigt sur notre bouche,
Nous endort dans la nuit sans astres du tombeau.

André Theuriet.

LE BOULEAU

Je venais d'entrer, en compagnie du garde forestier Brûlant, dans la grande friche du *Pâquis aux Dames.* Bien qu'on ne fût encore qu'aux derniers jours d'avril, il faisait grand chaud ; nous avions couru les bois depuis le fin matin, le ciel n'avait pas un nuage et le soleil de midi nous tombait d'aplomb sur la tête. Ravageau, le chien du garde, portait bas la queue et tirait la langue, et, pour ma part, je commençais à me sentir la gorge sèche et à traîner la jambe. Mes yeux fatigués interrogeaient la friche ensoleillée et gazonneuse que bordaient au loin les vertes lisières de la forêt. Çà et là, quelques touffes de genévriers grisâtres, quelques sveltes bouleaux au tronc de satin blanc et à la cime échevelée ; partout une herbe rase, semée de serpolet et d'origan, ce qui est un signe de sécheresse ; nulle part le moindre indice d'une source prochaine. Je me laissai choir au pied d'un bouleau, sur le gazon fleuri d'anémones pulsatilles et de polygalas. Dans le bleu profond du ciel, les alouettes montaient, montaient et chantaient à perte de vue.

— Je n'en puis plus, dis-je à Brûlant, et je meurs de soif.

— N'est-ce que cela, répondit le garde, attendez, je vais vous faire boire une limonade de ma façon...

Il s'agenouilla près de moi, tira de son carnier une vrille, et se mit à perforer la base du bouleau qui nous abritait.

— Comment, m'écriai-je indigné, vous, Brûlant, un vieux forestier, qui devez avoir l'amour et le respect des arbres, vous allez meurtrir ce bouleau inoffensif et charmant !... Quel caprice vous pousse à l'assassiner sans pitié ?

— Laissez donc, répliqua-t-il, je ne lui ferai qu'une petite saignée, et il n'en mourra pas !

Il continuait à tourner sa vrille, obliquement et de bas en haut. Quand elle fut enfoncée à une profondeur de deux pouces, il la retira et ajusta dans le trou un brin de chalumeau.

— Maintenant, fit-il en posant sous ce rustique robinet son gobelet de hêtre cerclé d'acier, avant un quart d'heure, vous aurez de quoi vous rafraîchir; pour vous faire prendre patience, je vais vous dire toutes les bonnes qualités et vertus du bouleau.

Il alluma sa pipe et continua :

— Vous autres amateurs, qui vous en tenez aux apparences des choses, vous ne voyez là qu'un joli arbre, et cela vous suffit. Nous, nous voulons que le bon soit camarade du beau, et ce bouleau que vous estimez pour sa prestance et sa gentillesse, nous le prisons surtout pour son utilité. D'abord, il croît rapidement : à six ans, il donne déjà de la graine,

et sa croissance n'est pas nuisible à ses voisins à cause de la légèreté de sa ramure, qui laisse passer l'air et le soleil. Ensuite, il n'est point d'usages auxquels on ne l'emploie. Comme chauffage, il a une flamme claire et réveillante ; en hiver, quand vous voudrez avoir une régalade, brûlez-moi du bouleau. Les boulangers le savent bien, eux qui le préfèrent à tous les bois pour chauffer leur four !... Avec son fût, on fait des jantes de voiture ; le sabotier y taille des sabots, des jattes, des cuillers et des gobelets. Les salières pendues sous le manteau de nos cheminées de cuisine sont en bois de bouleau. Son écorce sert à tanner le cuir et à lui donner une belle couleur jaune ; avec ses branches on fait des cercles de tonneau ; avec ses brindilles, des balais qui vous nettoient un pavé mieux que vos *chétifs* balais de bruyère. Du temps où j'allais à l'école, on en fabriquait même des verges avec lesquelles le maître nous remémorait l'alphabet... Mais c'est un fâcheux souvenir, passons !... Les chèvres aiment le bouleau et se nourrissent de ses feuilles fraîches ; et moi qui vous parle, je me suis guéri d'un rhumatisme en me couchant dans un lit bourré de ses feuilles sèches... Enfin, ajouta-t-il en me tendant le gobelet plein d'une limpide liqueur, sa sève va nous rafraîchir et nous ragaillardir.

J'approchai mes lèvres de la coupe et je bus d'un trait cette liqueur sapide et parfumée. C'était exquis.

— Encore ! encore ! m'écriai-je en replaçant le gobelet sous le chalumeau, d'où la sève perlait goutte à goutte.

Deux fois je savourai ce breuvage frais et aromatique. Il me semblait que je me désaltérais à la source même du printemps. Brûlant me regardait d'un air narquois, et sa vieille figure tannée grimaçait un sourire; les alouettes chantaient dans le bleu ; au-dessus de mon front, le bouleau balançait ses fines branches souples et pendantes. Était-ce l'effet du soleil d'avril ou de la mystérieuse liqueur? Je ne sais, mais j'éprouvais une délicieuse griserie, un voluptueux enivrement. On eût dit que dans mes veines circulait et fermentait la sève des plantes forestières, et que moi-même j'allais verdir et bourgeonner. Peu à peu l'hallucination augmenta. Il me semblait que mes pieds s'enfonçaient dans le sol comme des racines ; que mon corps, emprisonné par l'écorce de satin blanc, montait droit vers le ciel, et que je berçais au vent ma verte chevelure. J'étais devenu un bouleau. L'air jouait mélodieusement dans mes branches couvertes de chatons en fleur, les fauvettes chantaient dans ma feuillée légère; à mes pieds s'épanouissaient les sauges bleues odoriférantes. Je grandissais, je montais toujours plus haut, et ma verdure lustrée et frémissante frissonnait au souffle chaud de l'été. Je semais à tous les vents mes graines ailées; septembre dorait mes petites feuilles dentées, octobre les éparpillait sur la pelouse ; mais alors (et c'était le revers de la médaille), les premiers givres glaçaient mon écorce, puis venaient les frimas, ô douleur! et les bûcherons. J'entendais leurs clameurs; leurs cognées frappaient ma base à coups redoublés, et je sentais leurs efforts violents pour me jeter à terre.... tant et si bien que

je m'éveillai. Brûlant me tirait vigoureusement par les pieds, et le chien Ravageau aboyait en bondissant autour de moi.

— Holà ! dit le forestier en riant aux éclats, la sève du bouleau vous a monté à la tête et vous avez fait un somme.... Mais voilà le soleil qui baisse ; la maison forestière est loin.... En route !

André Theuriet.

LE PANTALON ROUGE

I

Nous étions réunis, il y a quelques jours, sept ou huit, dans l'atelier de Charvin, place Pigalle, — cela nous arrive ordinairement toutes les semaines, le jeudi ; — la soirée commence à huit heures et finit à minuit, pour moi du moins qui crains ma *portière*. (Si elle m'entendait, serait-elle heureuse... et vexée !...)

Vous dire ce qui se passe entre nous, artistes et hommes de lettres, est-ce bien nécessaire? Ne le devinez-vous pas? On cause et l'on fume, on fume et l'on cause; il n'y a pas de piano ! Chacun est passé au crible de notre admiration ou de notre dédain : la *Pitié suprême* de Victor Hugo, l'*Assommoir* de Zola, les articles de Sarcey dans le journal d'About nous ont donné bien des enrouements; Cabanel aurait fort à faire pour résister aux arguments qu'on lui pousse de droite et de gauche; l'avenir de l'Orient est fixé; la banque de France est déclarée incompétente, et on la prie d'*aller s'asseoir*... Au milieu de ce feu d'artifice de fusées volantes, de pétards incendiaires, de

chandelles romaines, Groll va et vient, grave comme un huissier de bonne maison, remplissant les tasses, nettoyant les pipes et les bourrant, n'épargnant ni le rhum ni les biscuits, pénétré, en un mot, de ses honorables fonctions de domestique, et les remplissant avec dignité.

Ce soir-là, contre l'habitude, nos fusées rataient comme des congrèves, nos chandelles auraient eu besoin d'être mouchées et nos pétards manquaient, sans s'en douter, à leur plus strict devoir. On aurait dit qu'il venait de pleuvoir sur notre fête hebdomadaire.

Il est vrai que Sosthènes Taron, le sculpteur, dînant ce jour-là *chez sa mère*, nous faisait faute, et que sans lui tout se décolore; car c'est un des plus joyeux boute-en-train que je connaisse, et sa mine éveillée, ses vives allures, sa belle santé, sa voix sonore et pleine, donneraient à réfléchir au spleen.

Donc, malgré tout notre esprit, la conversation languissait.

Charvin, qui s'en aperçut le premier, donna un grand coup de poing sur la table, ce qui fit éternuer deux ou trois fois de suite le jeune Dodino, peinturluriste, qui, en enfant gâté, avait le nez plongé dans sa tasse, et faillit en avaler le contenu par cet organe appelé à d'autres destinées.

— Dieu te bénisse, mon fils! dit Charvin, et essuie-toi le nez.

Dodino, pris sur le fait, voulut obéir; mais il avait prêté la veille son mouchoir à Taron, sachant qu'il y aurait du monde chez sa mère, ce qui fit que...

— Çà, mes enfants, reprit Charvin, savez-vous que nous dormons comme des toupies sur le marbre. Si ce n'est pas votre jour de jaboter, il fallait le dire, je ne me serais pas fendu en macarons. Si c'est votre jour, causons.

On aurait eu envie de causer, que ce seul mot devait paralyser notre langue. Car il avait la forme d'un ordre, l'apparence d'une baïonnette, et les baïonnettes, cela gêne un peu.

Cependant, le jeune Dodino, qui venait de *mettre ses affaires en ordre*, voulut, par déférence pour son hôte et protecteur, prendre la parole. Nul doute qu'à sa voix chacun n'eût fait chorus ; malheureusement, en même temps qu'il ouvrit la bouche, une goutte de thé traîtreusement enfouie dans les dédales mystérieux de son nez, se fit violemment passage et donna lieu à un second éternuement, plus fâcheux que le premier.

— Si c'est un déluge que tu as l'intention d'esquisser, dit Charvin, va trouver Girodet, salon carré, par la file à gauche... arche, vous êtes faits pour vous entendre. Mais pas d'humidité chez moi, jeune homme, ou le commandant nous privera de sa société.

— Le commandant ? dit Dodino surpris, quel rapport ?

— *Rapport* à ses rhumatismes, malheureux, à ses rhumatismes !

Je ne pus m'empêcher de rire de cette boutade du maître, en me tournant vers le commandant Bouvier, placé à côté de moi, et dont la principale distraction, en ce moment, consistait à tourner gra-

vement sa cuiller dans sa tasse, ce qui produisait de petits tourbillons qu'il arrêtait à volonté.

— Commandant, lui dis-je, on parle de vos rhumatismes.

— Justement, je les sens venir, me répondit le commandant Bouvier, et je consulte les astres.

— Vois-tu, jeune imprudent! s'écria Charvin d'un ton de reproche, en se tournant vers Dodino.

— Comment! les astres dans votre tasse? dis-je à mon voisin.

— Cela vous étonne, me répondit-il, homme superficiel, mais si vous alliez au fond...

— Au fond de quoi?

— De ma tasse, corbleu!

— Eh bien, qu'y verrais-je?

— Regardez.

Je me penchai, comme il m'y engageait, et je remarquai, non sans surprise, une quantité de petits grains groupés au fond de la tasse.

— D'où provient cette poussière noire? lui demandai-je.

— Parbleu! je vois ce que c'est, dit Dodino en goguenardant, c'est la passoire à thé...

— La passoire? répliqua Charvin d'un air légèrement courroucé, il n'y en a pas ici. Groll! as-tu donc acheté une passoire?

— Un mur nous sépare, maître, observa Dodino, c'est la passoire à thé *qui manque*.

— Dans l'estomac! dit le capitaine.

— Boum! fit Charvin. Pauvreté n'est pas vice. Quand on a une passoire, on la passe, quand on en manque, on s'en passe. Passe-moi le tabac.

— C'est une impasse ! dis-je timidement, le fait est que ces grains noirs...

— Bon! les voilà partis! interrompit le commandant Bouvier; mais vous n'y êtes pas du tout, et vous allez user votre langue à dire les choses les plus spirituellement bêtes du monde, si je ne vous arrête. Votre raisonnement pèche par la base.

— Pêcheur, parle bas! chantonna Dodino.

— Malpropre ! lui dit Charvin.

— Ces grains que vous voyez au fond de ma tasse ne sont pas des grains de thé, continua Bouvier sans sourciller.

— Pas même des grains de beauté, observa Dodino.

— Mais des grains de tabac échappés...

— Rien n'est plus excusable, dit Charvin, et du moment que vous vous contentez de les recueillir dans votre tasse...

En ce moment la porte s'ouvrit brusquement et Sosthènes Taron fit son entrée.

— Rien dans les mains, tout dans les poches! s'écria Dodino en se précipitant vers lui.

— Vas-y gaiement, dit Sosthènes, mais avec prudence. Il y a des pruneaux au fond.

— Cuits? demanda Dodino.

— *Qui, quæ, quod;* c'est possible. Bonjour, vieux... commandant!... cher ami! ouf! l'on dîne bien chez sa mère! Groll! du tabac!

Nous étions décidément sauvés du malheur qui menaçait de nous atteindre, et l'engourdissement taciturne dont gémissait tout à l'heure maître Charvin allait disparaître à l'aspect de Taron.

— Qui étranglons-nous ce soir? dit-il tout en *cirant son soulier.*

Il est peut-être utile d'expliquer à nos lecteurs le sens de ces trois mots, car ils pourraient croire deux choses :

1° Que les parents de l'auteur ont oublié de l'envoyer à l'école, ou qu'il a lui-même négligé d'y apprendre l'orthographe, ce qui leur donnerait une triste opinion de ses capacités;

2° Qu'on se livrait chez Charvin, et tout en prenant le thé, à des occupations déplacées, pour ne pas dire saugrenues, comme celles de couvrir ses chaussures de cirage à l'œuf, et de les faire ensuite reluire au moyen d'une brosse. Cette dernière supposition donnerait aux artistes (*ab uno disce omnes*, dirait-on) et à nous en particulier, aux yeux d'un monde impartial, un bon numéro, comme ordre, je ne dis pas non, mais aussi un vernis d'originalité capable de nuire à leur mariage.

Le sculpteur Taron possédait une pipe d'écume représentant la charge de Frédéric Soulié, l'illustre romancier, et chaque fois qu'il s'en servait, il avait soin de l'astiquer avec une de ces boulettes de cire dont il avait toujours les poches pleines, car Dodino les respectait pieusement, quand il vidait les *profondes* du sculpteur.

Il appelait cela : cirer son Soulié, voilà tout.

— Hein? fit-il, s'apercevant qu'on ne se hâtait guère de lui répondre. Ça ne va donc pas ce soir? A propos, Garibaldi est à Rome.

— A Rome!

— Ne levons pas ce lièvre-là, dit Charvin.

— Un lièvre! Garibaldi? Vous pourriez bien dire : ce lapin-là, car c'en est un fameux! observa Bouvier, — et je n'ai connu qu'un homme, dans ma vie, que je puisse relativement mesurer à sa taille.

— Ah! ah! dit Charvin, nous y voici, et ma foi, il était temps. Nous ressemblions aux membres de l'Académie du silence.

— Qu'est-ce donc? demanda Dodino.

— Une histoire, petit, que le commandant va nous conter.

— Qui? moi! une histoire! je n'ai pas dit cela, répliqua Bouvier.

— Laissez-vous attendrir, commandant, dit Taron. Nous sommes à vos pieds, et nous vous dirons, comme les pages du roi à M. de Galland : « Holà! dormeur, éveillez-vous, et contez-nous une de ces histoires que vous racontez si bien. »

— Mais je vous jure...

— Un souvenir, commandant!

— Eh! mes très chers, vous avez épuisé ma mémoire.

— Inventez, dit Taron.

— Si vous croyez qu'il est facile d'inventer...

— La poudre, oui, c'est difficile, mais une anecdote...

— Nous ressemblons à des trappistes, s'écria Charvin.

— Comment avez-vous dit? demanda brusquement Bouvier, trappiste?

— Oui, trappiste.

— Ma foi, tant pis pour vous, tant mieux pour moi. Si vous aviez dit ermite, j'avais votre affaire,

mais du moment que vous avez dit trappiste!...

— Trappiste ou ermite, qu'importe?

— Il a dit ermite, observa Dodino. J'en suis sûr, j'avais la bouche pleine.

— La vérité sort de la bouche des enfants, fit Charvin.

— Avec les noyaux de pruneaux, ajouta Taron.

— L'histoire! l'histoire!

— Allons, va pour l'histoire, dit enfin Bouvier, qui ne demandait plus qu'à se faire prier pour accéder à nos désirs. Mais je vous en préviens, cette fois, ce n'est pas un conte, c'est le récit d'un fait entièrement vrai que j'entreprends, et si vous n'y trouvez pas tout l'intérêt que vous paraissez en attendre, je m'en lave les mains.

— Accordé, dit Charvin.

— Est-ce gai? demanda Taron.

— Pas précisément, répondit le commandant.

— En ce cas, je demande à m'étendre sur le divan, pour ne pas avoir de distraction.

— Et pour dormir, dit Dodino à Charvin.

— Il a dîné chez sa mère, répondit Charvin, la digestion est difficile.

Groll fit une tournée générale, servit chacun, mit des macarons sur le plateau, du thé dans les tasses, et sortit.

Il n'aime généralement pas les histoires.

Quand tout le monde se fut recueilli, le commandant prit la parole :

— Au mois de juin 1845, dit-il, je quittai l'Algérie pour revenir en France où m'appelaient des affaires de famille. La veille de mon départ, j'allai

visiter à l'hôpital du Dey un de mes camarades qu'une blessure assez grave retenait alité.

Au moment où je lui serrais la main, il me présenta un jeune officier de marine qui rentrait en France après une longue maladie, et qui, très faible encore, avait besoin d'un compagnon de route.

Dès que j'appris que ce jeune homme s'embarquait sur le même bateau que moi, le *Charlemagne*, commandé par l'excellent capitaine Bonnefoi, je me mis à sa disposition, et promis à mon camarade de veiller fidèlement sur le précieux dépôt qu'il me confiait.

Quarante-huit heures après notre embarquement, Marseille la Phocéenne nous recevait dans son port, et nous descendions à l'hôtel Beauvau.

Tous ces détails, mes très chers, ajouta le commandant, n'appartiennent pas à l'histoire en question, et je les passerais volontiers, mais ils serviront à vous expliquer comment j'ai été conduit à cette fatale rencontre...

— *Commandant, vous avez raison*, chantonna Taron, et je vous prie de continuer sans vous préoccuper de notre approbation. Nous interroger, c'est nous montrer une défiance que rien ne justifie. Nous sommes là pour écouter, non pour discuter.

— Et puis, ça nous réveille, ajouta Dodino.

— Enfant, soupira Taron, tu parles d'or, voici une nonnette que je trouve dans ma poche de côté: qu'elle soit ta récompense!

Et il reprit la pose horizontale qu'il avait un instant abandonnée.

Il est inutile d'ajouter que Dodino accepta la nonnette de Taron.

— Nous voici donc installés à l'hôtel Beauvau, reprit le commandant Bouvier, dont l'oreille, un peu *dure* d'ailleurs, n'avait pas bien saisi ces raisonnements. Là, mon premier soin fut de demander à mon jeune compagnon de route par quelle voie il désirait partir.

— Je crains bien, me dit-il, de ne pouvoir supporter la malle-poste ou la diligence, car je me sens encore faible.

— Quelle route pourrions-nous donc suivre? lui demandai-je.

— Abandonnez-moi, me dit-il. Je tâcherai de gagner Nantes comme je pourrai. Ma pauvre mère m'attendra quelques jours de plus, sans doute; mais comme j'arriverai chez elle moins souffrant, il y aura compensation.

— Me prenez-vous pour un pékin? lui demandai-je. Comment! que je vous abandonne dans l'état où vous voilà, quand j'ai promis de vous reconduire chez vous? Allons donc! vous n'y songez pas, mon cher ami, et si vous aviez la tête plus solide, nous aurions des mots là-dessus. Est-ce que mon temps ne m'appartient pas, d'ailleurs? Je n'ai ni père ni mère qui m'attendent, moi, et pour vous remettre entre les mains de votre brave femme de mère, sain et sauf, en lui disant : « Le voilà, embrassez-le, votre mauvais sujet de fils, » eh! sacrebleu! je ferais mille lieues de plus. Après tout, qui vais-je trouver à Paris? Deux ou trois amis qui me reconnaîtront à peine, un notaire, un avoué, des chi-

canes et du papier timbré. Le plus tard sera le mieux. Laissez-moi faire, nous allons arranger tout cela après dîner.

En effet, je mis bientôt la main sur une carte de M. Hérisson, et, grâce au concours que me prêta ce brave garçon, nous fîmes aussitôt choix d'une route admirable pour aller de Marseille à Nantes sans avoir besoin de la malle-poste ou de la diligence. C'est un renseignement que je suis heureux de fournir à l'illustre sculpteur qui s'endort sur le canapé de maître Charvin, et qui me paraît avoir le goût prononcé de la vie horizontale.

— Eh! Taron, le commandant fait ta maquette.

— Tais-toi, petit. Tu m'empêches d'entendre.

— De Marseille, nous irons, lui dis-je, en remontant le Rhône, jusqu'à Arles, d'Arles à Lyon, puis à Mâcon, toujours par eau, bien entendu; là, coupant le chemin, nous gagnerons Digoin, où nous trouverons la Loire pour nous mener à Orléans, d'où les inexplosibles de M. de la Rochejacquelein nous conduisent enfin, sans cahots ni secousses, jusqu'à Nantes. Qu'en dites-vous?

Naturellement mon malade trouva ce projet de voyage charmant. D'Alger à Paris, en passant par Nantes!

Je n'ai pas besoin de vous dire que nous tombâmes d'accord, et dès le lendemain, notre projet fut mis à exécution.

II

Rassurez-vous, je ne vous promènerai pas de station en station. Je ne vous raconterai pas nos luttes avec les portefaix d'Avignon, cent fois plus arrogants depuis le 475e arrêté pris contre eux et le 200e tarif qui leur est imposé, mais qu'ils n'observent pas plus que ceux qui l'ont précédé. Nos impressions de voyage n'offrent que peu de détails à votre curiosité, nos promenades en bateau furent égayées par les accords d'une clarinette qui sortit tout à coup de la poche d'un vieillard à qui nous eûmes la faiblesse de payer le voyage depuis Valence jusqu'à Mâcon.

— Cet âge est sans pitié, dit Taron en entr'ouvrant l'œil.

— Quelle mémoire! ajouta Dodino.

— Et comme ce vers de la Fontaine s'applique bien ici! dit Charvin.

— Admirablement, observa Bouvier.

— Je croyais, dis-je à mon tour, que l'illustre fabuliste avait voulu parler des enfants et non...

— Le Christ a dit : Laissez venir à moi les petits enfants, reprit brusquement Taron, en me lançant un regard vainqueur.

— C'est vrai, répondis-je, ébahi de tant d'aplomb. Taron, satisfait d'avoir produit sur moi l'effet auquel il devait s'attendre, sourit dédaigneusement et changea de côté.

— Oui, vous avez raison, mon cher sculpteur, reprit le commandant Bouvier, cet âge est sans pitié,

car cet homme vénérable nous assomma pendant tout le trajet de ses variations, dans lesquelles la *Marseillaise* et la polka s'unissaient de la manière la plus discordante.

Et comme nous lui avions payé le voyage par charité, il nous écorchait douloureusement les oreilles par reconnaissance. A Charolles, nous invitâmes à notre table l'adjoint au maire, qui nous fit accorder deux heures de plus, pour avoir le temps de dîner. Enfin nous arrivons à Nantes. Je remets mon camarade dans les bras de sa bonne femme de mère, et pendant qu'on s'embrasse, je fais un quart de conversion et m'enfuis pour me soustraire à la reconnaissance de mon compagnon de route.

Pour retourner à Paris, je traversai la Vendée. Le pays est triste, mais je désirais depuis longtemps le visiter. J'ai en effet compté des amis dans l'une et l'autre des deux armées qui s'étaient combattues à la Pénissière. J'avais des camarades de promotion dans le château et parmi les assiégeants. Donnons un souvenir aux braves, peu m'importe la cocarde. Il y avait de chaque côté de nobles cœurs.

— N'avoir pas d'opinion, *c'en est une*, observa Taron.

— Je voulais savoir si vous dormiez, illustre sculpteur, répliqua Bouvier.

— Quand on me donne un coup de pied dans les jambes, dit Taron, je m'arrête tout court.

— Pour le rendre? demanda Dodino.

— Précisément, répondit Taron, c'est mon opinion.

— C'est aussi la mienne, observa Bouvier; en ce cas nous sommes d'accord, et je continue mon récit. Un jour, je me trouvai dans les environs de Machecoul. Comment cela, je l'ignore.

J'errais dans la campagne, il faisait un soleil d'Afrique, et la soif me dévorait. J'aurais donné, comme Richard, mon royaume pour un verre d'absinthe, quand, par bonheur, j'aperçus une maison. Y courir, m'y traîner plutôt, fut l'affaire de quelques instants. La porte était ouverte. J'entre. Personne!

Que faire?

J'avisai heureusement un buffet, ou du moins un meuble qui me paraissait appelé à remplir ces fonctions, et je me dirigeais déjà de ce côté, quand un petit gars d'environ quinze ans entra dans la maison, portant sous le bras un panier surchargé de provisions.

J'y jetai un coup d'œil, et je vis du pain, du fromage et des fruits.

— *Castanæ molles et pressi copia lactis*, dit Virgile.

Tout le monde se tourna de mon côté, car c'était moi qui m'étais permis d'interrompre l'honorable commandant Bouvier, dans le désir de montrer à ces profanes ma faible érudition, et je compris, aux regards étonnés et admirateurs qui m'étaient lancés, que mes amis ne savaient pas le latin.

Taron souleva son bonnet.

Le commandant me fit le salut militaire.

Je rougis, comme c'était mon devoir, et je me regardai, *in petto*, dès ce moment, comme bien supérieur à ces pauvres diables.

— Où il y a de la gêne il n'y a pas de plaisir, dit Taron. Castagnette et Mollesse, c'est de l'espagnol.

— Les Espagnoles ont des petits pieds! dit Dodino, j'aime ça, moi, les petits pieds!

— Truffés, c'est bon, mais à la poulette, adorable! reprit Taron.

— Taisez-vous donc, bavards, vous interrompez à chaque instant, observa Charvin; elle m'intéresse déjà, cette histoire.

Le commandant salua son hôte et continua, en se tournant plus volontiers vers lui :

— En m'apercevant, l'enfant s'arrêta tout ébahi.

— Que demandez-vous, monsieur? dit-il.

— Un peu de pain et un verre d'eau. Je meurs de faim et de soif.

— Ah bien! reprit le gars, ce n'est pas la mer à boire, et je puis vous contenter sans faire tort à personne.

Et, tout en parlant ainsi, il alla vers le buffet, l'ouvrit, en tira une bouteille de vin déjà entamée, la plaça sur la table en même temps que son panier, qu'il débarrassa de ses provisions, et m'offrit le tout sans façon.

— Voilà, monsieur, dit-il, mangez et buvez à votre convenance. C'est de bon cœur.

— Grand merci, mon enfant, répondis-je en acceptant avec enthousiasme.

Tout en cassant une croûte que je trempai dans un verre de vin, j'engageai la conversation.

— Dis-moi, petit, cette maison est-elle à ta famille? lui demandai-je.

— Oh! non, monsieur, répondit-il, elle n'est pas à nous.

— Elle est à ton maître, alors?

— Oh! non, monsieur, elle n'est pas à mon maître.

— A qui donc? demandai-je en suspendant mon goûter.

— On voit bien que monsieur n'est pas de Machecoul!

— Je l'avoue.

— Ni du val de Morière?

— C'est encore vrai; mais me diras-tu?...

— Sans cela, monsieur saurait bien que la maison appartient au Pantalon Rouge.

— Au Pantalon Rouge! répétai-je étonné. C'est donc le diable!

— Oh! non, monsieur, bien au contraire.

— M'expliqueras-tu cette énigme? dis-je au gars; le Pantalon Rouge! un singulier nom!

— C'est le sien! on ne le connaît que sous ce nom-là, du moins. Voilà bientôt douze ans qu'il est ici. Voulez-vous le voir? Je vais le chercher. Oh! n'ayez pas peur, il n'est pas méchant, au contraire, doux comme un agneau. Un peu farouche, vu qu'il ne veut voir personne d'habitude, excepté moi, qui lui apporte ses provisions. C'est un sauvage, et il est toujours triste comme une bonne Vierge. Tenez, je suis sûr qu'il prie là-bas, au fond du jardin, près du tombeau. C'est un ermite!

— Ah! ah! murmura Charvin, voilà l'ermite!

— Oui, mon cher maître, répondit Bouvier, c'est ce mot prononcé tout à l'heure, ou à peu près, par

l'un de vous, qui m'a rappelé l'histoire que je vous raconte en ce moment, à vous du moins, car ces sculpteurs-là dorment comme des maçons.

— Pardonnez-leur, mon cher commandant. Taron n'y met pas d'amour-propre; d'ailleurs il a dîné chez sa mère, c'est une excuse. Quant au petit, comme c'est son élève, quand Taron dort, il ferme les yeux. Continuez donc pour moi tout seul, et pour monsieur, ajouta-t-il en me montrant du bout du doigt.

— Un ermite, dans la campagne, à trois lieues de Machecoul, comme au désert! Les paroles du petit gars me confondaient. En y réfléchissant, je me souvins cependant qu'en langage vendéen, un pantalon rouge signifie un soldat. — Soit, me dis-je alors; mais si c'est un soldat, comment se fait-il qu'il prie depuis douze ans près d'un tombeau, et se soit fait ermite? J'étais dans un labyrinthe.

— Va me chercher ton Pantalon Rouge, mon garçon, dis-je à l'enfant; mais s'il prie, ne le dérange pas. J'attendrai son retour, car je désire lier connaissance avec lui.

— Entrez là, monsieur, c'est sa chambre, me répondit le gars, vous serez mieux pour l'attendre.

Et il partit en courant.

La pièce que l'enfant m'avait désignée contenait un hamac, une table en bois de chêne, une petite bibliothèque, quelques chaises en paille. A la muraille étaient suspendus un uniforme d'infanterie, une épaulette, un sabre et un képi, — dont le drap était troué par une balle.

Vis-à-vis de cette espèce de trophée, l'on voyait

deux magnifiques cadres renfermant, l'un, le portrait d'un femme âgée, mais encore belle, l'autre, celui d'une adorable jeune fille.

A coup sûr, quoique cela me parût d'abord singulier, j'avais déjà vu ces deux portraits. Mais où? Je ne pouvais me le rappeler.

J'examinai ensuite la bibliothèque, qui devait être un indice pour moi.

Elle contenait quelques ouvrages philosophiques et des traités de tactique militaire.

Sur la table, près du hamac, deux volumes reliés :

Le premier était le *Précis du colonel Rocquancourt.*

Le second, l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Sur la première page du livre consacré aux études militaires, il y avait un nom effacé. Mais ce nom était précédé d'un numéro.

Je reconnus nos anciennes habitudes d'école.

Ce chiffre était celui de la matricule de Saint-Cyr.

J'étais chez un camarade de ma promotion.

Ma bonne mémoire me servit fidèlement en cette occasion. Car je le nommais quand il entra.

Notre embrassement fut énergique et spontané.

Puis vint le dialogue obligé des questions sans fin sur les anciens amis.

Je n'osais pas lui dire : Et toi, comment te trouves-tu ici?

Mais il devina ma pensée.

— Ami, me dit-il, dans une heure je suis à toi, si tu veux bien perdre à m'attendre tout ce temps-là.

J'ai une obligation quotidienne à remplir. Ensuite, je satisferai ta curiosité...

A ce mot qui me contrariait, sortant de ses lèvres, je fis un mouvement.

Il le remarqua.

— Bien naturelle, ajouta-t-il, puisqu'elle est dictée par l'intérêt et l'amitié que tu me portes. A un indifférent, j'aurais fermé ma porte, n'en doute pas; à toi, je veux ouvrir mon cœur. Cela me fera du bien.

— C'est comme cela que je l'entends, répondis-je.

— Et tu acceptes?

— J'accepte.

— Dans une heure donc, ici, si tu veux. Voilà des livres peu récréatifs, il est vrai, mais cependant, pour un officier...

— Ne t'inquiète pas de moi, lui dis-je, et livre-toi à tes occupations. J'ai pour me désennuyer et me faire trouver moins pénible l'attente où tu me laisses tout un monde de pensées que ta vue fait naître en moi.

— Je te quitte donc, dit-il, et je reviens dans une heure.

Il sortit.

Jamais heure ne m'a semblé si longue! Je craignais par moments qu'il ne revînt pas. Je serais bien allé prendre l'air, mais je craignais de le contrarier en paraissant ne pas respecter le mystère dont il s'environnait, et chercher à savoir de quel côté il s'était dirigé et ce qu'il faisait. Je poussai mes scrupules, sans doute exagérés, à ce point que je n'osais me mettre à la fenêtre.

Enfin il rentra.

J'avais les yeux fixés sur son trophée.

— Je devine ta pensée, me dit-il. Cet uniforme et ce képi te semblent singuliers. Tu te demandes comment, moi dont la famille a été comblée des bienfaits de la branche aînée, moi dont la fortune était considérable et l'ambition facile à contenter, j'ai pris du service sous le régime actuel. Écoute mon histoire, et tu comprendras ma colère, ma vengeance et mes douleurs.

C'est donc l'histoire du Pantalon Rouge, comme on l'appelait, que vous allez maintenant entendre, ajouta le commandant Bouvier.

III

La comtesse de Valabrède avait deux enfants, Ferdinand et Louise. Restée veuve avec une grande fortune, rien ne lui manquait pour être heureuse sur la terre, après l'irréparable malheur qu'elle venait de subir, la perte de son époux. Louise était une charmante blonde de dix-huit ans, douce et caressante, dont le cœur simple et naïf ne s'était encore ouvert qu'à une affection, celle qu'éprouve une fille pour la meilleure des mères; Ferdinand, sorti de l'école de Saint-Cyr l'un des premiers, laissait entrevoir déjà, par son ardeur au travail, son intelligence, son courage, que la race des Valabrède, un moment menacée dans sa gloire par un désastre inattendu, renaîtrait bientôt de ses cendres pour reprendre un nouvel éclat.

A sa sortie de l'École, ce jeune homme vint passer au château de sa mère une partie de son congé pour retremper ses forces dans le calme d'une existence campagnarde, entre ses deux plus chères amitiés, sa sœur Louise et sa mère.

Un de ses camarades, Georges de Servan, dont les parents habitaient un château voisin du sien, avec qui d'ailleurs l'avaient étroitement lié une sympathie fondée sur la similitude de leurs caractères, et les relations précédemment établies entre les deux familles, se montra bientôt fort assidu chez la comtesse de Valabrède. Ce qui l'attirait, on le devine, c'était Louise. Georges l'avait aimée dès la première entrevue, et la sœur de Ferdinand, s'abandonnant au charme d'une si douce inclination, ne tarda pas à partager cette affection.

La comtesse de Valabrède vit avec plaisir l'amour naître dans le cœur de ces deux jeunes gens. Les rapports de fortune et de naissance étant convenables, on fixa, pour ainsi dire, l'époque de leur mariage, car le père de Georges, dont on avait voulu connaître la volonté, répondit qu'il se verrait honoré par cette alliance.

Tout marchait donc au gré des désirs des futurs époux et de leurs parents.

Au commencement de 1830, Ferdinand partit pour la Russie, où sa mère avait des parents, et y prolongea son séjour, attendant pour retourner en France l'époque décisive de l'union de Georges avec sa sœur.

Tout à coup il reçut, le lendemain d'une fête brillante à laquelle il avait assisté la joie dans l'âme,

une lettre de sa mère qui lui fit concevoir quelque inquiétude. La comtesse laissait pressentir à son fils, dans cette fatale lettre, que le père de Georges de Servan pourrait bien retirer sa parole.

On lui demandait, écrivait la comtesse, son fils Georges pour une jeune personne dont la famille était toute-puissante auprès de Charles X, et l'ambition se joignant aux intérêts, ce mariage paraissait devoir contrecarrer les projets déjà formés par leur famille, cruellement atteinte dans son honneur et ses espérances.

Bientôt une seconde lettre de Louise vint mettre le comble aux tortures morales qu'éprouvait Ferdinand, loin de sa mère et de sa patrie.

Le malheur était décidément entré dans la maison du comte de Valabrède.

Louise annonçait avec douleur à son bien-aimé frère que, joignant l'outrage au manque de foi, les parents de Georges avaient osé parler eux-mêmes à sa mère du prochain mariage de leur fils avec mademoiselle de Norbert d'Estignac.

Saisi d'une colère terrible et brûlant de venger la cruelle injure qui lui était faite, Ferdinand de Valabrède partit précipitamment de Moscou, où il se trouvait alors, pour regagner la France.

Malheureusement le trajet était long, pénible même, et les retards occasionnés par les mille et un accidents qui surprennent en route le voyageur le plus prudent, furent la cause de grandes catastrophes, comme vous allez le voir.

Ferdinand rentra en France au moment où le trône des Bourbons s'écroulait dans le sang et la

flamme, en juillet 1830. Arrêté quelques jours à Strasbourg par des méfiances bien excusables dans les temps de révolution, il eut toutes les peines du monde à atteindre le but de son voyage, c'est-à-dire le château de sa mère.

La nuit tombait lorsqu'il arriva.

— Enfin, dit-il, je vais tout savoir, et, s'il en est temps, venger ma sœur outragée et mon honneur foulé aux pieds.

Mais ses espérances allaient être déçues.

Tout était morne et silencieux quand il s'arrêta devant le château, comme si le froid de la tombe avait sévi de son haleine glacée sur ce riant domaine.

Aucune voix ne répondit à ses interrogations, à ses cris.

Aucun pas, foulant l'herbe de la cour d'honneur, ne lui indiqua que ses violents coups de sonnette retentissaient jusqu'à une oreille humaine.

Étrangement intrigué par cet accueil inattendu, le silence et la solitude, Ferdinand sauta par-dessus le mur, dans un endroit où l'escalade était possible, et pénétra comme un voleur dans sa propre demeure.

— Voilà, pensa-t-il, qui ne me présage rien de bon. Personne au château! pas de lumière! mes chiens ne remuent pas! de l'herbe partout! La mort doit avoir passé par ici, mon Dieu! Mais qui a-t-elle frappé? Oh! je n'ose aller plus loin!

Et cet homme si pressé de connaître la vérité, quelle qu'elle fût, cet homme qui venait d'accomplir avec une inquiétude fiévreuse ce voyage trop long

au gré de ses désirs, ce frère qui accourait venger sa sœur insultée, ce fils qui brûlait du désir d'embrasser sa mère, de la consoler dans l'affliction, effrayé maintenant par l'aspect morne des lieux qui l'avaient vu naître et grandir, désespéré, plein d'angoisses, assailli par les plus sombres pensées, se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un banc de pierre placé devant la porte du concierge, la tête en feu, le visage pâle, comme s'il allait mourir, le front inondé de sueur, les jambes fléchissant sous son corps brisé, interrogeant la nuit, le silence et la solitude pour leur arracher leur secret.

Mais le secret était bien gardé !

Ferdinand de Valabrède resta plus d'une heure dans cette immobilité et cet accablement, mais la fraîcheur de la nuit finit par le tirer de l'assoupissement dangereux où venaient de le jeter de sinistres pressentiments.

— Allons, dit-il, je veux tout savoir.

Et il marcha résolument vers le château, après s'être assuré d'abord que la maison du concierge était déserte, que la niche de ses chiens était vide, que ses écuries ne contenaient plus une seule de ces admirables bêtes qu'il adorait, enfin, que toutes les dépendances et alentours ne renfermaient aucun être humain.

La porte du château étant fermée, il courut chercher dans la maison du jardinier les outils nécessaires à une effraction.

Rien ne fut plus facile que de s'en procurer.

Bientôt, sous sa main puissante et irritée, un volet se brisa par le milieu, les carreaux volèrent en éclats,

l'espagnolette d'une fenêtre du rez-de-chaussée fut tournée et il pénétra dans les appartements.

A la clarté d'une bougie qu'il alluma aussitôt, ses yeux avides plongèrent dans la chambre où il était entré, mais inutilement. Personne ne s'y trouvait, et cette chambre vide ne lui apprenant rien, il s'élança dans une autre.

La nuit se passa pour lui en recherches éperdues. De la cave au grenier, du rez-de-chaussée au premier étage, des appartements de réception aux chambres à coucher, il courut comme un fou, tenant d'une main sa lumière vacillante et de l'autre un merlin qu'il avait saisi chez le jardinier, et avec lequel il avait brisé le volet. On aurait dit qu'il poursuivait déjà le bourreau de sa famille pour l'immoler sous ses coups.

Un paysan qui, de la campagne, aurait aperçu ces ombres et ces lumières montant, descendant, allant et venant, se serait signé en implorant Dieu, persuadé que le château du comte de Valabrède était, à tout jamais, hanté par des esprits malfaisants.

Quoi qu'il en soit, les recherches du comte furent vaines. Partout la solitude et l'abandon. Nul indice ne vint le guider dans ses anxieuses perquisitions.

C'était comme un rêve, et cela dura jusqu'au petit jour.

Alors l'extrême fatigue, la douleur et le désespoir furent plus forts que la fièvre et la colère.

Ferdinand tomba inanimé sur le parquet, aux pieds du lit de sa mère.

Quand il reprit ses sens, le soleil inondait le château de flots de lumière.

Le premier regard qu'il jeta autour de lui, lui rendit la mémoire. Il fut assez heureux pour pleurer : cela le soulagea.

Cependant, il ne pouvait se décider à quitter encore ces lieux maudits, espérant toujours qu'il finirait par mettre la main sur quelque indication ou qu'un fil conducteur viendrait le guider dans ses recherches, quand une idée nouvelle, surgissant tout à coup de son esprit abattu, vint mettre un terme à ses hésitations.

— Allons chez l'abbé, se dit-il, il doit tout savoir.

L'abbé Boutain, curé de Marigny, en Touraine, devait à la reconnaissance de la comtesse cette place d'autant plus douce à sa vieillesse, que les libéralités de sa bienfaitrice le mettaient à même de soulager bien des misères.

C'était lui qui avait dirigé la première éducation des deux enfants et leurs premiers pas dans la vie. Ce bon prêtre s'était attaché à ses élèves, et quand Ferdinand dut quitter le pays pour aller à Paris terminer ses études, quand sa sœur eut fait sa première communion, leur mère obtint, pour cet homme vénérable qui vivait depuis si longtemps chez elle, la cure la plus voisine du château, celle de Marigny, distante d'une demi-heure à peine de Valabrède.

Ce fut chez ce saint homme, qu'il aimait profondément, que Ferdinand courut, au sortir du château, ne voulant pas s'abandonner au désespoir sans connaître l'étendue de son malheur, et dans la certitude que l'abbé Boutain l'instruirait de ce qu'il voulait savoir.

Il alla donc frapper à sa maisonnette.

Ursule, la vieille gouvernante de l'abbé Boutain, vint lui ouvrir.

Ferdinand remarqua qu'elle était en deuil.

A sa vue, la bonne femme poussa un cri.

— Monsieur le comte, est-ce bien vous?

— Moi-même, ma pauvre Ursule.

— Bonté divine! M. l'abbé va être bien content de vous voir !

— Est-il sorti?

— Hélas ! oui, monsieur le comte, il est sorti pour le moment, mais vous le trouverez bien sûr à l'église ou....

Elle s'arrêta brusquement, et jetant un regard étonné sur le jeune homme, qui attendait avec anxiété la fin de la phrase :

— Mais vous ne savez donc rien? lui demanda-t-elle.

— Rien, fit vivement Ferdinand. Qu'y a-t-il?

— Ah! mon Dieu! il ne sait rien! murmura la bonne femme.

Et le considérant plus attentivement :

— Pourtant, ajouta-t-elle, on dirait que monsieur le comte a pleuré !

— Où est l'abbé? demanda une seconde fois Ferdinand en mettant la main sur la porte, comme pour se retirer, car il lui répugnait d'interroger la servante, dont les étonnements, les exclamations l'affectaient désagréablement.

— Pauvre monsieur! fit Ursule sans répondre.

— Je vous en prie, ma bonne madame Ursule, reprit le jeune homme, j'ai affaire à M. l'abbé, et

comme c'est pressé, si vous savez où il se trouve...

—On est toujours pressé d'apprendre les mauvaises nouvelles, murmura-t-elle; allez donc au cimetière, monsieur le comte, dit-elle d'un ton dolent, et vous y trouverez, pour sûr, M. l'abbé, c'est son heure!

A ces mots de : « cimetière, c'est son heure, » le comte de Valabrède n'en voulut pas entendre davantage, il entrevoyait déjà, comme une chose certaine, un malheur qu'il pressentait depuis la veille au soir, et se retira précipitamment, sans prendre même le temps de saluer ni de remercier la gouvernante attendrie.

A peine fut-il parti que la pauvre femme prit son chapelet (la Bible des simples d'esprit) et le dit à son intention.

Ferdinand connaissait le chemin du cimetière, ce fut là qu'il se rendit, pâle, mais résolu.

En approchant du monument consacré à sa famille, il remarqua que la porte du caveau funéraire était ouverte.

Il se rapprocha davantage.

Un homme, en habit de prêtre, un vieillard, tête nue et chauve au sommet, mais entourée, vers la nuque, d'une couronne de cheveux blancs, priait, agenouillé sur la pierre froide, les mains pieusement croisées.

Le comte s'avança lentement par derrière, sans que le bruit de ses pas, qu'il ne cherchait point à dissimuler, pût tirer le vieillard de sa méditation, tant elle était profonde.

Arrivé à deux pas de la porte, Ferdinand tendit le cou, pour mieux voir le nouveau nom inscrit dans

le caveau, près de l'autel, et lut ces mots tracés en lettres d'or :

HENRIETTE-ANNE

COMTESSE DE VALABRÈDE

Décédée le 30 juin 1830.

R. I. P.

— Ma mère ! s'écria-t-il en étendant les bras, comme s'il la voyait devant ses yeux, ma mère !...

Il ne put en dire davantage.

Les sanglots l'étouffaient.

L'abbé Boutain, qui s'était levé à cette voix lamentable, le reçut sur son cœur.

— Mon fils, Ferdinand, mon cher enfant, dit-il, les larmes dans les yeux.

— Et Louise ? demanda bientôt Ferdinand, d'un ton sec qui frappa l'abbé, dort-elle aussi sous cette pierre ?

— Grâce à Dieu ! votre sœur existe, répondit l'abbé légèrement troublé et en baissant les yeux, car le regard terrible de ce jeune homme l'effrayait.

— Alors, pourquoi n'est-elle pas là, à vos côtés, Monsieur l'abbé, à prier pour notre mère ?

— C'est que... murmura l'abbé.

— Non ! pas ici, ne me dites rien, répondit vivement le jeune homme, pas devant ma mère !

Et sans ajouter un mot, il ploya les genoux et se prosterna à son tour, la tête dans la poussière, devant la tombe de celle qui n'était plus.

L'abbé fit le signe de la croix et reprit sa prière interrompue.

Mais cette fois, ce n'était plus pour le repos de l'âme de la comtesse de Valabrède qu'il implorait Dieu, le digne homme. Non, c'était pour que le calme rentrât dans l'esprit de ce jeune homme impétueux dont la colère, quoique sourde encore, lui inspirait pourtant de vives inquiétudes.

Le nom de Louise se mêlait, sur ses lèvres, à celui de Ferdinand, et l'on ne saurait trop dire, en vérité, s'il tremblait moins pour lui que pour elle.

Une demi-heure après cette suprême entrevue, le bon abbé, tenant sous le bras le comte de Valabrède (c'était le vieillard qui soutenait le jeune homme), rentrait au presbytère.

Tous deux étaient muets et tristes.

— A présent, vous allez tout me dire, mon cher abbé, s'écria Ferdinand, dès qu'ils furent seuls au fond du jardin.

— Si vous me promettez d'être calme comme il convient à un homme.

— Je vous le promets, oui, je vous le promets, répondit le comte d'une voix agitée.

— Eh bien, mon cher Ferdinand, il faut mettre nos douleurs aux pieds du divin Maître, et vous en rapporter à lui seul du soin de punir.

— Il y a donc eu un crime? demanda vivement le comte.

— Une faute, mon enfant; tout peut se réparer encore.

— Je vous écoute, dit le jeune homme d'un air sombre.

IV

Alors l'abbé Boutain, reprenant les choses à partir du moment où l'inconnu commençait pour son élève bien-aimé, apprit au jeune homme stupéfait et furieux à la fois, qu'à la nouvelle de la rupture du mariage de sa fille avec Georges de Servan, par la volonté de son père, madame la comtesse de Valabrède était tombée malade de chagrin. En quelques jours, lui dit-il, la maladie, ayant fait de rapides progrès, avait emporté au tombeau la pauvre femme, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, les pleurs de sa fille et les prières de tout le village, dont elle était la bienfaitrice. Georges de Servan, que ses parents inflexibles avaient momentanément éloigné du pays, de peur qu'il ne lui prît fantaisie de résister à leurs ordres, était venu quelques jours *après le malheur !*

— Georges de Servan ! murmura Ferdinand, en serrant les points avec rage. Oh ! je devais le prévoir.

— Du moins, c'est le bruit public, observa l'abbé, et malheureusement il y a tant de preuves de sa présence ici, qu'on n'en saurait douter. — Dieu me garde toujours de la médisance et de la calomnie, mais plutôt que de laisser planer le doute et le soupçon sur des têtes innocentes, il faut avoir le courage de dire la vérité et d'accuser le coupable quand on le connaît. Or, vingt personnes l'ont vu rôder dans le village. C'est d'après ses ordres que la voi-

ture de votre sœur a été transportée chez le charron chargé de la mettre en état. C'est lui qui a commandé les chevaux de poste, et on ne l'a plus revu dans le pays depuis le départ de votre sœur... ainsi...

— Oui, je comprends, il l'a abusée par de belles paroles, et ma pauvre sœur...

— Il faut croire, mon cher enfant, dit le prêtre, que Dieu nous retire, en de certains moments, la raison et le jugement, car il est inconcevable que Louise, votre sœur...

— Il faudra bien qu'on me l'explique cependant, dit Ferdinand. Et comment cela s'est-il passé, Monsieur l'abbé? A-t-elle au moins attendu que sa mère fût couchée dans son cercueil, l'infâme?

— Oh! mon cher enfant, calmez-vous. Ayez pitié de cette pauvre fille qu'un moment d'égarement...

— Monsieur l'abbé, je serai clément, je vous le jure. L'homme, je le tuerai, si Dieu est juste; quant à cette malheureuse, le mépris...

— C'est votre sang! lui dit l'abbé.

— Et sait-on où ils sont allés cacher leur honte? demanda Ferdinand sans répondre à ces derniers mots du brave abbé.

— Aucune nouvelle n'est arrivée ici, répondit le prêtre.

— Mais le père de ce brigand?...

— Ils sont partis dès le lendemain, dit l'abbé Boutain; le père et la mère du coupable ont quitté le pays.

— Ainsi, aucun indice, pas de lettre d'elle,

même à vous ! Elle ne vous a pas demandé de prier Dieu, afin qu'il ne la punisse pas comme elle le mérite.

— Rien, pas même à moi, dit tristement l'abbé.

— Eh bien ! soyez tranquille, je les retrouverai, fit le comte en se levant.

— Et dans ce cas, mon jeune ami, je ne solliciterai de vous qu'une grâce, car il faut faire la part des faiblesses humaines, et ne pas trop demander, pour qu'on vous accorde un peu.

— Pourvu que ce ne soit pas la vie de l'homme...

— Hélas ! fit le prêtre, vous me refuseriez.

— Je vous le jure !

— Que Dieu le garde donc ! dit le prêtre. Non, Ferdinand, la grâce que je vous demande est tout autre. Punissez l'homme, si vous voulez, puisque dans votre orgueil, vous vous arrogez le droit du châtiment, réservé à Dieu seul. Si je vous demandais sa vie, vous me la refuseriez, vous venez de le dire, n'en parlons plus; mais au moins sachez toute la vérité, avant de punir. Pas de colère aveugle. Examinez, interrogez, — pas de précipitation ; quand le mal est fait, il n'y a plus de remède.

— Oui, le mal est fait ! répondit brusquement le jeune homme, et malheureusement il n'y a plus de remède, ou du moins, si, il y en a un : — la mort du coupable ! Adieu, mon père, vous ne me reverrez que le jour où l'honneur de ma famille et le mien seront vengés, car alors je pourrai m'agenouiller devant la tombe de ma mère, à vos côtés, sans remords, adieu. En attendant, mon cher abbé, priez pour elle.

Et il se jeta, les larmes aux yeux, dans les bras du vieillard.

— Adieu donc, mon enfant. M'accordez-vous la grâce que je vous ai demandée ?

— Je vous l'accorde, mon cher abbé.

— Merci, mon bon Ferdinand. Si vous tenez votre promesse, j'espère encore que tout pourra s'arranger.

Le jeune homme était déjà parti.

Où trouver les coupables? car ils l'étaient tous deux, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute pour le comte de Valabrède.

Georges de Servan avait séduit sa sœur; mais Louise n'avait pas su résister, et, ce qui doublait l'énormité de sa faute, c'est que la tombe de sa mère venait à peine de se fermer quand elle la commit.

Coupables tous les deux, ils seraient tous les deux punis, l'un par la mort, l'autre par le mépris et les remords de sa conscience. Car la colère du jeune homme respectait les jours de sa sœur.

Un cloître ensevelirait son nom et sa honte.

Mais où les trouver?

Ce fut sa première occupation, son unique pensée.

Ils n'avaient laissé aucune trace derrière eux, et leur fuite s'était accomplie avec un mystère impénétrable.

Pourtant, à force de recherches, Ferdinand finit par deviner qu'ils avaient pris la route de Nantes.

Il s'y rendit en toute hâte, et de nouvelles perquisitions l'amenèrent bientôt à savoir qu'ils avaient quitté la France.

Pour quel pays?

Le monde est grand! mais la ténacité du jeune homme était grande aussi, et il s'élança à la poursuite des fugitifs.

En dix-huit mois il parcourut l'Espagne, l'Italie et l'Allemagne tour à tour.

Hélas! au moment où il croyait saisir leur trace, elle lui échappait de nouveau, et il retombait dans l'inconnu.

Enfin, après plus de dix-huit mois de courses vaines et fiévreuses, Ferdinand, fatigué, vieilli de dix années, venait de rentrer en France pour reprendre haleine et se reposer quelques jours, lorsqu'en parcourant le journal d'une petite ville où il s'était arrêté, il y lut, en toutes lettres, le nom de Georges de Servan, qu'on signalait comme un des chefs vendéens les plus redoutables.

On était en 1832, et chacun sait qu'à cette époque on avait à réprimer en Vendée des troubles graves suscités par le parti légitimiste.

Aussitôt son parti fut pris.

Il remercia Dieu de lui livrer enfin sa vengeance, et ne voulut tarder à la saisir que le temps absolument nécessaire à l'accomplissement de ses terribles projets.

Il fit immédiatement demander des chevaux de poste et partit pour Paris.

Le ministre de la guerre connaissait sa famille; il n'eut donc pas de peine à obtenir l'audience qu'il avait sollicitée dès son arrivée.

Mais ce qui surprit le ministre, ce fut la demande que lui fit le comte de prendre du service dans un régiment *occupé* en Vendée.

Redoutant quelque malentendu (il n'osait soupçonner une trahison), le puissant personnage qui tenait son sort entre ses mains hésita longtemps avant de lui accorder cette faveur; mais le jeune homme insista avec une si opiniâtre énergie qu'elle lui fut accordée.

Un des bataillons du régiment dans lequel il fut nommé sous-lieutenant (on se rappelle que Ferdinand avait des droits à ce grade, comme ancien élève de Saint-Cyr) se trouvait à Machecoul.

Des avis certains parvinrent aux oreilles du colonel, desquels il résultait que le village de Peaux, situé entre Machecoul et le Val de Morière, devait être envahi au point du jour suivant par les insurgés, et ce fut Ferdinand qui les lui donna, en demandant pour faveur spéciale de marcher le premier à leur rencontre.

La raison qu'il ne donnait pas à son colonel, c'est que Georges de Servan était le chef de ces insurgés.

Oh! comme son cœur bondit quand il reçut l'ordre de marcher!

Comme l'image de sa mère se dressa vivante devant ses yeux!

Enfin, il allait donc le frapper, cet homme, ce misérable séducteur, ce lâche. Sa vengeance allait s'accomplir. Son honneur serait lavé dans le sang, et cela, non dans un duel misérable, mais devant une foule de témoins auxquels, après sa victoire, car il croyait à la justice de Dieu, il ne craindrait pas de raconter l'injure qu'il avait subie, et la réparation qu'il en avait tirée.

Trois compagnies partirent de Machecoul pendant la nuit.

A l'aube, on se trouvait devant l'ennemi, qui s'était retranché à l'extrémité d'un mur.

La fusillade s'engagea.

Mais, entre Français, on aime à combattre de près, et l'on s'aborda bientôt à l'arme blanche.

Ferdinand appelait Georges à haute voix.

Enfin, un cri répondit au sien.

Le jeune Vendéen, un moment entraîné par les siens qui pliaient déjà devant la troupe, venait de les rallier et de les ramener au combat.

Près de lui se tenait un enfant, vêtu en paysan, un bonnet brun rabattu sur les yeux.

— Qui m'appelle? demanda Georges en s'élançant.

— Moi, lâche! répond Ferdinand, qui viens te châtier de ton crime infâme!

Et le comte bondit, pâle de fureur, vers le ravisseur de Louise.

Tout à coup un second cri, terrible cette fois, retentit.

Le nom de Ferdinand est prononcé; mais il ne peut être articulé tout entier, car un de ses soldats vient de frapper de sa baïonnette le petit paysan au moment où il s'élance entre Georges et Ferdinand.

Le Vendéen pâlit à son tour, et fait un geste offensif.

Ferdinand croit à une attaque soudaine et, tandis que son adversaire lève le bras, un mouvement instinctif lui fait parer le coup qui semble le menacer, et il traverse de son épée le corps de Georges qui tombe en murmurant : Ferdinand!

Les Vendéens, à la vue de la chute de Georges, se dispersent en fuyant.

Ferdinand s'appr oche du blessé.

— Georges, lui dit-il, qu'as-tu fait de Louise?

— Elle est là... murmura Georges, un de tes soldats vient de la tuer.

— Louise ! mon Dieu! Louise !

— Nous étions moins coupables que tu ne l'as cru, ajouta d'une voix mourante Georges de Servan, car nous étions mariés. Les papiers sont là, sur ma poitrine, prends-les. Adieu.

Et il expira.

Le petit paysan était Louise, qui avait voulu empêcher un combat entre les deux frères et était tombée victime de son dévouement.

Il est impossible de se figurer le désespoir de Ferdinand.

Agenouillé près de ces deux cadavres que la mort n'avait pu séparer, il se rappela trop tard la recommandation du bon abbé, et pleura amèrement en songeant que, pour n'avoir pas tenu la promesse qu'il lui avait faite, il venait d'immoler stupidement à son injuste colère les deux êtres qu'il devait chérir le plus au monde, sa sœur et son époux.

Le tambour se fit entendre.

Il se laissa conduire machinalement jusqu'à sa compagnie, que le reste du bataillon était venu rejoindre...

Les deux victimes furent ensevelies ensemble sur le champ de bataille, à l'endroit même où Georges avait expiré.

Sur sa poitrine on trouva deux papiers que l'épée

de son bourreau avait respectés, — l'un était son acte de mariage, signé du consul de France à Moscou, l'autre, une lettre écrite de la veille et adressée à Ferdinand lui-même.

Cette lettre, fort courte, était ainsi conçue ou à peu près, car il m'est impossible de me rappeler le texte précis, ajouta le commandant Bouvier :

« MON CHER FRÈRE,

» Dans l'espérance que cette lettre, s'il m'arrive malheur demain, tombera entre tes mains un jour, je veux te faire connaître mes dernières volontés, qui sont de léguer à ma Louise chérie tous mes biens meubles et immeubles dont je puis disposer à l'heure de ma mort, pour la remercier de son amour et de son dévouement.

» J'emporte au tombeau son image chérie, et la plus vive reconnaissance pour l'affection qui a embelli ma vie trop courte, si elle doit être tranchée demain, puisqu'avec elle je goûte le plus parfait bonheur. Pourquoi ne t'ai-je pas revu depuis mon mariage?... Toutes nos recherches ont été vaines, hélas! et je n'ai pu t'embrasser! Adieu, frère, je te confie ma veuve !

» GEORGES DE SERVAN. »

C'était, on le voit, un billet écrit à la hâte, dans une masure, à la lueur d'une torche, la veille d'une lutte meurtrière, où le sort pouvait être contraire.

Georges avait pris ses précautions.

Mais ce qui augmenta la douleur du malheureux jeune homme, c'est qu'il reçut, quelques jours après, par l'intermédiaire du ministre de la guerre, une lettre écrite par sa sœur qui lui expliquait le mystère, jusqu'alors impénétrable, des événements qui s'étaient écoulés depuis la mort de sa mère et avant le départ de Louise du château.

Cette lettre venait de Moscou, où elle ne l'avait pas trouvée.

Or, comme elle justifiait Louise de toute pensée criminelle et déshonorante, le comte sentit redoubler son désespoir en en prenant lecture.

Dans cette lettre, écrite quelques jours après la mort de sa mère, la jeune fille avait la douleur d'annoncer à son frère la perte irréparable qu'ils venaient de faire tous les deux. Le curé Boutain, plein de bontés pour elle, avait consolé son affliction, et ses douces paroles avaient versé sur son pauvre cœur un baume salutaire.

Mais la vue de cette maison déserte où, quelques jours auparavant, elle embrassait avec tant de joie sa mère adorée, lui était insupportable, et la solitude l'épouvantait. Elle prenait donc une résolution que son frère ne désapprouverait sans doute pas trop, celle de venir le rejoindre en Russie, plutôt que d'attendre son retour, qui, quelque prompt qu'il fût d'ailleurs, retarderait d'un mois au moins leur réunion si désirée par elle.

Où était Ferdinand devait être Louise. Ce qui la décidait, d'ailleurs, c'était une proposition qui venait de lui être faite par une personne bien chère à tous deux, et sur le compte de qui elle s'était méprise

follement, car elle avait douté de ses serments, et il brûlait de les tenir.

Cette personne, c'était Georges de Servan, qui était venu, à l'insu de parents cruels auxquels il avait juré de désobéir, consoler sa douleur et partager ses chagrins, Georges qui n'avait qu'une pensée : Louise! qu'un désir, d'être son époux; qu'un regret, de retarder ce mariage jusqu'à l'époque lointaine où son ami Ferdinand, comte de Valabrède, actuellement chef de la famille, pourrait donner à ce mariage, auquel il avait accordé son assentiment avant son départ, un consentement officiel.

« Quand Georges apprit ma résolution, écrivait la naïve enfant, il y applaudit et, craignant pour moi les dangers d'un si long voyage, il s'offrit de m'accompagner. Et, comme je lui fis observer que cela était impossible; qu'un jeune homme ne pouvait, sans faire tort à sa réputation, suivre une jeune fille sur la grande route : « Ne sommes-nous » pas époux? me répondit-il. Et si je vous fais cette » proposition, ma chère Louise, c'est pour hâter ce » moment si doux que j'appelle de tous mes vœux! »

» Pouvais-je résister, mon cher frère, à ses désirs, qui s'accordaient si bien avec les miens? »

Louise expliquait ensuite que pour faire taire les mauvaises langues et sauvegarder sa réputation, elle avait exigé de Georges qu'il la suivît dans une seconde voiture, tandis qu'elle voyagerait seule, quoique sous son escorte.

— Nous ne sommes pas appelés à décider, observa le commandant Bouvier, si la chose eut lieu comme elle était annoncée, si Georges de Servan

garda sa parole, si Louise tint rigueur à son fiancé. Ce ne sont pas nos affaires.

D'abord la route de Tours à Nantes a dû être franchie séparément. Cela me paraît incontestable.

Quant à la traversée, il est probable que le mal de mer...

— Oh ! oh ! murmura Taron.

— Qu'est-ce ? fit Bouvier.

— Rien, répliqua Dodino en souriant, une plaisanterie du maître.

Bouvier haussa les épaules dédaigneusement, et reprit :

— Reste donc le voyage de Saint-Pétersbourg à Moscou, voyage long, pénible, difficile. Des chemins impraticables, des neiges, des loups, un froid terrible. Une femme, jeune et faible, est bien vite effrayée, et quand le secours, l'appui dont elle a besoin est là, près d'elle, sous sa main, peut-on lui faire un reproche de l'implorer ?

Mais, encore une fois, ce ne sont pas nos affaires.

Honni soit donc qui mal y pense !

Et d'ailleurs, ils s'étaient mariés à Moscou, dès qu'ils avaient appris le départ de Ferdinand.

N'était-ce pas ce qu'il y avait de plus simple à aire ?

Louise terminait sa lettre en annonçant à son frère que, dans la crainte d'une longue absence, elle se déterminait à congédier toute la domesticité, à vendre les chevaux et les chiens ; enfin, à faire maison nette.

Tout cela était imprudent, sans doute, mais le

mal n'était pas irréparable, et fut réparé par le mariage des jeunes gens.

Malheureusement, pendant que les époux couraient de France en Russie, puis de Russie en France, Ferdinand les poursuivait sur d'autres routes, et ce ne fut qu'après dix-huit mois qu'on se rencontra.

Vous savez où et comment.

Faute d'avoir tenu la promesse faite à l'abbé Boutain, Ferdinand s'était créé des remords éternels ! et ces deux enfants que trop d'amour avait un moment écartés du droit chemin, et à qui il eût été heureux de pardonner, venaient de lui être ravis.

Ferdinand fit agréer au ministre de la guerre sa démission, après lui avoir fait connaître le malheur qui venait de le frapper!

Depuis douze ans, il vivait seul, avec eux, dans l'endroit où ils étaient tombés, l'un sous sa propre épée, l'autre sous la baïonnette d'un de ses soldats.

L'enfant qui m'avait ouvert la porte de sa chambre était son seul compagnon.

— Quand je t'ai quitté, me dit Ferdinand après m'avoir raconté son histoire, c'était pour prier sur leur tombe, car j'accomplis tous les jours ce pieux devoir, à l'heure de leur mort. Viens les voir.

Je le suivis, je m'inclinai sur le marbre funéraire en serrant la main de mon pauvre camarade, et je partis pour Paris, bien triste !

Voilà l'histoire du Pantalon Rouge !

— Ne cachez pas vos larmes, commandant, dis-

je à ce brave homme, elles vous font honneur.

— Laissez-donc, me répondit-il, c'est bête comme tout, ce que je fais là, un militaire, un vieux sabreur; mais que voulez-vous? c'est plus fort que moi. Chaque fois que je pense à ce pauvre garçon, ça part de mon œil comme une fontaine, et j'en ris, après, comme un imbécile. Où est donc cet animal de Groll? ma pipe s'est éteinte!

Personne ne dormait plus.

Il paraît que l'histoire avait fini par intéresser tout le monde, car Charvin s'était mis la tête dans les mains : Dodino s'appuyait sur son épaule, et Taron lui-même écoutait!

— A quoi pensez-vous? lui dis-je en le voyant tout rêveur.

— Je pense, répondit-il, à faire ce groupe-là pour l'exposition prochaine : l'officier penché sur le Vendéen, le petit paysan, les cheveux épars, la blouse entr'ouverte. Ça ferait un effet du diable sur le bourgeois!

— Vous vous trompez, Taron, lui répondis-je, ce qui ferait bien plus d'effet sur tout le monde, même sur le bourgeois, ce serait de représenter le comte de Valabrède priant sur cette tombe.

— Le soldat laboureur! fit-il d'un ton dédaigneux! une bêche et un bonnet de police, des bretelles et tout le tremblement. C'est rococo, mon cher. Fi donc! j'aime mieux mon idée.

— Chacun la sienne, dit Charvin.

Là-dessus, on se sépara pour se retrouver le jeudi suivant chez maître Charvin.

Dodino sortit le dernier, après s'être approvi-

sionné des derniers macarons que lui abandonnait d'habitude son hôte magnanime.

C'est un garçon prévoyant qui fera son chemin.

CHARLES VALOIS.

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, 2



